



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

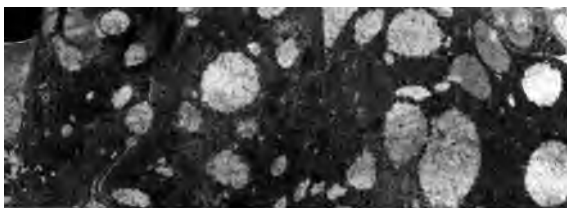
Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

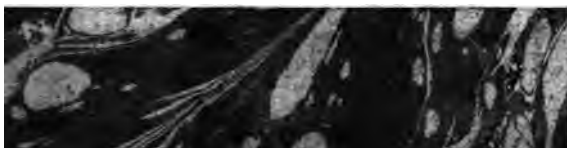
À propos du service Google Recherche de Livres

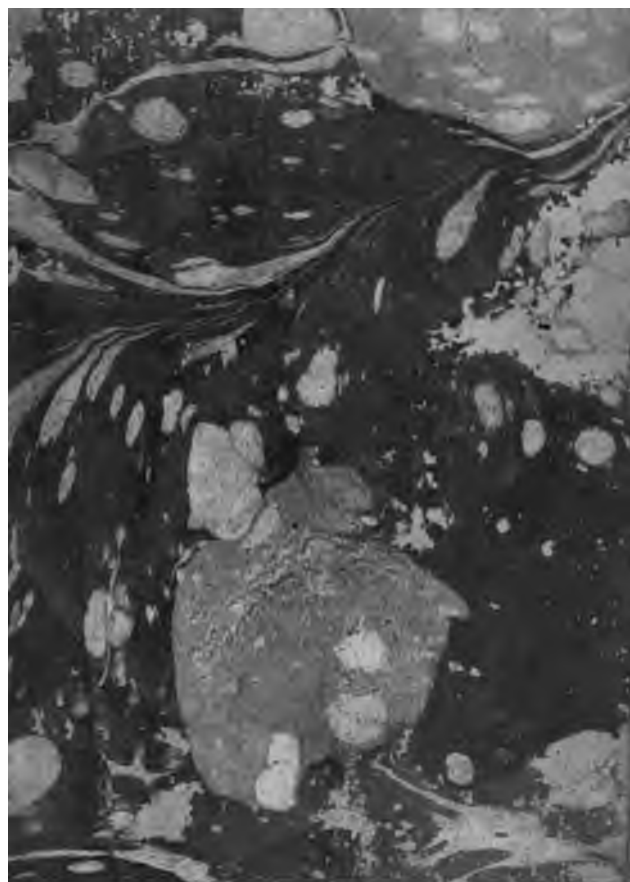
En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

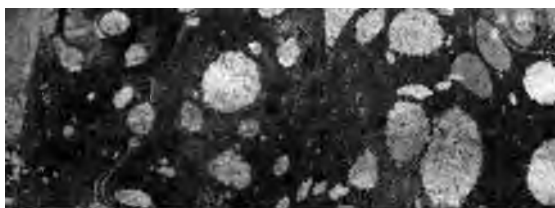




295. c 4



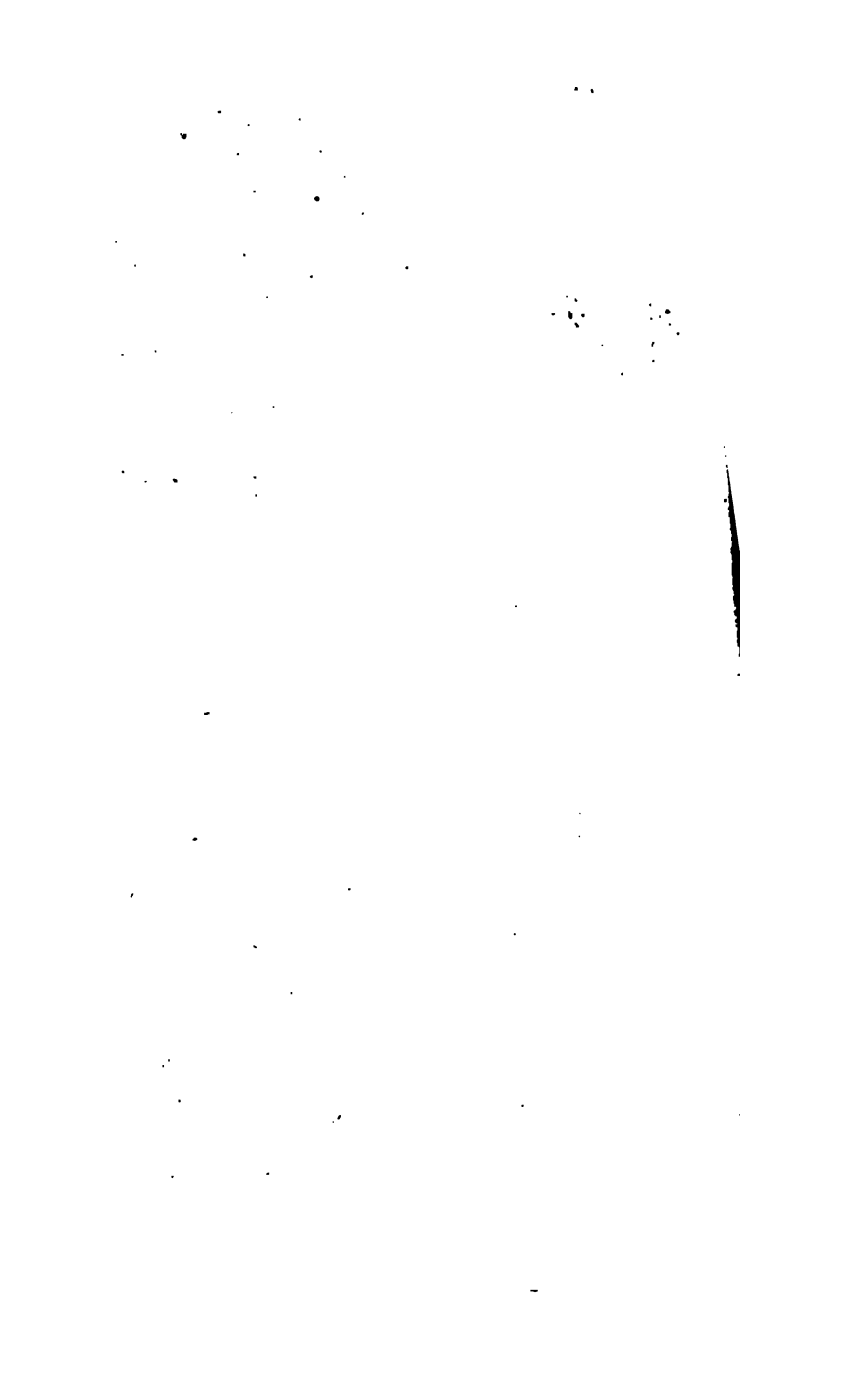




295. c 4











BIBLIOTHEQUE
FRANÇOISE,
O U
HISTOIRE
DE LA
LITTERATURE FRANÇOISE.

Dans laquelle on montre l'utilité que l'on peut
retirer des Livres publiés en François depuis
l'origine de l'Imprimerie, pour la connoissan-
ce des Belles Lettres, de l'Histoire, des Scien-
ces & des Arts ;

*Et où l'on rapporte les Jugemens des critiques sur
les principaux ouvrages en chaque genre
écrits dans la même Langue.*

Par M. l'Abbé GOUJET, Chanoine de
S. Jacques de l'Hôpital.

TOME QUATRIEME.



A PARIS, RUE S JACQUES,

Chez { PIERRE-JEAN MARIETTE, aux
Colannes d'Heracles.
{ HYPPOLITTE-LOUIS GUERIN, à
Saint Thomas d'Aquin.

M. DCC. XLI.

Avec Approbation & Privilège du Roy.

295. c 4





BIBLIOTHEQUE

FRANÇOISE,

³
O U

HISTOIRE DE LA LITTERATURE

FRANÇOISE,

CINQUIEME PARTIE.

Des Traductions Françaises des anciens
Poètes Grecs & Latins.

Des Traductions des Poètes Grecs.

CHAPITRE PREMIER.

Des Traductions de Musée & d'Homere.



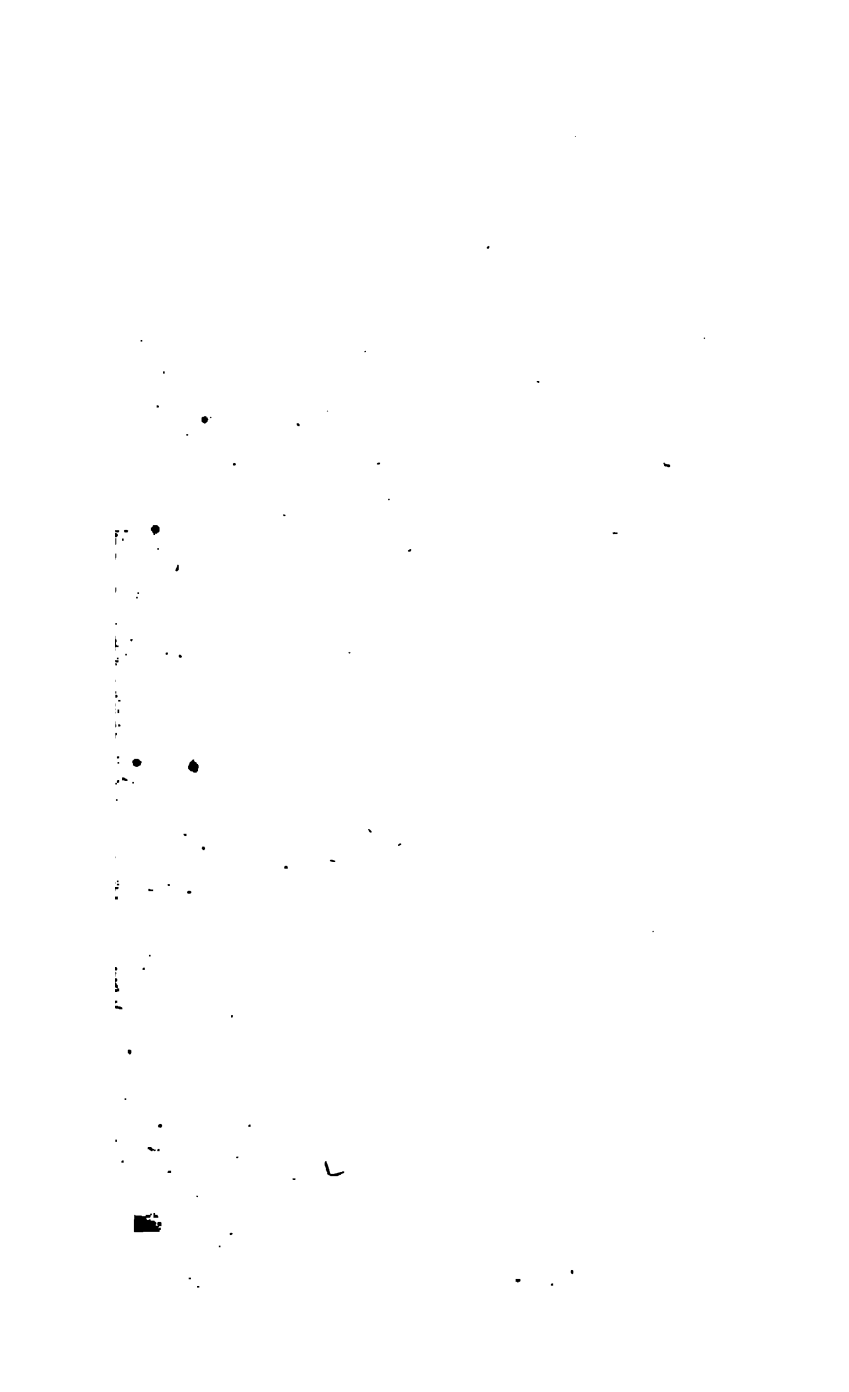
L ne s'agit point ici d'examiner les avantages ou les inconvéniens des traductions ; si elles ont fait plus de tort que de bien aux lettres : la question est

Tome IV.

A







BIBLIOTHEQUE
FRANÇOISE.
TOME QUATRIÈME.



BIBLIOTHEQUE
FRANÇOISE.
TOME QUATRIEME.

8 BIBLIOTHEQUE

TRADUC-
IONS DE
LUSE'E ET
'HOMERE
 » té & la facilité y sont partout égale-
 » ment admirables. » Mais l'Odyssée,
 le second de ses poèmes, a moins de
 force que l'Iliade. L'un est le fruit de sa
 jeunesse, ou du moins d'un âge encore
 vigoureux; l'autre n'a été composé que
 dans sa vieillesse. C'est le sentiment de
 Longin.

Nous avons encore de lui, ou du
 moins sous son nom, un petit poème
 intitulé la *Batrachomyomachie*, c'est-à-
 dire, le combat des Rats & des Gre-
 nouilles, plusieurs épigrammes, & un
 grand nombre d'hymnes à Apollon, à
 Diane, à Mercure, & à quelques au-
 tres divinités du Paganisme. Mais la
 plupart des Savans croient que ces pe-
 tites pièces ne sont pas de lui.

Homere a eu dans l'antiquité & de-
 puis, ses commentateurs : il a eu aussi
 ses traducteurs en toute sorte de lan-
 gues; & ceux-ci sont en grand nombre.
 Le premier qui ait entrepris de mettre
 ce Poète en notre langue, est Jean
 Samxon, qui prend la qualité de *Li-*
centié és Loix, & celle de Lieutenant
 du Bailli de Touraine au Siege de
 Châtillon sur Indre. Il n'a traduit que
 les vingt-quatre livres de l'Iliade en
 prose, mais d'une maniere presque

inintelligible. Samxon y joignit ce que Dictis de Crète & Darès le Phrygien, c'est-à-dire les Auteurs connus sous ces noms, ont écrit de la guerre de Troye & des affaires des Grecs. Son ouvrage imprimé en caractères Gothiques parut en 1515. selon du Verdier : l'exemplaire que j'ai vû ne porte que 1530. La Croix du Maine ne dit point en quelle année cette mauvaise traduction fut publiée ; mais la manière dont il en parle fait assez entendre qu'elle fut donnée au commencement du seizième siècle, puisqu'il dit en 1584. qu'il y avoit plus de soixante ans qu'elle étoit imprimée.

Hugues Salel qui entreprit avant le milieu du même siècle de mettre aussi Homere en notre langue, ne dit rien de cette traduction ; & il faut avouer qu'elle méritoit peu qu'on en fît mention. Salel étoit de Casal dans le Quercy, Valet de Chambre du Roi François I. & en 1540. premier Abbé commendataire de l'Abbaye de saint Cheron, au Diocèse de Chartres. Ce fut le Prince, son maître, que l'on sçait avoir été le protecteur des lettres & des Savans, qui lui commanda de traduire Homere en vers. François I. le dit lui-même

TRADUCTIONS
D'HOMERE

me dans les Lettres patentes contenant le privilege pour l'impression de cette traduction. Elles sont datées de Fontainebleau le 18. Janvier 1544. Mais l'ordre donné à Salel étoit plus ancien , puisque dans les mêmes lettres le Roi dit que la traduction des neuf premiers livres de l'Iliade lui avoit déjà été présentée , & qu'il se plaint qu'on les avoit imprimés *avec une infinité de fautes & de changemens de diction , qui altéroient le sens des sentences , contre l'intention de l'Auteur , & la diligence du translateur . . . au préjudice de l'utilité , richesse , & décoration que notre langue recevoit de cette traduction , dont la lecture , ajoute le Roi , nous a été si agréable , & nous a tant délecté , que nous désirons singulièrement les continuation & parachevement de l'œuvre.*

Cette impression furtive & si négligée avoit été faite à Lyon ; mais je n'ai pû découvrir en quelle année. Salel craignant qu'elle ne fit tort à sa réputation , & qu'on ne lui imputât les fautes grossières dont il la trouvoit remplie , se hâta de faire imprimer lui-même les dix premiers livres. Cette édition parut en 1545. in-folio , à Paris. Le papier & le caractère en sont fort

beaux. On voit à la tête de chaque li-
 vre une estampe en bois qui représente
 le sujet principal qui y est traité : mais
 la gravure en est fort mauvaise. Cet
 ouvrage commence par une longue *Epi-*
tre en vers de Dame poésie au Roi très-
Chrétien François I. de ce nom, sur ladi-
te traduction. Cependant l'éloge d'Ho-
 mere en est l'objet principal. Dame poë-
 sie y est toujours montée sur le ton pa-
 négyriste. Elle n'a d'yeux que pour Ho-
 mere. Elle ne trouve pas seulement en
 lui les qualités qui font les grands hom-
 mes ; c'est presque une divinité. Si on
 l'en croit , c'est dans le Poète Grec qu'il
 faut chercher la morale la plus pure ,
 la théologie naturelle, la philosophie la
 plus sublime , toutes les parties de l'art
 militaire , toute l'ancienne géographie ,
 la physique , l'arithmétique, la politique,
 l'agriculture. Les Sages de la Grece ,
 les Philosophes les plus distingués ont
 puisé toute leur science dans ses poë-
 mes. Elle le décore même du don de
 prophétie, & ne craint pas de le compa-
 rer à Saul terrassé par Jesus-Christ ,
 aveuglé & rempli ensuite de l'Esprit di-
 vin. C'est trop abuser assurément de la
 liberté que les Poètes ont de feindre.

- Dame poésie se rapproche un peu

plus du vrai, lorsqu'elle convient que la traduction de Salel n'est pas absolument littérale. Mais on sent que cet aveu lui coûte un peu ; elle cherche à excuser ce défaut sur la difficulté qu'elle trouve à rendre bien en notre langue toutes les beautés qui la charment dans l'original. Elle ne laisse pas que de faire assés au long l'apologie des traductions en langues vulgaires ; & ce qu'elle en dit , m'a paru fort sensé. Au reste je ne suis point étonné que la traduction de Salel ait attiré à l'Auteur les plus grands éloges de la part des Poètes ses contemporains ; elle se lit encore aujourd'hui avec une sorte de plaisir ; & ceux qui sont familiarisés avec l'original, conviennent que la copie ne manque communément ni d'exactitude, ni de fidélité. Mais on se garderoit bien de dire aujourd'hui avec François Habert , que le traducteur a mérité que l'on gravât dans sa mémoire ,

Epit. d'Hor.
trad. par Habert , édit.
de 1755.

Ses vers hardis , polis & assurés ,
Au poids de l'or pur & fin mesurés.

Il étoit permis à Habert , à Ronfard ,
à Jodelle , à Olivier de Magny , & à
plusieurs autres Poètes alors renommés ,

d'en faire cet éloge. Notre poésie étoit si imparfaite de leur tems que les ébauches les plus foibles passoient presque pour des chefs-d'œuvre. On ne peut louer maintenant que les efforts que ces vieux Poètes ont faits.

ERADI
TIONS
MUSE'E
D'HOMI

Salel mourut trop jeune pour achever sa traduction : il ne put finir que celle du onzième livre de l'Iliade, du douzième, & du commencement du treizième. L'onzième livre fut imprimé avec les dix premiers en 1555. in-8°. à Paris, chés Abel l'Angelier. Et c'est à Olivier de Magny que l'on a obligation du douzième livre & du commencement du treizième. Salel les lui confia avant que de mourir, & il ne pouvoit les mettre entre les mains d'un ami qui lui fût plus attaché.

Olivier de Magny ne se contenta pas d'en faire part au public en faisant réimprimer les onze premiers livres en 1570. il vengea aussi la mémoire de son ami contre les fausses accusations de ses envieux. Ceux-ci prétendoient que Salel n'avoit fait sa traduction que sur une version Latine d'Homere. Olivier de Magny prouve le contraire par son propre témoignage. « Je puis d'autant plus assurer ce que j'avance, écrit-il »

à M. d'Avançon, Conseiller du Roi
 en son Conseil privé, que lorsque Salel
 traduisoit & dictoit, j'ai toujours écrit
 sous lui. Il est vrai, ajoute-t'il, que
 lorsqu'il présenta ses premiers livres au
 Roi, il y avoit plusieurs noms pro-
 pres latinisés, ayant cru qu'il les fe-
 roit mieux entendre étant rendus en
 Latin, qui est connu de plusieurs,
 qu'en les laissant purement Grecs,
 cette langue étant connue de peu de
 personnes. Mais avant que de mou-
 rir, il avoit corrigé ces endroits de
 sa main, & avoit rendu tous ces mots
 en François sur l'avis de Ronfard. »
 Olivier de Magny prie dans cette mê-
 me épître M. d'Avançon de faire con-
 noître au Roi ces précieux restes du
 génie de Salel, & de lui rendre com-
 pte de la maniere dont Sa Majesté les
 aura reçus.

Voyez le ca- Pour ne point vous ennuyer, je vous
 talogue à la épargnerai ici le détail des autres édi-
 la fin de ce tions de la traduction de Salel. Je vous
 volume. ferai remarquer seulement que du Ver-
 Du Verd. en dier de Vauprivas n'a point connu l'é-
 Bibl. Franç. dition in-folio de 1545. & que lui &
 J. A. Fabric. le savant Jean Albert Fabricius ont eu
 Bibl. Gr. t. I. tort de dire que tout ce que Salel avoit
 traduit d'Homere ne se trouve que dans

une édition de 1574. Ils n'avoient pas
vu celle qu'Olivier de Magny donna
en 1570.

TRAD
TIONS
MUSE'E
D'HOMI

Amadys Jamyn , Secrétaire de la
Chambre du Roi , l'un des meilleurs
Poètes François qui ayent vécu dans le
seizième siècle , & l'émule de Ronsard ,
entreprit de continuer ce que Salel avoit
commencé. Mais je ne sçai pourquoi il
négligea la traduction du douzième li-
vre qui avoit été finie par son prédé-
cesseur. Peut-être ne jugea-t'il pas qu'elle
fût digne de figurer avec celle des
onze premiers. Quoi qu'il en soit , il
commença au douzième , & dès 1574.
il publia cinq livres , depuis le douzième
jusqu'au seizième , & les dédia au
Roi Charles IX. l'année même de la
mort de ce Prince. Ces cinq livres fu-
rent reçus avec beaucoup d'applaudis-
sement. Ronsard & Jean du Bourg ,
Evêque de Rieux , en firent l'éloge en-
vers François. Germain Valensou Vail-
lant de Guellis , abbé de Pimont ,
Conseiller au Parlement de Paris , hom-
me de beaucoup d'érudition , & le célé-
bre Jean Daurat firent parler les Muses
Latines en faveur de cette traduction.

Si on en croit Ronsard , l'esprit
d'Homere étoit passé dans Amadys Ja-

TRADUC-
TIONS DE
MUSE'E ET
D'HOMERE

myn: il l'avoit inspiré & conduit. La vérité est cependant que l'Homere François est fort au-dessous de l'Homere Grec. Mais ces éloges, quoiqu'outrés, produisirent un grand bien pour ce tems-là: ils encouragerent Jamyn qui sentoît plus que ceux qui le louoient sans mesure, la difficulté de son entreprise. Il travailla sans relâche à la traduction des livres suivans, revit & corrigea les onze premiers publiés par Salel, & en 1580. il fit au public le présent des vingt-quatre livres de l'Iliade. Cent bouches s'ouvrirent alors pour recommencer les loiianges: on eût dit que la France eût enfanté quelque nouveau prodige. Chacun se fit un mérite de l'accueillir favorablement. Abel l'Angelier réimprima cet ouvrage en 1584. & annonça cette édition comme la quatrième; mais il y a lieu de croire qu'il comprenoit dans ce nombre celle de 1570. à laquelle Jamyn n'avoit eu aucune part. L'édition de 1584. est dédiée au Roi Henri III. Jean Vauquelin de la Fresnaye qui acheva vers le même tems son art poétique, fait cet éloge des deux traducteurs:

Salel premier ainsi du grand François conduit,
Beaucoup de l'Iliade a doucement traduit.

Et Jamyn bien difant , l'a tellement refaite
Qu'à l'Auteur ne fait tort un fi bon interprète.

TRADUC-
TIONS DE
MUSE'E ET
D'HOMERE

La traduction du premier est en vers de dix syllabes ; le fécond a employé les vers Alexandrins. Un éloge bien fondé que l'on a donné à l'un & à l'autre , c'est que perfuadés qu'ils ne pouvoient plaire fans varier au moins leurs expreffions dans les redites aufquelles ils s'expofoient en voulant fuivre *le divin Homere* , ils fe font appliqués à éviter au moins les répétitions des mêmes mots qui font fi fréquentes dans le Poète Grec. On pourroit ajouter , & il ne feroit pas difficile de le prouver , qu'il y a chés eux plusieurs endroits rendus avec plus de clarté & de précision que dans la belle traduction de Madame Dacier. Je dirois même encore qu'ils font quelquefois plus exacts , & je ne craindrois pas d'être démenti. Je fuis fâché de ne pouvoir m'autorifer en cela des témoignages de MM. Huet, Baillet & Jean Albert Fabricius. Les deux premiers n'ont point connu ces traducteurs ; & le troifiéme ne dit qu'un mot de Salel , & a oublié Jamyn.

Lettre imp.
mée dans le
Journ. litt.
de la Haye ,
t. 7. part. 2.
art. 18.

Huet. de
clar. interp.
Baillet, jug.
des Sav. fur
les trad.
J. A. Fabric.
bib. Gr. t. 1.

L'estime que l'on fit de l'ouvrage du dernier nous a privé d'une autre continuation de la traduction de Salel. Et

le avoit été entreprise par Antoine de Cotel, Conseiller au Parlement de Paris, qui avoit du goût pour la poésie, & une assés grande lecture des Poëtes Grecs. Il commença au quatorzième livre de l'Iliade, & c'est aussi le seul qu'il ait donné. La traduction de Jamyn, sur laquelle il y a lieu de croire qu'il n'avoit point compté, l'arrêta. Il le dit lui-même dans un sonnet qu'il adressa à Germain Vaillant de Guellis.

J'étoy en train déjà à poursuivre l'ouvrage,
Par Salel avancé un peu plus qu'à moitié,
Pour t'en faire un présent.
Quant un meilleur ouvrier, qui gagna l'avantage,
Me fit serrer quatre ans l'eschantillon plié
De l'ouvrage qu'entier je t'avois dédié,
Et changer de dessein. . .

De Cotel eut raison de ne pas ensevelir au moins dans un éternel oubli sa traduction du quatorzième livre : si elle ne fait pas grand honneur à ses talens poétiques, elle prouve son zèle pour l'antiquité, & sa connoissance des langues savantes. Sa traduction est envers de cinq pieds. Elle fut imprimée en 1578. in-4°. à Paris, à la suite d'un recueil de *mignardes & gaies Poësies* du même Auteur qui ne font pas certainement l'apologie de la pureté de ses mœurs.

Jamyn flaté du succès qu'eut sa traduction des derniers livres de l'Iliade, entreprit pareillement de traduire l'Odyssée, dont on avoit déjà quelques livres mis en notre langue par Octavien de Saint Gelais; mais fort mal, & seulement sur quelque mauvaise traduction latine. Jamyn ne fit néanmoins que les trois premiers livres qu'Abel l'Angelier publia en 1582. in-4°. & qu'il réunit aux vingt-quatre livres de l'Iliade dans l'édition de 1584. La traduction de ces trois livres est adressée à Henri III. Roi de France & de Pologne. Elle est accompagnée de quelques notes fort courtes & peu utiles pour l'intelligence d'Homere. On fait entendre dans le privilege du Roi qui est du dernier Mai 1580. que Jamyn avoit traduit toute l'Odyssée. Si cela est vrai, l'ouvrage est perdu, ou demeure encore enseveli dans la poussière de quelque cabinet. L'édition de l'Iliade faite à Rouen en 1605. chés Jean Berthelin, n'offre rien de plus de l'Odyssée, que ces trois premiers livres.

Avant Jamyn, Jacques Pelletier, du Mans, dont j'ai eu déjà occasion de vous parler plusieurs fois, avoit commencé à traduire l'Odyssée ne

—
—
—
F TRADU
TIONS
MUSE'E
D'HOMER

vers François, par un motif qu'on ne peut trop louer : c'étoit de faire honneur à notre langue, & d'en étendre le regne. J'aime la naïveté avec laquelle il s'exprime sur ce sujet dans ces vers qu'il adresse à un Poète à qui il reproche de n'écrire qu'en Latin :

TRADUCTIONS DE
MUSE'E ET
D'HOMERE

Oeuvr. poët
de Pelletier,
feuill. 82. &
189

J'écris en langue maternelle,
Et tâche de la mettre en valeur,
Afin de la rendre éternelle
Comme les vieux ont fait la leur :
Et soutiens que c'est grand malheur
Que son propre bien mépriser
Pour l'autrui tant favoriser.
Si les Grecs sont si fort fameux,
Si les Latins sont aussi tels,
Pourquoi ne faisons-nous comme eux,
Pour être comme eux immortels.

Une autre raison engageoit Pelletier à mettre l'Odyssée en François. Il connoissoit l'amour de François I. pour le Poète Grec ; il étoit informé du désir que ce Prince avoit de le voir en notre langue ; & l'on sçait que l'inclination des Rois détermine ordinairement le goût des Ecrivains qui veulent en être connus. Peut-être aussi que Pelletier fut sollicité par le Prince à entreprendre cette traduction. Le Poète semble in-

finuer cette raison dans l'épître dédicatoire en vers qu'il adressa à François I. en lui présentant la traduction des deux premiers livres de l'Odyssée, qui fait partie des œuvres poétiques de l'Auteur imprimés chés Michel Vascosan en 1547. & dont on a augmenté la traduction de Salel dans l'édition de 1570.

TRADUCTIONS DE
MUSE'E ET
D'HOMERE

Dans la même épître dédicatoire, Pelletier fait un parallèle des deux Héros principaux de l'Iliade & de l'Odyssée, Achille & Ulysse, & y donne une courte analyse des deux poèmes. Les vers de ce traducteur sont aisés, mais ils ont les défauts des Poètes de son siècle, d'être remplis d'*Hiatus*, de termes bas & triviaux, & de manquer de feu. Pelletier s'arrêta après la traduction des deux premiers livres, & il en donne la raison dans ces vers qu'il adresse, en finissant, à Lancelot de Carle, Evêque de Riez :

C'est bien raison, Carle, que je te cede,
L'œuvre que j'ai comme toi commencé,
Ta plume en tems & style me précède;
Joint que tu es plus que moi avancé:
Tu ne devras pourtant être offensé,
Si mon labeur, tel qu'il est, je publie;

Car une langue en est plus annoblie ,

Alors qu'on voit par quelques monumens

Mis en écrit , que jamais on n'oublie ,

Divers esprits en mêmes argumens,

Nous n'avons point cette traduction
de Lancelot de Carle , & l'on ignore
jusqu'où le Prélat l'avoit poussée.

Le premier qui ait eu assés de tems
ou de courage pour traduire entière-
ment les deux poëmes d'Homere, l'I-
liade & l'Odyssée , est Salomon Cer-
ton , Conseiller-Notaire & Secrétaire
du Roi , Maison & Couronné de Fran-
ce, & Secrétaire de la Chambre de Sa
Majesté. Il paroît qu'il commença par
la traduction de l'Odyssée ; & il dit
lui-même qu'il eut l'honneur de la pré-
senter au Roi Henri IV. le premier de
Janvier de l'an 1604.

Il en espéroit quelque récompense ;
il croyoit la mériter : & quel est le Poë-
te qui ne se flate pas d'une si douce
espérance ? Celle de Certon fut trompée ;
& il s'en plaint avec amertume
dans ces mauvais vers qu'il a eu soin
de faire imprimer à la fin de la secon-
de édition de l'Odyssée , dans lesquels
il se préfère à Salluste :

Roy , le Roy votre ayeul autrefois guer donna

D'une grand' pension , d'une bonne abbaye

Sâlel qui l'Iliade à demi retourna ,
 Ne fit voir à la France à demi l'Achaïe :
 Vous , son sang , avés-vous la muse tant haye ,
 Que vous ne pensiés a la récompenser ?
 L'Odyssée confuse en demeure esbahaïe ,
 Entiere s'en étonne , & ne sçait que penser.

TRADUC-
 TIONS DE
 MUSE'E ET
 D'HOMERE

J'ai de la peine à croire que l'Auteur
 ait eu la hardiesse de présenter au Prin-
 ce des vers si peu respectueux. Quoi
 qu'il en soit , il continua de traduire le
 reste des œuvres d'Homere , l'Iliade ,
 la Batrachomyomachie , les Epigram-
 mes & les Hymnes qui ont été donnés
 sous le nom de ce Poète. Il revit aussi
 la traduction de l'Odyssée , & publia
 le tout en 1615. à Paris en deux vo-
 lumes in-8°.

Cette traduction est en vers Alexan-
 drins. Si on l'estime dans la littéra-
 ture pour sa fidélité , selon le témoi-
 gnage d'un Savant qui fait lui-même
 honneur à la république des lettres , on
 ne peut disconvenir qu'elle ne soit fort
 désagréable pour le style. La versifica-
 tion est communément fort platte , les
 bâillemens y sont très fréquens , les éli-
 sions presque toujours négligées. On
 rencontre souvent des expressions bas-
 ses qu'on auroit peine à souffrir dans
 une méchante prose. J'ai trouvé cepen-

Dissert de
 M. l'abbé
 Terras. sur
 Hom. t. 1. p.
 117.

TRADUC-
 TIONS DE
 MUSE' E ET
 D'HOMERE.

dant plusieurs endroits affés bien ver-
 sifiés, & quelques descriptions où l'on
 sent que l'Auteur pouvoit s'animer
 quand il le vouloit.

Le sieur du Souhait, quoique plus
 moderne, a beaucoup moins réussi dans
 sa traduction de l'Iliade en prose qu'il
 donna en 1627. C'étoit un mauvais
 Ecrivain, & un Poète du dernier or-
 dre, comme le fait entendre M. Des-
 préaux au chant quatrième de son art
 poétique. Cependant si le titre de sa
 traduction n'en impose point, l'édition
 de 1627. n'est point la première. Il y
 en avoit déjà eu au moins une. On
 étoit moins difficile alors qu'on ne l'a
 été depuis que le goût s'est épuré.

Certon a rassemblé dans sa préface
 sur l'Iliade tout ce qu'il avoit lû dans
 différens Auteurs, sur la patrie, la fa-
 mille & les actions d'Homere; & il a
 pris la peine de traduire en vers Fran-
 çois les épigrammes qui concernent le
 Poète Grec que l'on trouve dans l'an-
 thologie; & en prose ce que l'Ecrivain
 connu sous le nom de Dictys de Cre-
 te, dit d'Ulysse, dans son sixième li-
 vre de la guerre de Troye. Du Souhait,
 à son exemple, a voulu donner les mê-
 mes ornemens à sa traduction: outre la
 vie

vie d'Homere traduite du Grec d'Hérodote qu'il a assés mal entendu , il a enflé sa traduction d'une longue & ennuyeuse histoire du *Ravissement d'Helene* , tirée de Dictys de Creté , de Dares le Phrygien , & de deux autres Ecrivains très-fabuleux , sources fort mauvaises , & qui prouvent le peu de discernement de l'Auteur. C'est encore là néanmoins , & dans Quintus le Calabrois , qu'il a puisé la suite de l'Iliade dont il a composé six livres aussi fatiguans à lire , & aussi peu utiles que son histoire du ravissement d'Helene. L'Iliade étant d'ailleurs un poëme achevé , selon tous ceux qui nous ont donné des regles de l'art poëtique , à quoi bon cette suite prétendue ?

On peut croire que du Souhait qui comptoit que sa traduction de l'Iliade feroit passer son nom avec honneur jusqu'à la postérité la plus reculée , se feroit aussi engagé à traduire l'Odyssée ; s'il n'eût pas été prévenu quelques années auparavant par Claude Boitet ; Avocat au Parlement de Paris, qui avoit publié en effet en 1619. ce second poëme d'Homere en prose Française. Cette traduction est presque inconnue aujourd'hui , mais elle n'est pas sans mérite.

TRADUC-
TIONS DE
MUSE'E ET
D'HOMERE

L'auteur écrivoit moins mal que le sieur du Souhait , & il paroît qu'il avoit plus d'intelligence de la langue Grecque. On lit encore avec une sorte de satisfaction *l'histoire de la prise de Troye, & de tout ce qui se passa à la guerre des Grecs* , qu'il a mise à la fin de sa traduction.

M. de la Valterie , en donnant une nouvelle traduction d'Homere en prose , a négligé toutes ces petites pièces ramassées par Certon & du Souhait , parce qu'au fond elles n'apprennent rien de sûr touchant le Poëte Grec. » Je » laisse , dit-il , à ceux qui sont plus curieux que moi , à regretter la perte de » quatre mille volumes de Didyme » dont la plupart traitoient de la naissance d'Homere... de quelque pays » qu'il soit , son Iliade & son Odyssée » seront-elles moins dignes d'admiration ? » Il ajoute que s'il avoit eu à s'arrêter à ces questions de critique , il auroit mieux aimé désabuser ceux qui croient que les poëmes d'Homere n'étoient que des pièces détachées , & qu'il ne les a pas arrangés lui-même dans cet ordre qui fait une de leurs plus grandes beautés, Il venge en peu de mots Homere contre cette accusation ; & les partisans du Poëte Grec

doivent lui en savoir quelque gré.

Quant à la traduction, il convient, & il a raison, que c'est plus une imitation des deux poèmes d'Homere, qu'une traduction. « Pour prévenir, dit-il, le dégoût que la délicatesse du » tems auroit peut-être donné de mon » travail, j'ai rapproché les mœurs des » anciens, autant qu'il m'a été permis. » Je n'ai osé faire paroître Achille, » Patrocle, Ulysse & Ajax dans la cuisine, & dire toutes les choses que le » Poète ne fait point difficulté de re- » présenter. Je me suis servi de termes » généraux dont notre langue s'accommode mieux que de tout de ce détail, » particulièrement à l'égard de certaines choses qui nous paroissent aujourd'hui trop basses, & qui donneroient » une idée contraire à celles de l'Auteur, qui ne les considéroit point comme opposées à la raison & à la nature. » Je ne sçai si ces raisons ont excusé M. de la Valterie aux yeux des partisans zélés d'Homere, qui admirent tout dans ce Poète, qui le trouvent divin en tout, & qui semblent regarder comme criminel au premier chef quiconque a la hardiesse de lui substituer ses propres idées. Au reste si M.

TRADUCTIONS
MUSE'E
D'HOMERE

TRADUC-
TIONS DE
MUSE'E ET
D'HOMERE

de la Valterie n'a voulu nous donner qu'en partie le Poète Grec, il proteste qu'il nous en a donné la partie principale; il prend à témoin ceux qui entendent la langue Grecque, qu'à l'exception des égards qu'il a eus pour nos manieres, il a copié exactement son original; qu'il en a conservé avec quelque sorte de religion tous les traits; qu'il les a exprimés avec une parfaite fidélité, & que pour l'interpréter, il a bien moins consulté ceux qui l'avoient traduit ou commenté avant lui, que le Poète lui-même,

Dans la préface de sa traduction de l'Odyssée, & qui est dans le même goût que la traduction de l'Iliade, M. de la Valterie fait en peu de mots ce parallèle des deux poèmes. » S'il y a ,
» dit-il, plus de feu dans l'Iliade, il y
» a plus de dessein dans l'Odyssée. Ho-
» mere a proportionné son style à ses
» sujets. Il est dans l'Iliade ce qu'y est
» Achille, grand, noble, plein d'ar-
» deur : & il est dans l'Odyssée comme
» Ulysse, sage, judicieux, éloquent,
» modéré, d'une conduite admirable. »
Il ajoute : j'admire plus l'Iliade, je suis charmé de l'Odyssée.

Cette traduction de M. de la Val-

terie parut en 1681. à Paris en quatre volumes in-12. Le traducteur n'est nommé que dans le privilege du Roi qui est du 2. Janvier de la même année. Je ne sçai pourquoi l'on supprima son nom dans la seconde édition qui fut faite en 1699. & qu'on ne le désigna que par la seule lettre D. Cette seconde édition a quelque chose de plus pur & de plus exact pour le style : mais elle est de beaucoup inférieure à la première du côté de l'impression. La suppression que l'on y fit du nom de l'Auteur, engagea M. Bernard dans une méprise, lorsqu'il en parla dans ses nouvelles de la république des lettres. Il crut que ce D. vouloit marquer M. Dacier, & il lui attribua cette traduction : mais averti de cette faute, il la corrigea, & en commit une nouvelle, en nommant l'Auteur *M. de la Valterie*, en quoi il a été suivi par Jean-Albert Fabricius dans sa bibliothèque Grecque. C'est que ni l'un ni l'autre ne connoissoient point l'édition de 1681. M. de la Valterie avoit été Jésuite durant quelques années : mais je n'ai pu rien en découvrir de plus.

Cet Ecrivain est le premier traducteur de tous les ouvrages d'Homere en

TRADUC-
TIONS DE
MUSE'E ET
L'HOMERE

prose François : Samxon & du Souhait n'avoient traduit que l'Iliade ; Boitet n'avoit donné que l'Odyssée ; Salel , Jamyn , Pelletier & Certon étoient dans l'opinion que l'on ne pouvoit bien rendre ce Poète qu'en vers , & on leur a sçu gré de l'avoir tenté. M. l'abbé Regnier Desmarais , l'un des quarante de l'Académie François , étoit du même avis. Il croyoit qu'on ne pouvoit juger du mérite d'un ouvrage de poésie , sur une traduction en prose , quelque excellente qu'elle fût. Il en apporte plusieurs raisons dans sa dissertation sur quelques endroits d'Homere , dont j'aurai lieu de vous parler ailleurs , & il suivit dans la pratique les principes qu'il y pose.

Irrité de la traduction que M. Perault avoit donnée dans ses *Parallèles des anciens & des modernes* , de plusieurs endroits du premier livre de l'Iliade , pour rendre ce poème & son Auteur ridicules , il entreprit de venger l'un & l'autre , en exposant aux yeux des lecteurs judicieux , & non prévenus , ce même livre de l'Iliade en vers François. Cette traduction sortit en 1700. in-8°. de l'Imprimerie Royale. J'approuve l'intention de l'Auteur : la vengeance d'Homere étoit digne d'un Savant qui s'étoit familiarisé avec les anciens Au-

teurs Grecs. Mais le succès y a mal répondu. Homere dans cette traduction paroît un Poète un peu languissant, & quelquefois un raconteur ennuyeux : & si elle étoit plus littérale, on y seroit encore plus choqué des injures qu'Achille dit à Agamemnon. Mais l'abbé Regnier n'y donne point Homere au naturel. Il tâche de lui prêter la politesse & la délicatesse de notre siècle. Pourquoi lui a-t'il refusé en même-tems la noblesse & le sublime dont notre poésie est si susceptible ?

TRADUCTIONS D
MUSE'E E
D'HOMER

C'étoit en quelque sorte donner gain de cause à Madame Dacier qui prétendoit que ni Homere, ni les autres Poètes dont les ouvrages sont de quelque étendue, ne pouvoient être ni fidèlement, ni agréablement traduits en vers. Aussi ne se laissa-t'elle pas persuader aux raisons de M. Regnier en faveur des traductions des Poètes en vers, ni ébranler par le mépris avec lequel il parla des traductions en prose. Elle opposa même en faveur de celles-ci des raisons, plausibles au moins, & fort ingénieuses, dans la préface de sa traduction de l'Iliade qui parut pour la première fois en 1711. & qui fut suivie en 1716. de la traduction de l'Odyssée.

TRADUC-
IONS DE
L'USE'E ET
HOMERE

Journ. litt.
de la Haye,
10. part.
P. 65.

Je crois que tout le monde s'accorde à louer l'élégance, & presqu'en tout la fidélité de l'une & de l'autre. C'est sûrement la meilleure traduction d'HOMÈRE que l'on ait en notre langue, la seule qu'on lit aujourd'hui, celle au moins qui plaît & qui fait le mieux connaître le Poète Grec avec toutes ses grandes qualités, comme avec ses défauts, quoique ceux-ci y soient quelquefois déguisés ou adoucis, autant que l'exactitude d'une traduction qui n'a rien de servile, a pû le permettre, & que le génie de notre langue semble l'avoir exigé. Quand Madame Dacier ne se seroit jamais appliquée qu'à étudier les beautés de sa propre langue, tout cet ouvrage ne pourroit guères être mieux exprimé : mais lorsqu'on lit les deux préfaces dont elle a enrichi sa traduction, & les remarques qui l'accompagnent, on ne peut qu'admirer l'étendue & la variété de son érudition.

M. l'abbé Terrasson qui n'étoit nullement favorable à l'Auteur, convient lui-même, en parlant de la traduction de l'Iliade, qu'elle est très-exacte pour le fond des pensées. Mais, si on l'en croit, à l'égard de la composition & du style, elle est la plus différente de l'original, &

la plus trompeuse qui ait jamais été. Il tâche de le prouver dans sa dissertation sur l'Iliade, & principalement dans le chapitre sixième de la quatrième partie, où il examine en particulier la composition ou le style d'Homere.

TRADUCTIONS DE
MUSE'E ET
D'HOMERE

Pour faire croire que Madame Dacier étoit persuadée elle-même que le Poëte Grec avoit besoin de toutes les graces du style, & des tours les plus heureux que notre langue peut fournir, afin d'en rendre la lecture supportable, & de mieux déguiser les défauts de l'original, il prétend que cette Dame en avoit d'abord fait une traduction *simple & nue*; mais que la publication du Télémaque, & la grande réputation que ce poëme s'aequit dès sa naissance, *la mit en crainte pour son Homere, & l'engagea à refondre sa traduction pour mettre l'Iliade dans le style de Télémaque.* Malheureusement pour cette anecdote, elle n'a rien de vrai: Madame Dacier protesta contre à la fin de sa préface sur l'Odyssée, & elle doit en être crüe sur un fait dont personne ne pouvoit être mieux informé qu'elle. La fausseté de cette anecdote n'empêcheroit pas cependant que Madame Dacier n'eût pu beaucoup prêter à Homere dans sa tra-

Dissert. sur
l'Il. d'Hom.
t. 2. p. 585-
586.

duction. Mais pour décider si M. l'abbé Terrasson a eu raison de l'en accuser, il faudroit comparer le texte original avec la traduction, & par conséquent être versé dans la langue Grecque que vous ignorez.

Après tout, quand Madame Dacier auroit un peu embelli Homere, seroit-ce un si grand mal? Puisque de l'aveu même du savant Académicien, elle a conservé avec exactitude le fond des pensées, c'est donc Homere, au moins dans l'essentiel, qu'elle nous a donné. Un air moins Grec en le rapprochant davantage de nos manieres, ne pouvoit servir qu'à lui procurer un accueil plus favorable : & si le Poëte s'en trouve mieux, nous y gagnons aussi; nous le lisons; & il n'est plus réservé aux seuls Savans.

M. de la Motte, en l'habillant de façon qu'il est beaucoup moins reconnoissable, a commis un attentat bien différent. Je ne veux pas dire que l'Iliade de cet élégant & ingénieux Ecrivain ne soit pas un beau poëme; mais ce n'est pas celui d'Homere; ce n'en est qu'une imitation abrégée. Que l'on prétende, tant que l'on voudra, que l'Auteur égale souvent celui qu'il a vou-

lu peindre en petit d'après la traduction seule de Madame Dacier, puisqu'il n'entendoit point la langue Grecque ; que l'on soutienne que quelquefois même il paroît au-dessus de son original, il faut aussi convenir que plus souvent il est au-dessous ; & que l'on n'a pas eu moins de raison de lui reprocher qu'il a trop retranché, trop pressé les événemens.

TRADU
TIONS :
MUSE'E :
D'HOMER

C'est ainsi, ce me semble, qu'en jugeant les gens sages qui ne se préviennent point, qui ne prennent aucun parti dans la dispute pour & contre Homere, qui a longtems occupé nos Savans, & amusé le public. Ils lisent avec plaisir la belle traduction de Madame Dacier, comme nous rendant Homere à peu près tel qu'il est lui-même ; mais ils ne lisent pas avec moins de plaisir l'Iliade de M. de la Motte comme un ouvrage où l'on trouve ordinairement une grande justesse d'esprit, une hardiesse réglée, des pensées nobles, des tours heureux, & un assez grand choix dans les expressions. Les premiers croient converser avec Homere lui-même, & pensent plus au Poète qu'à celle qui les met à portée de l'entendre. Les autres sont plus occupés de M. de

TRADUC-
IONS DE
L'USE'E ET
'HOMERE

la Motte qui leur parle , & sont tentés de croire qu'Homere ne vivoit pas dans ces tems reculés où on le place.

M. de la Motte crut d'abord ne devoir hazarder que le premier livre de son Iliade. Dans l'histoire qu'il a fait lui-même de son ouvrage , dans la troisième partie de ses réflexions sur la critique , il assure qu'il n'avoit pas eu alors d'autre dessein que d'essayer , si en prenant plus de liberté dans sa traduction que l'abbé Regnier n'en avoit prise , on ne pouvoit pas rendre Homere avec plus de noblesse & de grace. Il montra , dit-il , cet essai à M. Despreaux , & il se vante d'avoir été applaudi de ce célèbre critique. Il donne de la conversation qu'il eut avec lui en cette occasion , un détail très-flateur pour lui-même , ce qui ne doit pas empêcher de croire que le récit qu'il fait ne soit vrai. Cet essai parut donc en 1701. avec une préface que M. de la Motte appelle *honorable pour Homere* , & qui l'est en effet , si on la compare au discours qu'il donna depuis. Il ajoute que cette traduction du premier livre de l'Iliade , fut bien reçue , que de célèbres professeurs de rhétorique & d'humanités , la lurent dans leurs classes , & qu'ils l'approuve-

rent également , & comme traduction ,
& comme poésie.

Cependant si on doit toujours l'en croire , *content d'avoir lutté heureusement contre l'abbé Regnier* , il ne pensoit plus à continuer cet ouvrage , lorsque devenu membre de l'Académie Française , *Homere lui revint dans l'esprit* ; il tenta le second livre , il fit ensuite le troisième & le quatrième , dans lesquels , comme dans le premier , il ne fit , dit-il , que de légers changemens , & suivit Homere de si près , sans marcher servilement sur ses pas , que malgré bien des libertés , il ne paroissoit encore que traducteur. Il s'en repentit , & se donna une ample carrière dans les livres suivans.

L'on ne s'en apperçut que trop lorsqu'il donna son ouvrage complet en 1714. Et ce fut en vain qu'un de ses partisans fit alors de grands efforts pour couvrir ses défauts dans une lettre ingénieuse écrite sous le nom d'une Dame , où feignant de blâmer le dessein & l'ouvrage de M. de la Motte , il fait valoir en effet les plus beaux-endroits du premier livre de son Iliade , par le tour ironique qu'il sçait donner , soit à sa censure , soit aux prétendus éloges qu'il accorde

TRADU
TIONS
MUSE'E
D'HOMER

à la traduction de Salel & à celle de

TRADUC- M. l'abbé Regnier Desmarais.

TIONS DE Si le commun des lecteurs jugea donc
MUSE'E ET qu'Homere ne paroïssoit qu'à demi dans
L'HOMERE l'imitation de M. de la Motte , on con-
venoit que ce que le Poëte montré de
lui , y paroît au moins pour l'ordinaire
avec grace & avec noblesse. D'autres
Ecrivains l'ont fait disparoître entière-
ment en le rabaisant jusqu'au boufon
le plus bas & le plus trivial. Non , Ho-
mere , le divin Homere , le prince des
Poëtes Grecs , n'a pas été exempt de la
fureur du burlesque qui a ravagé trop
longtems l'empire des lettres en Fran-
ce. Ses mains profanes n'ont point épar-
gné un Poëte à qui presque toute l'an-
tiquité a cru devoir accorder les plus
grands éloges.

Henri de Picou , dont le nom est fort
peu connu dans la littérature , s'ima-
gina qu'il se feroit honneur en travestis-
sant l'Odyssée , & qu'il amuseroit di-
gnement un grand Prince en lui met-
tant entre les mains les aventures d'U-
lyssé en vers burlesques. Il en parle au
moins comme un homme persuadé de
l'un & de l'autre dans les deux épîtres
qu'il adressa à M. le Prince de Conti,
& qui n'ont rien de remarquable que

les fades plaisanteries dont elles sont pleines. Heureusement qu'il n'alla pas au-delà des deux premiers livres de l'Odyssée, auxquels il joignit dans le même goût une épître de Penelope à Ulysse, tirée d'Ovide. Ce mauvais ouvrage parut en 1650. in-4°. & afin que le ridicule fût complet, François Chauveau y ajouta quelques gravures qui répondent dans ce qu'elles représentent, à l'extravagance du livre & de son Auteur.

TRADU
TIONS
MUSE'E
D'HOMER

Un anonyme imita Picou en 1657. en donnant le premier livre de l'Iliade en vers burlesques. C'est un petit volume in-12. imprimé à Paris. Les vers sont d'un style fort aisé; mais il est facile d'en faire de tels, & je ne vois pas qu'il y ait de la gloire à y réussir.

Si M. Carlet de Marivaux qui a donné en 1716. dans le même genre, non l'Iliade d'Homere, mais celle de M. de la Motte, n'avoit pas fait d'ouvrages plus estimables, j'ai de la peine à me persuader que son nom fût parvenu jusqu'aujourd'hui avec honneur, & je ne le crois pas lui-même assez amoureux de cette production échappée à quelques momens de loisir, pour fonder sur elle une partie de cette gloire que tant de d'autres écrits lui ont acquis. Qu'il

TRADUC-
TIONS DE
MUSE'E ET
D'HOMERE

soit, tant qu'il voudra, créateur d'un nouveau burlesque; qu'il ait atteint ce qu'il s'étoit proposé, une espece de plaisant qui tienne de toutes les especes de comique ensemble; qu'il y ait ajouté tout ce que son imagination vive & féconde a pû lui fournir pour divertir, comme il le dit, par une combinaison de pensées comiques & facétieuses, qui sans le secours des termes, eût un fond plaisant, & fit une image réjouissante, il me paroîtra toujours vrai que son livre n'instruit point en divertissant, & qu'on se lasse aisément de ces plaisanteries trop longtems continuées. Le même ton de plaisanterie regne jusques dans sa préface: car je ne crois pas que ce soit sérieusement qu'il y dise tant de mal d'Homere qu'il convient n'avoir point lû. Je ne blâme point assurément les réflexions judicieuses qu'il y sème, & qui sont écrites d'un style aussi léger qu'agréable, mais je crains fort qu'elles ne soient trouvées déplacées par ceux qui connoissent mieux que l'Auteur, le goût & le génie de l'antiquité.

Je ne dis rien de l'idée singuliere de tourner en plaisanteries & de changer en farce comique un poëme aussi grave & aussi sérieux que celui de l'Iliade.

Chacun a son goût , & le mien ne doit point être la regle de celui des autres. Peut-être même me répondroit-on avec le savant Heinsius , qu'Homere a donné l'exemple de ce travestissement , s'il est vrai que la *Barrachomiomachie* , ou le combat des Rats & des Grenouilles ne soit qu'une parodie tirée de l'*Iliade* & de l'*Odyssée*. Mais je ne crois pas que ce sentiment de Heinsius soit bien fondé. Il me semble que l'Auteur de ce petit poëme que l'on donne communément à Homere , & que d'autres attribuent à Pigrès d'Halicarnasse , frere de la fameuse Artemise , ne l'a composé que pour instruire ses lecteurs en badinant. Je dis pour instruire : & c'est l'opinion de feu M. Boivin, de l'Académie Française, qui croit qu'on peut en tirer beaucoup de moralités utiles. Selon lui, il paroît que l'Auteur, quel qu'il soit, a voulu se mocquer de la vanité humaine par les sentimens nobles & relevés qu'il donne à de vils animaux , & par le grand désordre que cause la mort d'un misérable petit rat. Peut-être Homere a-t'il aussi voulu tourner en ridicule cette licence poétique qu'il s'est lui-même donnée ailleurs , de faire entrer les Dieux dans les passions des hom-

mes. Risquerois-je d'ajouter que peut-être aussi l'Auteur n'a eu aucune de ces vûes, & qu'au moins son intention ne paroît pas trop bien marquée, surtout à quiconque n'est pas possédé du génie commentateur ?

Ce petit poëme n'en est ni moins utile, ni moins agréable. Il est à la portée du premier âge, & propre à lui faire goûter l'étude de la langue Grecque. M. le Fevre, de Saumur, conseilloit cette maniere d'égayer le travail des enfans, & il l'avoit pratiquée avec succès. M. l'abbé Fleuri, si connu par son histoire Ecclésiastique, jugeant de même de l'utilité de la Batrachomyomachie, ne dédaigna pas d'en faire en prose une traduction littérale pour M. le Duc d'Anjou, depuis Roi d'Espagne, & il eût été à désirer qu'il en eût permis l'impression. La traduction en vers François, par Salomon Certon, dont je vous ai parlé ci-devant, ne peut être mise entre les mains de ceux que l'on veut instruire, soit de l'élégance de l'original, soit de la délicatesse & de la politesse de notre langue. J'en dis autant de celle qu'Antoine Macault, Secrétaire & Valet de Chambre ordinaire du Roi, *élu sur le*

fait de ses aydes & tailles, fit imprimer

 en rime *Françoise* à Paris, chés Wechel, en 1540. in-4°. Celle de Guillaume Royhier composée en vers François, & imprimée à Lyon en 1654. par Jean Temporal, n'a guères plus de lecteurs aujourd'hui, & est presque oubliée depuis longtems.

TRADUC-
TIONS DE
MUSE'E DE
D'HOMERE

C'est ce qui a engagé feu M. Boivin, de l'Académie François, & l'un des Gardes de la bibliotheque du Roi, à en donner une nouvelle traduction en vers François. Il la fit pour M. l'abbé de Louvois, alors enfant; & peu après on l'imprima sur une copie allés imparfaite, dans un recueil de poësies diverses qui parut en Hollande, je ne sçai en quelle année. M. Boivin la revit dans la suite avec exactitude, la rendit plus parfaite, & la publia lui-même en 1717. in-4°. Un enfant l'adressa à un enfant, un fils de l'Auteur alors au berceau, à M. d'Aguesseau de Plimon, qui n'avoit que quatre ans, & qui est aujourd'hui l'un des Avocats généraux du Parlement de Paris. L'épître dédicatoire est ingénieuse; sans trop sortir du caractère de celui que M. Boivin y fait parler; & qu'il perdit dans un âge fort jeune. Je ne sçai pourquoi il n'y mit point la préface qu'il avoit destinée

pour être à la tête de ce petit ouvrage, & qui n'étoit pas, ce semble, indigne d'y paroître. On la trouve dans les Mémoires de Trévoux du mois de Janvier de l'année 1718.

J'en ai extrait ailleurs le sentiment de l'Auteur sur la poésie burlesque, & ses différentes espèces. Monsieur Boivin n'y décide point si l'on doit donner la batrachomyomachie à Homere; mais par la maniere dont il s'exprime, on sent qu'il étoit porté à lui attribuer cette pièce. Il avouë qu'il y a des vers foibles dans ce poëme, plusieurs d'inutiles, & même quelques puérités, mais le tout en petit nombre, & comme de légers défauts que les beautés qui y regnent rendent presque imperceptibles. Il est même tenté de croire que ces vers foibles, ces vers inutilés auront été ajoutés par une main étrangere, supposé qu'Homere soit l'Auteur de ce poëme. On n'aime point à avouer que ses amis ont des défauts; & qui ignore jusqu'où M. Boivin portoit son affection pour *le divin Homere* ?

Le même sujet si bien manié dans la *Batrachomyomachie*, avoit déjà été non traduit, mais imité par l'*anonyme*

ouvrage dédié à Madame de Lyonne, & imprimé à Paris en 1668. in-12. Cette imitation, ou cette paraphrase un peu diffuse & languissante, est en vers burlesques de huit syllabes, & divisée en trois chants. On y décrit les combats imaginaires des Grenouilles contre les Rats, auxquels l'Auteur a jugé à propos d'associer les Souris.

TRADUCTIONS DE
MUSE'E ET
D'HOMERE

Ces différentes traductions d'Homere, celles même de Madame Dacier & de M. de la Motte, si l'on doit compter cette dernière au nombre des traductions, ne pouvant vous faire connoître qu'en partie le Poëte Grec, son génie, son caractère, son goût, ses beautés & ses défauts, il est nécessaire, si vous voulés approfondir cette matiere, de recourir encore aux critiques & aux apologistes de ce Poëte, à ceux qui en ont expliqué ou commenté quelque endroit. Ces Auteurs sont en grand nombre; j'ai tâché de les découvrir, mais je ne puis me flatter de les connoître tous. Je vais vous parler de ceux qui sont venus à ma connoissance. C'est vous annoncer que je ne dois pas encore finir si-tôt sur cet article: je l'abrégai néanmoins autant que je le pourrai, & que la notice que vous exigés

46 BIBLIOTHEQUE
de moi de tant d'écrits, le deman-
dera.

CHAPITRE II.

Des Ecrits pour & contre Homere.

ECRITS
POUR ET
CONTRE
HOMERE.

APRÈS les idées que tant d'Ecrivains ont données d'Homere, suivant leur goût, leurs préventions ou leurs intérêts particuliers, on peut peindre ce Poète de deux manieres si différentes qu'on ne le prendroit pas pour le même homme. Si nous en croyons les uns, c'est un homme divin qui par la force de son génie inventa l'art, & le perfectionna. On ne trouve personne avant lui qui l'ait pû imiter, il n'y en a eu aucun après lui qui ait pû le suivre. Point d'art poétique, point de poésie, pas même de sciences, si Homere n'eût écrit. La nature l'avoit doüé de l'esprit universel : profond Théologien, ses fables les plus absurdes sont des mystères respectables : Chrysispe & Socrate n'étoient auprès de lui que des Philosophes stériles ; c'est lui seul qui a formé les Législateurs, les Savans, les Héros.

A suivre d'autres mémoires , Homere n'étoit un homme rare que par l'ex-
travagance & le mauvais goût : per-
sonne n'a eu des Dieux une idée plus bi-
zarre : grossier dans ses fictions , non
moins grossier , mais plus dangereux
dans sa morale , on peut compter ses
défauts par les qualités que la bonne
poésie exige. A quoi s'en tenir ? Il y
a toute apparence qu'aucun de ces deux
portraits ne ressemble. Ceux qui crai-
gnent tout excès , ceux qu'aucun enga-
gement n'oblige à prendre parti , con-
viennent qu'Homere étoit un grand
homme , dont les ouvrages sont pleins
de beautés , où l'on sent un vrai subli-
me , mais un homme , dont par consé-
quent les ouvrages ne sont nullement
exemts de défauts.

ECRITS
POUR ET
CONTRE
HOMERE.

On a donc presque toujours excédé
dans les éloges que l'on a accordés à Ho-
mere , comme dans le blâme dont on l'a
chargé : le détail dans lequel je vais
entrer avec vous , en fera la preuve.
Dans le tems que ce Poète jouissoit de
la plus grande réputation , & que ses
écrits avoient des admirateurs du pre-
mier ordre , on a vu un Zoile différent
du célèbre Rhéteur de même nom qui
étoit contemporain de Platon , mettre

ECRITS
POUR ET
CONTRE
HOMERE.

Hardion ,
dissert. sur le
Zoïle d'Ho-
mere , dans
les mém. de
l'Acad. des
belles lett.
t. 8. .

la gloire à faire une injuste & téméraire censure de l'Iliade & de l'Odyssée. Son but n'avoit pas été de chercher dans ces deux poèmes de véritables défauts , & de les faire observer pour l'instruction de ceux qui n'eussent pas été capables de les appercevoir d'eux-mêmes ; un pareil dessein ne lui eût attiré que des éloges.

Plusieurs Savans avoient publié avant lui des observations critiques sur Homere , sans qu'on se fût avisé de leur en faire un crime ; mais Zoïle vouloit , à quelque prix que ce fût , le dégrader du rang sublime où toute la Grece l'avoit placé , & le mettre au niveau des plus vils Poètes. Il s'étoit donné le titre superbe de fleau d'Homere ; & s'il faut prendre à la lettre ce qu'en a écrit Galien , sa folie alloit jusqu'à sévir contre ses statues , & à les battre à coups de foïet. Qu'y gagna-t'il , demande M. Hardion dont je viens d'emprunter les paroles , & dont il faut lire la solide *Dissertation sur les deux Zoïles censeurs d'Homere* ? Les gens sensés se contenterent de le mépriser ; mais les partisans zélés des écrits du Poète dont le nombre étoit infini , ne le traiterent pas avec tant de modération. Ils lâche-
rent

rent contre lui des volumes d'injures :
 on le surnomma le chien de la Rhéto-
 rique : on compara sa folie à celle de
 Salmonée qui avoit voulu s'égalier à Ju-
 piter : on le traita de vil esclave , de
 calomniateur , de sacrilège : il devint
 dans toute la Grece l'objet de la haine
 & de la risée publique : & tous convien-
 nent , dit Vitruve , qu'il fut puni com-
 me parricide. Mais n'ajoutons point
 avec cet ancien Auteur , *qu'il méritoit
 de mourir misérablement.* Le déchaîne-
 ment de toute la Grece contre lui sem-
 bloit une punition assez proportionnée
 à son crime.

ECRIT
 POUR E
 CONTRE
 HOMERE

Avant ce Zoïle dont on a donné le
 nom à ces misérables Critiques qui ne
 lisent les meilleurs ouvrages que pour y
 trouver des défauts , & qui voudroient
 qu'on ne les vît après eux que du côté
 qui peut être répréhensible , beaucoup
 de gens comptoient déjà le célèbre
 Platon au nombre des censeurs d'Ho-
 mere. Mais cette opinion n'étoit pas
 générale , & Platon lui-même donne
 lieu de douter quels étoient ses vérita-
 bles sentimens au sujet du Poëte Grec.

En effet , comme le remarque M. l'ab-
 bé Massieu dans une dissertation sur ce
 sujet , si nous l'en croyons dans quel-

Parall. d'Ho-
 mere &
 Platon ,
 l'abbé M

ECRITS
POUR ET
CONTRE
HOMERE,

sieur, dans
les mém. de
l'Acad. des
belles lett.
p. 2.

ques-uns de ses traités, Homere est le plus excellent & le plus divin de tous les Poètes; c'est le chef de tous les Savans & de tous les Sages; ses ouvrages renferment toute la philosophie humaine & divine. Si nous ajoutons foi à Platon dans d'autres endroits, ce même Homere est le plus dangereux de tous les Ecrivains; il n'est propre qu'à gâter l'esprit & le cœur; c'est un corrupteur public dont on doit proscrire les ouvrages, & qu'il faut chasser de tout Etat bien policé. Comment sauver de contradiction des jugemens si opposés? Rien de plus aisé, continuë M. l'abbé Massieu, si nous en croyons les savans hommes qui ont le plus étudié Platon. Il ne faut qu'expliquer les endroits où il louë Homere par les endroits où il le blâme. Il plaïsante dans les premiers, & parle sérieusement dans les seconds. Les éloges dont il le comble quelquefois, ne sont que des railleries cachées; aussi les met-il dans la bouche de Socrate naturellement grand moqueur, & qui dit souvent tout le contraire de ce qu'il semble dire.

C'est ainsi qu'a jugé des sentimens de Platon le sieur Guillaume Paque-
lin, Beaunois, dans son *Apologeme*

*pour le grand Homere, contre les répré-
hensions du divin Platon sur aucuns passa-
ges d'icelui.* Cet ouvrage adressé au Par-
lement de Dijon, & imprimé à Lyon
en 1577. in-4^e. est la plus ancienne
apologie d'Homere que l'on connoisse
en notre langue. L'Auteur y prend au
sérieux tout ce que le Philosophe dit
au désavantage du Poète. Il choisit en
particulier dix-sept endroits de Platon,
& les compare avec la doctrine d'Home-
re en faveur de laquelle il conclut tou-
jours. Il y a de l'esprit & de l'érudition
dans cet ouvrage; & l'on ne peut nier
que si le sens que donne l'Auteur aux
endroits d'Homere repris par Platon,
est le vrai sens du Poète, Homere loin
d'être répréhensible, ne mérite que des
louanges. Mais plusieurs de ces expli-
cations semblent plus ingénieuses que
solides. Le commentaire est bon, si on
le prend en général; dans le particulier
il est quelquefois forcé.

Le sieur Paquelin prenant trop con-
seil de son affection sans bornes pour le
Poète, lui prête souvent des idées plus
sublimes que celles qu'il a eues en effet.
Son livre n'est pas mal écrit pour le
tems où il a paru, & il y a de la force
dans les expressions. Quelques digres-

ECRITS
POUR ET
CONTRE
HOMERE.

sions de moins , qui ne servent de rien à la justification d'Homere , en arrêtant moins le lecteur , lui rendroient l'ouvrage plus utile. Celle qu'il fait dans le quatorzième chapitre adressé aux Dames pour les exhorter à conserver la chasteté , est belle & solide : mais le sermon est trop long , & d'ailleurs déplacé. A la fin de chaque chapitre , il s'adresse au Parlement de Dijon , comme s'il en attendoit un arrêt contre Platon en faveur d'Homere , & donne chaque fois à ce Parlement une épithète honorable qu'il change dix-sept fois : c'étoit une dépense d'esprit assés inutile & qui semble puérile.

M. l'abbé Massieu , dans la dissertation dont je vous ai parlé , ne juge pas si sévèrement de Platon. S'il convient que beaucoup de critiques l'ont entendu comme le sieur Paquelin , il n'adopte pas leurs sentimens. Le Philosophe a pris le Poète pour son modèle : l'un & l'autre se ressembtent par le fonds de la doctrine , par la maniere d'enseigner , & par le style : M. Massieu s'applique à le prouver dans toute sa dissertation. » Quelle apparence » donc que Platon se fût partout dé- » chaîné contre un Ecrivain qu'il auroit

partout tâché d'imiter ? Auroit-il eu «
 recours à cet artifice grossier, pour faire «
 prendre le change à ses lecteurs ? Soup- «
 çonnerons-nous un aussi grand Philo- «
 sophe d'une jalousie si peu digne de «
 lui ? Et croirons-nous qu'un génie du «
 premier ordre , un ancien , ait été «
 capable d'une foiblesse , à peine par- «
 donnable dans un esprit médiocre , «
 & dans un moderne ? » Mais n'y a-t'il
 pas dans les hommes des contradic-
 tions encore plus incompréhensibles ?
 Madame Dacier qui aimoit assés Pla-
 ton pour se sentir portée à lui faire gra-
 ce , si elle l'eût pû , sans préjudicier à
 la réputation de son cher Homere ,
 croyoit aussi sérieusement que le sieur
 Paquelin , que le Philosophe chassoit le
 Poëte de sa République , de peur que
 ses fables mal entenduës , en jettant ses
 citoyens dans l'erreur & dans l'igno-
 rance sur la nature des Dieux , n'em-
 poisonnassent leurs ames par des exem-
 ples d'autant plus pernicieux qu'ils
 étoient d'une autorité plus grande.

C'est aussi sérieusement qu'elle exa-
 mine , soit dans sa belle préface sur l'I-
 liade , & en plusieurs endroits de celle
 sur l'Odyssée , soit dans les remarques
 qui accompagnent la traduction du pre-

ECRITS
OUR ET
ONTRE
IOMERE.

mier poëme, les accusations de Platon contre Homere; & que ne dit-elle pas pour mettre toujours le Philosophe dans son tort, & pour effacer la tache que sa censure a imprimée à Homere? Jamais amant passionné n'a trouvé tant de graces dans l'objet de son affection, que Madame Dacier en trouve dans Homere: & pouvoit-elle appercevoir le moindre défaut dans le *Pere de toute vertu*, comme elle l'appelle après Justinien? Que Platon ait parlé sérieusement, ou non, dans le second & le troisieme livre de sa République, où il fait un long dénombrement de tous les endroits qu'il condamne dans Homere; qu'il soit certain, ou non, que dans ses écrits il ait voulu montrer qu'il avoit une mauvaise opinion de ce Poëte, il a donné lieu de soupçonner qu'il le blâmoit, c'est l'interprétation la plus favorable que l'on puisse accorder à ce qu'il dit; & ce simple soupçon ne devoit-il pas être regardé comme un crime, puisqu'il tomboit sur le *divin*, le très-*divin* Homere?

Préc. de Ma-
dame Da-
cier, p. 10.

Au reste Madame Dacier ne dit rien de plus en faveur du Poëte que ce qui en avoit déjà été dit, soit par M. Dacier, dans ses remarques sur la poétique

d'Aristote , & dans la préface de sa traduction de quelques dialogues de Platon, soit par le pere Thomassin , Prêtre de l'Oratoire , dans le second livre de sa méthode d'étudier & d'enseigner chrétiennement & solidement les Poëtes , & dans le premier livre de la troisième partie du même ouvrage ; soit enfin par le pere le Bossu , Chanoine régulier , dans son traité du poëme épique.

ECRIT
POUR ET
CONTRE
HOMERE

Les deux derniers Ecrivains comparent ailleurs Homere avec Virgile , & donnent la supériorité au Poëte Grec. C'étoit le sentiment de l'antiquité. Les Auteurs anciens , à commencer par Velleius Paterculus , qui vivoit sous Tibere , & qui a pu voir Virgile , jusqu'à ceux du cinquième siècle , sont tous pour Homere , ou semblent vouloir flatter extrêmement Virgile , en le faisant aller de pair avec le Poëte Grec. C'est ce que dit M. Boivin le cadet , dans son histoire de la *Querelle entre les partisans d'Homere & ceux de Virgile* , dont les Mémoires de l'Académie des belles lettres ne nous ont conservé qu'un ex-

T. 1. p. 1,
& suiv.

trait. Il y avoit près de mille ans qu'on avoit cessé de les comparer , quand Floridus Sabinus publia son apologie des

ECRITS
POUR ET
CONTRE
HOMERE.

Auteurs Latins, où il blâme Homere sans mesure. Jules Scaliger qui vint ensuite, garda encore moins de ménagement. Peu de Savans adopterent la censure d'un critique qui étoit si prévenu contre les Grecs en faveur des Latins, qu'il ne voyoit rien dans ceux-ci que le bon, & dans les autres, que le mauvais, ou plutôt ce qui lui paroissoit tel. Mais les comparaisons d'Homere & de Virgile se renouvelerent après le milieu du siècle dernier, & plusieurs de ceux qui les firent, s'appliquerent à garder plus d'équité.

Bien des critiques en exceptent le pere Rapin, Jesuite, parce que dans sa comparaison d'Homere & de Virgile, après avoir donné en général de grands éloges au Poète Grec, il exerce ensuite sur lui une censure plus maligne peut-être que celle de Scaliger. C'est ce qui a fait dire à M. Boivin, que le pere Rapin avoit moins feuilleté l'Iliade que l'Eneïde, & qu'il n'avoit pas assés lû Quintilien, ou qu'il l'avoit mal entendu, puisqu'il avance que ce judicieux critique donne à Virgile de plus grands éloges qu'à Homere. Je ne sçai si le Jesuite eût été d'humeur à souscrire à cette censure de l'Acadé-

Mém. de
l'Acad. des
belles lett.
t. 1. p. 179.

micien. Quand on lit son écrit sans pré-
 vention , il me semble que l'on doit Eci
 convenir qu'il paroît avoir aussi-bien POUR
 médité l'Iliade que l'Eneïde , quoiqu'il CONT
 ait réservé pour celle-ci toute son affec- HOMI
 tion. Il laisse échapper peu de chose
 du génie & du caractère des deux Au-
 teurs de ces poèmes , parce que , selon
 lui , il n'y a rien à perdre , & que tout
 est à observer.

La comparaison qu'il en fait con-
 tient d'ailleurs ce qu'Aristote & ses
 commentateurs ont remarqué de plus
 singulier sur le poème épique , en sorte
 que ce n'est pas moins un traité sur
 cette matiere qu'un parallèle des deux
 plus grands Poètes que la Grece & l'Ita-
 lie ayent eu l'avantage de posséder. Il
 est vrai qu'il n'adore pas jusqu'aux dé-
 fauts d'Homere , mais il n'excuse pas
 toujours non plus ceux qu'il a cru ap-
 percevoir dans Virgile. Il n'est pas
 question de savoir s'il est plus favorable
 au Poète Latin qu'au Poète Grec. Je
 conviens que sa balance penche toujours
 du côté du premier. Mais il s'agit de
 savoir si ce qu'il reprend dans Homere
 est repris avec justesse ; si les défauts
 qu'il a cru y voir sont réels ; si Virgil-
 le a véritablement les bonnes qualités

ECRITS
POUR ET
CONTRE
HOMERE.

dont il lui fait honneur. Car si cela est la critique d'Homere n'est point injuste. Le reproche que lui fait M. Boivin d'avoir dit que l'action de l'Iliade qui n'est que de cinquante jours, est de huit ou neuf mois, me paroît bien fondé. Mais cette faute est-elle donc si considérable qu'elle doive faire oublier tout ce qu'il y a d'ailleurs de juste & de solidement pensé dans le traité du pere Rapin ?

D'autres l'ont accusé d'une fausse modestie, parce qu'en commençant sa comparaison, il assure qu'il ne veut proposer que *ses Observations & ses scrupules* sur les poëmes d'Homere & de Virgile, & que dans la suite du traité il décide toujours. Mais quand je condamnerois cette façon de s'exprimer qui en soi me paroît assez innocente, en devrois-je conclure qu'elle influe sur ses raisons ? C'est par le fond qu'il faut examiner un écrit, & non par les complimens que l'Auteur peut se faire à lui-même. Si ce fond est solide, on doit avoir gain de cause. En quoi je trouve que le pere Rapin manque plus d'équité, c'est qu'en même tems qu'il donne à Homere l'honneur de l'invention sur Virgile à qui il a servi de modèle, il tâche de lui enlever cette gloire

te, en prétendant qu'il avoit formé son premier poëme sur l'Iliade d'un certain Antimachus qui est presque aussi inconnu que son écrit.

ECRIT
POUR ET
CONTRE
HOMERE

Ce traité du pere Rapin parut en 1667. sans l'aveu de l'Auteur qui étoit allé faire un voyage en Italie. Celui qui le publia le dédia à M. le premier Président de Lamoignon : & en cela il suivit l'intention du pere Rapin. Cet habile Jesuite ratifia cette dédicace à son retour en France, en adressant de nouveau son traité au même Magistrat, dans l'édition qu'il en donna lui-même en 1668. On l'a depuis réuni en 1684. au recueil de ses œuvres diverses qui parut cette année en deux volumes in-4°. & dont on a fait dans la suite plusieurs éditions in-12.

Le pere le Bossu est plus partisan d'Homere que de Virgile, dans son traité du poëme épique où il compare aussi l'un avec l'autre, surtout dans le premier livre de son ouvrage : mais il rend pareillement justice aux deux Poëtes. Le pere Thomassin, de l'Oratoire, qui n'étoit pas moins grand admirateur d'Homere, dit à peu près les mêmes choses dans la premiere partie de son traité de la maniere d'étudier les Poëtes.

C vj

ECRITS
POUR ET
CONTRE
HOMERE.

Ibid. ut sup.

Mais, selon M. Boivin, ils n'en ont pas encore assez dit en faveur d'Homere : l'Iliade & l'Odyssée sont, selon lui, deux grands tableaux dont l'Eneïde est le raccourci. Celui-ci veut être regardé de près. Tout y doit être achevé. Les grands tableaux se voyent de loin : il n'est pas nécessaire que tous les traits y soient si finis & si réguliers. C'est même un défaut dans un grand tableau qu'un soin trop scrupuleux. C'est par cette réflexion que M. Boivin prétend justifier les défauts d'Homere, ou plutôt montrer que ce qui est regardé comme défaut dans ce Poète, est une beauté nécessaire à un excellent original. Il convient que Virgile a ajouté quelques traits. Mais ces traits ajoutés ne font pas, dit-il, que la copie doive être préférée à l'original qui n'en avoit pas besoin, & dans lequel peut-être ils n'ont pas dû être employés.

Il avouë encore, mais en tremblant, qu'il y a plus d'art & de pompe dans Virgile que dans Homere en beaucoup d'endroits. Mais il ajoute aussi-tôt que tout cet art & toute cette pompe ne doivent pas l'emporter sur une vraie noblesse, alliée avec un air de simplicité, qui plaît même dans ses négligences.

C'est aussi le sentiment de M. Huet qui s'explique sur cela avec liberté dans la comparaison de Virgile avec Théocrite, Hésiode & Homere, au nombre 82. de son *Huëtiana*.

ECRIT
POUR ET
CONTRE
HOMERE

C'est ainsi qu'Homere & Virgile ont essuyé la diversité des sentimens des critiques dont chacun a jugé selon goût, & que cette variété d'opinions a enfanté entre les partisans des deux Poètes une espèce de guerre civile qui apparemment ne finira pas si-tôt. Un point dont ils paroissent tous convenir, c'est que Virgile a imité Homere. Mais comment, & jusqu'à quel point ? Autre sujet de discorde sur lequel il faut encore peu esperer de réünion.

Si la matière étoit assés importante pour prendre parti, je m'en tiendrois à ce que M. l'abbé Fraguier en a dit dans un discours sur ce sujet imprimé dans le tome 2. des Mémoires de l'Académie des belles lettres : & je déciderois avec lui, que si Virgile doit à Homere presque tout son poème, il ne doit qu'à lui-même la correction & la justesse qui regne dans tout ce qu'il écrit, & la manière d'imiter son original. Que s'il est vrai qu'Homere soit au-dessus de lui, soit par le mérite de l'in-

ECRITS
OUR ET
ONTRE
HOMERE.

vention, soit par la naïveté de ses peintures, soit par la fécondité de ses idées, soit enfin par les avantages que la langue Grecque a naturellement sur la Latine; on pourroit dire d'un autre côté, qu'en quelques endroits les poésies d'Homere ont été pour Virgile, ce que ceux qui les premiers ont bâti des maisons, ont été pour les Architectes qui sont venus depuis: Qu'enfin dans Virgile c'est un chant ou un discours; & que dans Homere c'est un tableau, différence qui déguise l'emprunt, & qui rend l'imitation plus parfaite en la déguisant.

Voilà à peu près, ce me semble, ce qui étoit presque accordé de part & d'autre, au moins entre ceux qui étoient en état de juger de Virgile & d'Homere par eux-mêmes, lorsque M. Perrault, de l'Académie Française, marchant sur les traces de Scaliger, & allant encore plus loin que ce hardi critique, donna lieu à de nouvelles disputes, que l'Iliade de M. de la Motte alluma encore davantage au commencement de ce siècle.

M. Perrault avoit eu pour précurseur le fameux visionnaire Desmarets de saint Sorlin, qui lui avoit transmis sa doctrine & son zèle dans sa *Défense de*

la poésie & de la langue Françoisé, le dernier de ses ouvrages, imprimé en 1675. M. Perrault ne fut que trop exact à le suivre. Il n'épargna pas plus Homere que les autres Ecrivains anciens les plus célèbres, à qui il semble n'accorder des éloges en général, que pour se donner plus de liberté de le décrire dans le détail.

ECRITS
POUR ET
CONTRE
HOMERE.

Peu content de la longue & vive sortie qu'il fit contre le Poète Grec dans son poème intitulé, *le Siècle de Louis le Grand*, qui fut lû dans l'Académie Françoisé le 27. Janvier 1687. il revint à la charge dans le troisième & le quatrième volume de son parallèle des anciens & des modernes. Là rien ne l'arrête dans la censure impitoyable qu'il fait d'Homere, ni la brillante réputation dont ce Poète avoit joui pendant tant de siècles, ni l'autorité des plus grands hommes qui l'avoient comblé d'éloges, ni les beautés réelles dont ses poèmes sont pourvus.

Il attribué cette réputation au préjugé, à l'ignorance, à la barbarie des siècles précédens : il méprise l'autorité des admirateurs d'Homere, parce qu'ils en ont été plus les admirateurs que les critiques, & qu'il les croit eux-mêmes, au moins la plupart, sans discernement.

ECRITS
POUR ET
CONTRE
HOMERE.

Préf. du qua-
trième tome
des parall

& sans goût. Au lieu de ces beautés que tant de lecteurs ont vu dans le Poëte Grec, il n'y voit presque que des défauts, souvent grossiers. Ce qui a été graces & ornemens pour tant d'autres, se change sous sa plume en puérilités, en bévûes, en vices de toute espee. Pour achever de jeter sur Homere le ridicule dont il brûloit de le voir couvert, il affecta de donner dans le quatrième volume de son parallèle une mauvaise traduction en prose de quelques endroits du premier livre de l'Iliade; & feignant de prier *tous ceux qui étoient*, comme il en convient, *scandalisés de ses paradoxes, de vouloir bien le désabuser*, il n'écoula les avis de personne, ou ne profita d'aucun.

A l'entendre, il n'avoit contre lui que *quelques Savans chagrins* qui croyoient qu'on les offensoit personnellement, quand on critiquoit ou Platon ou Homere. Cependant il ne pouvoit pas ignorer, comme le remarque le continuateur de l'histoire de l'Académie Françoisé, que sans sortir du sein même de cette Académie, ceux qui avoient le plus de réputation dans les lettres, MM. Racine, Huet, la Fontaine, Regnier & Despreaux, lui étoient absolument opposés.

Cet Homere si décrié fut appelé dans le même tems le pere des Poëtes par M. Racine dans la préface de son *Iphigénie*, où sans nommer l'adversaire de l'antiquité, il vengea Euripide contre la malignité de ses traits, & lui donna, d'après Quintilien, des avis aussi sages que solides. M. Hüet prit plus particulièrement la défense de l'*Iliade* & de l'*Odyssée* dans la lettre qu'il adressa à M. Perrault de l'Abbaye d'Aulnay le 10. d'Octobre 1692. & qui a été jointe à tant d'autres dissertations de ce Savant recueillies & publiées en 1712. par M. de la Marque Tilladet; & il a toujours tenu depuis le même langage, comme le témoignent plusieurs endroits de son *Huetiana*, livre qu'on peut regarder, dit l'abbé d'Olivet, comme son testament littéraire.

ECRITS
POUR ET
CONTRE
HOMERE.

La dissert. 8.
du tome 1.

Voyez les n^{os}.
1. & 31.

Contin. de
l'hist. de l'A-
cad. Fr. pag.
309. id. ibid.

A l'égard de M. de la Fontaine, sans toucher ici à ses autres ouvrages, contentons-nous de l'épître à Monsieur Hüet, qu'il composa dans le fort de la dispute, & où, après avoir dit nettement,

Que faute d'admirer les Grecs & les Romains,
On s'égare en voulant tenir d'autres chemins,
il ajoute :

Je vois avec douleur ces routes méprisées.

ECRITS
POUR ET
CONTRE
HOMERE.

Arts & guides , tout est dans les champs Elisées ;
J'ai beau les évoquer ; j'ai beau vanter leurs traits ;
On me laisse tout seul admirer leurs attraits ;
Térence est dans mes mains ; je m'instruis dans Ho-
race ;

Homere & son rival sont mes Dieux du Parnasse.
Je le dis aux rochers : on veut d'autres discours ;
Ne pas louer son siècle est parler à des fous,
Je le louë , & je sçai qu'il n'est pas sans mérite ,
Mais près de ces grands noms notre gloire est petite.

Je vous ai parlé ailleurs de la traduction en vers François que M. l'abbé Regnier Desmarais donna en 1700. pour essayer de faire connoître Homere sous des traits différens de ceux sous lesquels M. Perrault l'avoit représenté. L'abbé Regnier y joignit une longue *Dissertation sur quelques endroits d'Homere*, où il montre non seulement beaucoup de zèle , mais beaucoup de raison & de goût. Ce n'est pas seulement une apologie du Poëte Grec , c'est aussi un examen critique de la traduction des endroits de l'Iliade que M. Perrault avoit donnée , & dont il fait voir le peu d'exactitude , l'infidélité & le ridicule même.

Je ne dis rien de M. Boileau Despreaux. Personne n'ignore jusqu'où il portoit son estime pour Homere , quel éloge il en fait dans le troisième chant

de son art poétique , & dans ses notes sur la traduction du sublime par Longin , l'épigramme si honorable pour le Poète Grec tirée de l'anthologie , qu'il a mise en vers François , & enfin avec quel zèle il a fait l'apologie d'Homere contre M. Perrault , dans ses réflexions critiques sur quelques passages du rhéteur Longin.

ECRITS
POUR ET
CONTRE
HOMERE.

M. Dacier qui n'étoit pas moins intéressé que ces illustres Ecrivains à ne point garder le silence dans une pareille occasion , releva avec force dans ses remarques sur la poétique d'Aristote , la description maligne que M. Perrault avoit faite du bouclier d'Achille dans son poème du siècle de Loüis le Grand. Mais le censeur loin de se rendre , prit avec hauteur la défense de ce qu'il avoit dit , & attaqua à son tour M. Dacier dans le quatrième volume de son parallèle. Cependant , si on l'en croit , *il n'écrivoit sur les anciens & sur les modernes que pour se divertir , prêt à quitter la toute dispute , si elle venoit à l'échauffer le moins du monde.* C'est ce qu'il proteste à l'abbé Ménage dans une lettre qu'il lui adressa au commencement de 1690. pour servir de réponse à ce que M. Francius , professeur Hollandois ,

ECRITS
POUR ET
CONTRE
HOMERE.

avoit dit contre ses paradoxes dans une harangue Latine prononcée à Amsterdam au mois de Novembre 1689. Mais la vérité est que c'étoit par choix qu'il avoit commencé la dispute, & qu'il la soutint par goût & par affection. Aussi quelque indifférence qu'il affecte dans la lettre à l'abbé Ménage, se hâta-t'il de faire imprimer cette lettre dans le Mercure du mois de Mars 1690. & il la publia de nouveau en 1692. à la suite du troisième tome de son parallèle.

Peu d'Ecrivains le seconderent dans cette dispute; & si l'on en excepte M. de Fontenelle qui prit aussi le parti des modernes contre les anciens dans sa *Digression* sur ce sujet imprimée à la suite de ses réflexions sur la poésie pastorale, M. Perrault n'eut presque aucun partisan dont le nom pût lui faire quelque honneur. J'ai vu dans les Mercures de ce tems-là une pièce assez bien tournée, où un nommé Devin prend sa défense contre le professeur Francius. Cette pièce imprimée dans le Mercure de Novembre 1690. est un dialogue en vers François entre Apollon & la Muse Polimnie. Celle-ci se plaint à Apollon de ce que l'on méprise les Muses modernes, sur quoi elle fait bien des exclamations qui

ne sont point appuyées sur l'exacte vérité : Apollon a néanmoins la patience de l'écouter , & prenant part à sa fausse douleur , il tâche de la consoler en lui montrant , ce que personne ne contes-
toit , que sous Louis XIV. les Muses n'étoient ni moins aimées, ni moins cultivées que dans l'antiquité.

ECRITS
POUR ET
CONTRE
HOMERE.

La mort de M. Perrault ne termina point la contestation. Elle ne parut assoupie pendant quelque tems que pour se rallumer ensuite avec plus d'ardeur ; & Homere qui n'étoit entré , comme on dit , que pour sa part , dans la première querelle , fut dans celle-ci l'objet principal , & presque unique de la dispute ; tout ce que l'on agita d'ailleurs , ne doit guères être regardé que comme un accessoire. Avant que d'entrer dans le détail des ouvrages que ce combat littéraire a occasionnés , je crois qu'il est convenable de vous dire avec le plus de brièveté qu'il me sera possible , quels étoient les points principaux sur lesquels on disputoit.

Chacun des deux partis avoit un chef illustre. M. de la Motte étoit à la tête de ceux que l'on traitoit sans façon d'ennemis d'Homere. Les défenseurs du Poète Grec avoient pour chef

ECRITS
POUR ET
CONTRE
HOMERE.

Madame Dacier. Le premier ne fut soutenu, du moins par écrit, que d'un petit nombre de partisans qui tous, à l'exception de M. l'abbé Terrasson, n'avoient pas acquis une grande autorité dans la république des lettres. Madame Dacier vit au contraire pour elle des Savans d'un mérite qui n'étoit peut-être pas inférieur au sien. Des deux côtés l'on convenoit en général qu'Homere étoit un grand Poète, que l'on trouvoit dans ses ouvrages des beautés qui avoient servi de modèle à ceux qui étoient venus après lui, & en particulier à Virgile. Mais voici sur quoi l'on n'étoit nullement d'accord.

Les premiers critiquoient jusqu'au dessein d'Homere, & croyoient avoir bien rencontré, en disant que le sujet de l'Iliade est une passion, & non pas une action, puisque c'est la colere d'Achille. Ils regardoient la querelle des deux chefs que le Poète prend pour son sujet, comme étant de mauvais exemple, & contraire à la fin du poëme héroïque dont la premiere regle est que l'action soit louable. Ils trouvoient ridicule, que des Rois & de grands Capitaines fassent leur cuisine eux-mêmes; que leurs mets les plus friands soient

Rem. sur
Hom. impr.
à Paris en
1718. p. 19.
16. 17. 19.

du bœuf, du mouton, du porc grillé sur les charbons ; que leurs richesses ne consistent qu'en bestiaux ; qu'ils se fassent des présens de chaudieres, de trépieds, & d'autres choses semblables ; qu'Homere fasse pleurer ses héros ; qu'il leur mette dans la bouche des injures lorsqu'ils sont en colere : ils condamnoient ses fictions touchant les Dieux, comme puériles. Ils censuroient ses comparaisons, ses épithètes, ses fréquentes répétitions. Selon eux, Homere s'abandonne à l'emportement & à l'intempérance de son imagination sans aucun discernement : il sort presque toujours de son sujet, par la multiplicité & l'attirail de ses épisodes : il est moins soigneux de bien penser que de bien dire, & cependant son style est souvent trop simple, trop dénué d'ornemens, ou du moins il y en a peu qui soient de notre goût. Sa morale ne leur plaisoit pas davantage, & en beaucoup d'endroits ils la trouvoient très-dangereuse pour les bonnes mœurs. Enfin ils prétendoient que l'on avoit tort de leur répéter sans cesse que l'on devoit admirer un Ecrivain en faveur duquel on pouvoit produire une admiration non interrompue de siècle en siècle depuis

ECRITS
POUR ET
CONTRE
HOMERE.

ECRITS
POUR ET
CONTRE
HOMERE.

près de trois mille ans , puisque l'on pouvoit montrer aussi de siècle en siècle les protestations nécessaires pour empêcher la prescription , c'est-à-dire , des jugemens opposés qui interrompent cette tradition.

Rem. sur
Hom. p. 5.
6. 15. 16.

Les défenseurs d'Homere soutenoient au contraire qu'il y a un grand dessein dans l'Iliade , fort bien proportionné & conduit ; peu de matiere , mais bien travaillée , c'est-à-dire , une action fort simple & fort courte , mais peinte exactement , ménagée avec adresse , accompagnée de toutes les circonstances qui peuvent la faire paroître plus belle ; & tout cela expliqué avec une aisance & une netteté merveilleuse. Que quand on veut que le poëme héroïque ait pour sujet une action , l'on ne prend pas ce terme dans la dernière rigueur , pour dire que ce doit toujours être une conquête , un siège de ville , ou le rétablissement d'un Souverain ; mais en général un grand événement , dont le héros soit la cause ; qu'il importe peu que ce grand événement soit la suite d'une passion ; qu'autrement il n'y auroit guères de poëmes dont le sujet ne fût défectueux , puisque les actions qu'ils représentent
pour

pour la plupart, sont des effets de l'ambition. Que les épisodes d'Homere sont si bien unies avec l'action principale, & qu'elles en naissent si naturellement, qu'on peut dire qu'elles en font partie : Que si l'on compte, par exemple, pour des épisodes, la sortie que firent de nuit Ulysse & Diomedes, la description des armes d'Achille, & de ce bouclier si fameux, loin que ces incidens paroissent étrangers au sujet, il semble que le Poète ne pouvoit se dispenser de les y faire entrer, parce que les Grecs avoient grand intérêt de connoître l'état de leurs ennemis, & que s'ils devoient y envoyer des espions, ils ne pouvoient mieux choisir qu'un sage & un brave, une bonne tête & un grand cœur.

ECRITS
POUR ET
CONTRE
HOMERE.

Ibid. p. 8. 5

Nos apologistes d'Homere prenoient aussi la défense de la description des armes & du bouclier d'Achille par des raisons dont je pourrai vous rapporter le précis ailleurs. Ils répondoient à ce que l'on objecte contre la conduite des Rois & des grands Capitaines dont parle le Poète, par rapport aux actions communes de la vie, que l'on ne feroit point ces objections si l'on considéroit qu'Homere vivoit il y a près de trois

Ibid. p. 18.
& suiv.

ECRITS
POUR ET
CONTRE
HOMERE.

mille ans , & que par tous les monumens qui nous restent de cette première antiquité , nous voyons que les hommes vivoient d'une manière fort simple : que le Poëte ne pouvoit pas deviner comment viyroient ceux qui naîtroient trente siècles après lui , & que quand il l'auroit deviné , il devoit plutôt s'accommoder aux mœurs de son tems. Que l'on n'est choqué des pleurs qu'Homere fait répandre à ses héros , & des injures que la passion leur fait dire , que parce que nous avons pris dans quelques Romans & dans plusieurs de nos Poëtes modernes , une fausse idée du héros , qui nous le représente comme un personnage sans passion , & sans aucune foiblesse humaine : au lieu que le Poëte Grec s'est contenté de représenter la nature , & une nature franche , qui étoit encore fort peu altérée par la dissimulation , & par tous les artifices que la suite des tems a fait naître.

Rem. sur
Hom. p. 11.
24.

Quant aux Dieux d'Homere si fort reprochés à ce Poëte , on répondoit que vivant avec des idolâtres fort superstitieux , & qui ne concevoient leurs Dieux que sous des figures humaines , tout ce qu'il pouvoit faire , étoit de s'ac-

commoder à leur portée, supposé même qu'il eût été plus éclairé que les autres; de parler suivant leur théologie, & de leur débiter ou les mêmes fables auxquelles ils avoient déjà donné leur créance, ou des fictions semblables. Que s'il figuroit ses Dieux comme des hommes immortels, il ne pouvoit pas s'exemter de les rendre sujets aux mêmes passions qu'il reconnoissoit dans les hommes. Que le dessein d'Homere n'a jamais été d'ailleurs d'enseigner la vertu sublime, quoiqu'il soit facile de reconnoître quelque lumière de piété dans ses fictions; mais de bien peindre les actions des grands hommes. Qu'en convenant que le style du Poète est en effet assez simple, & qu'il n'a pas beaucoup d'ornemens qui soient de notre goût, on soutient en même-tems que plus on le lit avec attention, plus on y remarque de finesse & d'endroits délicats. Que ces ornemens qui semblent n'être pas tout-à-fait de notre goût, sont les comparaisons & les épithètes. Mais qu'outre que les premières sont du goût de cette première antiquité, Homere ne les tiroit que de choses communes, comme étant plus sensibles, & parce qu'il ne vouloit parler

Et
POU
CON
HON

biL
& sui

ECRITS
UR ET
NTRE
OMERE.

que de ce qu'il avoit vû : Que sa pensée d'ailleurs n'étoit point qu'il n'y eût pas un mot dans ces comparaisons qui ne servît à l'application ; qu'il les employoit à la maniere des Orientaux , qui de tout tems ont été diferts , & ont pris plaisir à les expliquer avec beaucoup de circonstances , quoiqu'il n'y ait qu'un certain point sur quoi elles tombent , & que tout le reste ne soit ajouté que pour la vraisemblance & la grace du langage. Qu'enfin on peut aussi justifier ses épithètes , sur le style poétique des anciens qui consistoit principalement à dire les choses en plus de paroles & avec plus de circonstances : Que cela pouvoit servir à faire paroître les choses plus grandes , & à mettre l'esprit en état de s'y arrêter plus longtems : Qu'on pouvoit croire que les épithètes perpétuelles données aux héros leur tenoient lieu de titres d'honneur : Qu'elles faisoient partie du nom de la personne , & que par conséquent on ne les devoit point changer.

Tel est à peu près ce que l'on objectoit & ce que l'on répondoit de part & d'autre. Tout ce que vous trouverez répété en mille manieres différentes dans les ouvrages respectifs des deux

partis, se réduit presque là. Voilà du moins où ont borné l'essentiel de la dispute, le pere Buffier dans son *Homere en arbitrage*, M. Fourmont dans son *Examen pacifique*, & l'Auteur anonyme des *Remarques sur Homere* imprimées à Paris en 1728.

ECRI
POUR
CONTR
HOMER

Lorsque Madame Dacier donna en 1711. sa traduction de l'Iliade, elle ne prévoyoit pas, sans doute, quel fracas son livre alloit causer, & qu'il y auroit à son occasion bien du sang échauffé dans la république des lettres. L'on doit croire qu'elle loua Homere de bonne foi, & qu'elle ne l'admiroit que parce qu'elle le trouvoit admirable. Je m'en tiens à ce qu'elle proteste elle-même, que si elle avoit toujours eu l'ambition de donner à notre siècle une traduction de ce Poète, ce n'étoit qu'afin qu'en conservant ses principaux traits, elle pût faire revenir la plupart des gens du monde du préjugé désavantageux que leur avoient donné les mauvaises copies qui en avoient paru. De-là l'apologie qu'elle en fait dans sa préface. Puisque l'on s'étoit efforcé de rendre Homere difforme, & qu'on y avoit assez réussi pour en faire peur à bien des gens, il falloit bien tâcher de

Préf. de
dame D
sur l'Ili

le laver & de lui redonner son premier éclat. C'est le but principal de sa préface ; c'est celui de plusieurs des remarques qui accompagnent sa traduction.

Que n'y dit-elle pas en faveur d'Homere , & contre ceux qui avoient entrepris de le décrier ! Ingénieuse à profiter des moindres avantages , ou à en faire naître , les difficultés même qui l'ont d'abord arrêtée dans la traduction de l'Iliade , tournent à la gloire du Poëte. Ses poëmes sont des poëmes austères , qui sous l'enveloppe d'une fable ingénieusement inventée , renferment des instructions utiles , & qui n'offrent à notre curiosité aucune de ces aventures , que nous n'appellons touchantes & interressantes , qu'autant qu'elles roulent sur l'amour. Comment se flater de pouvoir les faire goûter à un siècle où la plupart des gens sont gâtés par la lecture de quantité de livres vains & frivoles , & ne peuvent souffrir ce qui n'est pas dans le même goût ? Les allégories & les fables d'Homere ne présentent le plus souvent qu'une écorce simple , mais qui cache de grandes beautés. Peut-on espérer que l'on aura la force de les pénétrer ? Ne doit-on pas même craindre que les génies superfi-

ciels, c'est-à-dire, le plus grand nombre des lecteurs, n'en prennent occasion de juger mal de l'esprit du Poète ? Accoutumés depuis longtems à nos héros de Roman, à ces héros bourgeois, toujours si polis, si doucereux & si propres, de quel œil regardera-t'on les mœurs & les caractères de ces tems héroïques si bien représentés dans l'Iliade & dans l'Odyssée, mais qui paroissent trop simples & souvent méprisables à notre siècle ?

ECRITS
POUR ET
CONTRE
HOMERE.

Même appréhension pour les fictions d'Homere : selon nos mœurs & nos façons de penser, elles ne peuvent que paroître outrées & hors de la vraisemblance. Enfin notre langue peut-elle bien exprimer la grandeur, la noblesse & l'harmonie de la diction d'Homere ?

Madame Dacier semble donc ne vouloir pas décider d'abord pour la préférence des mœurs anciennes sur les nôtres, ni conclure que les fables & les allégories d'Homere sont également ingénieuses & instructives, & que l'un & l'autre, le génie & l'instruction, sont, l'un plus abondant, l'autre mieux maniée que dans nos meilleurs poèmes modernes. Mais elle dit en effet tout cela, & son intention étoit qu'on l'enten-

dît ainsi. C'est par cette raison que dans la suite de sa préface, elle parle plus ouvertement, & que si elle convient qu'Homere a quelques défauts, qu'il s'endort quelquefois, comme le dit Horace, elle s'arrête beaucoup plus à étaler ses grandes qualités, & qu'elle emploie toutes les ressources que son esprit & son érudition ont pû lui fournir, pour engager ses lecteurs à conclure avec elle, que l'Iliade surtout est un chef-d'œuvre que l'on a pû imiter, mais que personne n'a égalé, loin de l'avoir surpassé.

Et j'avouë que si Homere n'eût eu alors, comme autrefois, que des admirateurs, le panégyrique qu'elle en fait eût aussi efficacement persuadé, qu'on le lit avec plaisir. Mais le Poète avoit ses censeurs, & le panégyrique de la savante traductrice ne tarda pas à être mis dans le creuset de leur critique; & avec lui on y mit aussi Homere, dont on jugea par la traduction même de Madame Dacier.

M. de la Motte examina le premier l'un & l'autre, l'éloge du Poète, & le Poète lui-même, dans un discours exprès qu'il mit à la tête de son imitation de l'Iliade en vers François, & dans

une ode, où évoquant l'ombre d'Homere, il ne lui fait tenir qu'un langage conforme à ses vûes, & au parti qu'il prend dans le discours. Dans l'ode, l'ancien Poète Grec interrogé par le Poète moderne François, fait presque l'humiliant aveu qu'il en a imposé à tous les siècles, ou du moins à la multitude des Savans; qu'il ne méritoit pas qu'on l'élevât si haut, & qu'il faut beaucoup rabattre des éloges dont on s'est plu de le combler; & il faut convenir qu'il a raison, si M. de la Motte l'a dans son discours. Homere n'y paroît en effet rien moins que divin: c'est même un Ecrivain assés médiocre, quoiqu'avec beaucoup de génie.

ECR
POUR
CONTR
HOMER

Ami des fables & du merveilleux, instruit par ses voyages des opinions, des usages & des mœurs des peuples, il trouva dans son imagination l'art d'assembler ses diverses connoissances sur un même sujet. Il avoit l'esprit vaste & fécond; plus élevé que délicat, plus amoureux de l'abondance que du choix. Il a saisi par une supériorité de goût les principes de l'éloquence dans tous les genres, & il a ouvert une infinité de routes à tous les Ecrivains qui devoient le suivre. Il y a apparence que

Journ.
Mal &
1714.

ECRITS
POUR ET
CONTRE
HOMERE.

dans quelque tems qu'il eût vécu, il eût été le premier Poète de son pays ; & on peut dire dans ce sens qu'il est le maître de ceux mêmes qui l'ont surpassé.

Mais avec toutes ces bonnes qualités, son Iliade infectée de tous les défauts du tems, ne laisse qu'entrevoir à peine le génie du Poète ; l'action du poème est pathétique, mais noyée dans la longueur & la quantité des épisodes : tout n'en est qu'ébauché ; les défauts & les beautés s'y trouvent pêle-mêle, & à peine y a-t'il un morceau de cette exacte justesse, dont la succession des préceptes & des exemples nous a fait découvrir le prix. Les Dieux & les héros que le Poète fait agir sont remplis de vices honteux ; la plupart des harangues des combattans sont hors d'œuvre, le bouclier d'Achile paroît confus, & déraisonnablement merveilleux. M. de la Motte entre dans le détail de tous ces défauts, & sçait employer avec adresse la douceur, l'élégance & la délicatesse de son style, pour faire valoir ses raisons & ses preuves ; en quoi il me paroît avoir agi plus modestement que dans son ode sur la critique, où il est toujours monté sur le ton décisif, pour ne pas dire impérieux.

Loin d'en imposer aux apologistes d'Homere, son discours les aigrit. Si l'on en croit l'abbé de Pons, il y avoit à peine quelques jours que la nouvelle Iliade paroissoit, lorsqu'il se fit contre l'Auteur *un déchainement horrible de la part du peuple savant*. Cet abbé qui portoit la vénération pour M. de la Motte, aussi loin que le culte qu'il reprochoit aux partisans de l'antiquité de rendre à Homere, n'en fut pas seulement alarmé, il en fut indigné. Et comment se taire quand la colere transporte ! Quoiqu'il n'y eût encore que des discours qui demeuraissent dans les bornes des conversations ordinaires où l'on s'explique avec liberté ; ç'en étoit déjà trop pour un adorateur de M. de la Motte. Son indignation lui arracha donc subitement une *Lettre apologétique* pour venger l'ouvrage de son ami contre ces *stupides érudits qui avoient prêté serment de fidélité à Homere ; contre ces gens sans talens & sans goût ; qui ne sçavoient pas suivre le progrès des arts & des talens dans la succession des siècles ; contre ces scolastes fanatiques qui entroient dans une espece d'extase à la lecture de l'Iliade originale ; où l'art naissant n'a pû donner qu'un essai informe , & qui n'appercevoient pas*

ECRI
POUR
CONTRE
HOMER

Lettre
l'abbé d
Pons.

ECRITS
POUR ET
CONTRE
HOMERE.

dans les travaux de notre âge le merveilleux accroissement de ce même art.

Dénonc. de
l'Hom. ve;
gé de Gacon,
par l'abbé de
Pons.

Cette lettre assaisonnée de beaucoup d'autres complimens aussi gracieux, parut dès le mois de Février 1714. revêtue de l'approbation & de la censure de feu M. Saurin qui la jugeoit en même-tems *vive & sensée*. L'Auteur ne crut pas d'abord qu'il fût à propos de se faire connoître pour le pere de cette rare production. Mais elle ne se fut pas plutôt montrée, que ses amis l'en soupçonnerent : il auroit pû tenir ferme contre leurs soupçons ; » Mais le péril » de l'ouvrage même, c'est-à-dire, de » celui de M. de la Motte, lui en arracha l'aveu. Il crut qu'il y alloit de » la générosité de ne pas désavouer un » hommage qu'il y rendoit à un ami » digne de tout son zèle. » Et c'est, sans doute, pour perpétuer la mémoire de cet héroïsme, que l'éditeur des opuscules de l'abbé de Pons a cru devoir dans la suite régaler de nouveau le public d'une pièce dont le souvenir étoit presque oublié depuis longtems.

L'apologiste n'auroit-il pas mieux fait de se consoler avec M. de la Motte de *l'intignation du peuple savant*, par les éloges que tant d'autres qui n'étoient pas, sans doute, de *stupides érudits*,

prodiguoient à l'ouvrage de son ami. Ecr
 Un peu plus de patience, & il eût vu POUR
 la nouvelle Iliade, & la dissertation CONTR
 sur ce poëme exaltées dans presque tous HOMER
 les Journaux littéraires, *surprendre même l'approbation des gens savans, des gens dont la profession est d'être hommes de lettres, & même de les enseigner.* Causes corrupt. goût, p

D'un autre côté, cette approbation trop tardive pour le zèle précipité de l'abbé de Pons, devint, quand elle parut, un crime énorme aux yeux de Madame Dacier qui se hâta de punir les coupables. L'abbé de Pons ne trouvoit que de stupides érudits, des scolastes fanatiques qui pussent admirer Homere. Madame Dacier ne vit au contraire qu'une corruption & une dépravation de goût dans ceux qui le méprisoient, & qui estimoient l'ouvrage de M. de la Motte. Voilà la raison du titre plus imposant que vrai, qu'elle donna à son traité *des Causes de la corruption du goût*, qui parut la même année 1714.

Jamais Homere dans ses deux poëmes n'avoit tant fait prononcer d'injures par ses héros, que la savante Dame en répand dans son livre contre M. de la Motte & ses partisans. N'avoit-elle

pas d'autre modèle à suivre que la lettre de l'apologiste de la nouvelle *Iliade*? Et si elle avoit pour elle la raison & l'autorité, comme elle en étoit persuadée, pourquoi recourir à des vivacités capables de nuire à la meilleure cause?

Je suis fort éloigné de la blâmer de n'avoir pas été convaincuë des raisons & des objections de son adversaire, ni d'avoir pris la plume pour les réfuter; elle étoit plus en état que lui de juger d'Homere & de ses poëmes; elle en avoit fait une étude particulière; elle en connoissoit la langue; elle s'étoit depuis longtems familiarisée avec l'antiquité; c'étoit d'ailleurs presque autant sa propre cause que celle du Poëte Grec qu'elle défendoit. Ces motifs étoient plus que suffisans pour animer son zèle; mais falloit-il changer celui-ci en colere & en emportement? Je suis toujours fâché quand je vois les contestations qui naissent entre les gens de lettres, dégénérer en véritables querelles, & se terminer, comme il n'arrive que trop, par se haïr mutuellement.

M. de la Motte peut avoir eu tort, & un grand tort, de juger d'Homere aussi sévèrement qu'il l'a fait; de prononcer trop affirmativement sur ce qu'il

ne pouvoit bien connoître; de décider d'un Poète qui vivoit il y a trois mille ans, sur le goût & le génie d'aujourd'hui; de contredire les regles d'Aristote, quoique formées sur ce qui avoit mérité l'admiration presque unanime de toute l'antiquité. Mais je suis charmé de sa modération, & sa douceur me plaît encore davantage que l'élégance de son style. Madame Dacier pouvoit se croire obligée de discuter les principes de son adversaire, de travailler à renverser son système, de montrer qu'il se trompoit, & quelles étoient ses erreurs; mais l'aigreur de son style me met en garde contre ses meilleures raisons, & m'ôte une partie de l'impression qu'elles auroient pû faire sur mon esprit. Je veux bien qu'Homere n'ait point eu son égal; que dans ses poèmes il est grand Poète & grand Peintre; que c'est faute de bien l'entendre, de bien prendre son esprit, qu'on lui a reproché tant de défauts: mais quoi? Faudra-t'il que j'en conclue avec elle que tout est déraisonnable dans la critique de M. de la Motte; qu'il y regne partout un certain esprit très-capable de nuire aux belles lettres; que son ouvrage est un poison qui ne peut que cor-

ECRI
POUR E
CONTRE
HOMER

ECRITS
POUR ET
CONTRE
HOMERE.

rompre le bon goût ; qu'on ne pourroit rien présenter de plus pernicieux à la jeunesse ; que l'Auteur a été également malheureux dans ce qu'il a retranché de l'Iliade, dans ce qu'il y a ajouté & changé ? En vérité n'est-ce pas trop exiger ?

Je n'ôte rien à l'imagination , au feu , à l'érudition , qui regnent dans l'ouvrage de l'illustre Savante. Son zèle pour le maintien du bon goût me fait plaisir ; je prends part à l'allarme qu'elle me donne sur une prochaine corruption : mais elle-même me rassure quand je lui entends dire que l'éloquence de la Chaire & du Barreau s'en sont préservées , que la première est parvenue jusqu'à la perfection ; qu'elle est telle que l'on ne trouve point dans les anciens Orateurs ni plus de véhémence , de passion , de force , d'élévation d'esprit , ni des images plus vives & plus magnifiques , ni des figures plus nobles , ni une composition plus majestueuse. Que nous voyons aujourd'hui au Barreau des hommes qu'Athènes & Rome auroient compté autrefois parmi leurs plus grands Orateurs : Que notre poésie elle-même est devenue la rivale des Grecs entre les mains des grands

Poètes qui ont honoré le dernier siècle. ==
 Que la tragédie , la comédie , la satire , la fable , ont été portées à un point ^{POL}
 tel qu'elles peuvent entrer en parallèle ^{CON}
 avec celles des anciens. ^{Hoi}

Je me demande alors , en quoi donc sommes-nous si inférieurs aux anciens ? Sur quoi fonde-t'on cette corruption de goût , dont on ne menace pas seulement , que l'on réalise , & dont on prétend me découvrir les causes ? Donnent-on les causes d'un effet imaginaire ? Madame Dacier se contrediroit-elle ? Oh non. Continués de lire son livre , vous verrez qu'elle en emploie près de 600. pages à prouver que M. de la Motte a repris dans Homere beaucoup de défauts qu'il a cru y appercevoir en ne consultant que la traduction même que Madame Dacier a donnée de ce Poète ; qu'il a fabriqué une nouvelle Iliade , en partie selon son propre goût , & tirée en partie de celle même d'Homere ; qu'il a abandonné la plûpart des regles du poëme épique que l'on trouve dans Aristote , dans le pere le Bossu , & dans Madame Dacier ; que néanmoins il a des partisans qui estiment & sa dissertation sur le Poëte Grec , & sa nouvelle Iliade. Mais quoi ? N'est-ce que

ECRITS
POUR ET
CONTRE
HOMERE.

cela ; ferés-vous peut-être tenté de dire : Laissons M. de la Motte & ses amis raisonner mal sur Homere & sur le poëme épique , supposé qu'ils raisonnent aussi mal qu'on le dit , & profitons également & de ce que le Poëte ancien , & de ce que le Poëte moderne ont dit de vrai & de judicieux. C'étoit peut-être le parti le plus sensé qu'il y avoit à prendre. Mais pense-t'on toujours aussi raisonnablement quand on dispute avec chaleur , & que chaque parti veut avoir raison ?

Je ne suis pas le seul qui ait fait ces réflexions en lisant l'ouvrage de Madame Dacier : j'ai ouvert depuis le volume du Mercure du mois de Février 1715. & j'y ai trouvé une assés longue pièce où ces mêmes réflexions sont fort bien développées. Je n'en connois point l'Auteur : il se déclare ouvertement apologiste de M. de la Motte & des modernes ; mais la sincérité lui fait rendre aussi pour l'ordinaire assés de justice aux anciens. Plusieurs des propositions qu'il soutient ont cependant trop l'air de paradoxes : celle-ci , par exemple , que quand on auroit perdu tous les ouvrages des meilleurs Poëtes Grecs , & des plus célèbres Orateurs d'Athenes & de

Rome , nous n'aurions pas moins nos Sophocles , nos Euripides , nos Pindares , nos Démosthenes , nos Cicerons. Cela peut être : mais peut-être aussi que cela ne seroit pas , étant certain que ceux qui ont le mieux réussi , sont ceux qui ont fait une étude plus sérieuse des anciens. Le même Auteur rabaisse , autant qu'il peut , le traité de Madame Dacier , & voudroit que l'on regardât l'Iliade de M. de la Motte & son discours sur Homere , comme des chefs-d'œuvre d'esprit , de goût & de raison.

ECRITS
POUR ET
CONTRE
HOMERE.

Pour moi qui ne veux être qu'historien de cette dispute , je me contenterai de vous dire que ce qui me paroît le plus vrai , c'est que la maniere dont Madame Dacier s'y est prise dans son traité des causes de la corruption du goût , n'a pû lui attirer que fort peu de lecteurs , depuis que la chaleur de la contestation a été amortie ; au lieu qu'on a lû & qu'on lit encore avec satisfaction l'ouvrage que M. de la Motte opposa à ce traité ; & la raison de cette différence me paroît évidente. C'est que , quoique les réflexions de l'Académicien soient plus des réflexions sur la critique de Madame Dacier , que

ECRITS
POUR ET
CONTRE
HOMERE.

sur la critique en général, on y trouve sur celle-ci des regles excellentes, appuyées sur la droite raison, proposées avec modestie, écrites d'un style pur, élégant, naturel. - En un mot, c'est un de ces ouvrages qu'on peut lire utilement, indépendamment de toute contestation; au lieu que celui de Madame Dacier est presque absolument borné à la dispute qui l'a fait naître.

M. de la Motte se défend néanmoins dans le sien, mais dans cette défense qui étoit de droit, puisqu'il étoit attaqué, il trace un modèle achevé de disputer en honnête homme. S'il justifie son ode intitulée : l'ombre d'Homere, son discours sur ce Poète, sa nouvelle Iliade, c'est qu'il est intéressé à montrer, & à persuader, s'il le peut, qu'il n'est ni vain, ni orgueilleux dans la premiere pièce, ni déraisonnable, ni encore moins impie dans la seconde, ni aussi imprudent qu'on avoit voulu le faire croire, dans l'entreprise de son poëme; que parce qu'il a cru trouver de grands défauts dans Homere, on n'en doit pas conclure qu'il est l'ennemi de ce Poète. Il a pû se tromper, d'autres diront plus affirmativement, qu'il s'est plus d'une fois trompé en ef

let ; mais aucune malignité volontaire n'a influé dans ses erreurs , aucune n'en a été le principe. On a répété mille fois qu'il ignoroit la langue Grecque ;

ECRITS
POUR ET
CONTRE
HOMERE.

il l'avoit avoué lui-même le premier ; & il n'est jamais disconvenu qu'il n'avoit jugé d'Homere que sur la traduction de Madame Dacier : il a cru cette traduction exacte & fidèle , il suppose que l'expression d'Homere est élégante , & sa critique ne regarde que le fond des choses mêmes : en voilà , selon lui , plus qu'il ne faut pour détruire une objection si propre à en imposer. Aussi ses amis ont-ils insisté sur ce point , & M. de la Motte y revient-il plusieurs fois dans ses réflexions sur la critique.

Lettre dans
les mém. de
Trévoux du
mois de Mars
1714.

La premiere partie de cet ouvrage , qui en a trois , passe pour la plus estimée : c'est celle où l'Auteur donne le plus de regles sur la maniere de critiquer les Ecrivains qui méritent d'être repris , & sur la critique en général : c'est celle où la justesse de son esprit semble se montrer dans un plus grand jour. Il y donne aussi des marques de sa bonne foi en ce qu'il rapporte plusieurs lettres qu'il avoit écrites à feu M. de Fenelon , Archevêque de Cambrai , pour lui proposer ses doutes , pour lui

faire part de ses objections , pour lui demander ses avis ; & qu'il y joint les réponses où le Prélat montre plus d'une fois qu'il n'est pas de son sentiment sur plusieurs points essentiels.

Je ne sçai pas pourquoi M. l'abbé Nadal dans sa réponse aux réflexions de M. de la Motte , regarde cette publication des lettres de M. de Fenelon comme une hardiesse qui doit surprendre. Ce qui l'étonne se fait tous les jours , sans qu'on puisse le blâmer. Le commerce que les gens de lettres ont entr'eux , n'est pas seulement juste , il est utile ; & l'on n'est jamais fâché de savoir ce que ce commerce a produit. La supériorité de M. de Fenelon sur M. de la Motte , devoit d'autant moins être reprochée à celui-ci , qu'ils étoient l'un & l'autre de la même Académie , que la littérature rend à peu près égaux ceux qui la cultivent ; & qu'à l'égard de la supériorité du côté du génie & de l'érudition , M. de la Motte n'a jamais prétendu l'avoir sur le Prélat , ni même comparer son mérite au sien. Tout ce que l'abbé Nadal ajoute dans le même écrit , est en général plus vif que solide , plus injurieux que vrai. C'est une satire plutôt qu'une critique ,

& je pourrois vous y faire remarquer plusieurs autres défauts , si M. l'abbé Trublet ne les eût déjà repris dans le journal des Savans du mois de Mai 1739. L'écrit de M. l'abbé Nadal est une lettre à M. D. imprimée en 1738. dans le premier volume de ses œuvres mêlées. Il ne paroît pas qu'elle eût déjà été publiée dans le tems qu'elle fut faite. Je reviens à M. de la Motte.

ECRITS
POUR ET
CONTRE
HOMERE.

La seconde partie de sa réponse ne lui fit pas autant d'honneur que la première. On trouva qu'il n'y gardoit pas, autant qu'il le croyoit, le juste milieu où la vérité se trouve. Lui qui se récριοit qu'on vouloit tout justifier dans Homere, auroit dû, dit-on, éviter avec plus de soin l'écueil contraire, & abandonner ses paradoxes sur le dessein de l'Iliade, & sur la nature du poëme épique. Tout le monde ne convient pas sur le dessein du Poëte Grec dans son Iliade : donc ce dessein est proposé trop obscurément, C'est la conséquence qu'en tire M. de la Motte : mais est-elle juste ? Le défaut d'attention n'a-t'il pas pû cacher ce dessein à plusieurs lecteurs ? Le goût, quoique bizarre, de ne pas penser comme les autres, n'a-t'il pas pû en guider quelques-uns, & leur faire

ECRITS
POUR ET
CONTRE
HOMERE.

trouver de l'obscurité dans un dessein qui paroît clairement expliqué dès les premiers vers de l'Iliade ? Horace a pensé comme Aristote, sur la constitution de ce poëme ; M. de la Motte qui s'écarte fort loin de l'un & de l'autre, rapporte-t'il des raisons plus fortes pour justifier la route qu'il a prise ? Toujours attaché à ce faux principe, que la poésie n'a que le plaisir pour fin, il s'obstine à ne point reconnoître de fable instructive, ni dans l'Iliade, ni dans aucun autre poëme ; & il n'est pas plus heureux quand il veut donner de nouvelles regles de poétique, que quand il accuse Homere d'avoir mal observé celles que la nature a dictées. Voilà ce que plusieurs critiques, pleins d'estime d'ailleurs pour son mérite & pour ses ouvrages, ont jugé de la seconde partie de ses réflexions.

Quant à la troisième, ce n'est proprement que la défense de sa nouvelle Iliade contre la censure souvent solide, quoique trop remplie d'amertume, que Madame Dacier en avoit faite. Après quelques réflexions très-sensées sur la différence qu'on doit mettre entre l'orgueil, & la justice qu'on se peut rendre à soi-même, il rapporte l'histoire de son poëme,

poème, ce qui l'a occasionné, comment il a procédé à sa composition, les jugemens divers qu'on en a portés, ses propres sentimens sur la poésie. Ces préliminaires qu'on ne s'ennuye point de lire, étant finis, il vient à l'apologie de son poëme où il répète beaucoup de choses qu'il avoit déjà dites dans son discours, & dans les deux premières parties de ses réflexions.

ECRIT
POUR ET
CONTRE
HOMERE

La maniere dont il procede dans sa justification, est très-méthodique, & n'est nullement embarrassée par aucune digression inutile. Il choisit un certain nombre d'endroits d'Homere, les plus frappans, ou ceux sur qui la censure de ses adversaires est tombée avec plus de force; il les rapporte tels que Madame Dacier les a traduits; il s'applique à en montrer les défauts; il compare ensuite ces mêmes endroits avec ce qu'il en a ou traduit, ou imité en vers, & tâche de convaincre qu'il a évité les mêmes défauts, autant qu'il l'a pô, & qu'il n'a rien ni retranché, ni ajouté qu'il n'ait dû le faire. Malgré une si ample apologie, & ce que l'Auteur avoit déjà dit sur le même sujet dans les écrits dont je vous ai parlé, un de ses disciples & de ses zélés

ECRITS
POUR ET
CONTRE
HOMERE.

apologistes convient dans le Journal de Savans du mois de Mai 1739. , qu'*amis , ennemis , indifférens , tout le monde s'accorde à regarder l'Iliade de M. de la Motte , comme le moindre de ses ouvrages.* Devoit-il donc être défendu avec tant d'opiniâtreté ?

Ces trois parties des réflexions de M. de la Motte sur la critique , parurent successivement en 1715. Et l'année suivante l'Auteur les réunit , & les publia de nouveau. Il y avoit fait quelques corrections & additions qui rendent cette édition préférable à la première. Il joignit un discours particulier sur le différent mérite des ouvrages d'esprit , qui contient des réflexions utiles , fort propres à éclairer & à guider la critique. C'est à peu près le jugement que l'Auteur en portoit lui-même , & que l'ouvrage confirme sans peine , quand on a lu ce discours.

Madame Dacier fut très-mécontente des réponses de M. de la Motte : cela est aisé à deviner ; l'Auteur y étoit fort éloigné de rendre à Homère tout l'hommage qu'elle croyoit dû à ce Poète , & n'étoit point disposé à sacrifier à l'autorité les lumières qu'il pensoit avoir acquises sur les différens objets d

la dispute. Elle eut donc recours à une
 réplique où elle comptoit, sans doute ,
 terrasser son adversaire , ou du moins
 le réduire au silence , si elle ne pouvoit
 le persuader. Mais le célèbre M. de
 Valincourt se mit entre deux , & les ré-
 concilia si bien qu'ils devinrent amis , &
 amis sincères. Madame Dacier supprima
 en conséquence son nouvel écrit qui n'a-
 voit point encore vu le jour , & dont
 il n'a jamais été question depuis. M. de
 la Motte parle lui-même de cette récon-
 ciliation à la fin de la deuxième édition
 de ses réflexions ; & l'on sent qu'il en
 parle avec joie. On y reconnoît son
 cœur naturellement ennemi de toute
 contestation : & je dirai volontiers après
 lui , *heureuses les querelles littéraires qui
 se terminent là !*

On croit que ce fut cette réconci-
 liation qui mit fin aux *Dissertations*
 qu'un anonyme publia en 1715. & dont
 il promettoit une longue suite. Ce qui
 est certain , c'est que l'Auteur n'en don-
 na que deux ; la première qui ne roule
 que sur la préface des réflexions de M.
 de la Motte ; l'autre où il attaque son
 principe de poétique sur l'*Unité de des-
 sein* , & la critique qu'il fait de la ré-
 ponse de Diomedé à Agamemnon au

ECRI
 POUR E
 CONTRE
 HOMER

ECRITS
POUR ET
CONTRE
HOMERE.

Journ litt.
de la Haye,
t. 7. P. 427.

neuvième livre de l'Iliade. Ces deux dissertations sont très-vives, & la deuxième l'est encore plus que la première. » L'Auteur, dit un critique, n'

» pargne point du tout son homme.

» l'attaque & par des principes généraux,

» & par des principes personnels

» tirés des écrits de l'adversaire. Il en

» mine les conséquences, il prétend

» redresser. Il prétend aussi trouver

» des variations, & autres choses encore

» core plus fâcheuses pour un Ecrit

» vain: » le critique ajoute que si l'Auteur

» eût répondu *sur toutes choses* à l'Auteur

» de la nouvelle Iliade, comme on

» répond dans ces deux pièces sur de

» points, sa défaite auroit été aussi certaine

» que certaine. Mais l'anonyme

» contenta de cette escarmouche.

» peut-être fit-il bien. Quoiqu'il regardât

» ses dissertations comme *un amusement*

» *pour lui, & une occupation pour*

» *de la Motte*, bien des gens crurent

» s'il en donnoit la suite, il risquoit d'être

» seul occupé, & seul diverti.

» La dispute finit en même-tems entre

» M. de la Motte & M. Boivin qui

» voit pas cru pouvoir se dispenser

» de prendre quelque part. » Il connoissoit

» d'autant mieux Homere, que d'

Eloge de M.
Boivin dans

les leçons qu'il donnoit au College «
 Royal en qualité de professeur de la «
 langue Grecque ; il avoit lû & expli- «
 qué jusques dans les derniers tems de «
 sa vie , les poëmes d'Homere avec «
 tout le goût & toute l'élégance que «
 l'on peut jetter dans de semblables «
 explications. C'étoit dans le cours de «
 ses leçons que la dispute dont il s'a- «
 git , s'étoit allumée. Il ne pouvoit en «
 être simple spectateur ; il y entra donc ; «
 mais avec dignité. Il fit imprimer en «
 1715. une *Apologie d'Homere* , & par- «
 ticulièrement du *bouclier d'Achille* , sur «
 lequel tomboient bien des traits des «
 modernes. Les deux partis donnerent «
 des éloges à cet ouvrage ; & s'il ne rem- «
 porta pas la victoire , parce que per- «
 sonne ne vouloit céder , il obtint quel- «
 que chose d'équivalent , ou de plus rare «
 encore , on lui déféra unanimement le «
 prix de la modération & de la sagesse. «

ECRITS
 POUR ET
 CONTRE
 HOMERE.
 les Mém.
 l'Acad. d
 belles lett
 tom. 7.

Son livre contient une longue suite
 d'objections & de réponses. Les objec-
 tions sont de M. de la Motte ; c'est son
 discours sur Homere que M. Boivin
 suit pied à pied , en rapportant les pro-
 pres paroles de cet écrit. Mais dans les
 réponses , le caractère de M. Boivin ,
 dont les mœurs & les manières étoient

ECRITS
SUR ET
CONTRE
HOMERE.

extrêmement douces, se peint tout entier, soit qu'il parle pour Madame Dacier, dont il défend la cause, sans en épouser tous les sentimens, soit qu'il réfute M. de la Motte avec lequel il souhaite lui-même, à la fin de sa préface, avoir le rapport qu'on voit entre *Hector & Ajax*, qui après s'être battus à toute outrance, se donnerent réciproquement des marques d'estime & d'amitié.

Journ. litt.
c. part. 2.
469. 470.

La lecture de l'ouvrage montre la sincérité de ses sentimens. » On peut dire qu'on y respire partout un air aimable, & qu'on y voit toujours un Auteur, qui sans aucun faste, ni réel, ni apparent, non-seulement cherche le beau ou le vrai, mais le cherche avec des manieres polies & honnêtes. » Cette douceur ne diminuë rien de la force de ses raisons, » & bien des gens ont jugé que M. l'abbé Massieu n'a rien dit de trop dans l'approbation qu'il donna à cet ouvrage, lorsqu'il a dit qu'il avoit trouvé cette *Apologie d'Homere* conforme aux sentimens de tout ce qu'il y a jamais eu de plus sages & de plus judicieux critiques : c'est-à-dire, apparemment, pour entrer dans l'esprit même du livre de M. Boivin, des critiques qui sont convenus qu'il y

avoit des défauts, & même de grands défauts dans Homere, mais qui n'ont point empêché ce Poète de plaire & de se faire admirer, parce que le plus grand & le plus merveilleux effet des beautés d'Homere pour ceux qui les voyent, c'est qu'elles couvrent tellement ses défauts, qu'on ne les voit pas, ou qu'on ne les veut plus voir.

ECRII
POUR E
CONTRE
HOMERI

C'est ce que dit M. Boivin : & cette apologie d'Homere est peut-être la plus adroite, & en même-tems la plus complete que l'on puisse faire : elle laisse le champ libre aux critiques sur les imperfections des ouvrages du Poète, & elle sauve sa gloire : elle enflamme le désir de le lire, loin de l'éteindre ; les déclamations les plus vives contre les adversaires d'Homere auroient eu moins d'effet. Aussi M. de la Motte, qui emploie les dernières pages de la troisième partie de ses réflexions, à répondre à l'ouvrage de M. Boivin, avouë-t'il, qu'à cette différence près, qu'il trouve dans le Poète Grec les beautés moins fréquentes, & les défauts plus nombreux que ne fait son adversaire, il ne voit pas entr'eux deux grande occasion de dispute, & qu'ils paroissent même n'avoir écrit l'un & l'autre que dans

Mém.
Trév. Ma
1716.

le même dessein de confondre les jugemens excessifs. C'étoit cependant se prévaloir trop d'une ressemblance qui ne rapproche les deux contendans que de fort loin ; & M. Boivin auroit pû montrer que M. de la Motte n'avoit pas autant de droit qu'il le pensoit , de s'en glorifier. Mais ayant eu part à la réconciliation qui fut faite chés M. de Valincour , il se fit un devoir de ne plus rien écrire sur ce sujet : & il laissa à l'Auteur du Mercure la présomption de disputer sur un sujet qu'il n'entendoit pas , & de faire du livre de M. Boivin une critique qui surpassoit les forces de l'esprit , & de l'érudition de ce rapsodiste,

La dispute continua entre d'autres acteurs. Dès 1715. un anonyme voyant que tout ce qui étoit pour ou contre Homere , étoit de saison , s'avisa de tirer de quelque porte-feuille un manuscrit intitulé : *Conjectures Académiques , ou Dissertation sur l'Iliade* , & le donna comme l'ouvrage posthume , trouvé dans les recherches d'un Savant. Il ne nomme point ce Savant , il croit même qu'il est à propos de taire son nom , quoiqu'en plusieurs endroits du livre l'abbé Hédelin d'Aubignac s'y désigne lui-même si clairement pour en être l'Auteur , qu'il

est impossible de ne le pas reconnoître.

Ces *Conjectures Académiques* sont en effet l'ouvrage de cet abbé. Il l'avoit composé, quoiqu'en dise l'éditeur, dans le dessein de le rendre public. Feu Mon-

ECRIT
POUR E
CONTRE
HOMERE

sieur Charpentier, de l'Académie Française, chargé de l'examiner en qualité de censeur des livres, lui avoit représenté inutilement que celui-ci, quoique rempli d'érudition, ne lui feroit pas d'honneur, après avoir marqué publiquement son zèle pour les anciens dans les ouvrages qui étoient de lui; cette nouvelle production n'en plaisoit pas moins à l'Abbé d'Aubignac, & il se feroit procuré la consolation de la rendre publique, si la mort ne l'eût prévenu pendant que M. Charpentier traînoit cette affaire en longueur. Le censeur délivré de ses importunités, conserva le manuscrit, & le négligea si bien, qu'il manqua d'être jetté au feu avec beaucoup d'autres papiers qui eurent ce sort après la mort de M. Charpentier arrivée en 1702.

Lettre de
Bosch. d.
les nouv. l
de la Hay
du 2. N
1715. p. 2.
& suiv.

Le sieur Boscheron sauva les *Conjectures Académiques*, les revit avec soin, y fit quelques additions & corrections, & envoya le manuscrit en Hollande, dans le dessein de l'y faire imprimer.

ECRITS
POUR ET
CONTRE
HOMERE.

Mais l'abbé Brice qui en avoit eu une copie, le prévint; & c'est lui qui a fait imprimer cet ouvrage à Paris avec tant de négligence, qu'il est rempli de fautes grossieres contre le bon sens, & que la plûpart des noms des anciens Auteurs y sont tronqués & défigurés. Ces défauts, & plus encore les paradoxes que l'abbé d'Aubignac soutient dans cet écrit, ne l'ont pas fait recevoir favorablement du public éclairé.

Ces paradoxes sont : qu'il est plus que vraisemblable qu'Homere n'a jamais existé, ni par conséquent jamais rien laissé par écrit : Que l'Iliade & l'Odyssée ne sont qu'une compilation de divers poèmes, ou de vieilles tragédies qui se chantoient anciennement dans la Grece : Que la premiere compilation en a été faite par Licurgue ; & qu'alors ces poësies étoient peu connues & peu estimées : Que ces pièces ayant encore été dissipées, elles furent de nouveau rassemblées par Pisistrate, & par son fils Hipparque, ou plutôt par leurs soins & par le travail des meilleurs Grammairiens de ce siècle : Que dès leur origine, elles ont été nommées les rhapsodies d'Homere, c'est-à-dire, le recueil des chansons de l'aveugle : Que l'on y

à remarqué plusieurs vers fort différens les uns des autres, & ajoutés en plusieurs endroits, par des Auteurs d'un génie peu propre à figurer avec le reste: Que dans l'Iliade en particulier, il se trouve une infinité de choses qui ne peuvent raisonnablement avoir été écrites par un même Poète.

ECRITS
POUR ET
CONTRE
HOMERE.

L'abé d'Aubignac prouve-t'il tous ces paradoxes? Non, selon moi. Son livre me paroît plutôt un jeu d'esprit, qu'un ouvrage sérieux. Il est rempli de doutes, de conjectures, de suppositions. L'auteur l'avouë lui-même, & semble vouloir qu'on ne regarde ses *Conjectures* que comme un exercice d'esprit qui ne doit pas être désapprouvé, parce qu'il n'est pas défendu.

On ne peut sûrement donner d'autre titre à la *Dissertation sur Homere & sur Chapelain*, que M. Bellair, plus connu sous les noms de Themiséül & de saint Hyacinthe, a fait imprimer en 1714. à la fin du *Chef-d'œuvre d'un inconnu*, où il a pris le nom de Chrysostome Matanasius. Cette dissertation, ou ce *Parallèle entre Homere & Chapelain*, est, comme l'on sçait aujourd'hui, d'un habile Hollandois, nommé Juste Van Effen, de qui l'on a beaucoup d'autres écrits. Il n'avoit point fait cette pièce.

ECRITS
POUR ET
CONTRE
HOMERE.

Eloge de M.
Van Effen,
dans la bibl.
Fr. rom. 25.
art. 8.

pour entrer en lice dans la dispute sur Homere entre M. de la Motte & Madame Dacier. On assure au moins qu'elle avoit été composée dès 1709. ou 1710. pour être imprimée avec plusieurs autres écrits des amis de l'Auteur, ce qui n'eut pas lieu alors. Celui qui a fait l'éloge de M. Van Effen, dit qu'on attribua en France cette dissertation à M. de Fontenelle, & que cette méprise étoit bien flateuse pour l'Auteur, & sa réflexion est juste. Il est certain que l'ironie qui regne dans ce petit ouvrage est fine & bien soutenue. Chapelain ne pouvoit entrer autrement en parallèle avec Homere, ni l'Iliade avec le poëme de la Pucelle. C'est un badinage dont on peut s'amuser un quart d'heure; & c'est apparemment tout ce que l'Auteur a prétendu.

Le sieur. Gacon comptoit sur quelque chose de plus, lorsqu'il donna en 1715. son *Homere vengé*: il aspirait également à instruire & à plaire, & il n'obtint ni l'un ni l'autre. On se mocqua du mélange bizarre de sa prose & de ses vers, du sérieux & du comique qu'il associa ridiculement; de cet amas confus de rondeaux, de sonnets, d'épigrammes, de contes, de fables, de satyres,

d'allégories dont il a fait un assemblage vraiment monstrueux ; & l'on jugea que son ouvrage n'étoit ni propre à faire beaucoup d'honneur à la cause d'Homere , ni capable de faire tort à la réputation de M. de la Motte , quelque acharnement que l'Auteur montre contre ce célèbre Ecrivain.

Le mépris étoit donc , ce semble , toute la vengeance qu'il falloit tirer d'un ouvrage si excessivement déraisonnable. On a lieu de croire que c'est le parti que prirent MM. de la Motte , de Fontenelle , le Clerc , & quelques autres pour qui l'Auteur est fécond en injures de toute espece. Mais l'abbé de Pons ne put imiter leur modération. Il y étoit aussi fort maltraité , il se plaignit , & fit de l'ouvrage une dénonciation en forme & raisonnée , qu'il adressa à M. le Chancelier Voisin , & qui fut imprimée en 1715. dans le Mercure du mois de Mai , & dans le sixième tome du Journal littéraire de la Haye. C'est une pièce singulière en son genre. L'abbé de Pons , après y avoir fait de Gacon & de ses ouvrages un portrait où toute la colere de l'Ecrivain se fait sentir , enveloppe dans la même dénonciation M. l'abbé Fraguier , parce qu'il avoit approuvé le traité *des Causes de la cor-*

==== *ruption du goût*, par Madame Dacier ;
 ECRITS & M. l'abbé Couture qui avoit donné
 POUR ET son approbation à *l'Homere vengé*.

CONTRE
 HOMERE.

Le Magistrat fit peu d'attention à ces plaintes : on ne put obtenir de lui la révocation du privilege, qu'il avoit donné pour l'ouvrage de Gacon ; & celui-ci en parle avec un air de triomphe dans la suite de son *secretaire du Parnasse*, page 32. L'on assure seulement, qu'il eut la mortification de voir Madame la Duchesse du Maine, à qui il avoit dédié son livre, sans son aveu, rejeter hautement cette dédicace, & déclarer qu'elle ne connoissoit, ni ne vouloit connoître l'Auteur. Gacon, ou de gré, ou par nécessité, s'humilia lui-même dans un court avertissement qu'il fit ajouter à son livre, où il fait une espece d'amende honorable des injures dont il avoit accablé M. de la Motte, & proteste qu'il n'a jamais pensé à offenser aucune des autres personnes qui avoient cru être en droit de se plaindre. Mais il eut encore le malheur qu'on n'ajoutât aucune foi à ses protestations. Il promet dans le même avertissement de *relâcher de ses droits de critique* dans la seconde partie de son ouvrage, qu'il préparoit apparemment, & qu'il a fort sagement supprimée. La

premiere partie avoit été d'ailleurs si mal accueillie, que sept ou huit ans après qu'elle eut été rendue publique, l'auteur proposant des souscriptions pour quelques autres ouvrages qu'il avoit à donner, offrit de donner gratuitement à chaque souscrivante son *Homere vengé*, dont les exemplaires l'embarrassoient. Mais personne ne s'empressa de l'en délivrer.

ECRITS
POUR ET
CONTRE
HOMERE.

Pendant que Gacon plaignoit le sort infortuné de son livre, on lisoit la dissertation critique sur l'Iliade de M. l'abbé Terrasson, de l'Académie des Sciences. Les partisans de M. de la Motte lui donnoient de grands éloges, & ceux qui ne cherchoient guères qu'à s'amuser de cette dispute, ou à profiter de ce que les uns & les autres écrivoient de solide & d'instructif, sans épouser leurs passions, s'accordoient aussi à regarder cette nouvelle production comme un ouvrage dont on pouvoit retirer de l'utilité. On applaudissoit surtout au but que l'Auteur s'étoit proposé, de faire passer jusqu'aux belles lettres cet esprit de philosophie, qui depuis un siècle a fait faire tant de progrès aux sciences naturelles : & sans trop s'embarrasser s'il avoit bien ou mal prononcé sur Homere, les lecteurs que cette contestation interressoit peu, n'é-

ECRITS
POUR ET
CONTRE
HOMERE.

toient attentifs qu'à la solidité des principes, & à cette multitude de réflexions judicieuses qu'ils croyoient trouver dans cette dissertation. Ces avantages les dédommageoient de l'étendue & de la prolixité de cet ouvrage, & arrivés à la fin, ils pouvoient entrer dans l'esprit de ces voyageurs qui se consolent de la longueur & de la fatigue de leur voyage par le souvenir des belles choses qui les ont amusé agréablement dans le chemin.

Telle est au moins l'idée que je me suis formée de cet ouvrage. D'autres vous feront peut-être remarquer que les principes & les regles de l'Auteur n'ont pas toujours une application bien directe à la contestation dont il s'agissoit; & que son livre est plus propre à faire connoître son goût particulier que celui d'Homere & des autres anciens Ecrivains dont il est parlé dans cette dissertation. Mais il ne m'appartient pas de pousser ma critique si loin. Elle vous paroîtroit même outrée, si vous vous croyiez obligé d'adopter les jugemens contraires de deux panégyristes du savant Académicien, dont vous trouverez les décisions dans le Journal littéraire imprimé à la Haye, tome 7. & dans l'article XI. de l'histoire critique de la République des lettres, to-

me II. Le premier de ces apologistes ne se nomme point ; le second est M. de Rosel Baumon, dont la lettre est datée de Berlin le 4. Avril 1716.

ECRIT:
POUR ET
CONTRE
HOMERE

Un chapitre de l'ouvrage de M. l'abbé Terrasson, ou plutôt l'article 7. du premier chapitre de la troisième partie, donna lieu à une dispute entre l'Auteur & M. Dacier. Le premier propose dans l'article dont il s'agit un système de morale pour le spectacle de l'*Opera*, ou la *Tragédie en musique*. Il ne veut pas que rien de lascif ni d'obscène y soit souffert. Mais il y approuve ce qu'on appelle galanterie, admettant une distinction entre morale civile & morale chrétienne. M. Dacier fait de tout cet article une censure fort vive, souvent trop aigre, dans la préface de sa traduction du Manuel d'Epicéte. Plus érudit que philosophe, les principes qu'il avance, les conséquences qu'il en tire, ne sont pas toujours justes. Il lui échappe même quelques contradictions : & d'ailleurs la liberté qu'il s'étoit donnée durant la plus grande partie de sa vie, de traduire & de commenter des Auteurs profanes, répréhensibles en une infinité d'endroits du côté de la pureté de la morale, faisoit une opposition sensible entre ce qu'il avoit tra-

ECRITS
POUR ET
CONTRE
HOMERE.

duit ou commenté, & ce qu'il soutenoit dans sa préface. M. l'abbé Terrasson faisoit tous ces écarts, & les tourna à son propre avantage dans une réponse qu'il fit en 1716. à la préface de son adversaire. Il la donna sous le titre d'*Addition à sa dissertation critique sur l'Iliade*, parce qu'il y fait l'apologie de l'article de cet ouvrage attaqué par M. Dacier à qui il fait presque un crime d'état, de même qu'à Monsieur Despreaux, de s'être élevé contre la morale de l'Opera. Dispensés-moi de vous dire ce que je pense de cette réponse. Le peu que j'ai dit ailleurs au sujet de la morale de l'Opera & des autres spectacles, vous pouvés l'appliquer ici.

Je dois plutôt vous entretenir d'un nouveau défenseur d'Homere qui se mit alors sur les rangs. Le pere Hardouin toujours prêt à débiter des songes dénués de toute vraisemblance, hazarda en 1716. son *Apologie* d'Homere. Si on l'en croit, il a saisi seul le véritable dessein de l'Iliade, personne avant lui ne l'avoit bien compris; & Homere, apparemment, ne le savoit pas lui-même, car dans la proposition de son poëme, il ne dit rien du dessein que le pere Hardouin lui attribue. C'est, selon ce

Jesuite , la destruction de la famille d'I-
lus, & la substitution de la famille d'*Assa-*
tacus qui est le véritable sujet de l'Iliade.
Enée en est le héros. Et que de visions
rassemblées à cette occasion ! Les deux
tiers du livre sont remplis d'une expli-
cation aussi singulière de la *Théomytho-*
logie , c'est-à-dire , de la Théologie fa-
buleuse d'Homere.

ECRITS
POUR ET
CONTRE
HOMERE.

Le pere Hardouin fut seul satisfait de
ce nouveau fruit de sa plume. Cet en-
fant de figure bizarre fut mal accueilli
des deux partis , & chagrin de se voir
rebutté , courut assés promptement se
cacher si bien , qu'il a pû au moins se
vanter d'avoir été vu de peu de person-
nes. Madame Dacier , qui pressée par
ses amis de dire ce qu'elle en pensoit ,
s'étoit , dit-on , contentée d'abord de
répondre simplement , *c'est le pere Har-*
douin , succomba ensuite à la tentation
de l'examiner de plus près ; & je ne
puis l'en blâmer. Mais falloit-il que cet-
te Dame portât l'inhumanité jusqu'à
vouloir peindre ses défauts, & cela dans
le dessein de les faire connoître à tou-
te la terre , si le succès eût répondu à
ses desirs ? Elle dit à la fin de sa préface
sur l'Odyssée , que c'est par-là qu'elle
vouloit *finir sa carrière littéraire*. Qu'en
arriva-t'il ? Elle brocha son portrait :

**ECRITS
POUR ET
CONTRE
HOMERE.** son *Homere défendu contre l'apologie du* R. P. Hardouin, fut enfanté en peu de jours : elle le donna comme une suite de son traité des causes de la corruption du goût : elle voulut rassembler sur la même toile, & les visions de celui qu'elle vouloit peindre, & les beautés qui la touchoient dans Homere ; le portrait parut & disparut presque en même-tems : étoit-ce la peine de le faire ?

Puisqu'elle vouloit bien encore employer quelques momens à répéter ce qu'elle avoit déjà dit tant de fois en faveur d'Homere, & pour le faire sortir victorieux des contradictions qu'il avoit essuyées, ne lui eût-il pas été plus glorieux de venger ce Poète contre les coups que M. l'abbé Terrasson venoit de lui porter. Un tel adversaire n'étoit point indigne d'elle ; & cette savante Dame avoit trop d'esprit pour se persuader que trois ou quatre gasconades qu'elle lâche dans sa préface sur l'Odyssée, contre l'ouvrage de l'Académicien, seroient regardées comme le juste cri d'une victoire réelle.

Il est vrai que Madame Dacier dans la même préface s'étend beaucoup sur les regles du poème épique, & que les principes qu'elle pose sur ce sujet, & qu'elle développe fort au long, étant

presque toujours contraires à ceux de M. l'abbé Terrasson, elle pouvoit peut-être regarder ce qu'elle venoit de dire sur cette matiere, comme une réfutation anticipée des principes & des raisonnemens de son adversaire. Mais elle n'ignoroit pas que bien des personnes de lettres n'en avoient pas la même idée, qu'on l'avoit même excitée à se présenter de nouveau au combat, & qu'un tel sujet éclairci par la discussion de deux Ecrivains si fort en état de le bien manier, ne pouvoit qu'y gagner beaucoup,

ECRIT
POUR E
CONTRE
HOMER.

Son silence donna du courage à un nouveau champion, qui avoit déjà paru une fois sur la scène, sans y beaucoup briller. L'abbé de Pons, qui ne s'étoit jamais rompu la tête à lire ni la poétique d'Aristote, ni Homere, voyant que Madame Dacier avoit mis les armes bas, abandonnant Homere à sa propre gloire, sans vouloir, comme elle le dit, prendre davantage la peine de s'en mêler, attaqua avec plus de vivacité que de solidité, la doctrine de l'illustre traductrice sur le poëme épique. Sa dissertation para quelques Mercurès, où ceux qui s'en souviendroient auroient encore la peine de la chercher, si on ne lui eût donné en

ECRITS
POUR ET
CONTRE
HOMERE.

quelque sorte une nouvelle vie, en la réunissant aux opuscules de l'Auteur qui furent publiés en 1738.

On auroit pû y joindre la *Défense de la poésie Françoisé* (& de la rime) qu'un amateur des Muses publia dans le *Mercuré* du mois de Janvier 1717. pour venger le bel art de la poésie du mépris que l'abbé de Pons témoignoit contre lui dans sa dissertation. J'ai oublié de vous parler de cette défense, lorsque je vous ai rendu compte des écrits apologetiques de la poésie. Celui-ci n'est pas indigne d'être lû. Cependant, quoique plus long que l'écrit de M. l'abbé Maffieu sur le même sujet, il ne dit rien de plus, & ne le dit-pas si bien.

On donne au même Auteur l'*Apolo- gie ironique pour les Savans, sur les vivacités & les impolitesse qui leur échappent dans leurs querelles*. Cette pièce enfantée encore durant la contestation sur Homere, est d'un goût singulier. Je suis fâché qu'elle soit si diffuse & si chargée de répétitions. Elle est divisée en deux parties, dont la première est dans le *Mercuré* du mois d'Avril 1717. & la seconde dans celui du mois de Mai de la même année. L'une & l'autre contiennent bien des réflexions dont on peut profiter.

Deux autres Ecrivains beaucoup plus célèbres parurent encore dans cette dispute sur Homere; le pere Buffier, savant Jesuite, & M. Fourmont, de l'Académie des inscriptions & belles lettres, dont l'érudition est assés connue. Le premier s'étant trouvé avec des personnes amies de la littérature, & la conversation étant tombée sur la dispute dont il s'agit, qui faisoit alors l'entretien assés ordinaire entre les gens d'esprit, il en dit son sentiment, & l'expliqua ensuite plus au long dans deux lettres qu'il adressa à Madame la Marquise de Lambert. Ces deux lettres parurent en 1715. avec une troisième lettre de l'illustre Marquise sur le même sujet. Le titre d'*Homere en arbitrage* que le pere Buffier donna à ce petit recueil, montre quel en est le dessein. C'étoit de concilier les parties, s'il étoit possible. L'habile Jesuite s'attache à faire sentir la difficulté de juger la question qui divisoit les contendans; & en paroissant ne vouloir proposer lui-même que des conjectures & des doutes; il donne réellement des décisions qui semblent fort justes. Les principes qu'il pose, les réflexions qu'il fait, peuvent guider tout homme qui se dépouillant

ECRIT
POUR E
CONTRE
HOMERU

ECRITS
POUR ET
CONTRE
HOMERE.

de ses préventions , veut porter un jugement exact sur les ouvrages de l'antiquité. Ces deux lettres sont écrites avec beaucoup de modération , & on y reconnoît l'esprit philosophique de l'Auteur. Il les fit réimprimer sous le titre de *Dissertation* , & avec quelques changemens , en 1732. dans son *Cours de sciences* qui parut cette année in-fol. La lettre de la Marquise de Lambert est écrite d'un style fort léger : elle tend aussi à réconcilier les parties ; mais par des moyens qui étoient peu propres à réussir : sa balance panche beaucoup plus qu'il ne convenoit en pareil cas du côté de M. de la Motte & de ses partisans.

M. Fourmont prit aussi la balance en main pour péser les raisons des contendans. C'est au moins ce qu'il assure qu'il se proposoit en donnant son *Examen pacifique de la querelle de Madame Dacier & de M. de la Motte sur Homere* , & c'est ce qu'on avoit lieu d'attendre sur le titre de ce livre qui parut en 1716. en deux volumes in-12. Mais l'Auteur n'a point tenu parole. Il dit dans le catalogue singulier de ses ouvrages , tant imprimés que manuscrits , qu'il n'avoit composé son *Examen* qu'à

qu'à la priere de quelques-uns de ses amis. On peut l'en croire, puisqu'il le dit. Mais les amis l'avoient-ils aussi prié de faire un examen plus satyrique que pacifique, d'attaquer avec la même vivacité, & M. de la Morthe, & Madame Dacier, & de substituer souvent ses propres idées à celles des adversaires & des apologistes d'Homere?

ECRIE
POUR ET
CONTRE
HOMERE

Le second volume de cet examen est, selon l'Auteur, un *Traité sur le poëme épique*; & dans son catalogue il dit que c'est un *Art poétique presque complet*. Oseroit-on dire que ce n'est ni l'un ni l'autre, mais plutôt un amas de réflexions dont beaucoup semblent particulières à l'Auteur, tant sur la poésie en général, que sur le poëme épique en particulier, sur les poëmes d'Homere, & sur quelques-uns de nos poëmes François? Ce n'est pas que M. Fourmont ne dise souvent de fort bonnes choses sur tout cela, & que dans le tems de la querelle il n'ait pû trouver des lecteurs: mais aujourd'hui que l'on n'y prend plus le même intérêt, il seroit difficile de se résoudre à essuyer l'ennui des redites, des vivacités, des sentimens particuliers dont cet ouvrage semble trop rempli, pour y chercher les endroits

ECRITS
POUR ET
CONTRE
HOMERE.

dont on pourroit utilement profiter.

M. l'abbé de Pons & le sieur le Fevre se donnerent une peine assés inutile, lorsqu'ils entreprirent de relever plusieurs des réflexions qui leur parurent fausses dans cet ouvrage ; & je ne crois pas qu'on ait fait plus d'accueil, soit aux *Observations* du premier, sur divers points concernant la traduction d'*Homere* ; soit à la *Critique* que le second joignit à son *Mercur* du mois de Janvier 1716. qu'à l'*Examen* prétendu *pacifique*, qui sont l'objet de ces deux écrits : quoique l'un & l'autre censurent quelquefois fort à propos l'ouvrage de M. Fourmont.

Je suis moins étonné des traits de satire répandus dans le *Voyage du Parnasse* imprimé en 1716. que de ceux qui semblent avoir coulé si librement de la plume de M. Fourmont. L'Auteur du *Voyage*, dans lequel il y a des faillies fort agréables, ne prétendoit pas concilier les deux partis : un seul l'entraînoit, celui de M^e Dacier. Il avoit raison d'exalter les talens & l'érudition de cette Dame, Mais sa partialité contre M. de la Motte n'est-elle pas trop marquée ? Il ne l'introduit sur le Parnasse que pour lui faire essuyer les plus sanglans affronts, pour le rendre un objet de risée & de

mépris, & pour lui faire tenir des discours d'un ridicule excessivement outré. ECRI

Tel est entr'autres l'entretien qu'il lui suppose avec Ronsard. Si l'Auteur se fait objecter par un de ses acteurs POUR E
CONTRE
HOMER

que Madame Dacier a violé toutes les règles d'une juste défense dans ses réponses à M. de la Motte ; avec quel ménagement conduit-il ces objections !

Quelle attention à en diminuer la force ! Et d'ailleurs avec quel soin ne recueille-t'il pas toutes les expressions un Voyage
PARA. p.

peu trop fortes, ou qui ont trop en effet l'air de mépris, éparfés en différens endroits des *Réflexions sur la critique*, pour en faire un parallèle avec les injures débitées par la savante apologiste d'Homere, & persuader, s'il le pouvoit, que M. de la Motte avoit égalé en cela son illustre adverfaire, pendant que, selon lui, il lui étoit extrêmement inférieur en tout ce qui peut être objet d'éloge.

Il n'épargne pas davantage M. l'abbé Terrasson. Il est vrai qu'il ne dit pas, comme M. Fourmont, *que quoique la Dissertation de ce célèbre Académicien, paroisse approfondie plutôt par le ton & l'air imposant dont elle est prononcée qu'autrement, elle est d'un superficiel qui surprend tous les connoisseurs ; &*

ECRITS
POUR ET
CONTRE
HOMERE.

Exam. pac.
t. 2. p. 348.
349.

que de deux cens raisonnemens, il y en a plus de cent quatre-vingt dont on peut nier toutes les propositions. Non, l'Auteur du voyage du Parnasse ne s'explique pas si durement. Mais il dit à peu près les mêmes choses, soit dans cet extrait prétendu d'un de nos vieux Romanciers qu'il fait lire sur le Parnasse, soit dans quelques autres endroits de sa relation.

Peu content de ces traits, l'Auteur prêt de finir son voyage, veut réjouir le Parnasse par la récitation d'une *Tragicomédie* en vers François, dont les principaux acteurs sont le bon goût, qu'il fait amante de l'Iliade : Madame Dacier, qu'il appelle mere de l'Iliade ; Voyage, p. 41. l'Iliade elle-même, qualifiée d'amante du bon goût : M. de la Motte, qu'il décore du titre d'amant de la pucelle de Chapelain : MM. de Fontenelle & Saurin, nommés, l'un le Phénix, l'autre le confident de M. de la Motte. Les rôles sont assortis aux acteurs ; & supposé que cette pièce fasse rire ou pleurer, c'est toujours aux dépens de M. de la Motte & de ses partisans. Ce voyage allégorique est d'ailleurs d'un goût un peu singulier. Il ressemble trop à l'*Homere vengé* du sieur Gacon, l'Auteur ayant eu la même bizarrerie de

remplir sa relation de vers de toute es-
pece : madrigaux , épigrammes , com-
plimens à Climene , adieux à Philis ,
satyres , épîtres , odes , &c. comme le
lui a reproché M. Raymond dans une
lettre analytique & critique de cette
fiction , imprimée dans le Mercure du
mois de Janvier 1717.

ECRIT
POUR E
CONTRE
HOMERE

M. Raymond ne nomme point l'Au-
teur de cet ouvrage. Mais il y a long-
tems que son nom n'est plus un secret.
Tout le monde sçait que ce voyage
Critico-satyrique est de M. de saint Di-
dier , qui nous a donné depuis un nou-
veau poëme de Clovis.

M. de la Motte ne fut pas mieux trai-
té deux ans après par M. de Boissi dans
son *Eleve de Terpsicore, ou le Nourrison de
la satire* , où il voulut essayer contre lui
& quelques autres Ecrivains célèbres,
son génie pour la satire. Mais cet écrit
ne fit pas fortune ; & le censeur à qui ses
talens pour un autre genre ont acquis de-
puis une grande réputation, a méprisé lui-
même ce fruit trop précocce de sa plume.

L'anonyme qui donna au mois de
Mars 1717. un *Entretien comique entre
Pasquin & Marforio* , crut , sans doute ,
réjouir le public , en faisant prendre d'un
air burlesque la défense d'Homere par

ECRITS
 POUR ET
 CONTRE
 HOMERE.

l'un de ses interlocuteurs. Mais l'extrême indifférence avec laquelle il fut écouté, a dû lui faire sentir que l'on se dégoûte, & que l'on s'ennuye aisément d'entendre plaisanter sans esprit, & plus encore quand la plaisanterie tombe sur des matieres que le rieur ne paroît pas comprendre.

Je ne trouve guères plus d'utilité dans quantité d'autres pièces en vers ou en prose auxquelles la même dispute a donné lieu, & que le Mercure & quelques Journaux nous ont conservées. La plupart montrent de l'esprit : le bon goût regne dans plusieurs : presque toutes amusent ; mais peu instruisent du fonds de la dispute, & mettent le lecteur en état d'en juger. M. Arouët de Voltaire, fort jeune alors ; mais déjà connu par son talent pour la poésie, plaça M. de la Motte dans le *Bourbier* du Parnasse. M. de Malezieux, Chancelier de Dombes, fit contre la nouvelle Iliade une fable fort satyrique. D'autres s'égayerent aux dépens de l'Auteur de ce poëme dans des épiigrammes très-mordantes. Mais il eut aussi ses apologistes en prose & en vers. On en fit un Ecrivain du premier ordre dans une *Ode faite à l'imitation de*

celle de M. Rousseau sur les conquérans, & dans la lettre qui précède cette Ode; on y éleva son goût au-dessus de celui de Madame Dacier, des défenseurs d'Homere, & d'Homere lui-même. Ce fut sur le même ton que chanta le pere Pierre Cléric, professeur d'éloquence au Collège des Jesuites à Toulouse; dans un *Conte* qu'il adressa à M. de la Motte lui-même sur sa nouvelle *Iliade*. Le pere du Cerceau l'établit de sa propre autorité *grand Prévôt du Parnasse*, dans sa pièce sur la nécessité de la critique, où il décide que M. de la Motte *a remis Homere en honneur, & l'a rendu plus grand qu'il n'étoit*.

ECR
POUR
CONTI
HOME

Le Ministre Lenfant crut devoir se joindre à ces apologistes, à la fin d'une lettre datée de Berlin le 25. Janvier 1715. où il parle du pere Mallebranche & de ses ouvrages, & dans laquelle il décide qu'Homere n'a dû ses autels qu'à l'ignorance, & à la manie, & que M. l'abbé Terrasson lui a construit un tombeau par sa *Dissertation sur l'Iliade*; ce que l'effet n'a nullement vérifié. Ces différentes pièces se trouvent répandues dans les *Mercures* de 1715. & dans les trois premiers volumes des *Nouvelles littéraires* que l'on imprimoit

ECRITS
SUR ET
CONTRE
HOMERE.

alors à la Haye, chés Henri du Sauzet.

On en a inféré quelques autres dans les mêmes ouvrages périodiques qui sont d'un goût différent, quoiqu'elles tendent au même but, de louer ou de condamner M. de la Motte & ses partisans. Tels sont les *Articles préliminaires pour parvenir à une paix générale entre l'Empereur de la poésie, & ses hauts alliés d'une part, & la République des modernes de l'autre part*. La *Description du pays des antiques & des modernes, de ses habitans, de leurs manieres de vivre, leurs habits, leurs armes, leurs guerres & leur réunion, faite au pied du Parnasse la quatrième année de la cinq cens soixantedouzième Olympiade, l'an de Rome 2265. D... & K... Consuls*. L'*Arrêt* (en vers François) du conseil d'Apollon rendu au sujet du procès entre Madame Dacier & M. de la Motte. Le *Parallèle de ce que Madame Dacier & M. de la Motte ont écrit sur Homere*. La *Comparaison des discours de M. de la Motte & de Madame Dacier sur les ouvrages d'Homere*. Le *Dialogue entre deux Dames se promenant dans le Jardin des Thuilleries sur le même sujet*. Autre *Dialogue entre Mercure, Iris & un moderne*: sans parler d'une pièce imprimée séparément, at-

tribuée à M. l'Abbé Faure, & intitulée: *Homere Danseur de Corde*, ou l'*Iliade Funebulaire*, dont je ne connois que le titre. Enfin cette dispute fut amenée jusques sur le théâtre de la Foire où les Turlupinades tinrent lieu de raisons: comme vous pouvez le voir, si vous en êtes curieux, dans les Scenes VI. VII. & VIII. d'*Arlequin défenseur d'Homere*, par M. Fuzelier; dans la première Scene du second Acte d'*Arlequin Traitant*, par M. Dorneval, & peut-être encore dans quelques autres pieces de cette nature qui me sont inconnues.

ECRITS
POUR ET
CONTRE
HOMERE.

L'Auteur des Articles préliminaires se déclare absolument pour les anciens contre les modernes. C'est au tribunal des premiers qu'il renvoye les autres. Les articles de paix qu'il dresse n'auront lieu qu'autant que ceux-ci se soumettront à Homere & à ses défenseurs. Le descripteur du pays des uns & des autres n'a vu dans son voyage que ce qu'il avoit dessein d'y faire remarquer, beaucoup de vices dans les anciens, les plus rares talens dans les modernes, & presque autuns défauts. Apollon n'est point juge équitable dans son Arrêt: c'est un panégyrique de M. de la Motte, & une satyre en forme contre Ma-

ECRITS
POUR ET
CONTRE
HOMERE.

dame Dacier. Les deux Dames raillent avec assés d'esprit : mais il n'y a rien que de frivole dans ce qui fait l'essentiel de leur conversation. Le dialogue entre Iris, Mercure & un moderne, semble n'avoir été composé que pour faire regarder les partisans d'Homere comme autant d'insensés. L'Auteur de ce dialogue étoit-il lui-même assés peu raisonnable pour croire qu'il persuaderoit une pareille vision ? Le *Parallèle* est dans le même génie. Il y a beaucoup plus de discernement & d'équité dans la *Comparaison* ; & je mettrois cette pièce beaucoup au-dessus de toutes les autres.

C'est ce même esprit de discernement & d'équité que j'ai cru voir dans les *Remarques sur Homere* imprimées en 1728. Il paroît qu'elles ont été composées avant les disputes dont j'ai tâché de vous rendre compte ; du moins avant celle de Madame Dacier & de M. de la Motte dont on ne dit rien. On sent que l'Auteur aimoit Homere, qu'il l'avoit lû avec attention, qu'il en avoit médité le génie & le caractère. Mais s'il est épris de ses beautés, il n'est point aveugle sur ses défauts. Il pèse avec assés d'équité le bien & le mal

qu'on en a dit , & s'il est plus porté à excuser le Poëte qu'à le condamner , c'est parce qu'il y trouvoit en effet beaucoup plus de beautés que de vices , & qu'il ne jugeoit point de ceux-ci par le goût de notre siècle fort différent de celui du siècle d'Homere.

ECRITS
POUR ET
CONTRE
HOMERE.

L'éditeur de ces remarques dit qu'elles devoient d'abord marcher seules ; mais qu'ensuite la conformité du sujet y a fait joindre une pièce fugitive qui avoit déjà paru , mais qui étoit devenue rare , & que l'estime qu'on en a faite a déterminé à la réimprimer. Cette pièce est la traduction de la première partie de la préface de l'Homere Anglois de M. Pope , célèbre Poëte , également estimé dans sa nation & chés les étrangers. On ne nomme point le traducteur François : mais l'on sçait que c'est feu M. Perelle, Conseiller au grand Conseil , qu'une mort prématurée a enlevé à la république des lettres le 5. de Décembre 1735. Et enfin à l'occasion de cet écrit , on a jugé que ce seroit rendre aussi quelque service aux amateurs de la littérature , de donner la traduction d'un autre écrit de M. Pope touchant la vie & les ouvrages d'Homere. On attribue cette traduction à

une main habile & connue, que l'on ne désigne pas autrement, mais l'on a cru y appercevoir celle de M. l'abbé Gyot des Fontaines. Il faut lire ces opuscules, si vous voulés connoître tout ce que les Ecrivains modernes ont écrit en notre langue touchant le Poète Grec. Il y a d'ailleurs plus à profiter dans ceux-ci, quoiqu'assés courts, que dans la plupart des ouvrages les plus étendus que l'on a fait sur le même Poète, depuis M. Perrault jusqu'à la fin de la dispute commencée entre Madame Dacier & M. de la Motte.

Il faut joindre au premier écrit de M. Pope les *Réflexions* que Madame Dacier a cru devoir faire sur cette première partie de la préface du traducteur Anglois, & qu'elle a publiée à la fin du troisiéme volume de la seconde édition de sa traduction de l'Iliade, donnée en 1719. Elle y fait plusieurs reproches à M. Pope dont on ne peut bien juger qu'en comparant les deux écrits. Elle a relevé entr'autres cet endroit, où l'on dit qu'*Homere créa pour son usage un monde mouvant, en inventant la fable*; sur quoi elle demande, qu'est-ce que cela signifie? Cette expression n'est point intelligible en effet. Mais si

Madame Dacier eût interrogé, pour lui dévoiler cette énigme, quelque homme versé dans la langue Angloise, il lui auroit répondu qu'au lieu d'un monde mourant, il falloit lire *un monde nouveau*, comme le traducteur l'avoit écrit en effet.

ECRIT
POUR E
CONTRE
HOMERE

Le traité de la lecture d'*Homere* que M. Rollin a donné à la fin du premier volume de sa *Maniere d'enseigner & d'étudier*, &c. est dans le même goût que les *Remarques sur Homere* publiées en 1728. C'est un écrit dicté par l'équité, & conduit par le discernement. Il est impossible de ne pas concevoir, quand on le lit, une grande idée d'*Homere*, & de ne se pas sentir une vive ardeur pour l'étudier. On seroit même tenté de s'irriter contre ceux qui n'ont pris la plume que pour décrier un Poète si utile, soit par rapport à l'excellence de sa poésie, soit propre à former le goût des jeunes gens, soit en le considérant du côté des différentes sortes d'instructions qui y sont répandues par rapport aux coutumes anciennes, aux mœurs & à la religion. Si M. Rollin, qui ne donne rien à la prévention, y a trouvé tous ces avantages, comment (est-on tenté de se demander) n'ont-ils pas été aperçus par M.

de la Morre & ses partisans qui avoient du goût, du génie, & quelques-uns beaucoup d'érudition ? Comment feu M. de Villefore a-t'il pû se résoudre d'employer près de la moitié de la *Dissertation sur le goût* imprimée en 1731. à vouloir montrer qu'Homere manquoit de ce goût véritable qui donne le prix aux bons ouvrages, & à répéter contre le Poète Grec toutes les accusations sur lesquelles on l'avoit déjà tant de fois justifié.

Outre ces différens ouvrages qui peuvent servir beaucoup pour l'intelligence d'Homere, en écartant ce que la prévention a fait dire d'excessif ou de faux aux deux partis, il faut encore consulter plusieurs autres écrits dont la plupart viennent de bonne main, mais que je me contenterai presque de vous indiquer, pour ne pas vous arrêter trop longtems sur cette matiere. Les Mémoires de l'Académie des belles lettres où l'on joint communément au bon goût l'érudition la plus solide, vous offrent la plus grande partie de ces écrits, sans compter ceux dont je vous ai déjà parlé dans cet article.

Les *Vieillards d'Homere* me plaisent beaucoup dans les portraits qu'en fait M. Boivin le cadet, au tome 2. des

Mémoires que je viens de vous citer ; Ecrit
POUR E'
CONTRE
HOMER
 & s'il n'a pas chargé ses couleurs, s'il a représenté les originaux au naturel, je trouve, comme lui, que la plupart de ces vieillards & des autres héros, qui font quelque personnage dans le Poète, sont sages, éloquens, polis, d'une humeur douce & agréable, ennemis de l'injustice, & amis de la paix. Nestor, Ménélas, Antenor, Priam, Phoenix me plaisent ; j'aime à voir représenter leurs grandes actions, & même leur conduite particulière. Mais Nestor me charme ; on prend plaisir à le voir agir, parler, donner des avis, ranger ses troupes en bataille, les animer par son éloquence, consulter également l'ardeur de son zèle, & ce que la prudence exige dans une action. Aussi M. Boivin s'étend-il beaucoup plus sur le caractère de ce vieillard, que sur celui des autres : il a senti qu'il faisoit honneur à Homère ; & il n'en fait guères moins à son propre pinceau.

Je porte le même jugement des *Réflexions sur les Dieux d'Homère* que M. l'abbé Fraguier lut dans l'Académie des belles lettres, au mois de Juin 1715. Mém.
l'Acad.
belles let.
1. 3. P. 1
suiv.
 durant le cours des contestations dont je vous ai entretenu. Il me semble que

ECRITS
POUR ET
CONTRE
HOMERE.

le savant Académicien y prouve fort bien qu'Homere n'a ni inventé, ni créé les Dieux dont il met en jeu le ministère dans ses deux poèmes; qu'il a trouvé toute établie la théologie qu'il a suivie; qu'il n'en a été que le peintre & le copiste; & que, comme Poète, il a dû être l'un & l'autre: c'est-à-dire, qu'il a dû se contenter de peindre les Dieux tels qu'il les recevoit de la religion que l'on professoit alors, & de la tradition des hommes telle qu'elle étoit parvenue jusqu'à lui; qu'autrement il n'auroit été entendu de personne.

Homere en beaucoup d'endroits de ses deux poèmes parle de l'Olympe, & il paroît qu'il en parle comme d'une montagne qui avoit pour bas le ciel, & dont le sommet regardoit la terre. Les uns lui ont reproché cette idée qui leur paroissoit ridicule; les autres ont tâché de l'expliquer, & de lui donner un sens qui ne pût faire passer le Poète pour un extravagant. M. Boivin le cadet à qui cette idée ne plaisoit pas d'abord plus qu'à beaucoup d'autres, la regarda comme chimérique, puisqu'elle faisoit du Ciel & de l'Olympe un vrai monde renversé. Mais en lisant de nouveau Homere, & en s'appliquant

à le bien entendre , il s'est réconcilié avec lui sur ce point , & il a cru trouver non-seulement qu'il étoit vrai qu'Homere suppose effectivement dans ses poëmes , que l'Olympe a sa base dans le ciel , & son sommet tourné vers la terre ; mais encore que cette supposition , loin d'être absurde , est fondée sur des raisons aussi solides qu'on en peut demander à un Poëte plus ancien que tout ce que nous connoissons d'Astronomes & de Philosophes. La premiere proposition me paroît démontrée dans la dissertation que M. Boivin a composée sur ce sujet , & qui peut servir beaucoup pour donner une véritable intelligence de plusieurs endroits de l'Iliade & de l'Odyssée. J'aurois un peu plus de peine à me laisser persuader aux preuves de la seconde proposition , où il y a peut-être plus d'esprit que de solidité , plus de conjectures ingénieuses que de preuves réelles.

ECRITS
POUR ET
CONTRE
HOMERE.

Mém. de
l'Acad. des
belles lettres
t. 8. p. 411
& suiv.

Les censeurs d'Homere ont encore tiré avantage contre ce Poëte de la durée du siège de Troye. Ils ont supposée vraie l'opinion qui fait durer ce siège dix ans , & c'est en effet le sentiment le plus universellement reçu , le plus ancien , & le plus appuyé de té-

ECRITS
POUR ET
CONTRE
HOMERE.

moignages de tous les siècles, & de presque tous les Auteurs. Mais ils ont cru qu'il en résulroit plusieurs absurdités contre l'Iliade : & il faut que M. Fourmont ait trouvé bien de la force dans leurs objections, puisque tout défenseur qu'il est d'Homere, il a regardé ces objections sans réplique, si les Grecs avoient demeuré dix ans au siège de Troie; & qu'ainsi l'on ne pouvoit y répondre solidement qu'en rejetant l'opinion commune, qu'il croit avoir été suivie sans fondement. C'est ce qu'il tâcha de montrer dans une dissertation dont il fit lecture à l'Académie des belles lettres, & dont on lit un extrait dans le tome 5. des Mémoires de cette Académie. M. Fourmont y faisoit une grande dépense d'érudition pour prouver que les Grecs qui étoient en Asie depuis plusieurs années, occupés à différentes expéditions, n'arriverent devant Troyes que trois semaines ou un mois avant la querelle d'Achille, qui arriva au commencement de la dixième année après leur débarquement du port d'Aulide. Il s'autorise d'un grand nombre de passages de différens Auteurs qu'il tourne, comme il peut, en faveur de son sentiment; il raison-

ne sur ces passages conformément à ses idées; croyant avoir donné autant de démonstrations, lorsqu'il n'a donné en effet que ses idées particulières, il triomphe, & se félicite de ses découvertes.

ECRITS
POUR ET
CONTRE
HOMERE.

Lisez la dissertation que Monsieur l'abbé Banier, de la même Académie, lui opposa peu de tems après; & si elle fait sur vous la même impression qu'elle a fait sur moi, vous demeurerez ferme pour le sentiment qui fait durer le siège de Troyes dix ans, & vous verrez que les absurdités que l'on a prétendu devoir en résulter contre l'Iliade, sont chimériques, & ne devoient point être réfutées par une autre chimère. La dissertation de M. l'abbé Banier est dans le tome 6. des Mémoires de l'Académie des belles lettres. M. Fourmont nous apprend dans le catalogue de ses ouvrages, qu'il a fait une *Réplique à cette dissertation, dans laquelle il examine les réponses de M. Banier, & y joint beaucoup d'autres réflexions.* Mais cette réplique se conservant encore parmi ses papiers, je ne puis juger de la force de ses réponses, ni de la solidité de ses nouvelles réflexions.

Il faut joindre à la lecture de ces deux derniers écrits, la chronologie de

l'Iliade, & celle de l'Odyssée, l'une & l'autre disposée par jour, & toutes deux imprimées dans les Mémoires de Trévoux, l'une dans le mois de Mai 1708. l'autre dans le mois de Mai 1709. La première m'a paru bien faite, & propre à répandre beaucoup de jour sur l'Iliade : le but principal de l'Auteur dans la seconde est de faire voir qu'Homere dans son Odyssée n'a pas gardé, comme dans l'Iliade, la suite des tems & des événemens, & qu'il s'est même contredit. Mais il me semble que M. Boivin le cadet, a prouvé le contraire dans une autre chronologie de l'Odyssée que l'on trouve dans les Mémoires de l'Académie des belles lettres, tome 2. Cette chronologie est pareillement disposée par jour, & faite avec beaucoup d'exactitude.

Enfin il ne feroit pas non plus inutile de lire les conjectures du même Savant, & celle de M. Baudelot sur un endroit du dixième livre de l'Odyssée où il est parlé de la demeure des Lestrygons, & de la route d'Ulysse jusqu'au lieu de cette demeure. Ces conjectures sont encore dans les Mémoires de l'Académie des belles lettres, tome premier.

L'Auteur de l'histoire critique de la république des lettres, Jean Masson, a inséré dans son ouvrage plusieurs conjectures sur divers passages d'Homere, que je vous conseillerois pareillement de lire : voyés l'article 7. du quatrième tome de son Journal, l'article 9. du cinquième, & l'article 10. du onzième volume. Ces trois articles sont une espece de supplément à ce que Madame Dacier a omis dans ses remarques sur l'Iliade & l'Odyssée, & quelquefois l'Auteur corrige même assés heureusement la traduction de plusieurs endroits de ces deux poëmes donnée par cette illustre Savante. Vous trouverez encore quelques endroits de l'Odyssée éclaircis dans les *Réflexions* de feu M. Moreau de Mautour, de l'Académie des inscriptions & belles lettres, *sur une estampe qui représente une partie de l'Apothéose d'Homere*, & que Madame Dacier a fait graver dans la vie de ce Poëte qu'elle a donnée au commencement de sa traduction de l'Iliade. Ces réflexions sont imprimées dans la deuxième partie du tome 7. des Mémoires de littérature & d'histoire recueillis par le pere des Moletz, de l'Oratoire.

Nous avons un ouvrage beaucoup

ECRITS
POUR ET
CONTRE
HOMERE.

ECRITS
POUR ET
CONTRE
HOMERE.

plus considérable par son étendue , sous le titre de *Remarques sur Virgile & sur Homere* ; mais peut-être n'y en a-t'il point qui soit moins utile pour l'intelligence de ces deux Poètes. J'en excepte quelques endroits du premier volume imprimé en 1705. cinq ans avant la publication du second qui ne parut qu'en 1710. L'abbé Faydit , Auteur de ces deux volumes , convient lui-même qu'ils ne contiennent ni des remarques historiques , ni des notes grammaticales sur Homere & Virgile. On n'y en trouve point non plus de critiques , ou du moins il y en a très-peu. Quel est donc l'objet principal de ce livre ? C'est de ramasser une infinité de réflexions théologiques & philosophiques , de faits littéraires , & de traits satyriques , d'attaquer sans ménagement un grand nombre d'Ecrivains célèbres , & en particulier Jean le Clerc , Hugues Grotius & le pere Mallebranche , & de terminer chaque article par quelques vers d'Homere & de Virgile dont l'application n'est souvent rien moins qu'heureuse. Le second volume a beaucoup moins encore de rapport que le premier , avec les deux Poètes , & contient aussi plus de fantaisies , d'opinions singulieres , & de réflexions pédantesques.

CHAPITRE III.

Des Traductions Françaises d'Hésiode, d'Aratus & de Nicandre.

JE mets Hésiode après Homere. TRADUC-
 D'autres le font plus ancien que ce TIONS DE
 Poète ; l'opinion la plus commune est HESIODE,
 qu'ils étoient contemporains , c'est-à- ARATUS,
 dire , du même siècle. On dit qu'Hé- &c.
 siode étoit né à Cumès ville d'Eolie ,
 mais qu'il fut nourri & élevé à Ascra
 petite ville de Béotie , qui depuis a pas-
 sé pour sa patrie : aussi Virgile dans sa
 sixième Eglogue l'appelle - t'il le vieil-
 lard d'Ascra. Il n'est guères moins cé-
 lèbre qu'Homere , & l'on trouve dans
 ses poésies cette belle simplicité qui sent
 les premiers tems où l'on n'affectoit pas
 encore de s'écarter de la nature.

De tous ses écrits , il ne nous en res-
 te que trois. Premièrement , le poème
 des *Oeuvres & des jours* : c'est propre-
 ment un traité d'économie & d'agricul-
 ture. M. le Fevre , dans ses vies des
 Poètes Grecs , dit qu'Hésiode a fait
 dans ce livre à peu près comme nos
 faiseurs d'Almanachs , qui marquent

TRADUC-
TIONS DE
HESIODE,
ARATUS,
&c.

quelquefois les jours heureux ou malheureux, c'est-à-dire, qui parlent de ce qu'ils ignorent; mais qu'au fonds cet ouvrage n'est pas fort considérable, non par rapport au style qui est bon, mais par rapport aux instructions que M. le Fevre ne trouvoit pas fort exquises. Le deuxième poëme d'Hésiode est la théogonie, ou origine des Dieux. Le troisième est le bouclier d'Hercule: C'est, dit-on, un morceau détaché d'un poëme dans lequel on prétend qu'Hésiode célébroit les héroïnes de l'antiquité les plus illustres: d'autres croient cet écrit plus récent. La raison de son titre vient de la longue description que l'on y trouve du bouclier d'Hercule.

Quintilien trace ainsi le caractère d'Hésiode: » Il arrive rarement à ce » Poëte de s'élever. Une grande partie de ses ouvrages ne contient presque que des noms propres. On y trouve pourtant d'utiles maximes pour la conduite de la vie. Il a assez de douceur dans l'expression & dans le style. On lui donne la palme dans le genre d'écrire médiocre. »

Des trois écrits dont je viens de vous parler, il n'y a que le poëme des œuvres & des jours qui ait été traduit en
notre

notre langue. C'est en effet le plus utile des ouvrages d'Hésiode. Il a servi de modèle à Virgile pour composer ses Georgiques. J'en ai vû quatre traductions Françoises, toutes fort anciennes.

TRADUCTIONS DE
HESIODE
ARATUS,
&c.

Richard le Blanc qui étoit en grande réputation sous le regne de Henri II. publia la sienne en 1547. in-12, à Lyon, chés Jean de Tournes. Chargé de l'éducation des enfans d'Etiennne de Morainville, Seigneur de la Mezangere & du Couldray, Maître-d'hôtel de M. le Duc de Guise, il crut qu'il seroit utile à ses élèves en composant pour eux cette traduction, & qu'il seroit sa cour au Duc leur pere, en la lui dédiant. Dans sa préface qui sert en même-tems d'épître dédicatoire, il fait un grand éloge de l'ouvrage d'Hésiode, & en donne une courte analyse. Sa traduction est en vers François de dix syllabes : elle est claire & exacte ; les vers en sont faciles, & les expressions pures, eû égard au tems auquel elle a été faite. Du Verdier en donnant le catalogue des autres traductions de Richard le Blanc dans les additions qui se trouvent à la fin de sa bibliotheque François, ne cite pour la traduction de

TRADUC-
TIONS DE
HESIODE ,
ARATUS ,
&c.

l'ouvrage d'Hésiode, que l'édition de Lyon. La Croix du Maine parle d'une autre faite à Paris, chés Jacques Bogard, sans en marquer l'année.

Lambert d'Aneau, ou Daneau comme l'écrivit du Verdier de Vauprivas, adressa en 1571. une autre traduction du même ouvrage d'Hésiode en vers François, à Jeanne d'Albret, Reine de Navarre, Duchesse d'Albret, Comtesse d'Armagnac, de Foix, &c. L'épître dédicatoire est en quatorze vers Alexandrins qui disent peu de chose, & qui le disent mal. Elle est suivie de quatorze autres vers de même mesure, en forme d'avis au lecteur où d'Aneau fait cet éloge de l'ouvrage d'Hésiode,

..... Seulement je dirai qu'on ne peut tant aimer
Cet Ascréan vieillard, & sa sagesse entiere,
Comme l'a mérité sa grace singuliere,
Que les ans, ni leur faux n'ont pû exterminer,
Il nous pousse au travail plein de graves sentences;
Il tance le fainéant par saintes remontrances;
Il laboure la terre, & trafique sur l'ens.
A chacun jour du mois, son propre ouvrage il assigne,
Et de l'homme privé tout l'état il enseigne;
Bref de toute vertu c'est un riche tableau.

Lambert d'Aneau, étoit de Chen-sur-Loire. Il a écrit plusieurs ouvrages de morale contre les jeux, les dan-

ses, les forciers, &c. Sa traduction du livre d'Hésiode des *Oeuvres & des jours*, est en vers Alexandrins. Quoique plus moderne que celle de le Blanc, je ne la trouve pas plus élégante, & elle sent plus la paraphrase. M. Jordan, Ministre à Berlin, n'avoit pas vû, sans doute, cette traduction, quoiqu'il en dise un mot dans son *Essai sur les traducteurs François des anciens Auteurs*, imprimé au tome 46. de la bibliothèque Germanique. Car sans nommer le traducteur qui a mis néanmoins son nom à la tête de sa traduction, à la fin de son épître dédicatoire, & en commençant son avis au lecteur, il se contenta de dire qu'*Antoine Chuppin publia en 1571. une traduction des trois livres d'Hésiode dont il s'agit*. C'est, ce semble, faire entendre que Chuppin étoit lui-même le traducteur, au lieu qu'il étoit seulement le Libraire chargé de la vente de cette traduction.

La troisième traduction d'Hésiode est celle de Jean-Antoine de Baif, Secrétaire de la Chambre du Roi, d'une famille noble d'Anjou, mais né à Venise en 1532. pendant que Lazare de Baif, son père, y étoit Ambassadeur de la part de François I. Celui dont il s'agit cul-

TRADUC
TIONS D
HESIODE
ABATUS
&c.

TRADUC-
TIONS DE
HESIODE,
ARATUS,
&c.

tiva dès son enfance les lettres humaines, & il y fit de grands progrès. Il a eu de son tems peu d'égaux dans la connoissance de la langue Grecque; mais en voulant donner dans des nouveautés, il perdit une partie de sa gloire. Entêté de l'ortographe bizarre & ridicule de Meygret & de ses partisans, & de la composition des vers mesurés dont Jacques de la Taille de Bondaroy a cru devoir nous laisser un traité, il s'imagina avoir assez d'autorité pour faire valoir l'un & l'autre: tout ce qu'il y a gagné, c'est que ceux de ses ouvrages où regnent ces deux défauts, ont eu alors peu de lecteurs, & qu'ils ne peuvent en avoir aujourd'hui, sans qu'il en coûte une peine que ces écrits ne méritent point que l'on se donne. C'est peut-être par cette raison que la traduction du livre d'Hésiode des *Oeuvres & des jours*, est si peu connue. Outre que ses vers mesurés sont dépourvus de toute harmonie, & qu'ils sont même inférieurs à une prose commune, il est fort disgracieux de se voir obligé d'épeler presque chaque mot, si l'on veut le déchiffrer. Il ne faut pas deux heures pour lire l'ouvrage entier d'Hésiode, & j'en ai employé davantage pour une cin-

quantaine de vers de la traduction. C'est acheter un peu cher la satisfaction de se mettre au fait du goût bizarre de l'Auteur. Baïf sentoît lui-même que son ouvrage seroit un livre scellé pour le plus grand nombre de ses contemporains, puisqu'il s'est cru obligé d'en donner en quelque sorte la clef, en faisant imprimer à la tête un alphabet ordinaire avec celui qu'il a employé. Mais le remede laissoit subsister un mal qu'il étoit plus sage de ne point comimettre. Sa traduction fait partie d'un recueil de vers de sa composition qu'il publia en 1574, in-4°. à Paris, chés Denys Duval, sous le titre d'*Etrennes de poësies Françaises en vers mesurés*. L'exemplaire que j'ai vu est en caracteres italiques, sur velin. C'est assurément un chef-d'œuvre d'impression, & je ne sçai s'il est jamais rien sorti d'aussi beau de l'Imprimerie de Gryphe.

De ces trois traductions d'Hésiode, le sieur Jordan dont je vous ai parlé plus haut, n'a point connu la première; il s'est mépris sur le nom du véritable Auteur de la seconde, & se contente d'indiquer la troisième, sans entrer dans aucune particularité. Il en cite encore une autre qu'un certain le Gras,

TRADU
TIONS D
HESIODE
ARATUS

dit-il, *publia en 1586. in-12.* S'il se fût
 donné la peine de voir cette traduction,
 il y auroit appris que l'Auteur se nom-
 moit Jacques le Gras, qu'il étoit Avocat
 au Parlement de Rouen sa patrie, &
 que sa traduction est en vers Alexandrins.
 Le ~~seur~~ de la Croix du Maine dans sa
 bibliothèque parle très-honorablement de cet
 Auteur en deux endroits, au feuillet 159. &
 dans les additions qui sont à la fin de son
 ouvrage. Ces deux Ecrivains étoient amis.
 Le Gras avoit achevé sa traduction dès le
 dernier jour de l'an 1582. Il la conserva
 manuscrite jusqu'en 1586. afin de la revoir
 & de la corriger avec soin, tant pour la
 rendre plus conforme au Grec, que pour en
 châtier le style. Il la dédia à son pere
 noble homme Richard le Gras, Docteur en
 médecine, qui étoit mort dès le 28. de
 Novembre de l'an 1584. Je n'hésiterois pas
 à préférer cette traduction aux trois
 précédentes: elle m'a paru la plus exacte,
 & la versification en est moins désagréable.
 Je suis étonné qu'aucun Ecrivain plus
 moderne ne se soit appliqué à nous donner
 du petit nombre d'ouvrages qui nous
 restent d'Hésiode, une traduction plus
 fidèle & conforme au génie présent &

TRADUC-
 TIONS DE
 HÉSIODE,
 PAR JACQUES
 LE GRAS,
 C.

à la délicatesse de notre langue. Com-
 bien d'écrits des anciens beaucoup
 moins utiles ne nous a-t-on pas donnés
 en François ? Dans les nouvelles litté-
 raires du 15. de Février 1724. imprimées à Paris, chés Melsnier, on pro-
 mettoit une traduction entière d'Hé-
 siode par M. de Maliverney qui avoit
 été quelque tems membre de la Con-
 grégation de l'Oratoire. Je ne sçai pas
 si l'Auteur de ces nouvelles étoit bien
 informé ; ce qui est certain, c'est que
 le public ne jouit point encore de cet-
 te traduction.

TRADU-
 TIONS F
 HESIODE
 ARATUS
 &c.

Il faut donc se contenter des ancien-
 nés. Pour les endroits obscurs qui pour-
 roient vous arrêter dans cet Auteur, vous
 ne tirerez aucun secours des critiques qui
 ont écrit en notre langue. Je n'en con-
 nois point qui se soient appliqués à éclair-
 cir l'ancien Poète Alcéan. Je compte
 en effet pour presque rien quelques
 notes grammaticales ou historiques que
 Jean Maffon, Auteur de l'histoire cri-
 tique de la république des lettres, a
 publiées dans les tomes 10. 14. & 15.
 de son ouvrage. Il faudroit même sa-
 voir la langue Grecque pour être en
 état de bien profiter de ces observations.
 Dans les premières, jointes à une dis-

TRADUCTIONS DE HESIODE, ARATUS, &c. Dissertation Latine de Jacques de Hase, professeur de morale à Brême, il ne s'agit que d'une correction d'un endroit qui se trouve corrompu dans un fragment d'Hésiode qui nous a été conservé par Fulgence le Mythologiste, & qui n'a point été traduit en François. Les secondes observations ne consistent presque que dans quelques remarques sur le sens qu'il faut donner à une préposition Grecque employée par Hésiode au vers 591. de son livre des œuvres & des jours. Les troisièmes ont quelque chose de plus utile & de plus satisfaisant : l'Auteur y discutant avec allés d'exactitude un endroit des fragmens du même Hésiode au sujet de Byblos. Cet examen critique peut au moins servir à ceux qui s'appliquent à l'étude de la Géographie ancienne. M. l'abbé Sevin, de l'Académie des inscriptions & belles lettres, a corrigé aussi fort heureusement un endroit du second livre des *Oeuvres & des jours*. C'est l'endroit où Hésiode exhorte, Persès son frere au travail. Dans le texte Persès est dit de la race des Dieux, ou descendu des Dieux. M. l'abbé Sevin prouve qu'il faut lire *fils de Dios*, ce qui est conforme au témoignage des

anciens qui font tous Hésiode & Persés fils de Dius. Voyés le tome 3. des Mémoires de l'Académie des belles lettres. TRADUCTIONS DE
HESIODE
ARATUS &c.

Je joins Aratus & Nicandre à Hésiode, sans m'astraindre à suivre l'ordre chronologique. L'un & l'autre ont fait des poèmes qui ont quelque conformité avec ceux d'Hésiode, surtout le premier.

Aratus natif de Soles, ville de Cilicie, Poète célèbre qui vivoit du tems de Ptolomée Philadelphe, Roi d'Egypte, vers l'an du monde 3732. a composé un poème sur l'Astronomie, estimé des Savans, & qui est parvenu jusqu'à nous. Cicéron qui l'avoit traduit dans sa premiere jeunesse, en fait de grands éloges. Mais Quintilien en parle moins avantageusement. « La maniere que le Poète traitoit, froide par elle-même, & fort abstraite, ne lui a pas permis d'en relever la sécheresse & la monotonie par une agréable variété, ni d'y jeter du feu & de la vivacité par des passions & des harangues. Mais il a tiré de son sujet tout ce qu'on en pouvoit attendre. » Ainsi parle Quintilien. Mais j'aurois quelque peine à souscrire à tout ce que renfer-

Roll. Hist.
anc. t. 11. l.
12.

TRADUC-
TIONS DE
HESIODE,
ARATUS,
&c.

Mém. de
l'Acid. des
belles lett.
t. 11. p. 128.

me cette décision. Si Aratus eût été échauffé de ce feu divin qui anime les vrais Poètes, l'astronomie lui eût fourni une noble matière pour l'entretenir. C'est la remarque de M. Racine dans ses réflexions sur les poèmes didactiques. On peut conserver l'enthousiasme dans les sujets les moins élevés, de même qu'on peut n'en point avoir en parlant des plus grandes choses. » Maintenant que l'astronomie nous est beaucoup plus connue qu'aux anciens ; que par des observations continuelles nous avons découvert ce théâtre immense de merveilles sur lequel nos yeux se promènent toujours avec une nouvelle surprise, un Poète qui chanteroit une matière si admirable d'un ton digne d'elle, seroit plus que versificateur. » Mais Aratus n'avoit pas la force de s'élever si haut : & c'est ce qui justifie l'autre partie du jugement de Quintilien, que ce Poète a tiré de son sujet tout ce qu'on pouvoit en attendre (pour son tems.)

Remy Belleau, fameux Poète du seizième siècle, qui mourut à Paris le 6. de Mars 1577. a traduit en vers François les phénomènes & les pronostics d'Aratus. Il donna un essai de sa

traduction en 1572. dans la seconde TRADU
TIONS 1
HESIODE
ARATUS
&c.
 journée de ses Bergeries, où seignant
 qu'un Pêcheur qu'il fait parler, apper-
 çoit l'air qui se couvre de nuages, il lui
 met dans la bouche ce que le Poëte

Grec dit dans ses pronostics des effets
 attribués au Soleil & à la Lune. On
 ignore si Belleau avoit deslors poussé
 plus loin sa traduction d'Aratus: ce que
 l'on sçait, c'est qu'elle fut trouvée après
 sa mort parmi ses papiers, & que ses
 amis qui eurent soin de recueillir ses ou-
 vrages, la publierent avec ses autres
 poësies dans l'édition qu'ils en donne-
 rent en 1585. à Paris en deux volumes
 in-12. Ils eurent l'attention d'avertir
 que Belleau n'avoit pas mis la dernière
 main à cette traduction; & il n'est pas
 difficile de s'en appercevoir: la versifi-
 cation en est plus dure & plus négligée
 que celle de ses autres poësies. Ce n'est
 sûrement pas un ouvrage agréable à li-
 re: ce qui vient encore moins de la ma-
 tiere même du poëme, que du vieux
 style du traducteur.

On estime davantage dans son genre
 la traduction des œuvres de Nicandre
 que Jacques Grevin, Docteur en mé-
 decine, fit imprimer à Anvers en 1567.
 L'ouvrage en lui-même est d'ailleurs

plus utile. Quoique Nicandre qui fleurissoit du tems d'Attale, dernier Roi de Pergame, vers l'an du monde 3852. ne fût point Médecin de profession, selon que de bons critiques paroissent l'a-

voir prouvé, mais seulement Humaniste, Poète, Historien, Grammairien, ses poèmes sur la médecine ne sont point à négliger. Son traducteur étoit aussi fort versé dans cette matiere, autant que la connoissance que l'on en avoit de son tems, & le peu de durée de sa vie, avoient pû lui permettre de l'approfondir. Il mourut à Turin le 5. de Novembre 1570. n'ayant pas encore trenté ans. Sa traduction des œuvres de Nicandre est en vers François.

M. de la Monn. not à la fin du vol. 3. des Jug. des Sav. de M. Baill.

CHAPITRE IV.

Des Traductions des Poètes Tragiques Grecs.

LEs Grecs ont eu plusieurs Poètes tragiques; Thespis qui est regardé comme l'inventeur de la tragédie; Eschyle qui commença à la perfectionner & à la mettre en honneur : Sophocle & Euripide qui étoient contemporains,

& qui illustrerent beaucoup le théâtre Athénien par des pièces également admirables, quoique d'un style bien différent. Il ne nous reste plus rien des écrits du premier, & nous n'avons qu'une partie des pièces des trois autres.

TRADUCTIONS DE POETES TRAGIQUES GRECS.

Eschyle a été appelé par les Grecs le pere de la tragédie, non seulement à cause de l'élevation & de la noblesse singulière qui regne dans ses pièces, mais parce qu'en effet il fut l'inventeur du dialogue, en introduisant sur le théâtre les interlocuteurs, ce qui étoit inconnu avant lui. Il avoit composé soixante-dix tragédies; d'autres disent cent, dont cinq étoient ce qu'on appelloit autrefois des tragédies satyriques, c'est-à-dire, des pièces où les satyres jouoient leurs rôles, & qui tenoient de la comédie, sans presque rien conserver de la dignité tragique. Cette espèce singulière de spectacle étoit fort libre. L'unique de ce genre qui nous reste est le Cyclope d'Euripide dont je vous parlerai ailleurs; & il suffit pour nous faire moins regretter la perte des autres. Il est étonnant que les premiers génies d'Athènes aient cru qu'il pouvoit être permis de dégrader ainsi leur cothurne jusqu'à un comique si libre &

Théâtre de Grecs par li P. Brum, t. 2. p. 151. 8 suiv.

TRADUC-
TIONS DES
POETES
TRAGIQUES
GRECS.

si boufon, dans la seule vûe de s'attirer les suffrages du peuple qui aimoit ces sortes de spectacles. On ajoutoit une pièce de cette nature aux trois tragédies que l'on donnoit pour disputer le prix, & ces quatre pièces s'appelloient une Tétralogie. C'est de cette manière qu'Eschyle combattoit avec ses concurrens. Sophocle opposa depuis tragédie à tragédie, & il y a tout lieu de croire qu'on en usa ainsi dans la suite: il y avoit plus d'équité, il étoit plus facile de juger du mérite des pièces des contendans.

Du grand nombre de celles qu'Eschyle avoit faites, il ne nous reste que six tragédies: sçavoir, Prométhée, les sept chefs au siège de Thebes, les Perses, Agamemnon, les Euménides, les Suppliantes ou les Danaïdes. Je ne crois point qu'aucune ait été traduite en François: quelque recherche au moins que j'aye faite, je n'ai pû en découvrir une seule. Le pere Brumoy dans son théâtre des Grecs s'est contenté de donner une analyse exacte des six tragédies de ce Poète. Elle est faite avec beaucoup de goût, & l'Auteur a raison de dire qu'elle suffit pour se faire une idée juste de la manière d'Eschyle, de son

génie, de son caractère, & pour mon-
 trer qu'il méritoit les louanges que les
 Grecs lui ont données. Le pere Bru-
 moy a joint à cette analyse un parallé-
 le de la tragédie d'Agamemnon du Poë-
 te Grec, avec l'Agamemnon de Sene-
 que, & ce parallèle fait beaucoup d'hon-
 neur au discernement de l'élégant Ecri-
 vain qui en est l'Auteur. M. l'abbé Sal-
 lier nous a donné aussi de fort judicieux
 éclaircissémens sur la même tragédie
 d'Eschyle, que vous trouverez dans le
 tome 8. des Mémoires de l'Académie
 des belles lettres.

TRADUC
 TIONS DE
 POETES
 TRAGIQUE
 GRECS.

L'habile Académicien convient que
 cette pièce du Poëte Grec a toujours
 été regardée comme l'écueil de la pé-
 nétration des Savans, même les plus
 versés dans la lecture des anciens Ecri-
 vains de la Grece. Si Eschyle a une
 élocution noble, quelquefois magnifi-
 que, il faut avouer qu'en voulant s'éle-
 ver, il se perd souvent, & qu'en af-
 fectant de la force & de la grandeur,
 il devient dur & enflé; il sème son style
 de figures hardies; ses phrases embar-
 rassées le rendent obscur. M. l'abbé
 Sallier prend à témoin de la vérité de
 ce jugement Aristophane, critique sé-
 vere & éclairé, & tous ceux qui ont

quelque habitude à lire les Auteurs Grecs. Pour convaincre ceux qui pourroient encore douter de l'obscurité reprochée à cet Auteur, il entreprend un examen de la tragédie d'Agamemnon; il en donne l'abrégé & le plan; & comme la partie la plus embarrassante & la plus considérable sont les discours des chœurs, dont la poésie est dithyrambique, c'est-à-dire, hardie & pleine d'enthousiasme, il s'y arrête davantage. Il en donne même une espece de traduction accompagnée de toutes les graces du style, & où l'on sent que le traducteur est parfaitement entré dans l'esprit du Poëte. M. l'abbé Sallier nous promettoit un second discours sur ce sujet. Il devoit nous faire part de ses réflexions, tant sur cette tragédie en particulier, que sur la naissance & le progrès de l'art qu'Eschyle a eu la gloire, du moins de faire imaginer aux Auteurs qui vinrent après lui: il s'étoit engagé aussi à rapporter les remarques qu'Isaac Casaubon a faites sur certains endroits dont le sens est plus caché, & qui se trouvent depuis quelques années à la Bibliothèque du Roi écrites de la main de Jacques du Puy. Mais ce second discours & ces remarques

n'ont point encore paru dans les Mémoires de l'Académie des belles lettres.

TRADQ
TIONS D
POETES
TRAGIQU
GRECS.

Sophocle avoit composé un plus grand nombre de pièces qu'Eschyle. Les uns lui en donnent 126. d'autres 123. Nous n'en avons plus que sept qui sont encore aujourd'hui beaucoup d'honneur à ce Poète dont on trouve le style grand, élevé, sublime. De ces sept tragédies, quelques-unes ont été traduites en notre langue, & plusieurs l'ont été par différens Ecrivains. Lazare de Baif, Conseiller du Roi François I. Maître des Requêtes de son Hôtel, & Ambassadeur à Venise, a traduit l'Electre en vers François. Joachim du Bellay dit sur la fin du douzième chapitre de sa *Défense & illustration de la langue Française*, que Baif s'appliqua à faire cette traduction, *quasi vers pour vers*, ce qui la rend assés littérale, mais ce qui ôte toute grace à cette pièce; sans compter que le vieux style du traducteur & sa mauvaise versification en rendent la lecture fort désagréable. Du Verdier assure dans sa bibliothèque que Baif n'avoit consulté en cela que l'utilité des amateurs du Grec & du François, & cette yûe est louable. Mais

dans l'exécution je reconnois à peine le génie de Sophocle. Cette traduction fut imprimée à Paris en 1537. in-8°.

Jean-Antoine de Baïf, fils de Lazaïe, n'a guères mieux réussi dans sa traduction de la tragédie intitulée *Antigone*, qu'il adressa à Elizabeth d'Autriche, Reine de France, & que l'on trouve dans un recueil de ses poésies, intitulé, *les Jeux de Jean-Antoine de Baïf*, & imprimé in-8°. à Paris en 1573. Cette traduction est en vers François de toute sorte de mesures; l'expression est ordinairement si simple, si naïve, & cependant en beaucoup d'endroits si remplie de jeux de mots, que la lecture de cette pièce est souvent plus propre à faire rire qu'à toucher. Baïf n'y est nullement scrupuleux sur les règles de la rime : souvent on en trouve quatre féminines, ou quatre masculines de suite, dont aucune quelquefois ne rime avec celle qui précède ou qui suit. Je ne parle point des autres vices de la versification qui lui sont également communs avec les autres Poètes de ce tems-là. Il faut avouer que si l'on ne jugeoit des anciens que par le plus grand nombre de ces vieilles traductions, il seroit difficile de concevoir pour eux

estime que la lecture de leurs ouvrages originaux doit leur concilier.

TRADUCTIONS DE
POÈTES
TRAGIQUES
GRECS.

Les traductions de M. & de Madame Dacier, celles de M. Boivin & du pere Brumoy sont d'un goût fort différent. Le premier a traduit deux tragédies de Sophocle, *Electre* & *Oedipe*. Cette traduction qui est en prose, parut en 1693. enrichie d'un grand nombre de remarques savantes qui découvrent en détail l'art & les beautés de ces deux pièces, mais dans lesquelles cependant de bons critiques trouvent plus d'érudition que de goût. Mon dessein n'est pas de rabaisser le mérite de M. Dacier à qui les belles lettres ont, selon moi, beaucoup d'obligation. Mais si je puis dire librement ma pensée, j'avouërai qu'en comparant la traduction que ce Savant a donnée de l'*Oedipe* & de l'*Electre*, avec la traduction des deux mêmes pièces faite par le pere Brumoy, Jésuite, j'éprouve plus de plaisir dans la lecture de celle-ci; il me semble que j'y sens davantage le génie de Sophocle, que le Poëte y est mieux peint, qu'il y est plus lui-même, si je peux m'exprimer ainsi. M. Dacier regardoit ces deux tragédies comme deux chefs-d'œuvre pour la fable & pour le sujet, pour

TRADUCTIONS DES POETES TRAGIQUES GRECS. les mœurs ou les caractères , pour les sentimens & pour la diction. Mais il doutoit qu'il fût possible d'approcher des beautés de cette dernière partie , & que notre prose pût exprimer assez bien le nombre & l'harmonie des vers Grecs. Le pere Brumoy a montré que son doute n'étoit pas aussi-bien fondé qu'il le pensoit , & qu'il n'y a rien d'impossible à une imagination vive & féconde , réglée par un goût exquis , & accompagnée d'une grande connoissance des deux langues.

Le travail de M. Dacier n'a pas été cependant inutile au pere Brumoy. Comme l'habile Académicien a fort bien démêlé dans sa préface sur l'Œdipe ce que l'histoire a fourni au Poëte , & ce que le Poëte y a ajouté , le second traducteur s'est contenté d'emprunter de cette préface l'idée qui y est donnée de cette tragédie de Sophocle. Mais dans ses notes il relève souvent bien des défauts qu'il a apperçus dans la première traduction. Ses réflexions sur l'original du Poëte Grec ne se rencontrent pas toujours non plus avec celles de M. Dacier. L'Œdipe de Sophocle a été regardé dans tous les tems jusqu'à nos jours , comme le chef-d'œu-

vre du tragique ancien ; & cette estime se trouve justifiée par les imitateurs & par les critiques mêmes de cet ouvrage. Cet objet fixe le pere Brumoy. Il recherche dans ses réflexions les causes de cet applaudissement , & en montre la vérité , en faisant voir que rien n'est plus régulier que cette pièce : que l'unité de lieu y est exacte & naturelle : que l'unité d'action ne l'est pas moins , & que celle de tems y est si scrupuleusement observée , qu'il n'a pas fallu plus de tems pour exécuter la chose que pour la représenter. Qu'il y a un fil inimitable qui lie les scènes les unes aux autres , & les moindres morceaux entre eux avec tant d'artifice , que si quelque chose en étoit détaché , tout s'écrouleroit comme un édifice voûté dont les pierres s'entresoutiennnent mutuellement. Que d'ailleurs le sujet de l'Œdipe est un des plus heureux qui ait pu être imaginé : c'est ce que le pere Brumoy démontre en développant avec beaucoup de sagacité toute l'ordonnance de cette pièce.

L'Auteur convient cependant qu'il y a quelques défauts dans cette tragédie , & il les fait sentir. M. Dacier n'en trouvoit qu'un ; c'est la supposition

TRADUCTIONS DE
POETES
TRAGIQUES
GRECS

TRADUCTIONS DES POETES TRAGIQUES GRECS. que fait le Poète, qu'Œdipe marié depuis si longtems avec Jocaste, a pû ignorer la mort de Laïus, ou ne l'a pas vengée s'il l'a sçu, en recherchant les auteurs de ce crime, & en les punissant. Ce défaut néanmoins est la source de tout le merveilleux de la pièce.

Le pere Brumoy est moins indulgent; il y trouve d'autres défauts, & ne les dissimule point. Mais il tâche de les excuser en partie sur la religion & les maximes des Grecs. Le destin y étoit regardé comme l'ame de tout ce qui se passe ici-bas; le dogme insensé de la fatalité étoit un point capital de leur religion; Sophocle a parlé conformément à ces idées qui étoient reçues, au moins du peuple.

Le pere Brumoy compare ensuite l'Œdipe de Sophocle avec celui de Senèque, le même sujet traité par Pierre Corneille, & la traduction Italienne de l'Œdipe du Poète Grec par M. Orsato Giustiniano. Cette traduction fut imprimée en 1585. à Venise. A cette occasion, l'habile Jésuite dit que la langue Italienne étant plus souple que la nôtre à se prêter aux graces & aux finesses Grecques, il n'est pas surprenant que les Italiens, qui n'avoient

point, dit-il, de tragédies considé-
 rables de leur fonds, ayant goûté celles
 que leurs bons Ecrivains ont traduit
 des Grecs. Mais cette remarque n'est
 pas tout-à-fait juste. La tragédie en
 Italie n'a pas fleuri par les traductions
 du Grec. Les deux plus anciennes tra-
 gédies Italiennes sont encore les plus
 estimées, la Sophonisbe du Trissin, &
 la Rémunda du Ruccelai. Dolce a été
 le premier qui ait traduit du Grec vers
 1545. mais avant lui l'Italie avoit plu-
 sieurs tragédies de l'invention des mo-
 dernes. On pourroit les citer si ç'en
 étoit ici le lieu. Du tems d'Orsato Giuf-
 riniano il y avoit plus de soixante tra-
 gédies inventées par les Poëtes Italiens,
 ou prises de l'histoire; mais revenons
 aux traductions du pere Brumoy.

TRADUC
 TIONS DE
 POETES
 TRAGIQUE
 GRECS,

Nous avons encore de la même plu-
 me la traduction d'Electre & celle de
 Philoctète. Le sujet de la première tra-
 gédie est la mort de Clytemnestre &
 d'Egiste fils de Thyeste. Clytemnestre
 après avoir fait mourir, de concert
 avec Egiste, son mari Agamemnon,
 s'étoit remariée avec le meurtrier. Ele-
 ctre, fille d'Agamemnon & de Cly-
 temnestre, &c. Orsète que la première
 avoit dérobé aux funérailles de sa mère &c

TRADUCTIONS DES POETES TRAGIQUES GRECS. d'Egiste, tuerent ensuite l'un & l'autre; ou plutôt Electre sollicita son frere à ce crime, & Oreste le commit. Les trois Poètes tragiques Grecs, Eschyle, Sophocle & Euripide ont traité le même sujet. Il y a quelque chose d'extrêmement choquant dans cette pièce; c'est l'horreur de voir un fils & une fille plonger le poignard dans le sein d'une mere. Le pere Brunoy dit que plusieurs raisons semblent un peu excuser Sophocle, l'ordre & la protection d'Apollon qui commande à Oreste, & le conduit; les mauvais traitemens que Clytemnestre & Egiste avoient faits souffrir à Electre, précédés de la mort cruelle de son pere; enfin la nécessité où le Poète met Oreste & Electre de vaincre par le plus horrible attentat, ou de mourir par vertu. Mais ni tout l'art du Poète, ni les crimes de Clytemnestre, ni même l'ordre absolu d'un Dieu, ne peuvent excuser un crime où toutes les loix divines & humaines sont violées, & ne pouvoient, ce semble, étouffer les cris de la nature dans les spectateurs, si on ne les suppose en même-tems dépouillés de toute humanité. Vous lirez avec plaisir le parallèle que le pere Brunoy fait de cette tragédie avec le

le même traité par Eschyle dans ses
Coëphores, & par Euripide dans son
Electre.

TRADUC-
TIONS DES
POETES
TRAGIQUES
GRECS.

La tragédie de Philoctete est une
pièce qui n'est point chargée d'événe-
mens. Il n'y a que sept ou huit situa-
tions principales qui font le grand res-
sort de plusieurs passions. A suivre le
goût de l'antiquité, on ne peut, dit le
pere Brumoy, reprocher à cette tragé-
die aucun défaut considérable. Tout y
est lié & soutenu ; tout tend directement
au but : c'est l'action même telle qu'elle
a dû se passer. Mais à en juger par
rapport à nous, le trop de simplicité
& le spectacle dominant d'un homme
aussi tristement malheureux que Philo-
ctete, ne peuvent nous faire un plaisir
bien vif. On n'aime point non plus les
fureurs de Philoctete contre les Dieux,
ni les maximes d'Ulysse si opposées à
la sincérité, quoique couvertes du beau
nom de politique.

La traduction de ces trois pièces
de Sophocle forme une partie du pre-
mier volume du théâtre des Grecs que
le pere Brumoy a donné en 1730.
L'Auteur s'est contenté de nous pré-
senter dans le second volume de son
ouvrage une analyse exacte des autres

TRADUC-
 TIONS DES
 POETES
 TRAGIQUES
 GRECS,

pièces de Sophocle. Il y joint seulement un parallèle de l'Antigone de ce Poëte avec celui de Rotrou, Poëte François qui a fait plusieurs pièces de théâtre que l'on estime encore ; & un autre parallèle des *Trachimiennes* ou de la mort d'Hercule, avec Hercule au mont Oëta, tragédie de Seneque, & Hercule mourant, autre tragédie de Rotrou.

M. Boivin croyoit comme le pere Brumoy, que la tragédie d'Œdipe étoit la plus belle de toutes les pièces de Sophocle. C'est en partie ce qui avoit engagé ce savant Académicien à en faire une traduction Françoisise qui n'a été imprimée qu'après sa mort en 1729. Elle est en prose, excepté tous les intermedes & tous les endroits où le Poëte a cru devoir employer le style dithyrambique : ceux-ci sont traduits en vers. M. Boivin avoit pour cet ouvrage une affection si grande, que malgré le dépérissément trop sensible de sa santé, il fit de nouveaux efforts pour le retoucher, & le mettre en état d'être donné au public. Il y réussit : nous en jouissons ; mais on prétend que l'Auteur abrégé ses jours par l'application que cette révision demandoit.

Dès 1718, il avoit lû dans l'Acadé-

mnie des belles lettres un discours où il examine la raison du titre de cette tragédie , le style de cette pièce , son économie , ses beautés , & dans lequel il discute les défauts que les critiques ont objectés contre cette production de Sophocle. Ce même discours sert de préface à la traduction même de l'Œdipe dans l'édition de 1729. On en a seulement retranché quelques passages d'Horace & de M. Despréaux , dont M. Boivin avoit fait usage , pour montrer que ce qui touche le plus dans un spectacle , où la vie & les mœurs des hommes doivent être représentées , ce sont les images naturelles & ressemblantes. Comme les deux dernières scènes de la tragédie d'Œdipe sont les moins exactes de toute la pièce , & par conséquent les plus critiquées , M. Boivin qui n'est pas du sentiment de ceux qui croient que ces deux scènes ne sont pas de Sophocle , puisqu'on l'y reconnoît à quelques traits , conjecture qu'il ne se sera trouvé qu'un seul exemplaire ou manuscrit original de cette tragédie , gâté & altéré dans les derniers feuillets , de façon qu'on n'aura pû en lire qu'une partie , d'où il sera arrivé qu'un homme versé dans la lecture de Sophocle , mais

TRADUCTIONS DES
POÈTES
TRAGIQUES
GRECS.

TRADUCTIONS DES POETES TRAGIQUES GRECS. un homme de mauvais goût, aura voulu remplir les lacunes, & substituer ses pensées & ses expressions à celles d'un si grand maître. M. Boivin présente cette conjecture sous l'idée la plus avantageuse, & l'on ne peut nier qu'elle ne soit au moins vraisemblable. Dans un article particulier, que l'on ne trouve qu'à la suite de la traduction d'*Oedipe*, il examine si dans cette pièce le chœur est une troupe de vieux sacrificateurs, ou si c'est tout le peuple représenté par les principaux citoyens. L'Auteur en s'écartant de l'opinion de M. Dacier qui avoit traité la même question, comme on le voit dans le troisième volume des Mémoires de l'Académie des belles lettres, décide, & me paroît le prouver, que dans l'*Oedipe* le chœur n'est point une troupe de sacrificateurs, mais que c'est tout le peuple représenté par une troupe d'honorables citoyens, qui ont part au gouvernement, & qui sont comme le conseil du Prince.

Sophocle a composé une autre tragédie intitulée *l'Oedipe Colonne*, c'est une suite de la première qui porte seulement le titre d'*Oedipe*, ou d'*Oedipe Roi*. L'une représente la chute d'un Roi dont

les malheurs se développent par la con-
noissance de plusieurs circonstances qu'il
ne peut découvrir sans perdre son re-
pos, & décheoit de l'état heureux dont
il jouissoit auparavant. L'autre repré-
sente la mort de ce Roi perfide, inces-
tueux malgré lui-même, & cependant
puni rigoureusement. C'est celle-ci que
l'on nomme *Oedipe Colone*, ou *Œdipe*
retiré sur une colline auprès d'Athenes,
parce que c'est le lieu de la scène. Le
pere Brumoy a donné une analyse de
cette pièce dans son théâtre des Grecs.

TRADUC-
TIONS DES
POETES
TRAGIQUES
GRECS.

Mém. de
l'Acad. des
belles lett.
t. 6. p. 385,

M. l'abbé Sallier avoit déjà commu-
nique à l'Académie des belles lettres ses
conjectures sur quelques passages de cet-
te tragédie altérés ou entièrement cor-
rompus par la faute des copistes; & de
savantes remarques sur la même pièce.
Je veux vous dire un mot de celles-ci,
que l'on a imprimées dans le tome 6.
des Mémoires de l'Académie que je
viens de vous nommer.

L'Auteur y examine trois choses : en
quel tems Sophocle a composé cette tra-
gédie, quelles ont été ses vûes, & quelle
fin il a eüe : Quel est le lieu de la sce-
ne, & si l'unité de lieu y est bien gar-
dée : Quel est le mérite de cette tragé-
die, & quel jugement on en doit por-

ter. Sur le premier point il décide, que
 Sophocle étoit très-avancé en âge lors-
 qu'il composa l'Œdipe Colonne. Le té-
 moignage de Ciceron y est formel. » So-
 » phocle, dit-il au livre second de son
 » traité de la vieillesse, composa des
 » tragédies jusqu'à une extrême vieil-
 » lesse : comme cette application parut
 » le détourner du soin de ses affaires ,
 » ses enfans l'appellerent en jugement
 » pour le faire interdire, & pour lui
 » ôter l'administration de son bien. Ce
 » bon vieillard n'opposa que ces paro-
 » les à l'accusation formée contre lui :
 » Si je suis Sophocle , je n'ai pas perdu
 » l'esprit, ou si j'ai perdu l'esprit, cer-
 » tainement je ne suis pas Sophocle.
 » Pour faire sentir cette vérité, & pour
 » détruire le préjugé que son grand âge
 » pouvoit jetter dans l'esprit des juges,
 » il leur fit la lecture de sa tragédie
 » d'Œdipe Colonne, qu'il venoit d'a-
 » chever. Ensuite il demanda si cet ou-
 » vrage paroïssoit être le fruit d'un gé-
 » nie que le tems eût affoibli. La pié-
 » ce fut reçue avec de grands applau-
 » dissemens : la décision ne fut pas dou-
 » teuse ; la prétention des enfans de So-
 » phocle fut rejetée.

A ce témoignage, M. l'abbé Sallier

ajoute une autre preuve tirée de l'examen même de l'Œdipe Colonne. On y reconnoît, dit-il, cette sorte d'éloquence qui convient si bien à la vieillesse : une grande douceur dans les vers, une exacte bienséance dans les mœurs & dans les sentimens, quelque chose de moins vif & de plus tranquille. Les chœurs n'ont pas cet enthousiasme, & ces emportemens qui l'élevent quelquefois jusqu'au ciel : on y voit un beau feu, mais il est réglé par une raison qui a atteint sa dernière maturité.

TRADUCTIONS DES
POÈTES
TRAGIQUES
GRÈCS.

Pour fixer plus particulièrement le tems où cette pièce a été composée, les vûes de Sophocle en la donnant, & la fin qu'il a eüe, M. l'abbé Sallier compare quelques traits de cette tragédie avec l'histoire de la République d'Athenes dans les dernières années de la guerre du Peloponèse, qui furent le tems de la composition de la tragédie d'Œdipe Colonne : & ce parallèle, dans lequel vous me dispenserez d'entrer ici, montre également que l'habile Académicien n'est pas moins versé dans la lecture de l'histoire Grecque que dans celle de Sophocle. Il développe avec la même sagacité tout l'art du Poète dans sa tragédie, & tout ce qu'il en dit

porte à faire estimer Sophocle. Rien encore de plus agréable que le détail aussi curieux qu'utile où il entre pour fixer le lieu de la scène d'Œdipe Colonne, & pour montrer par l'analyse de cette pièce, que l'on y reconnoît peut-être plus que dans aucune autre tragédie de Sophocle, cette merveilleuse simplicité d'action qui a été si fort du goût des anciens, & un des premiers préceptes qu'ils nous ont laissé. C'est pousser la modestie trop loin que de ne donner que comme de simples remarques une dissertation où tout est approfondi. Je crois que M. l'abbé Sallier a eu raison de dire en commençant, que la connoissance des rapports de cette tragédie avec l'histoire particulière de la République d'Athènes, & avec quelques autres circonstances, peut contribuer beaucoup à la faire bien connoître : Qu'une parfaite intelligence de ces ouvrages de l'antiquité termineroit bien des disputes, & épargneroit bien des reproches injustes, contre lesquels on est tous les jours obligé de défendre ces anciens Auteurs, & qu'enfin si ceux-ci étoient bien connus, on seroit plus touché des beautés qui s'y trouvent ; les défauts qu'on croit y appercevoir, dis-

paroîtroient, & les fruits qu'on retire-
toit du commerce de ces admirables
Ecrivains, seroient plus certains & plus
universels.

TRADUC-
TIONS DES
POETES

TRAGIQUES
GRECS.

Ces réflexions font aussi l'apologie
d'Euripide que quelques modernes ont
maltraité, faute de le bien connoître.
Ce Poète étoit l'émule de Sophocle.

« Les suffrages du public furent par-
tagés à leur égard, comme ils le sont
aujourd'hui parmi nous à l'égard des
deux Poètes qui ont fait tant d'hon-
neur à notre théâtre, & qui l'ont mis
en état de le disputer à celui d'Athe-
nes. » Je vous ai dit un mot du style
de Sophocle : celui d'Euripide est ten-
dre, touchant, & ses pièces sont rem-
plies de maximes excellentes pour les
mœurs & pour la conduite de la vie.
C'est ce caractère plus sententieux &
plus moral que celui de Sophocle, qui
a engagé le pere Thomassin à faire des
réflexions sur quatorze des dix-neuf tra-
gédies qui nous restent d'Euripide, à
nous montrer que ce sont des leçons
presque perpétuelles de vertu, & à y
faire voir même un grand nombre de
sentimens conformes à ceux qui sont
conservés dans les saintes Ecritures.
Mais, si l'on en croit M. Baillet, il est

Roll. hist.
anc. t. 12. p.
32.

Méth. pour
étudier les
Poët. tom. I.
part. I. c. II.
depuis le n°. 1.
jusqu'au 16.

plus aisé d'appercevoir ces moralités dans l'ouvrage du pere Thomassin que dans les piéces d'Euripide & des autres Poètes qui ont eu, dit-il, la malice de les couvrir de mille obscurités, d'en cacher souvent les avenues, & d'empoisonner même les dehors. » De

Traduc-
tions des
Poètes
tragiques
Grecs.
Jugem. des
Sav. t. 3. in-
4^e. p. 414.

» sorte, ajoute-t'il, qu'à moins d'être
» aussi sage & aussi expérimenté dans
» les belles lettres, la philosophie mora-
» le, & les saintes Ecritures, que le pe-
» re Thomassin, & quelques-uns des au-
» tres critiques de nos jours qui ont en-
» trepris d'expliquer les mysteres des
» fables, & de découvrir l'utilité qu'on
» peut retirer des anciens Poètes, il est
» rare, & difficile même qu'on puisse
» toujours pénétrer si avant. » Cela est
rare, on peut en convenir par une au-
tre raison qu'apporte encore M. Bail-
let, que la plûpart de ceux qui ne lisent
les Poètes que pour se divertir, & re-
paître leur imagination, se soucient peu
de s'arrêter à ce qu'ils y trouvent de
solide pour en profiter. Mais j'aurois de
la peine à avouer qu'il soit aussi diffi-
le que le dit le même critique, de tirer
cet avantage de la lecture de plusieurs
Poètes Grecs, & en particulier d'Eu-
ripide, où en effet la moralité est si fré-

quente qu'on l'a accusé d'avoir affecté
ce caractère sententieux & philosophe ,
& d'en être devenu moins bon Poète que
plusieurs de ceux qui ont écrit dans le
même genre & dans la même langue.

TRADU
TIONS D
POETES
TRAGIQU
GRECS.

Je vous en laisserai juger vous-même
par la traduction de celles des tragédies
d'Euripide qui ont été mises en Fran-
çois. Vous ne lirez pas avec beaucoup
de satisfaction celle de la tragédie
d'Hercule que Guillaume Bouchetel ,
sieur de Saffi , fit en rime Françoisé ,
& qui fut imprimée à Paris par Etienne
Roffet en 1550. Le traducteur étoit
Secrétaire d'Etat de François I. & de
ses Finances : il paroît qu'il n'ignoroit
pas la langue Grecque , & que sa tra-
duction lui attira les éloges de ses con-
temporains ; mais il étoit mauvais ver-
sificateur , & manquoit du vrai génie de
la poésie , quoiqu'en dise François Ha-
bert dans son *Epître à M. Meslin de
saint Gelais sur l'immortalité des Poètes
François* , où il parle ainsi de Bouchetel :

Melpomene le los ne voulut faire
De Bouchetel , le royal Secrétaire ,
Qui sçait si bien Euripide torner
En vers François , qu'on doit s'en étonner ,
Et lui daigna adjuger par exprès
Un verd chapeau de laurier ou cypres.

H vj

TRADUC-
IONS DE
OETES
RAGIQUES
IRECS.

La Croix du Maine dans sa bibliothèque dit que Jean Bouchet fait mention de ce traducteur dans ses Annales d'Aquitaine, & qu'il y raconte ses œuvres : mais j'ai perdu patience à chercher inutilement cet endroit des Annales. Bouchetel n'y est nommé que sous l'année 1549. & seulement pour dire qu'il fut un de ceux qui furent envoyés à Boulogne au nom de Henri II. Roi de France, pour traiter de la paix avec Edouard Roi d'Angleterre.

La même année 1550. Robert Etienne imprima une autre traduction en vers François de la même tragédie d'Hécube faite par Lazare de Baïf dont je vous ai déjà parlé plusieurs fois. Monsieur Menage dans ses Remarques sur la vie de Pierre Ayrault, p. 193. dit que cette traduction est en Latin : il s'est trompé. Baïf nous apprend dans son Epître dédicatoire au Roi Henri II. ce qui lui donna occasion de faire cette traduction. Le Précepteur de ses enfans leur faisoit expliquer cette tragédie. & ceux-ci en rendoient compte à leur pere, en traduisant cette piece en sa présence de Grec en Latin. La sublimité du stile de cette tragédie, la

gravité des Sentences que Baïf y trou-
 voit , lui firent naître l'envie de la
 mettre en notre langue , seulement
 pour exercer son esprit , & s'occuper.
 Il en lut dans la suite le commence-
 ment au Roi , qui étoit alors malade.
 Ce Prince en fut satisfait , & ordon-
 na à l'Auteur d'achever son ouvrage.
 Baïf obéit , & le Roi voulut qu'il fît
 imprimer cette traduction. On y trou-
 ve des vers de toute sorte de mesu-
 res , & en général fort mauvais. Il y a
 cependant des endroits , qui malgré les
 défauts de la versification & du stile ,
 se lisent encore avec une sorte de
 plaisir.

Le célèbre Etienne Pasquier dans ses
 épigrammes en vers Latins , parle avec
 éloge d'une traduction de l'Iphigénie
 d'Euripide faite en vers François par
 Thomas Sibilet , Avocat au Parlement
 de Paris , dont je vous ai fait connoître
 ailleurs l'*Art poétique*. Je vous ai dit
 aussi quelque chose , au même endroit ,
 du mérite de l'Auteur , homme sage ,
 & encore plus recommandable par sa
 vertu que par son érudition & son
 amour pour les lettres , comme tous ses
 écrits le témoignent. Sa traduction de
 l'Iphigénie fut imprimée à Paris en

TRADUC-
 TIONS DES
 POETES
 TRAGIQUES
 GRECS.

1549. par les soins de Gilles Corrozet.
 TRADUC- Sibilet n'y mit pas son nom, ou plutôt
 TIONS DES il ne se désigna que par les deux pre-
 POETES mieres lettres, T. S. ce qui fâche fé-
 FRAGIQUES rieusement du Verdier dans sa biblio-
 GRECS, theque, parce qu'il n'avoit pû deviner
 ce que signifioient ces deux lettres, &
 que sans une épigramme d'Etienne Pas-
 quier qu'il eut enfin, dit-il, le bonheur
 de rencontrer, il n'auroit pû nommer
 Sibilet pour Auteur de la traduction
 dont il s'agit. Cependant la Croix du
 Maine avoit découvert cette énigme
 prétendue, dans sa bibliotheque qui
 parut en 1584. un an avant celle de
 du Verdier.

La traduction de Sibilet est dédiée
 à Jean Brinon, Seigneur de Villenes,
 Conseiller au Parlement de Paris: L'Au-
 teur l'avoit entreprise pour *s'entretenir*
toujours, dit-il, *en quelque exercice de la*
poésie aux heures qui se pourroient ailleurs
pirement employer. Il y trouva beaucoup
 de difficultés, soit pour l'intelligence
 du texte original, soit pour bien ren-
 dre ce texte en notre langue; & sans
 les sollicitations de ses amis, il eût aban-
 donné l'ouvrage. On n'y eût pas beau-
 coup perdu. Euripide ne se reconnoî-
 troit guères assurément dans cette tra-

duction. Mais elle est singulière du côté de la versification, Sibiley y ayant employé toute sorte de mesures, même jusqu'à des vers de deux pieds, quelquefois jusqu'à des monosyllabes. Il vouloit que cette pièce présentât des modèles de toutes les especes de vers, & il y auroit aussi, dit-il, fait usage du rondeau, s'il eût pû l'y introduire. Ce mécanisme bizarre a dû lui coûter ; mais a-t'il dû plaire ?

TRADUC-
TIONS DE
POETES
TRAGIQUE
GRECS.

Si ces vieux traducteurs vous dégoûtent, contentés vous de converser avec le pere Brumoy qui nous a donné avec autant de fidélité que d'élégance, la traduction de quatre tragédies du même Euripide, sçavoir, Hippolyte, Iphigénie en Aulide, Iphigénie en Tauride, & Alceste ; & lisez avec soin les réflexions & les notes dont ce judicieux Ecrivain a orné & enrichi sa traduction. En lisant l'Hippolyte d'Euripide, vous verrez que cette pièce n'a rien de la galanterie qui domine dans la *Phedre* de M. Racine. Le Poëte Grec y fait parler & agir son héros selon ce qu'il étoit en effet. Voici encore d'autres différences que vous appercevrez entre ces deux tragédies. Racine pour amener l'épisode ou l'action subalterne, si fort à la

TRADUCTIONS DES POETES TRAGIQUES GRECS. mode sur notre théâtre, déguisé presque entièrement Hippolyte : celui-ci étoit un Philosophe, insensible aux traits de l'amour ; ainsi le peint Euripide. M. Racine au contraire le fait amoureux , & amoureux d'Aricie , fille de ce Pallas que Thésée , pere d'Hippolyte , avoit fait mourir par politique. De plus , le Poète François met sur le compte de la confidente de Phedre , le dessein d'accuser Hippolyte d'avoir eu pour sa belle-mere un amour aussi insensé que criminel ; au lieu que dans Euripide ; c'est Phedre elle-même qui accuse Hippolyte d'une passion dont elle sentoit seule les atteintes , & pour laquelle Hippolyte avoit toujours montré une vive , mais juste horreur.

Quoique la vérité des caracteres soit mieux observée dans Euripide que dans M. Racine , pour n'être pas choqué de ce qui fait le sujet principal de cette pièce dans l'un & l'autre Poète , il faut supposer , dit le pere Brumoy , dont j'abrege beaucoup les réflexions , que le système des anciens admettoit dans leurs prétendues Divinités de véritables indécentes , afin de favoriser leurs propres penchans , & qu'il faisoit un accord monstrueux d'une fatalité inconceva-

ble, avec un usage tel quel de la droite raison. En sorte que suivant cette double idée, Phedre leur paroïssoit en même-tems coupable & malheureuse ; malheureuse de se voir la proie de Venus : coupable d'écouter, ou d'avouer au moins une passion qu'elle ne devoit penser qu'à éteindre, puisque la divinité qui la forçoit d'aimer, ne la forçoit pas, quoiqu'en dise M. Racine, de céder à cet amour, ni de se deshonorer par un aveu qui la rendoit réellement criminelle. Le pere Brumoy a joint à ses réflexions sur l'Hyppolyte d'Euripide, d'autres réflexions qui ne sont pas moins sensées sur l'Hyppolyte de Seneque dont M. Racine ne dit rien, quoiqu'il ait puisé dans ce Poëte Latin plusieurs endroits qu'il a employés avantageusement.

TRADUCTIONS DES
POËTES
TRAGIQUES
GRECS.

L'Iphigénie en Aulide n'interresse pas moins que l'Hyppolyte : c'est le fameux sacrifice d'Iphigénie dont tant de Poëtes ont parlé si différemment. Euripide suppose que cette jeune Princesse, fille d'Agamemnon & de Clytemnestre, fut sauvée par Diane à qui on la sacrifioit, & transportée en Tauride, tandis qu'une autre victime tomboit sous le couteau sacré : idée qui paroît

TRADUC-
TIONS DES
POETES
TRAGIQUES
GRECS.

prise du sacrifice d'Abraham & de celui de Jephthé. C'est ce que le pere Brumoy fait sentir dans ses réflexions, où il dit aussi avec la liberté d'un sage critique, ce qu'il pense du même sujet mis en œuvre par Lodovico Dolce, Poète Italien, & par Rotrou & Racine qui ont écrit en notre langue.

Iphigénie en Tauride, la troisième tragédie d'Euripide traduite par le pere Brumoy, est une suite du sujet précédent. Iphigénie transportée en Tauride, y est consacrée au culte de Diane en qualité de Prêtresse. Selon la fable, nul des Grecs ne savoit le sort de cette Princeesse; & Oreste son frere, la croyoit morte sous le couteau de Calchas. Mais tourmenté par les furies après avoir tué sa mere Clytemnestre, il va dans la Tauride par l'ordre d'Apollon, pour enlever la statuë de Diane, & la porter en Attique. Il est arrêté. On veut l'immoler, suivant la barbare coutume de ce lieu contre les étrangers qui y abordoient; & il se trouve que la Prêtresse disposée à le sacrifier, est sa soeur, ce qui donne lieu à de belles surprises & à de grands événemens. Pylade, ami d'Oreste, veut mourir pour son ami; le sacrifice est dif-

fére; tous se sauvent avec la statuë.

Il est impossible, dit le pere Brumoy, de ne pas remarquer dans toute cette tragédie, un air de vérité particulier au goût Grec, qui consiste à persuader aux spectateurs que l'événement s'est réellement passé, comme ils le voyent sous leurs yeux, & qu'il n'a pû se passer autrement; ce que l'on ne peut dire, selon le même Ecrivain, de la plupart de nos tragédies Françaises, qui pour l'ordinaire nous laissent beaucoup plus d'admiration pour l'art du Poëte, quand elles réussissent, que d'impression de vérité à l'égard de l'action représentée.

Le traducteur n'a pas suivi ici la méthode qu'il a gardée dans ses réflexions sur les autres pièces de Sophocle & d'Euripide, de comparer les originaux Grecs traduits ou imités par les modernes, soit par les Italiens, soit par les François. L'Iphigénie en Tauride a été traduite en Italien par un ancien Ecrivain de cette nation, par Jean Rucellai vers 1524. sous le titre d'*Oreste*. Elle a été imprimée dans un recueil de tragédies publié en 1723. Cette traduction est très-remarquable par les changemens que Rucellai a faits à l'original.

TRADUCTIONS DE
POETES
TRAGIQUES
GRECS.

TRADUC-
TIONS DES
POETES
TRAGIQUES
GRECS.

La dernière pièce d'Euripide que le pere Brumoy a traduite, est celle d'*Alceste*. Le but de cette tragédie est de faire voir que la tendresse conjugale & l'hospitalité ne sont jamais sans récompense. Admete, Roi de Phere en Thessalie, doit mourir. Alceste, sa femme, meurt pour lui. Hercule vient, & arrache Alceste à la mort dont le Poète fait une divinité, & la rend à son mari. On voit dans cette pièce une morale des Grecs qui contredit entièrement nos idées. L'estime qu'ils avoient pour la vie, leur faisoit conclure que dans la nécessité du choix, s'il s'agissoit de la mort d'une jeune personne, ou d'une autre avancée en âge, l'ordre & le bon sens vouloient que celle-ci mourût au lieu de l'autre, fût-ce le pere pour le fils. De-là les reproches injurieux & poussés à un excès en tous sens condamnables, qu'Admete fait à son pere de ce qu'il n'a pas voulu mourir pour lui, & qu'il a laissé subir ce sort à Alceste. Hercule tient aussi dans un endroit de cette pièce des discours dignes d'un Epicurien, & l'on ne peut excuser Euripide de les mettre dans la bouche de ces prétendus héros.

Le P. Brumoy n'excuse pas ces dis-

cours qui font peu d'honneur aux Grecs qui les souffroient sur leur théâtre ; mais il tâche de justifier l'espece de comique qui se voit dans cette pièce , puisqu'il l'appelle *le naturel des mœurs , des tems & des lieux*. Il veut pareillement excuser les injures dont Admete accable son pere ; & sa raison est , que la Grece qui étoit polie , ne les a pas condamnées. Le savant traducteur est-il bien persuadé de la force de cette raison ? Tout ce qu'il dit sur ces deux derniers articles ne tiendrait-il pas un peu trop de la prévention naturelle aux traducteurs pour les Auteurs qu'ils traduisent ?

TRADUC
TIONS DE
POETES
TRAGIQUES
GRECS.

Les autres tragédies d'Euripide sont Electre , Hécube , Oreste , les Phéniciennes , Medée , Andromaque , les Suppliantes , ou les Argiennes , Rhéfus , les Troyennes , les Bacchantes , les Héraclides , Helene , Ion , & Hercule furieux. Le pere Brumoy n'a donné qu'une analyse de ces pièces , tant dans le premier volume de son théâtre des Grecs que dans le second. Mais outre le goût & l'exactitude qui caractérisent ces analyses , l'Auteur a traduit aussi quelque scene de plusieurs de ces pièces , afin d'en faire mieux connoître

TRADUC-
TIONS DES
POETES
TRAGIQUES
GRECS.

le génie. Dans des articles particuliers il compare de plus la Thébàide de Senèque , une partie de l'Antigone de Rotrou , la Thébàide , ou les freres ennemis de Racine, & la Jocaste de Lodovico Dolce , imprimée en 1549. avec les Phéniciennes d'Euripide : la Medée du Poète Grec avec la Medée de Senèque , celle de Pierre Corneille , & celle de l'Italien Lodovico Dolce , qui est de 1566. il auroit pû y ajouter la Medée de Monsieur de Longepierre : les Troyennes avec la Troade de Senèque ; & enfin l'Hercule furieux avec le même sujet traité encore par le Poète Latin que je viens de nommer. Il faut lire ces comparaisons dans l'ouvrage même du pere Brumoy : cette lecture m'a fait beaucoup de plaisir ; je craindrois d'affoiblir celui qu'elle ne peut manquer de vous faire éprouver , si je me contentois de ne vous donner qu'une idée de ces comparaisons , où le goût & la sagacité de l'Ecrivain se montrent dans tout leur jour.

Les Mémoires de l'Académie des belles lettres nous présentent beaucoup d'autres remarques qui ne sont ni moins utiles , ni moins satisfaisantes , & qu'il est bon aussi de lire si vous désirez de

prendre une idée vraie du génie d'Euripide, & du caractère de ses pièces. Mais je ne ferai presque que vous les indiquer. De ces remarques les unes expliquent plusieurs endroits difficiles d'Euripide, jettent de la lumière sur ceux qui sont obscurs, corrigent ceux que l'altération des manuscrits, l'ignorance ou la prévention des copistes ont corrompus. Les autres nous montrent l'art du Poète, nous dévoilent son génie, nous peignent son caractère, nous rapprochent des tems, des mœurs, des usages de l'ancienne Grece. Il y a de l'érudition dans tous ces écrits; plusieurs sentent la belle littérature, & en ont tout le goût. On doit savoir gré à ces savans Académiciens qui emploient leurs veilles à nous défricher le champ de l'antiquité, qui nous y font marcher avec agrément, après en avoir arraché avec beaucoup de soin les ronces & les épines.

TRADUC-
TIONS DES
POETES
TRAGIQUES
GRECS,

Je mets entre les remarques du premier genre toutes celles qui ont pour but de corriger quelques endroits du texte d'Euripide; ou de donner au moins d'heureuses conjectures pour faire parler raisonnablement cet ancien Poète, & tel qu'il est vraisemblable qu'il

TRADUCTIONS DES POETES TRAGIQUES GRECS. s'étoit exprimé lui-même. Vous trouverez beaucoup de corrections de cette nature dans le tome 5. des Mémoires de l'Académie des belles lettres. Elles sont le fruit des recherches & de l'érudition de MM. Sallier & Hardion ; & répandent beaucoup de jour sur quelques passages des deux Iphigénies, des Phéniciennes & de la tragédie de Rhé-fus. Elles redressent en même-tems les explications forcées que d'autres Savans avoient données à ces différens endroits des pièces d'Euripide ; & sont voir que si une grande érudition est nécessaire pour corriger heureusement le texte des anciens Auteurs , elle ne suffit pas toujours , & qu'il faut que cette érudition se trouve pour l'ordinaire unie avec beaucoup de goût & de sagacité. Ces savantes conjectures , ces judicieuses corrections de textes ne sont néanmoins que d'une médiocre utilité pour ceux qui ne sont point en état de lire les anciens Ecrivains dans leur langue originale ; & je crois que vous devés vous contenter de les parcourir. Mais voici d'autres pièces qui sont plus de votre ressort , & dont la lecture pourra vous satisfaire en vous instruisant.

Medée, Andromaque, Iphigénie,
Hippolite,

Hippolyte, Rhéſus, tous ſujets traités par Euripide, ſont l'objet des pièces dont je vous parle. Pierre Corneille & M. Dacier ont condamné le chœur de la tragédie de Medée : le premier dans *l'Examen de ſa Medée* ; le ſecond dans ſes *Remarques ſur l'art poétique d'Horace*. M. Hardion a cru pouvoir ſe diſpenſer de ſouſcrire à leur censure, & juſtifier Euripide. C'eſt l'objet d'un excellent diſcours qu'il lut dans l'Académie des inſcriptions & belles lettres, au mois de Janvier 1724. Medée retirée à Corinthe qui avoit pour Roi Créon, & répudiée par Jaſon ſon mari qui avoit épouſé Glaucé fille de Créon, ſe livre à toute ſa fureur, prend la réſolution de ſe venger ſur Créon & ſur ſa fille, ſur Jaſon & ſur ſes propres enfans, & en fait confidence au chœur qui eſt compoſée de femmes Corinthiennes : elle concerte même avec elles les meſures qu'elle croit les plus propres pour aſſurer l'exécution de ſon deſſein. C'eſt cette confidence faite à des femmes Corinthiennes, & à Corinthe même, que Corneille traite de contraire à toute vraie ſemblance, & que M. Dacier appelle une faute inexcusable dans Euripide.

TRADUCTIONS DES
POETES
TRAGIQUES
GRECS.
Mém. de
l'Acad. des
belles lettres
t. 8. p. 243.

M. Hardion au contraire s'étonne d'autant plus de cette censure , qu'il est certain qu'il n'y a rien qui appuie cette critique , ni dans Aristote qui a examiné en juge sévère les pièces du Poëte Grec , ni dans Aristophane qui a pris à tâche de le rabaisser , ni enfin dans les autres critiques de l'antiquité. Ce silence si général lui paroît un grand préjugé pour Euripide. Mais ce préjugé ne parle point seul en sa faveur. Il a encore pour lui plusieurs raisons fortes, dont la plûpart sont tirées des vûes qu'avoit le Poëte lorsqu'il composa sa tragédie , & dont il ne pouvoit s'écarter. Euripide ne vouloit pas seulement plaire aux spectateurs , ce qui lui étoit commun avec tous les autres Poëtes tragiques , il vouloit aussi faire sa cour aux habitans de Corinthe , qui avoient grand intérêt que le Poëte , dans l'action de sa tragédie , ne suivît pas exactement la vérité historique. C'est ce que M. Hardion prouve en se mettant , autant qu'il étoit possible , dans le point de vûe où pouvoient être les Atheniens & les Romains , lorsqu'on donna aux premiers la tragédie originale , & aux autres la traduction qu'Ennius en avoit faite.

Les raisons principales que le savant

Académicien développe dans son discours, sont : 1°. Que comme il passoit pour constant, que les enfans de Medée n'avoient pas été égorgés par leur mere, mais par les Corinthiens, ceux-ci ayant appris qu'Eu ripide se dispoisoit à traiter ce sujet, lui offrirent une gratification de cinq talens pour l'engager à rejeter sur Medée même le meurtre de de ses enfans; M. Hardion prouve cet accord par des autorités qui paroissent d'un grand poids. 2°. Que c'est en vertu de cet engagement qu'Euripide devoit supposer des liaisons de Medée avec les Corinthiens fondées sur la justice, le devoir & l'intérêt; & que c'est ce qu'il a voulu faire en formant son chœur de femmes Corinthiennes, qui ne paroissent tenir à Créon par aucun lien; qui ne sont touchées que de ce qui peut interresser Medée & sa famille; qui ont d'ailleurs pour elles-mêmes, une raison essentielle de désirer que le parjure de Jason, dont l'exemple étoit si pernicieux, fût sévèrement puni; & à qui par conséquent Medée pouvoit confier les secrets de sa vengeance, sans aucun danger d'être trahie. M. Hardion rapporte encore beaucoup d'autres raisons qui semblent toutes renverser

TRADUCTIONS
DES
POETES
TRAGIQUES
GRECS.

entièrement la critique de MM. Corneille & Racine : c'est au moins l'impression qu'elles ont fait sur moi : lisez ces discours , & jugés-en par vous-même.

Les trois discours du même Académicien sur l'Andromaque d'Euripide, ne méritent pas moins notre attention. Le premier roule sur la constitution générale de cette ancienne tragédie , & sur les allusions qu'Euripide paroît y avoir faites au gouvernement de la République d'Athènes : & les observations de l'Auteur le conduisent à découvrir l'année où l'Andromaque pouvoit avoir été représentée. L'analyse exacte qu'il donne de la pièce , suffit pour faire connoître les caractères des principaux personnages, leurs mœurs, leurs sentimens & leurs discours. Il s'arrête à montrer que cette tragédie est défectueuse , puisque la fable renferme deux actions très-distinctes , qui n'ont entr'elles qu'un rapport indirect ; qui sont même entièrement détachées l'une de l'autre ; que la mort de Néoptoleme n'est ni un effet , ni une conséquence de la jalousie d'Hermione contre Andromaque ; qu'Oreste en est seul coupable ; & que pour faire périr Néoptoleme , il n'a consulté que son propre ressentiment. M. Hardion

Traductions des Poètes Tragiques Grecs.
Mém. de l'Acad. de belles lettres
t. 8. p. 264.
276. t. 9. p. 36. & t. 10. p. 311.

ajoute que les Atheniens ont, sans dou- TRADI
TIONS I
POETES
TRAGIQ
GRECS.
te, apperçu cette double action dans
l'Andromaque; mais que cette tragé-
die a dû leur plaire d'ailleurs par la
beauté des caractères, par l'exacte ex-

pression des mœurs & des sentimens;
& plus encore par l'allusion ingénieuse
que le Poète paroît y faire depuis le
commencement jusqu'à la fin, à l'état
où se trouvoient entr'elles les deux Ré-
publiques d'Athenes & de Lacédémo-
ne, dans le tems de la représentation
de la tragédie. C'est ce qui me paroît
prouvé dans tout ce premier discours.

Dans le second, M. Hardion exa-
minant avec la même sévérité tout ce
qui regarde le chœur de l'Andromaque,
fait voir qu'Euripide n'y est pas exempt
de reproche. » Les chœurs, dit-il, n'é-
» toient pas restraints dans les tragédies
» Grecques, à chanter dans les inter-
» medes; ils parloient dans le cours des
» actes, & y jouioient le rôle d'un ac-
» teur. Le principal d'entr'eux portoit
» ordinairement la parole au nom de
» tous, & ils ne devoient rien dire dans
» les scènes, ni dans les entre-actes,
» qui n'eût un rapport direct à l'action.
Comme ils représentoient la meilleu-
re & la plus saine partie du public, «

TRADUC-
TIONS DES
POETES
TRAGIQUES
GRECS.

& qu'ils n'étoient point entraînés par les passions qui agitoient les principaux personnages, ils étoient en état de porter un jugement libre & éclairé des actions qui se passoient sous leurs yeux, & leurs fonctions devoient être naturellement de s'entremettre pour rétablir le calme dans les esprits; de rappeler à la vertu & à la droite raison, ceux qui s'en écartoient; de soulager les malheureux qui souffroient injustement; d'implorer en leur faveur la protection des Dieux, d'intercéder pour leur délivrance; de fléchir par leurs remontrances & par leurs prières la dureté de leurs persécuteurs; & de leur inspirer des sentimens de religion, de justice & d'humanité. Le rôle du chœur étoit aussi en quelque façon celui du Poète même; il pouvoit y placer commodément les maximes de morale ou de politique qui naissoient du fonds de son sujet, & qui pouvoient convenir aux circonstances du tems où il composoit la tragédie; par-là les Poètes dramatiques trouvoient le moyen d'insinuer à leurs spectateurs des préceptes utiles pour leur conduite, en même-tems qu'ils les amusoient par les charmes d'une

» ingénieuse fiction. Leurs préceptes
 » pouvoient faire d'autant plus d'im-
 » pression, qu'ils ne les présentoient que
 » d'une manière indirecte. Et il falloit
 » pour cet effet, que les discours & les
 » moralités du chœur n'eussent rien de
 » vague, ni d'étranger à l'action. » Or
 c'est cette regle qui n'est pas exactement
 observée dans le chœur de l'Androma-
 que. Souvent il rebat les mêmes pen-
 sées avec une affectation qui devoit avoir
 quelque chose de bien insipide & de bien
 importun, si elles n'eussent eu leur ap-
 plication à quelques abus dont il vou-
 loit insinuer la réforme. Mais quels
 étoient ces abus ? Pourquoi en particu-
 lier ces maximes que le Poëte fait si
 fréquemment débiter par le chœur sur
 l'inconvénient d'avoir deux femmes ?
 Plusieurs anciens suivis par de fameux
 critiques modernes, ont cru qu'il y avoit
 eu une loi à Athenes qui permettoit la
 Bigamie ; que Socrate avoit eu en effet
 deux femmes en même-tems, que sentant
 l'inconvénient de l'exécution de cette
 loi, Euripide vouloit insinuer que l'on
 en demandât la révocation. M. Har-
 dion traite tout cela de chimere ; &
 selon moi, il le prouve ; & donne aux
 maximes d'Euripide une autre explica-

TRADU-
 TIONS I
 POETES
 TRAGIQU
 GRECS.

tion qui paroît plus fondée. Mais sur
 cela je vous renvoye à sa dissertation.
 Son troisiéme discours sur l'Andro-
 maque , est un recueil d'observations qui
 consistent , pour la plus grande partie ,
 en corrections de passages de cette tra-
 gédie d'Euripide. L'Auteur les a tou-
 tes tirées , à l'exception d'une seule ,
 d'un manuscrit de la Bibliothèque du
 Roi qui peut avoir environ 700. ans :
 il en a choisi avec soin les leçons qui lui
 ont paru ou nécessaires , ou du moins
 meilleures que celles des imprimés ; & il
 les suit dans l'ordre même de la tragédie ,
 ce qui est la seule liaison que l'on puisse
 donner à des observations de ce genre.

Vous aurés remarqué en lisant la pre-
 miere dissertation du savant Académi-
 cien sur l'Andromaque , qu'il a évité
 de comparer cette pièce avec le même
 sujet traité par M. Racine , & de pro-
 noncer entre le Poëte Grec & le Poë-
 te François. Sa raison est que ces deux
 tragédies n'ont rien de commun que le
 titre ; & que M. Racine a cru devoir
 s'écarter de la route qu'Euripide avoit
 prise ; parce que la plûpart de ses spec-
 tateurs ne connoissoient guéres Andro-
 maque que pour la veuve d'Hector &
 la mere d'Asfianax ; qu'ainsi il pouvoit

douter qu'ils vissent avec plaisir cette veuve d'Hector , traitée en esclave par un vainqueur fier & insolent ; obligée par son état de se soumettre à ce qu'il y avoit de plus cruel & de plus humiliant pour une princesse ; & réduite enfin à craindre pour la vie d'un fils qu'elle avoit eu de Néoptoleme son maître. M. Racine a dû se conformer , dans la maniere dont il a traité son sujet , au génie & au goût de son siècle. On pourroit seulement désirer , dit M. Hardion, qu'il eût donné au caractère d'Andromaque , plus de noblesse , plus de courage & plus de fermeté ; & que celui de Pyrrhus fût un peu plus ressemblant au portrait que Virgile a fait de ce Prince d'après les Poètes Grecs , dans le passage même où le Poète François nous dit qu'il a pris l'action de sa tragédie.

M. Racine le fils convient à peu près des mêmes choses dans ses réflexions sur l'Andromaque d'Euripide , & sur l'Andromaque de M. son pere. Il avoue qu'il n'est pas possible d'examiner la pièce du Poète François par une comparaison suivie avec l'original ; & le but de ses réflexions est seulement de montrer que si M. Racine eût vécu dans Athenes , il eût fait l'Andromaque

TRADUCTIONS DES
POÈTES
TRAGIQUES
GRECS.

Mém. de
l'Acad. des
belles lett.
t. 10. p. 312.
& suiv.

d'Euripide ; & que si Euripide eût vécu parmi nous , il eût fait l'Andromaque de Racine. Pour le prouver M. Racine le fils donne en peu de mots , mais avec beaucoup d'exactitude , le plan de la tragédie Grecque ; & chemin faisant il sème des réflexions qui paroissent fort judicieuses sur l'injustice que l'on fait aux anciens de les juger sur nos mœurs , notre génie , nos usages. Cette analyse jette un grand jour sur la pièce du Poète Grec , & même sur quelques points particuliers de l'histoire de son tems.

J'en dis autant des comparaisons de l'Iphigénie , & de l'Hippolyte d'Euripide avec les mêmes sujets traités par l'Euripide moderne , comparaisons d'autant plus frappantes que le Poète François a presque suivi le Poète Grec pas à pas , surtout dans son Iphigénie. Ces deux écrits de M. Racine le fils sont marqués au meilleur coin. On y voit une égale connoissance du génie de la tragédie Grecque & de la nôtre. S'il donne quelquefois l'avantage au Poète François sur le Poète Grec , c'est toujours en avouant qu'Euripide est le maître , parce que la principale gloire , qui est celle de l'invention , lui appartient. On trouve d'ailleurs dans ces compa-

raisons quantité de réflexions fort solides sur les avantages & les effets de la poësie , sur la critique , & sur la maniere de bien entrer dans l'esprit des anciens Ecrivains , quand on les lit. Peut-être aurai-je encore lieu de vous parler de ces parallèles de M. Racine le fils , lorsque je vous entretiendrai des tragédies de son illustre pere ; & c'est une raison pour moi de ne pas vous en dire ici davantage.

On a encore attribué à Euripide une tragédie intitulée , Rhesus : quelques Savans la donnent à Sophocle ; & d'autres prétendent qu'elle n'est ni de l'un , ni de l'autre. M. Hardion qui a pé-
ibid. t. 10
p. 323
suly.
 les raisons des modernes qui ont traité ce point de critique , & qui l'a examiné après eux , croit que la tragédie de Rhesus , Roi de Thrace , n'est ni de Sophocle , ni d'Euripide , mais d'un Poète postérieur qui les ayant bien étudiés , avoit emprunté d'eux les expressions dont il avoit eu besoin. Les défauts de cette pièce sont une des raisons qui l'empêchent de la donner à Sophocle , le plus régulier & le plus judicieux des Poètes tragiques , ni à Euripide , moins exact , à la vérité , & moins régulier dans la conduite & dans la disposition

de ses sujets , mais qui est d'ailleurs ; selon le témoignage de toute l'antiquité , le plus tragique des Poètes , c'est-à-dire , le plus pathétique & le plus touchant. Une autre raison tirée d'un endroit de la pièce dont il s'agit , c'est la menace que Terpsicore y fait aux Athéniens , de ne leur donner à l'avenir aucun autre Philosophe ; cette menace est un reproche secret que leur fait le Poète d'avoir fait mourir Socrate , & de s'être rendus indignes du présent que le ciel leur avoit fait en sa personne : or Socrate ne mourut que cinq ans après Sophocle , & six ans après Euripide. La tragédie de Rhesus n'est donc ni de l'un , ni de l'autre de ces deux Poètes. Mais en quel tems a-t'elle dû être composée ? M. Hardion conjecture qu'elle a été représentée dans les trente années ou environ qui se sont écoulées depuis l'expulsion des tyrans , jusqu'au tems où Isocrate a composé son panégyrique ; & c'est sur la même pièce en question qu'il fonde ses conjectures. Le sujet de cette tragédie a été tiré tout entier du dixième livre de l'Iliade , ou plutôt elle n'est autre chose que le récit de ce dixième livre mis en action. M. Hardion le prouve encore en donnant une analyse

de cette tragédie ; & sa dissertation sur ce sujet paroît excellente. Vous la trouverez dans les Mémoires de l'Académie des belles lettres, tome 10. Dans le volume précédent le même Académicien a fait part au public de plusieurs corrections importantes de quelques passages de la même tragédie de Rhéfus. Ces corrections sont tirées de deux manuscrits de la Bibliothèque du Roi, qui ne sont pas néanmoins d'une grande antiquité, le plus ancien ne paroissant pas avoir plus de 300. ans.

TRADUC-
TIONS DES
POÈTES
COMIQUES
GRECS.

CH A P I T R E V.

Des Traductions des Poètes Comiques Grecs.

L Es Grecs n'ont eu qu'un petit nombre de Poètes comiques qui nous soient connus ; & à l'exception du Cyclope d'Euripide, qui ressemble plus cependant à une farce qu'à une comédie, je ne sçai que le seul Aristophane dont il nous reste des ouvrages entiers, encore n'en avons-nous que la moindre partie. De plus de cinquante comédies que ce Poète avoit composées, onze seulement sont parvenues jusqu'à nous.::

TRADUC-
TIONS DES
POETES
COMIQUES
GRECS.

Mém de
Trév. Févr.
1711.

& c'est même trop, si l'on fait attention à l'abus que ce Poète a fait de son esprit, & aux mauvais effets que la lecture de ses pièces est capable de produire. Comme un honnête homme, & plus encore un chrétien, ne se propose pas dans ses études d'apprendre à médire & à dire de bons mots, & que c'est néanmoins presque tout le fruit qu'on peut tirer des écrits d'Aristophane, il semble que la lecture de ce Poète devroit être absolument rejetée. Qu'il soit d'ailleurs admirable pour l'élocution, & un grand maître de l'éloquence Attique, puisqu'il l'a presque partout dégradée en exprimant des choses basses & obscènes, il n'en mérite que plus d'indignation & de mépris. Je n'ignore pas ce que l'on a si souvent répété, que S. Jean Chrysostome avoit lu plusieurs fois cet ancien comique pour former son style. C'est une décision avancée sans aucune preuve; l'on ne persuadera jamais que ce saint Docteur, qu'on voit si déclaré contre le théâtre & les spectacles profanes, ait appris d'un Comédien sans pudeur, à louer la vertu, & à décrier le vice. Son éloquence toujours grave & sérieuse, n'admet ni la plaisanterie, ni la malignité de la satire; & tout le sel qu'el-

le employe est celui de l'Evangile. Son style coule sans affectation du dialecte Attique, & l'on n'y trouve rien qui sente Aristophane.

TRADUC-
TIONS DE
POETES
COMIQUES
GRECS.

Je conviendrai cependant que tous ceux qui ont parlé du Poëte Grec, n'en ont pas eu une idée si défavantageuse. M. Baillet dans ses jugemens des Savans sur ce Poëte, a recueilli avec soin les sentimens de plusieurs critiques qui en ont pensé plus favorablement. Le pere Thomassin, de l'Oratoire, croit que l'on peut en tirer beaucoup d'instructions utiles. Rien n'égale les éloges que lui ont donnés Mademoiselle le Fevre, depuis Madame Dacier, M. Boivin, & quelques autres : & j'avouë moi-même qu'il y a plusieurs piéces d'Aristophane qui méritent au moins une partie de ces éloges; ce sont celles qui ont été traduites en notre langue : *le Plutus, les Nuées, les Oiseaux.*

Jugem. de
Sav. t. 3. in
4°. p. 411
& suiv.
Méth. d'éru.
dier les Poët
l. 1. c. 12. n
12. & suiv.

Claude Binet dans la vie de Pierre de Ronfard, dit que ce Poëte s'étoit exercé dans sa jeunesse à traduire le *Plutus* en notre langue, & que cette piece fut représentée alors au College de Coqueret. Il ajoute que *ce fut la premiere comédie Françoisse jouée en France.* Cette traduction est en vers François, & il nous en

TRADUC-
TIONS DES
POETES
COMIQUES
GRECS.

Tho nass. ib.
p. 57 l.

reste un fragment qui contient le premier acte & une partie du second : on l'a imprimé dans le tome second des Œuvres de Ronsard de l'édition de 1623. *in-folio*. Mais on ne connoît aujourd'hui que la traduction de Mademoiselle le Févre, qui y a joint celle des *Nuées*. Cette traduction qui est en prose, parut en 1684. Dans le *Plutus*, Aristophane dit que ce Dieu des richesses ayant au commencement la vûë bonne, ne s'attachoit qu'aux justes. Jupiter le rendit aveugle, & depuis, les richesses furent indifféremment le partage des bons & des méchants, mais plus encore celui des derniers. On prit dessein de faire recouvrer la vûë à Plutus. Penie ou la Pauvreté s'y opposa, & fit voir que la Pauvreté étoit la maîtresse des arts, des sciences & des vertus, qui courroient risque de se perdre si tous les hommes étoient riches. On ne la crut pas, ou l'on feignit de ne la pas croire. Plutus amené dans le temple d'Esculape y recouvre la vûë, & deslors les temples & les autels des autres Dieux, ceux même de Jupiter, furent abandonnés; on ne trouva presque plus personne qui voulût sacrifier à d'autres qu'à Plutus.

La comédie intitulée, *les Nuées*, est

moins dans le genre moral. C'est une violente satire contre Socrate & tous les partisans de sa philosophie. Le dessein du Poète est de persuader aux Athéniens que le premier corrompoit la jeunesse, & qu'il reconnoissoit d'autres dieux que ceux des Athéniens. Le succès de cette pièce fut si grand que les Athéniens surpris & charmés de sa beauté, sans attendre qu'elle fût achevée de représenter, ordonnerent que le nom d'Aristophane seroit écrit au-dessus des noms de tous ses rivaux. Elle fit même une si grande impression sur leur esprit qu'il en coûta peu après la vie à Socrate.

TRADUC-
TIONS DES
POETES
COMIQUES
GRECS.

Mademoiselle le Fevre, dans la préface qu'elle a mise au-devant de la traduction de ces deux pièces, explique plus au long le sujet de l'une & de l'autre; elle en donne l'analyse, & répète en vingt façons différentes les éloges qu'elle croit devoir leur être dûs. Les termes de très-beau, d'admirable, de divin, ne sont point épargnés. Selon elle, il faut être insensible pour ne point être épris des rares beautés de ces comédies; il faut être dépourvu de goût pour ne les point admirer; ce qui la jette dans une digression sur le goût qui paroîtra peut-être à d'autres un peu dé-

TRADUC-
TIONS DES
POETES
COMIQUES
GRECS.

Nicer. mém.
t. 3. p. 142.

placée. Elle avoit en particulier une affection si extrême pour la comédie des Nuées, qui n'est pourtant point exempte d'obscénités, & où les principes d'irréligion ne sont pas rares, qu'elle veut nous faire croire qu'elle l'a lûe deux cens fois, & qu'elle y a toujours goûtée un nouveau plaisir. Un critique dit à cette occasion que peut-être quelques personnes regarderont cela plutôt comme une marque de sa prévention pour les ouvrages de l'antiquité, que comme une preuve de l'excellence de la pièce. Pour moi je n'ai lû cette comédie qu'une seule fois : j'y ai trouvé du génie, de l'invention, quelques endroits même dont on peut tirer des maximes utiles pour la direction des mœurs. Mais elle m'a donné une fort mauvaise idée du cœur d'Aristophane, & je n'ai pu oublier, comme Mademoiselle le Fevre, l'aversion & l'horreur qu'on ne peut s'empêcher d'avoir pour le Poète, « de ce qu'il a si vilainement abusé de son esprit pour couvrir la vérité des plus noires couleurs du mensonge, & pour perdre un homme, tel que Socrate, qui étoit la sagesse même, & le plus grand ornement des Athéniens. » Il y a d'ailleurs des bouffonneries dans cette

pièce qui m'ont paru plus dignes d'un

Tabarin que d'un homme qui veut peindre la nature. Le Plutus n'en est pas exempt non plus : mais il y en a moins ; & comme je vous l'ai déjà dit, cette comédie me paroît l'emporter de beaucoup sur l'autre du côté de l'utilité.

TRADUCTIONS DES
POETES
COMIQUES
GRECS.

La savante traductrice tâche de justifier dans ses longues remarques les défauts de ces deux pièces ; elle voudroit même les convertir en beautés ; j'admire son érudition : mais ses raisons ne me frappent pas toujours également. Il faut lire néanmoins ces remarques , de même que la préface dont je vous ai parlé , si vous désirez de bien connoître ses sentimens sur Aristophane. Comme ce Poète est en quelque sorte l'Historien de son siècle, Historien d'anecdotes d'Etat dont plusieurs méritent d'être connues, & que de plus , en qualité de Poète , il est le seul dont on puisse tirer l'idée de la comédie de son tems ; cette préface & ces remarques jointes à la lecture des pièces mêmes , vous conduiront aussi à faire ces découvertes , si cette connoissance vous paroît utile , & qu'elle ne puisse vous nuire.

La comédie des Oiseaux , dont M. Boivin le cadet a donné , partie en vers

TRADUC-
TIONS DES
POETES
COMIQUES
GRECS.

& partie en prose, une traduction Française, imprimée depuis sa mort en 1729. est d'un caractère singulier, & peu conforme aux idées de notre siècle. Le sujet en est bizarre, dit le traducteur dans sa préface. Les acteurs sont pour la plupart des oiseaux. Le théâtre représente une ville bâtie en l'air. Tout y est prodige, & comme dit un des acteurs, les choses que l'on y raconte ont plus l'air de fable que de vérité.

M. Boivin, dans sa préface qui avoit déjà paru dans le tome 4. des Mémoires de l'Académie des belles lettres, croit que l'on peut cependant justifier en quelque façon le choix du sujet & des personnages; & il tâche lui-même d'en faire l'apologie. Il la fonde sur les mœurs, le gouvernement & la religion des Athéniens. Le goût de ce peuple étoit délicat, mais ses mœurs étoient fort corrompues; il avoit du génie, mais ses manières étoient très différentes des nôtres. Chaque siècle, chaque pays a les siennes. Il n'est donc pas étonnant que ce qui plaisoit aux Athéniens, nous paroisse puéril, ridicule même, ou indécent. Les oiseaux étoient regardés par les payens comme ayant en eux quelque chose de divin. On croyoit

qu'ils avoient commerce avec les Dieux.

La science des augures qui faisoit partie de la religion , n'avoit pour objet que les oiseaux , dont elle consultoit le vol , & dont elle observoit tous les mouvemens avec beaucoup d'attention.

Le peuple d'Athenes , pour qui Aristophane écrivoit , étoit plus imbu qu'aucun autre , de ces superstitions. Des oiseaux pour personnages d'une comédie , ne leur sembloient donc pas hors de la vraisemblance. Je le veux croire , quelque extravagant que cela paroisse , & quoiqu'il soit difficile de se persuader que ces opinions insensées fussent cruës sérieusement , du moins par les gens qui avoient l'esprit un peu cultivé. Mais comment accorder avec cet amour des superstitions les plus plus grossières , le plaisir que le peuple d'Athenes prenoit à voir représenter une pièce aussi contraire à la religion reçue & professée extérieurement , que l'est celle des oiseaux ? M. Boivin dit que c'est que le vulgaire des payens avoit une idée peu avantageuse des Dieux & de la religion. Ils croyoient , dit-il , être en droit d'insulter leurs Dieux , de les menacer , de leur faire des reproches , lorsqu'ils ne leur étoient pas favorables. Ce vulgaire

TRADUCTIONS DES
POETES
COMIQUES
GRECS.

re avoit donc en même-tems de la religion, & n'en avoit point. N'y auroit-il pas là un peu de contradiction ?

TRADUCTIONS DES
POETES
COMIQUES
GRECS.

La conduite d'Aristophane étoit plus suivie : *il ne semble pas seulement*, comme le dit M. Boivin, il est clair, qu'en faisant cette comédie, il a voulu se moquer des Dieux & des hommes. C'est une satire continuelle de la religion, des mœurs & du gouvernement des Atheniens : & c'est le même esprit, du moins par rapport à la religion, qui règne dans presque toutes les pièces d'Aristophane. Je n'en excepte pas entièrement le *Plutus*. M. Boivin pouvoit le dire d'autant plus affirmativement, que cet esprit d'irréligion paroît dans l'analyse même que ce Savant donne de la comédie des oiseaux.

Quant à la traduction qu'il a fait de cette pièce, il ne prétend pas la donner comme une version littérale, & d'une fidélité scrupuleuse. Il croit cependant qu'avec le secours des notes dont il l'a accompagnée, elle fera entendre suffisamment le texte original. Ces notes sont courtes, en assez petit nombre, & seulement dans les endroits où elles paroissent nécessaires. En quoi je trouve M. Boivin plus loüable que

tant d'autres commentateurs des anciens , qui semblent prendre plaisir de se décharger dans leurs notes de toute leur érudition , sans trop se mettre en peine de l'emploi que l'on en doit faire , & qui souvent , malgré cette profusion , ne touchent point , ou ne touchent que trop légèrement à ce qui exigeroit plus de discussion.

TRADUCTIONS DE
POETES
COMIQUES
GRECS.

Quoique M. Boivin eût fait voir dans sa préface sur la comédie des oiseaux , que les règles du théâtre , & en particulier celles qui regardent les trois unités , étoient observées dans cette pièce , il a jugé à propos de revenir encore sur ce point de critique dans un dialogue imprimé à la suite de sa traduction , & adressé à M. de Valincour , alors Secrétaire général de la Marine , & des commandemens de M. le Comte de Toulouse. Mais le but principal de ce dialogue , où l'art & la délicatesse que demande ce genre d'écrire ne se font sentir que médiocrement , c'est de tourner en ridicule ceux qui dépriment les anciens pour élever les modernes au-dessus d'eux. L'Auteur feint que l'ombre de l'abbé Massieu , avec qui il avoit été lié particulièrement , lui apparoît , & qu'après l'avoir exhorté à

TRADUC- faire part au public de sa traduction de
TIONS DES la comédie des oiseaux , elle lui rend
POETES mot pour mot un entretien qu'avoient
COMIQUES eu ensemble dans l'autre monde *Aristo-*
GRECS. *phane & l'abbé des dialogues de M. Per-*
rault. L'abbé y soutient le même ca-
 ractere dont M. Perrault avoit jugé à
 propos de le revêtir. Ennemi des Au-
 teurs Grecs , & même de leur langue ,
 il déclame encore contre Homere & ses
 partisans ; il accuse Pindare d'être inin-
 telligible , & renvoye au collège l'étu-
 de des anciens. Aristophane lui deman-
 de à son tour quel jugement il porte
 de ses comédies , & surtout *laquelle a*
eu le malheur d'être ou sifflée , ou approu-
vée. L'abbé lui répond , que c'est la co-
 médie des oiseaux , qu'il traite de chef-
 d'œuvre d'extravagance. Cette répon-
 se engage plus avant la conversation.
 L'abbé commence l'analyse de cette
 pièce , & parcourt ensuite les défauts
 qu'il a cru y voir *en la lisant* , à ce qu'on
 lui fait dire , *dans la traduction Française*
d'un jeune écolier. Aristophane fait l'a-
 pologie de son ouvrage , ou plutôt la
 fait faire par son scholiaste qui parle
 beaucoup plus que le Poète , & plus
 longuement , en répétant la plus gran-
 de partie de ce que M. Boivin avoit
 déjà

déjà dit dans sa préface , & souvent dans les mêmes termes. Ce n'étoit pas trop la peine de faire parler les morts.

TRADUC-
TIONS DE
POETES
COMIQUES
GRECS.

Les différens écrits dont je viens de vous donner une légère idée , sont utiles , nécessaires même , pour vous faire connoître Aristophane , c'est-à-dire , sa personne & ses ouvrages ; mais ils ne suffisoient pas. Il faut y joindre le troisième volume du théâtre des Grecs par le pere Brumoy , où ce sujet est si bien développé , que je ne sçai pas s'il peut encore rester quelque chose à désirer. Je vous ai parlé ailleurs du discours sur la comédie Grecque , qui est dans ce troisième volume , par rapport à ce que l'on y trouve de didactique. Vous pouvés y revenir pour savoir les sentimens du savant Jesuite sur la personne & les œuvres d'Aristophane , sur les partisans de ce Poète & ses critiques , sur ce qu'on doit penser du sentiment des uns & des autres. L'Auteur prépare ensuite son lecteur à ce qu'il croit qu'on peut lire d'Aristophane , par des observations nécessaires , & par les fastes de la guerre du Peloponèse , à laquelle presque toutes les pièces du Poète Grec font de fréquentes allusions. Dans les détails des pièces , le pere Brumoy explique

TRADUC-
TIONS DES
POETES
COMIQUES
GRECS.

tous les événemens historiques avec tous leurs rapports qui méritent d'être expliqués. Il traduit aussi tout ce qui peut être traduit ; mais surtout il donne de chaque pièce des analyses exactes , autant que les sujets peuvent le permettre , pour en déduire quatre systèmes qu'il regarde comme essentiels ; sur le caractère de la comédie ancienne , sur le gouvernement & les vices des Athéniens , sur ce qu'on peut penser des sentimens d'Aristophane touchant Eschyle , Sophocle & Euripide ; enfin sur les railleries qu'il fait des Dieux. Ces quatre systèmes résultent de la lecture des pièces , & se trouvent réunis en abrégé dans un autre discours que le pere Brumoy donne comme une *Conclusion générale*. Enfin il a tâché de ne rien omettre pour faire connoître à fonds Aristophane , le tour de ses railleries , ses beautés , ses défauts , ses peintures allégoriques , & surtout celles du peuple Athénien. C'est ce qu'il promettoit lui-même , lorsqu'il annonça son ouvrage au public , & c'est ce que le public a vu avec satisfaction qu'il avoit exécuté. Je ne puis que vous indiquer toutes ces pièces : une courte analyse ne pourroit contenter votre curiosité par rapport à un

ouvrage où rien n'est à perdre , parce
 que tout respire le goût de la littérature la plus exquise. La seule comédie
 des oiseaux, de la manière docte & plausible dont le pere Brumoy explique cette ingénieuse allégorie , m'arrêteroit longtems, si je voulois vous développer tout ce que le judicieux Ecrivain dit sur cette matiere. Je ne vous ferai part que de la raison qu'il rapporte pour montrer qu'il n'a pas dû traduire d'Aristophane plus que ce qu'il en a traduit.

« Nulle plume, dit-il, fût-elle payenne & cynique , n'oseroit produire au grand jour les horreurs que j'ai dérobées aux yeux des lecteurs : & loin d'en regretter le moindre trait, de ce silence nécessaire on concluera aisément quel étoit le libertinage d'esprit, & quelle étoit la corruption du cœur qui regnoit parmi les Athéniens. Si l'on permet au bon goût de ne pas détruire entièrement ce que le tems & la barbarie ont épargné , la religion & la probité ne permettent pas d'en faire parade. » Ces réflexions font honneur au pere Brumoy.

Son système touchant les plaisanteries presque continuelles d'Aristophane sur les Dieux , paroît souffrir quelques difficultés.

TRADUC-
TIONS DES
POETES
COMIQUES
GRECS.

M. Boivin, dans son dialogue sur la comédie des oiseaux, s'étoit contenté de dire, que tout étoit permis aux Poëtes comiques; que la licence du théâtre autorisoit jusqu'à l'Athéisme; que qui faisoit rire les Athéniens, trouvoit toujours grâce devant leurs yeux. Ils croyoient, ajoute-t'il, que Jupiter lui-même rioit avec eux des bons mots du Poëte impie. Il falloit donc, pour oser parler contre la religion & contre le gouvernement, contre les hommes & contre les Dieux, non-seulement se travestir en Tabarin, mais encore, s'il étoit possible, se métamorphoser en bêtes. M. Collier, dans sa critique du théâtre Anglois, traduite en 1718. par le père de Courbeville, Jésuite, décide sans façon qu'Aristophane est un athée déclaré, & il en apporte des preuves. Le père Brumoy mécontent également des raisonnemens de l'Anglois, & de ceux de M. Boivin, tâche d'expliquer autrement la licence du Poëte Grec; & c'est cette explication qu'il appelle un *Système nouveau*, parce qu'il s'en croit l'inventeur; mais il ne le regarde pas comme tellement décisif qu'il veuille répondre que son dénouement fasse plus d'impression que celui de M. Boivin. Voici ce système,

» Les Payens , dit le pere Bru-
 » moy , avoient leurs fables qu'ils distin-
 » guoient fort de leur religion... Il y
 » avoit chés eux deux sortes de religion ,
 » une religion poétique , & une religion
 réelle ; une religion de théâtre , & une «
 religion de pratique ; une Mytholo- «
 gie pour la poésie , & une Théologie «
 pour l'usage ; des fables en un mot , «
 & un culte tout différent d'elles , «
 quoique fondé sur elles. » Il appuye
 ce systême sur un long passage qu'il rap-
 porte du traité de Plutarque , de la ma-
 niere de lire les Poètes. Mais on lui a
 contesté cette autorité. L'Auteur ano-
 nyme des remarques sur son systême ,
 imprimées dans un Journal de Hollan-
 de , prétend que le but de tout le trai-
 té de Plutarque n'a rien de commun
 avec la pensée que le pere Brumoy at-
 tribué à ce Philosophe : que Plutarque
 se borne à donner aux jeunes gens des
 préceptes philosophiques , sans se mêler
 de leur enseigner ce qu'ils doivent croi-
 re touchant le culte qu'on rendoit aux
 Dieux : que son dessein n'est que de leur
 apprendre comment il faut lire les Poë-
 tes par rapport aux bonnes mœurs , &
 pour préparer les jeunes gens , & les ren-
 dre amis & familiers à l'étude de la phi-

TRAD
 TIONS
 POETES
 COMIQU
 GRECS.

Bibl. Fr
 19. art. 8

lophilie. Que lorsqu'il parle de la créance des Dieux, c'est toujours en Philosophe, & jamais en Docteur qui se mêleroit d'enseigner le vrai culte des Dieux, tel qu'on le pratiquoit dans le Paganisme.

L'anonyme veut prouver par d'autres passages du même Plutarque, que ce Philosophe distinguoit si peu la religion réelle & dominante, des fables des Poètes, qu'il croit n'en pouvoir mieux démontrer la divinité que par l'autorité de ces anciens Docteurs de la religion; & que c'est cette autorité qu'il appelle *l'ancienne foi & créance*, à laquelle il se tient fermement attaché; qu'il n'admet dans cette créance aucun changement, ni aucune variation, & que par conséquent le culte avoit été invariable pour le fond; qu'en adorant Jupiter, ou Venus, par exemple, les Payens ne l'ont fait qu'en attribuant à ces fausses divinités, toutes les qualités bonnes & mauvaises que les anciens Poètes leur avoient prêtées. Notre anonyme étend ces preuves, & il en tire encore une autre contre la distinction de la religion des Poètes & de la religion réelle, de la manière dont les premiers Peres de l'Eglise ont attaqué les Payens sur leur

religion. Ces illustres défenseurs de la raison & du Christianisme auroient eu tort, si on l'en croit, d'attaquer leurs adversaires sur une religion entièrement abandonnée aux railleries des Poètes comiques. Ils auroient dû plutôt travailler à renverser cette *Religion réelle & de pratique*, cette *Théologie pour l'usage*, dont parle le pere Brumoy. C'étoit là le retranchement où il falloit attaquer & forcer l'ennemi : ce que personne n'a fait, selon ce que prétend l'anonyme.

TRADITIONS :
POÈTES
COMIQUES
GRECS.

Mais sa prétention est fautive, comme l'observe l'Auteur de la critique de ses remarques. S. Augustin, après Varron, avoit connu plusieurs sortes de théologies chés les Payens. Une Théologie qu'ils nommoient *fabuleuse*, une autre qu'ils appelloient *naturelle*, une autre enfin qu'ils désignoient sous le nom de *Théologie civile*. La première étoit celle des Poètes, que l'on avoit entièrement abandonnée au théâtre, où l'on débitoit impunément toutes les fables qui se racontotent des Dieux depuis un tems immémorial. La seconde étoit la Théologie des Philosophes, entant qu'elle expliquoit par la Physique les choses qui appartenoient à la religion.

Bibl. M
10. ars.

TRADUC-
 TIONS DES
 POETES
 COMIQUES
 GRECS.

La troisiéme étoit celle des Prêtres ,
 sous laquelle étoit compris tout le culte
 public que l'on rendoit aux Dieux im-
 mortels. Le saint Docteur fait voir ,
 au livre sixième de la Cité de Dieu ,
 que cette distinction frivole avoit été
 introduite par les sages Payens pour
 mettre , s'il étoit possible , leur religion
 à couvert de tout reproche ; & il en
 montre l'absurdité. L'Auteur de la cri-
 tique tire de là deux conséquences : la
 première , que le pere Brumoy n'a pas
 dû appeller son système , un *Système nou-
 veau* , puisqu'on en trouve plus que des
 traces dans Varron cité par saint Au-
 gustin , & que c'étoit cette prétention
 de nouveauté qui devoit seulement être
 attaquée par l'anonyme. La seconde ,
 que l'Auteur des remarques n'auroit pas
 dû combattre une distinction réelle ,
 confirmée par des témoignages si an-
 ciens ; que le pere Brumoy n'avoit point
 eu tort de l'admettre , & que toute sa
 faute étoit d'avoir regardé cette distin-
 ction comme n'ayant point encore été
 trouvée. Le critique tâche aussi de ren-
 verser les preuves de l'anonyme tirées
 de Plutarque , en faisant voir que ce
 Philosophe n'a point été constant dans
 son sentiment sur cette matiere.

Comment donc justifier la conduite des Athéniens à l'égard de Socrate & d'Aristophane ? L'Auteur de la critique propose sur cela ses propres conjectures. Il trouve dans les idées fausses que les Athéniens avoient sur le culte qu'ils rendoient aux Dieux, & d'où devoient naître ces contradictions dont on voit que leur esprit étoit rempli ; & dans leur amour excessif pour les spectacles, la raison de leur conduite par rapport aux licences outrées que se donnoient les Poètes comiques. Il voit aussi dans le caractère si diamétralement opposé de Socrate & d'Aristophane, dont il fait également le portrait, le fondement de l'opposition qui étoit entre ces deux personnages ; & les suites de cette opposition. Aristophane flatoit les Athéniens en accommodant sur le théâtre leur religion avec leurs passions, alliant ces dernières, autant qu'il étoit possible, aux intérêts tant publics que particuliers, & ne se faisant aucun scrupule de trahir la vérité pour plaire à la multitude. Il n'est donc pas étonnant, qu'il fut non-seulement souffert, mais applaudi. Socrate au contraire haïssoit souverainement la flatterie ; toute sa vie avoit été employée à inspirer aux Athé-

TRADUC
TIONS DE
POÈTES
COMIQUES
GRECS.

TRADUC-
TIONS DES
POETES
COMIQUES
GRECS.

niens la vertu qu'ils ne pouvoient souffrir. Quoi de plus propre à révolter ce peuple, injuste d'ailleurs pour l'ordinaire, au sujet des grands hommes de la République, comme tant d'exemples le prouvent ! Aristophane déclamant contre le Philosophe, devoit donc être favorablement écouté. La religion ne servit tout au plus que de prétexte dans le procès qui lui fut intenté ; & il y a lieu de croire que les Athéniens résolus de le faire mourir, auront satisfait leur haine & leur jalousie, sans raisonner beaucoup sur une conduite si odieuse, & sans se mettre autrement en peine, qui de Socrate ou d'Aristophane méritoit davantage la mort pour cause d'impiété. Tel est le précis des conjectures du critique anonyme. Il devoit les développer davantage, les appuyer par de nouvelles preuves dans une dissertation qu'il promettoit sur les *Caractères de Socrate, d'Aristophane, & des Athéniens de leur tems*. Je ne crois pas que cette dissertation ait été publiée.

Je ne vois pas non plus que le pere Brumoy ait répondu ni aux difficultés du premier anonyme, ni à l'accusation & aux conjectures du second. Le critique des *Remarques* le déchargeoit d'u-

ne réponse : mais dans une note du Journaliste qu'on lit au bas de la seconde page de cet écrit, on prétend qu'il étoit obligé de donner à l'Auteur des remarques les éclaircissémens qu'il paroïssoit lui demander, ou, s'il s'étoit trompé, d'en convenir. Mais il me semble que le seul aveu qu'il eût pû faire, c'est que le système qu'il avoit donné comme *nouveau*, ne l'étoit pas, quoiqu'il eût pû l'être par rapport à lui, n'étant pas étonnant qu'un Savant qui n'a presque jamais fait d'autres études que celles qui appartiennent aux belles lettres, ait ignoré ce que saint Augustin dit dans un coin, si j'ose m'exprimer ainsi, de son gros ouvrage de la Cité de Dieu. Or je ne sçai si pour faire cet aveu, il étoit si important de composer quelque écrit nouveau, qui peut-être eût attiré encore de nouveaux éclaircissémens, & continué une dispute dont l'utilité ne paroîtra pas bien évidente à beaucoup de personnes.

Pour nous faire connoître tout ce qui peut appartenir à l'ancienne comédie, le savant Jesuite a jugé à propos de finir son théâtre des Grecs par une analyse, & presque par une traduction entière du Cyclope d'Euripide. Cette

TRADU
TIONS I
POETES
COMIQUE
GRECS.

TRADUC-
TIONS DES
POETES
COMIQUES
GRECS.

pièce nous fait sentir en quoi consistoit le *Spectacle satyrique des anciens* ; & le discours du pere Brumoy sur ce sujet , de même que les réflexions qu'il sème de tems en tems en analysant ou en traduisant le Cyclope , nous le développent encore mieux. Il montre clairement que le poëme satyrique n'étoit ni tragédie , ni comédie , mais qu'il tenoit le milieu entre l'un & l'autre. Il participoit de la premiere par la conduite , le dessein , la noblesse de quelques personnages , le sérieux , le pathétique , & le tour de quelques scenes. Il tenoit aussi un peu de la seconde , par la gaieté libre , & souvent très-poliçonne de quelques jeux de théâtre , par la versification sautillante & vive , par l'issue toujours agréable , & jamais tragique. Son but principal étoit de remettre les esprits dans une situation plus douce , après les impressions causées par la tragédie ; & sa matiere ordinaire étoit Bacchus. Ces pièces n'étoient pas destituées d'allégories & de moralités , & l'on peut en tirer quelques-unes du Cyclope. Mais en général ce poëme n'étoit gueres propre qu'à divertir le menu peuple par des nouveautés gigantesques , & par des plaisanteries libertines. Il y

à telles scènes, dit le pere Brumoy, qui ressembloient fort aux contes d'Ogres & de Fées, contes faits pour amuser les enfans, ou plutôt pour leur gâter l'esprit, en leur inspirant des craintes ridicules, & un goût faux. La premiere scene du second acte est de ce genre : elle auroit dû reconcilier M. Perrault avec Euripide : elle pouvoit figurer avec la *Femme au nés de boudin*. C'est la réflexion du pere Brumoy.

TRAD
TIONS
POETES
COMIQU
GRECS.

CHAPITRE VI.

*Des Traductions des Poëtes Lyriques
Grecs, ou qui ont fait des Odes.*

LES Grecs ont eu plusieurs Poëtes lyriques qui se sont fait une grande réputation. Mais nous n'avons plus qu'une partie des ouvrages de trois d'entr'eux, Sapho, Anacréon & Pindare ; & quelques fragmens d'Alcman, d'Ibycus, de Stésichore, d'Alcée, de Simonide & de Bacchilide. Le vers sapphique doit son nom à Sapho. C'étoit une femme de Mitylene, ville de Lesbos. Elle avoit composé un assés grand nombre de pièces, si estimées pour la

beauté, la tendresse, le nombre, l'harmonie, & les graces de ses vers, qu'on la nomma la dixième Muse; & que ceux de Mitylene firent graver son image sur leur monnoie. Il seroit à souhaiter, dit M. Rollin, que la pureté de ses mœurs eût répondu à la beauté de son génie, & qu'elle n'eût pas deshonoré son sexe & la poésie par ses vices & par ses dérèglemens. Voyés dans M. Baillet les jugemens des autres critiques sur ce Poète.

Hist. anc. t.
22. p. 41.

Jugem. des
Sav. t. 3. p.
378. & suiv.

De toutes les pièces de Sapho, il ne nous en reste que deux, un hymne & une ode : témoignages assez foibles de la vérité des éloges dont elle a été comblée par tout l'antiquité. L'hymne est adressé à Venus : Sapho y chante les louanges de cette fausse divinité. L'ode est à l'honneur d'une de ses amies : on a encore sous son nom deux épigrammes. Presque tous ceux qui nous ont donné des traductions Françoises d'Anacréon, & dont je vais bientôt vous parler, y ont joint aussi celle de Sapho; & il faut avouer qu'il eût été difficile d'unir ensemble dans une même traduction deux personnes plus conformes que ces deux Poètes pour les inclinations & la conduite. D'ailleurs

Il y a tant de rapport entre le caractère de leurs poësies & de leur esprit, qu'il seroit aisé de les prendre l'un pour l'autre. Sapho donna dans les désordres les plus monstrueux ; & il faut être aussi

TRADUCTIONS DES POETES LYRIQUES

passionné pour l'antiquité que l'étoit Mademoiselle le Fevre, pour chercher à la justifier sur les ennemis que son esprit & son sçavoir avoient pû lui attirer.

Nouv. de la rép. des lett. Nov. 1684. art. 8.

Presque personne ne doute qu'elle aimât Phaon d'une manière si violente, que ce jeune homme s'étant retiré en Sicile pour n'en être plus persécuté, elle l'y suivit, & n'oublia rien de ce qu'elle crut capable de le toucher. Mais toutes ses peines & ses tendres éloges ne produisirent aucun fruit, & le seul remède qui lui resta, fut d'aller, dit-on, se précipiter dans la mer.

Voilà quelle fut la fin de cette femme également spirituelle & voluptueuse, de l'aveu même de Mademoiselle le Fevre, qui, selon moi, s'est fait peu d'honneur en traduisant ce qui nous reste de Sapho. Car, comme le remarque M. Baillet, nous ne pouvons nous imaginer que le peu d'utilité qui pourroit nous revenir de la lecture de ses vers, pût être comparé avec la moindre des impressions mauvaises qu'elle

Jugem. des Sav. t. 3 p. 380.

TRADUC-
TIONS DES
POETES
LYRIQUES
GRECS

Mouv. de la
rép. des lettr.
et sup.

pourroit faire sur nos esprits, & dans les cœurs même de ceux qui pourroient s'y laisser séduire, s'ils n'étoient point prévenus contre elle. Cependant ce que disoit M. Bayle en 1684. qu'il y avoit lieu de croire qu'on feroit des traductions de ce qui nous reste des poésies de Sapho en toutes sortes de vers, est arrivé. Outre la traduction de Mademoiselle le Fevre qui est en prose, nous avons les traductions en vers de Remy Belleau, de MM. de Longepierre, de la Fosse, de l'Auteur des *nouvelles Poésies, amoureuses, galantes & récréatives*, qui a traduit l'hymne à Venus en prose, & l'ode en vers; du sieur Gacon; d'une Demoiselle de qualité de Guyenne, âgée de dix-huit ans, dont la traduction est imprimée dans le Mercure du mois de Juillet de l'an 1684. & une prétendue imitation de l'épître de la même Sapho à Phaon, publiée dans le Mercure du mois d'Avril 1713.

Mademoiselle de Scuderi, dans un de ses romans, a fait Anacréon. & Sapho contemporains, ce qu'elle a cru nécessaire pour ce qu'elle vouloit établir dans son ouvrage. C'est Bayle qui le dit, sans marquer de quel roman il veut parler; & comme jusqu'à présent, je

n'en ai encore lû aucun de Mademoi-
 selle de Scuderi, je ne suis pas en état
 de vous l'indiquer. Mais la vérité est que
 Sapho vint au monde environ cent ans,
 ou même cent vingt ans avant Ana-
 créon. Les ouvrages qui nous restent
 du dernier, ne font que la moindre
 partie des poésies qu'il avoit composées.
 M. Barnes, savant Anglois, qui nous
 a donné une édition Grecque & Lati-
 ne de ce qui s'en est conservé, prétend
 qu'on avoit encore au quatrième siècle
 de l'Eglise tout ce qui est sorti de la
 plume du Poëte Grec, & que la perte
 de ce que nous n'en avons plus ne doit
 être attribuée qu'au zèle outré de quel-
 ques Evêques des premiers siècles, qu'il
 rend pareillement responsables de la
 perte de beaucoup d'autres ouvrages
 des Payens : imagination ridicule, &
 qui se détruit par elle-même. Comment
 ce zèle n'est-il né que dans le quatrié-
 me siècle ? Qui avoit empêché pendant
 les trois cens ans qui avoient précédé,
 cette proscription des écrits du Paga-
 nisme ? Quelles preuves notre savant
 Anglois donne-t'il de leur existence
 pendant un si long intervalle, & de leur
 suppression au quatrième siècle ? Mé-
 rite-t'on d'être écouté quand on ne dé-

TRADUC-
 TIONS DES
 POETES
 LYRIQUES
 GRECS.

bite que des accusations dont on ne peut apporter aucune preuve ? Barnes ne se contente pas cependant de cette première accusation, il lui plaît encore de fonder les cœurs de ceux qu'il calomnie. Si on l'en croit, ç'a moins été par zèle que par une basse jalousie que ces prétendus destructeurs des ouvrages des Payens ont fait périr les écrits de plusieurs Poètes anciens, & d'Anacréon en particulier : ils craignoient qu'on ne s'aperçût des secours que saint Grégoire de Nazianze, & d'autres Peres de l'Eglise en avoient tirés pour leurs poésies, & leur intention étoit, qu'au défaut de ces grands modèles du Paganisme sur lesquels ils avoient, dit-il, tâché de se former, ils pussent dans la suite servir eux-mêmes de modèle. Un soupçon si injurieux, & si dénué même de vraisemblance, ne fait tort qu'à celui qui le forme.

Ce n'est pas le seul écart dans lequel M. Barnes a donné sur ce sujet. Après avoir condamné les Peres sans nulle ombre de raison, il fait avec aussi peu de fondement l'apologie des mœurs d'Anacréon. Quels efforts ne fait-il pas pour justifier ce Poète sur les foiblesses qu'on lui reproche, même les plus hon-

es. On convient avec lui que plusieurs Poètes, pour donner du jeu à leur imagination, ont souvent feint des passions qu'ils n'avoient point, qu'ils ont soupiré vers pour des personnes qu'ils n'avoient jamais vûes; qui peut-être même n'existoient pas, & dont, comme Trissotin de Moliere, ils n'étoient amoureux qu'en Poètes. Mais on ne peut pas même faire valoir cette mauvaise excuse à l'égard d'Anacréon. Mais ne convient-il pas lui-même que Poète ne s'est toute sa vie occupé de galanterie? D'ailleurs les partisans de la morale commode du Docteur Glos en penseront ce qu'ils voudront, je dirai toujours que des vers, dans quelque bonne intention qu'ils aient été faits, si l'on peut jamais en supposer une bonne, n'en sont moins dangereux pour ceux qui les lisent, & que sans aller examiner si la passion du Poète est feinte ou réelle, les lecteurs imprudens n'en succent pas sans réellement le poison répandu dans de pareils ouvrages.

Qu'on vante, si l'on veut, les bon-qualités, les rares talens qu'a eus Anacréon, qu'on lui accorde de la délicatesse dans le goût, un tour d'esprit

TRADUCTIONS DES
POETES
LYRIQUES
GRECS.

TRADUC-
TIONS DES
POETES
LYRIQUES
GRECS.

Mém. de
Trév. Févr.
1711.

aisé & naturel, une heureuse fécondité, beaucoup d'enjouement; qu'on trouve en lui de la probité, de la reconnaissance; du désintéressement; on se fera écouter: mais quand on entreprendra de représenter comme un miroir de sagesse, & un grand zéléteur de la vertu, un Poète qui donne sur cela le démenti le plus formel à ses apologistes dans la plupart de ses vers, on doit s'attendre à trouver peu de partisans parmi les personnes un peu sensées. C'est ce que disent les Auteurs des Mémoires de Trévoux qui ont réfuté M. Barnes d'une manière qui leur fait autant d'honneur qu'elle a dû couvrir de confusion le savant Anglois. Vous trouverez à la suite de cette réfutation un abrégé de la vie d'Anacréon qui m'a paru fort bien fait.

Le premier qui ait traduit ce Poète, est Remy Belleau, dont je vous ai déjà parlé à l'occasion d'Aratus. Il étoit jeune lorsqu'il s'essaya, comme il le dit, à rendre en notre langue, & en vers, la naïveté & mignardise d'Anacréon. Il eut quelque honte d'avoir fait un pareil choix, lorsqu'un âge plus mûr l'eut rendu plus grave & plus sérieux. Mais l'amour si ordinaire d'un Auteur pour ses

productions, & sa complaisance pour Jules Gassot, Secrétaire du Roi, avec qui'il étoit lié d'une étroite amitié, ne lui permirent pas de supprimer cette traduction. Il la donna en 1556. à Paris, chés Wechel, avec quelques autres poë-
 fies de son invention. Elle fut réimprimée dans la même ville en 1574. & ses amis la joignirent en 1585. au recueil qu'ils donnerent de ses œuvres poétiques. Elle commence le second volume. Comme l'Auteur avoit la réputation d'être un de ceux de son tems qui avoient cultivé avec plus de soin l'étude de la langue Grecque, sa traduction fut estimée. Cependant Madame Dacier croit qu'il avoit plus consulté les versions Latines que le texte original. Elle méprise d'ailleurs cette traduction de Belleau par deux autres raisons, parce qu'elle est en si vieux langage qu'il est impossible d'y trouver aucun agrément; & parce qu'elle est en vers, & par conséquent, dit-elle, peu fidèle. Je ne vois pas trop la conséquence: on peut traduire un Poëte en vers, & le traduire fidèlement; on en a plus d'un exemple. Ronfard n'étoit pas assurément si difficile que Madame Dacier. Quelles louanges ne donne-t'il pas

TRADUCTIONS DES
 POETES
 LYRIQUES
 GRECS.

TRADUC-
TIONS DES
POETES
LYRIQUES
GRECS.

Eleg. de
Ronsf. au-de-
vant de la
trad. d'Anac.
par Belleau.
Éd. de 1585

dans son élégie à Jules Gassot, à la traduction de Belleau ! Mais l'autorité de Ronsard ne doit plus être comptée. Ce que dit Jean Dorat dans des vers Latins à la louange de la même traduction, qu'elle exprime tout le sel & toutes les graces de l'original, ne doit être regardé de même que comme une exagération poétique où l'amitié est plus consultée que le goût.

Si vous ne prenez conseil que du dernier, vous n'estimerés guères davantage la traduction des odes d'Anacréon, qu'un anonyme donna en 1668. ou en 1673. selon l'exemplaire que j'ai vu. Elle est partie en vers, & partie en prose, & l'Auteur me paroît un fort médiocre Ecrivain en l'un & l'autre genre. Cette traduction fait la plus grande partie d'un recueil de poësies que l'on ne gagne pas beaucoup à connoître, publié sous le titre de *nouvelles Poësies amoureuses, galantes & récréatives*. C'est un volume in-12. imprimé à Paris. Le Président Nicole qui paroît n'avoir fait toute sa vie presque d'autre usage de son esprit que pour violer les bonnes mœurs dans ses écrits, a traduit aussi deux pièces d'Anacréon où l'amour le plus profane est chanté. Cette traduc-

tion est dans le recueil de ses poésies ~~imprimé~~ imprimé plusieurs fois, malgré les sages remontrances qu'une de ses proches parentes qui avoit une piété éclairée, se crut obligée de faire pour arrêter le cours de ces poésies licentieuses.

TRADUCTIONS DES POÈTES LYRIQUES GRECS.

Je ne vous parle pas d'une traduction du même Poète qui seroit plus ancienne, si elle étoit réelle. M. Baillet qui lui a donné, je crois, trop légèrement l'existence, dit qu'elle fut faite par M. Bouthillier de Rancé, qui n'avoit alors que treize ans ou environ, & qui a été depuis si connu par sa réforme de l'Abbaye de la Trappe. Ce qui est au moins certain, est que cette traduction n'a jamais été imprimée, & que l'on ne connoît que l'édition du texte original d'Anacréon que M. de Rancé publia en 1639, mais qui étoit moins de lui que de son Précepteur qui voulut lui en faire honneur, comme l'observe M. de la Monnoye dans ses notes sur l'ouvrage de M. Baillet des enfans célèbres par leurs études.

Baill. Enf. cét. par leurs étud. p. 174.

La première traduction qui soit à peu près digne d'Anacréon, est celle que l'illustre fille du savant Tanaquil le Fevre, donna en 1681 avec le texte Grec, & des observations utiles &

remplies d'érudition. L'Auteur du Journal des Savans dit, « que la France » n'avoit guères rien vû de plus juste » que cette traduction, tant par la déli- » cateſſe avec laquelle Mademoiſelle le »

Traduc-
tions de:
Poetes
Lyriques
Grecs.
Journ. des
Sav. du 16.
Fév. 1682.

Fevre a imité dans cette copie la naï- » veté de l'original, que par le se- » cret qu'elle a ſçu trouver la premie- » re, de faire paſſer dans une proſe fi- » déle toutes les graces que l'on trou- » ve dans les vers Grecs. » Son édi- dition eſt d'ailleurs plus complete que les précédentes, y trouvant réunies plu- ſieurs pièces qui n'avoient été imprimées juſques-là que dans des recueils ſéparés. Dans ſes remarques, la ſavante traduc- trice n'éclaircit pas ſeulement un grand nombre d'endroits de ſon Auteur; el- le corrige fort ſouvent la verſion Latine faite en partie par Henri Etienne, & en partie par Elie André: elle y ex- plique, elle y reſtituë beaucoup de paſ- ſages qui n'avoient pas encore été en- tendus, ou que le tems & les copiſtes avoient gâtés. Sa préface ſurtout, & ſa vie d'Anacréon font honneur à ſon goût & à ſon érudition. Elle fait voir dans la préface, » que la beauté de ce Poë- » te, comme celle d'Homere, conſiſte » en ce qu'ils ont imité la nature; qu'ils » ont

Journ. *ibid.*

ont suivi la raison ; qu'ils n'ont jamais
 » présenté à l'esprit que des images no-
 » bles & naïves ; qu'ils ont toujours eu
 » un extrême soin d'éviter les pointes
 » qui se sont introduites chés nos voi-
 » sins , & qui dans la suite ne nous ont
 été que trop connus. » La traduction
 de Mademoiselle le Fevre a été réim-
 primée en Hollande en 1716. avec des
 notes Latines de M. son pere , & la tra-
 duction d'Anacréon en vers François ,
 par M. de la Fosse.

TRADUC-
 TIONS DES
 POETES
 LYRIQUES,
 GRECS.

Mais avant de vous parler de celle-
 ci , il faut vous dire un mot de celle
 d'Hilaire-Bernard de Roqueleyne, Sei-
 gneur de Longepierre, Gentilhomme
 de Bourgogne. Sa traduction parut en
 1684. en vers François , avec des re-
 marques , & l'original Grec à côté de
 la version , afin que les connoisseurs
 puissent plus facilement juger si elle est
 fidèle. M. Bayle faisant le parallèle de
 ces nouvelles traductions d'Anacréon ,
 celle de Mademoiselle le Fevre , & cel-
 le de M. de Longepierre , qui se sont
 suivies si près l'une de l'autre , dit que la
 prose de Mademoiselle le Fevre , quel-
 que scrupuleusement qu'elle suive le
 Grec d'Anacréon , est pleine de char-
 mes , & que les vers du nouveau tra-

Nouv. de la
 rîpe des Lett.
 Nov. 1684.
 art. 8.

TRADUC-
TIONS DES
POETES
LYRIQUES
GRECS.

Jug. des Sav.
t. 3. P. 453.
& suiv.

ducteur, quoique fort coulans, & assortis de leurs nombres & de leurs cadences, ne contiennent presque rien qui ne soit dans l'original. M. Baillet en parle avec encore plus d'éloges dans ses jugemens des Savans sur les Poètes modernes. Il louë M. de Longepierre d'avoir sçu tenir un juste milieu entre la servitude d'une version littérale, & la licence d'une paraphrase; & il ne fait pas difficulté de dire que par sa traduction, *Anacréon est devenu véritablement & naturellement Poète François*. Cependant on convient aujourd'hui que la version de M. de Longepierre est languissante, quelquefois même dure, & qu'elle ne représente que très-faiblement l'élégance, la douceur & la délicatesse de l'original. Quant aux remarques du traducteur, j'en ai trouvé de fort utiles; & en général elles montrent toutes que M. de Longepierre avoit bien étudié les anciens. Son dessein étoit de donner un plus grand nombre de ces remarques, mais il a été obligé d'en supprimer beaucoup, parce que Mademoiselle le Fevre, en le devant, lui avoit, dit-il, enlevé mille belles choses qu'il préparoit. Il est louable de nous avoir épargné l'ennui de la répétition,

M. l'abbé Regnier Desmarais , & Antoine de la Fosse , sieur d'Aubigny , neveu du fameux Peintre de ce nom , nous ont aussi donné Anacréon en vers François. Mais le premier a plutôt imité que traduit , & il a d'ailleurs fait un choix des odes du Poète Grec qu'il vouloit tourner en vers François : je n'en ai vu que quatorze dans le recueil de ses poësies , & une imitation de l'ode de Sapho. M. de la Fosse a tout traduit , & en général plus traduit qu'imité : cependant sa traduction altere quelquefois le texte , ou le rend plus diffus quedans l'original. Ses vers sont à peu près dignes d'Anacréon , mais ils n'en rendent pas toujours les beautés , ni même tout le sens. Il dit qu'il s'est plus attaché à ce sens qu'aux mots , & qu'il a cherché des expressions telles qu'on peut croire que le Poète Grec les eût choisies lui-même , s'il eût été François. Son intention étoit bonne ; le succès n'y a pas toujours répondu. Ce n'est pas seulement en France que ce défaut a été apperçu : un savant Allemand , Jean-Frédéric Christius , l'a remarqué aussi dans ses *Nuits Académiques* , ouvrage Latin imprimé à Halle en 1728. Il observe que la version de M. de la Fosse sent plus

TRADUCTIONS DE
POETES
LYRIQUES
GRECS.

la périphrase que la traduction , ce qui fait perdre de l'énergie & de la délicatesse d'Anacréon , en le faisant languir. Jusques-là la remarque est juste ; mais M. Christius a cru qu'il réussiroit mieux lui-même en traduisant quelques odes du Poète Grec en vers Latins ; & il s'est trompé. Sa version est aussi prolixie , & quelquefois plus que celle de M. de la Fosse , & n'a pas la même élégance.

Le traducteur François a choisi les vers préférablement à la prose , non-seulement par goût , & parce qu'il s'est toujours exercé dans ce genre d'écrire , mais aussi par la persuasion où il étoit que c'étoit la seule manière convenable de traduire les Poètes. Par une raison contraire , Madame Dacier avoit traduit le même Anacréon en prose : & chacun étaye son sentiment le mieux qu'il lui est possible. Les deux opinions ne pourroient-elles pas s'accorder selon les différentes vûes qu'on se proposeroit ? Si l'on ne vouloit que représenter exactement tout ce qu'a dit Anacréon , sans y vouloir rien diminuer , ni ajouter , il semble qu'une traduction en prose seroit plus sûre : si l'on avoit pour but de faire voir comment Anacréon auroit tourné ses pensées en François ,

le tour des vers dans une traduction TRADUC
TIONS DE
POÈTES
LYRIQUES
GRECS.
Françoise sembleroit nécessaire. Je ne prétends rien au reste décider sur cette question : vous pouvez voir les raisons alléguées de part & d'autre , dans la préface de Mademoiselle le Fevre , & dans celle de M. de la Fosse. Les remarques qui accompagnent la traduction du dernier sont moins étendues que celles de la savante traductrice. Mais ce n'est pas du plus ou moins de longueur que dépend leur mérite. En général celles de M. de la Fosse sont utiles : dans beaucoup il s'accorde avec ceux qui avoient commenté avant lui le même Poète : il s'en éloigne dans plusieurs , & l'on n'en sent pas toujours la raison. Il y en a aussi plusieurs dont la morale n'est que trop ressemblante à celle du Poète Grec. La traduction de M. de la Fosse parut pour la première fois en 1704. avec quelque autres ouvrages du traducteur. Elle fut réimprimée en 1706. à Paris avec deux odes de plus, traduites l'une de Pindare, & l'autre d'Horace. Je vous ai annoncé plus haut l'édition de 1716. faite à Amsterdam in-8°. c'est, selon moi, la plus belle , & la plus commode.

Ces différentes traductions d'Ana-

TRADUC-
TIONS DES
POETES
LYRIQUES
GRECS.

créon , & les éditions multipliées qui en ont été faites , n'ont pas empêché le sieur Gacon d'en hasarder encore une , qu'il a fait imprimer à Rotterdam en 1712. sur le refus qui lui avoit été fait , à ce que l'on prétend , de la publier à Paris. Il dit que ce fut dans la maison du Poëte Renard qu'il conçut le dessein de faire cette traduction , & il la jugeoit d'autant plus nécessaire , que , si on l'en croit , ceux qui avoient tenté avant lui un pareil ouvrage , y avoient fort mal réüssi. C'est ce qu'il dit lui-même dans son épître à M. Renard , où il caractérise ainsi ceux qui l'avoient précédé dans le même travail :

Préf de l'A-
nec tr. par
Gacon , part.
3.

Déjà maints Traducteurs dépourvus d'élégance ,
Ont , en les traduisant , déployé leur science ;
Mais n'ont point attrapé ce tour simple & badin
Si convenable aux jeux de l'amour & du vin.
Là, le Fevre , Regnier , la Fosse & Longepierre
Se guindent jusqu'aux cieux, ou rampent contre terre ;
Loin de parler François , parlent Latin ou Grec ,
Abandonnent la flûte , & prennent le Rebec ,
Pour-moi plein des leçons de mon Henri Etienne ,
Je suivrai mieux les chants de la Muse Teïenne.

C'étoit le caractère de Gacon de se vanter beaucoup , & son sort de réüssir toujours fort mal. On s'est obstiné de refuser à sa traduction les éloges qu'il

y avoit donnés lui-même, & que son amour propre lui faisoit croire qu'elle méritoit. Je ne dis pas qu'elle manque communément d'exactitude & de fidélité : il avoit eu la docilité de consulter ceux qui savoient mieux que lui la langue Grecque, entr'autres MM. Boivin & Maffieu, & l'on doit croire que s'il eût suivi en tout leurs avis, le texte de son Auteur auroit été encore plus fidèlement rendu. Mais pour l'élégance qu'il ne trouve point dans les autres traducteurs, cette douceur & cette naïveté qu'il y a, dit-il, inutilement cherchée, il me semble qu'il en manque encore plus lui-même. Sa versification, car sa traduction est en vers, me paroît aussi ramper souvent, & trop négligée. Il y a une simplicité noble qui est fort éloignée de la bassesse du style; & je ne vois pas que Gacon ait attrapé cette simplicité. Un autre défaut, c'est qu'il a noyé sa traduction dans une histoire d'Anacréon extrêmement prolix, & plus fondée sur l'imagination de l'Ecrivain que sur la vérité. Ajoutons qu'il est fort désagréable d'essuyer la lecture de quantité de ses propres poësies dont il a entremêlé cette traduction, & que cet assortiment bizarre & ridicule, est

TRADUC
TIONS DE
POETES
LYRIQUES
GREES.

plus capable de rebuter que d'attirer un lecteur. Il a fait la même chose pour la traduction des deux odes qui nous restent de Sapho. Sa préface est assés bien assortie avec le reste : elle est partagée en trois discours fort diffus ; le premier en faveur de la poësie & des Poètes ; le second est une apologie des anciens contre les modernes ; & le troisième contient une défense des traductions des Poètes en vers , contre les raisons de Madame Dacier. Je vous ai fait suffisamment connoître ces trois discours dans le volume précédent.

Malgré ces différentes traductions d'Anacréon , accompagnées de notes critiques , grammaticales , historiques , M. l'abbé Sevin a trouvé encore que ce Poète avoit des endroits obscurs , & il en a corrigé quelques-uns , comme on peut le voir dans le tome 3. des Mémoires de l'Académie des belles lettres. Un anonyme a fait aussi quelques remarques sur le même Poète & sur Sapho , imprimées dans le tome 14. de l'histoire critique de la république des lettres , qui avoient échappé aux traducteurs de l'un & de l'autre : & je ne doute point que l'on n'en fasse encore dans la suite qui auront été inconnues aux uns & aux autres.

Pindare , quoique le plus célèbre Poète lyrique des Grecs , a eu moins de traducteurs en notre langue qu'A-nacréon. C'est que le premier n'a chanté que des héros , qu'il n'a célébré que des jeux qui n'ont intéressé que la Grèce , & que le second en chantant l'amour & le vin , a intéressé les passions de l'humanité qui à cet égard fera toujours la même. Pindare est d'ailleurs beaucoup plus difficile à entendre , ce qui vient encore en partie des sujets qu'il a traités ; & il n'est pas aisé de conserver dans une traduction le feu & l'enthousiasme de ses poésies. M. l'abbé Gedoyn , dans un mémoire où il examine si les anciens ont été plus savans que les modernes , & comment on peut apprécier le mérite des uns & des autres , insiste sur une autre raison : c'est que nous ne pouvons plus juger de la beauté des odes de Pindare , parce qu'elles étoient faites pour être chantées sur la lyre , & que toute poésie qui est faite pour le chant , & qui ne s'y peut plus mettre , a dès-là perdu la moitié de son prix. Or peut-on bien traduire un ouvrage dont on ne peut plus sentir la beauté ? Pindare , ajoute M. Gedoyn , étoit un grand Poète , mais c'est sur la foi des

TRADUCTIONS DES POETES LYRIQUES GRECS.

Mémoire de l'Acad. des belles lettres. t. 12. p. 97. 98.

TRADUC-
TIONS DES
POETES
LYRIQUES
GRECS.

Ecrivains de l'antiquité, qui nous l'ont donné pour tel, & qui s'y connoissoient bien, que nous le disons encore : ceux qui l'admirent le plus aujourd'hui, ne sont que l'écho des anciens ; leur admiration est empruntée, & nullement sentie ; & c'est par cette raison, que le savant Académicien ne met pas ce Poëte au nombre de ces grands modèles dont nous connoissons à peu près toute l'excellence, Homere & Virgile, Démosthene & Ciceron.

Le caractère de Pindare doit pourtant plaire beaucoup, s'il ressemble au portrait qu'en a fait M. l'abbé Fraguier qui entendoit assez bien ce Poëte pour ne point l'admirer sur la foi d'autrui, qui s'étoit attaché, comme il le dit, à lire ses odes dans leur source, à les méditer, à les examiner avec soin, à en conférer avec des personnes intelligentes. » Selon lui, Pindare a été en son genre un des plus grands génies du monde. Il rassembloit en lui seul toutes les bonnes qualités qui font les excellens Poëtes ; un esprit noble & élevé, un grand feu d'imagination, une disposition presque égale pour la force & pour l'agrément : il fait souvent un usage admirable de la fable, & il

Phil. t. 2.
p. 14.

l'employe avec avec tant d'art , que « si l'on en excepte quelques endroits « où il se livre aux erreurs de son tems , « lui qui d'ailleurs les combat presque « partout , il n'y a rien dans ses poësies « qui ne puisse convenir à un Théolo- « gien très-sage. Tout y porte les hom- « mes à la piété envers les Dieux , à l'a- « mour de la patrie , & aux vertus dont « la pratique fait le lien de la société « civile. Il inspire l'ardeur du coura- « ge , & il l'inspire même par ses pen- « sées & par la cadence de ses vers.... « Horace ne le louë que par les endroits « élevés de ses poësies. Selon lui , c'est « un Cygne qu'un effort impétueux , & « le secours des vents élèvent jusques « dans les nuës : c'est un torrent qui , « grossi par l'abondance de ses eaux , « renverse tout ce qui s'oppose à l'im- « pétuosité de son cours. Mais à le re- « garder par d'autres endroits , c'est un « ruisseau paisible dont l'eau claire & « pure coule sur un sable d'or , entre « des rives fleuries. C'est une abeille , « qui pour composer son nectar , ramas- « se sur les fleurs ce qu'elles ont de « plus précieux.... Son style est toujours « le même partout , toujours propor- « tionné à sa maniere de penser , sève- «

TRADUC
TIONS DE
POETES
LYRIQUES
GRECS.

» re , concis , & fans trop de liaifons
 » dans les mots : l'efprit en découvre af-
 » fés dans la fuite des chofes qu'il dit ;
 » & les vers en ont plus de force. »

M. l'abbé Fraguier juftifie par des exemples bien choifis , ce caractère de Pindare , & ce qu'il dit de fon ftyle. Il répond à toutes les accusations dont M. Perrault & fes partifans ont chargé ce Poète : il s'étend en particulier fur les écarts & les digreffions qu'on lui reproche , & fait voir que les unes étoient néceffaires , quoiqu'il convienne que le Poète leur donnoit quelquefois une grande étendue ; que la feule poëfie dans la chaleur de la compofition en amenoit d'autres , mais qui ne font que de purs embelliffemens qui montrent la fécondité du Poète , la beauté & l'élevation de fon génie. Son eftime , je dirois prefque fa vénération pour cet ancien Lyrique va fi loin , qu'il ne craint pas de dire , que s'il étoit permis de rien comparer à la beauté des pfeaumes , aux endroits poétiques du livre de Job , & au fublime des cantiques que l'Efprit de Dieu a mis dans la bouche de fes Prophètes , la poëfie de Pindare en approche autant que la foibleffe humaine peut approcher de ces divins modèles.

Voilà, comme vous voyés, deux portraits de Pindare qui se ressemblent peu, celui de M. l'abbé Gedoyne & celui de M. Fraguier. Ils ne conviennent qu'en ce qu'ils avoient l'un & l'autre que Pindare étoit un grand Poète. M. l'abbé Maffieu, dans ses réflexions critiques sur le même sujet, a pris, ce semble, un milieu plus raisonnable : & comme il n'avoit pas seulement lû & médité Pindare, mais qu'il avoit aussi entrepris de le traduire, il y a lieu de croire qu'il devoit mieux le connoître. La vérité l'oblige donc de convenir que si l'on trouve communément de grandes beautés dans cet ancien Poète, on y trouve aussi quelquefois de grands défauts. Il croit qu'on ne peut lui contester la sublimité & l'élévation, la force & l'énergie, la précision & la brièveté, l'harmonie & le nombre, le feu, l'enthousiasme, & tout ce qui constitue essentiellement la poésie. Mais il avoue qu'on peut d'un autre côté lui reprocher ses écarts : & qu'il y en a *quelques-uns* sur lesquels il faut passer condamnation ; que *plusieurs* de ses expressions & de ses figures paroissent aller jusqu'à l'audace ; que l'on ne peut nier qu'il ne soit assés souvent obscur, si l'on

TRADUCTIONS DES
POÈTES
LYRIQUES.
GRECS.

Ibid. t. 1. p.
25. & suiv.

entend par-là cette sorte d'obscurité qui naît du tour de la pensée & de la construction des mots ; qu'en effet il semble que Pindare en quelques endroits ait écrit dans le dessein de n'être pas entendu ; que ses expressions sont si singulieres dans la signification qu'il leur donne , & que le tour de sa phrase est si bizarre , que ce sont plutôt des énigmes qu'un langage ordinaire , & que les lecteurs les plus versés dans sa langue , ne parviennent qu'après bien des efforts , à deviner sa pensée. Mais comme il y a chés lui des écarts qu'on ne peut lui reprocher , parce que ce ne sont point de vrais écarts ; que parmi les hardiesses dont ses ouvrages sont pleins , il y en a un grand nombre de très-heureuses , & de très-propres à élever l'ame , il y a aussi une obscurité qu'on ne peut lui imputer , parce qu'elle naît de certains usages anciens , de coutumes locales , de généalogies de familles , & de l'histoire du tems , choses qui toutes étoient fort connues dans le siècle de Pindare , qui par conséquent ne causoient alors aucune obscurité dans ses ouvrages , mais qui étant ignorées aujourd'hui , sont obscures pour nous.

Une excellente traduction de Pin-

dare feroit peut-être évanouir une partie de ces défauts, rendroit les autres moins sensibles, & nous représenteroit au moins une partie de ces beautés qui l'ont fait regarder dans tous les siècles comme le prince de la poésie lyrique. Mais cette excellente traduction est encore à venir, puisque nous n'avons qu'une partie de celle de M. l'abbé Maffieu. On ne lit sûrement pas avec plaisir les deux seules traductions complètes que je connoisse : celle de François Marin, Champenois, & celle de Pierre de Lagausie.

TRADUCTIONS DE:
POETES
LYRIQUES
GRECS.

La premiere est un volume in-8°. qui parut en 1617. chés Samuël Thiboust à Paris. Elle est dédiée à MM. de Vantadour, Charles de Levy, Comte de Montbrun, qui venoit d'être nommé à l'Evêché de Lodève, & François de Levy, Abbé de Meymat, tous deux freres, & fils de M. le Duc de Ventadour, Pair de France. L'Auteur étoit attaché à cette Maison, & en particulier au service des deux freres. La maniere dont il s'exprime fait croire qu'il avoit été auprès d'eux en qualité de gouverneur, ou d'instituteur de leurs études, puisqu'il dit *qu'il pour-
ra se vanter de les avoir servi, quoiqu'il*

TRADUC- *fût moins qu'un Chiron, lequel avoit été*
TIONS DES gouverneur du jeune Achille.

POETES Marin commence son livre par un
LYRIQUES discours en vers François adressé à la
GRECS Noblesse, sur les œuvres de Pindare,
 & par un sonnet sur le même sujet. Ces deux pièces ne donnent pas une haute idée de son talent pour la poésie. Sa prose est moins mauvaise. Mais ce qui est plus estimable, c'est qu'il est aisé de voir que ce traducteur ne manquoit point d'érudition, qu'il avoit fait une étude particulière de la langue Grecque, des anciens Poètes, de Pindare en particulier, & de la fable. Sa traduction même, & les notes dont il a rempli les marges, en font une preuve. Je suis persuadé que ses remarques n'apprendront rien à la plupart de nos Savans, qu'ils pourroient même le relever, étant tombé dans plusieurs fautes grossières, soit par inadvertance, soit, comme il est plus probable, parce qu'il n'avoit pas bien entendu le sens de son Auteur : mais alors sa traduction & ses notes pouvoient être utiles au plus grand nombre des lecteurs, même de ceux qui n'ignoroient pas la langue Grecque, soit pour mieux entendre le texte de Pindare, soit pour leur en dé-

voiler plusieurs endroits qui ont rapport à l'histoire du tems où le Poète écrivait.

TRADI
TIONS I
POETES
LYRIQUE
GÆCS.

La traduction de Pindare , *mêlée de prose & de vers* , que Pierre de Lagausie donna en 1626. à Paris , in-8°. est inférieure à celle dont je viens de parler , soit pour le style qui est très-mauvais , soit même pour la fidélité. Ses vers sont détestables ; & sa prose est basse , rampante , & souvent barbare. Ce traducteur paroît d'ailleurs avoir été fort médiocrement instruit de la langue Grecque , & il n'avoit ni assés de génie , ni assés de goût , pour rendre la lecture de son ouvrage utile , même à ceux de son tems. Je ne sçai s'il sentoît bien son peu de capacité pour une pareille entreprise ; mais il paroît qu'il se mettoit peu en peine qu'on la lui reprochât , puisque dans son épître dédicatoire à M. de saint Blancat , il avouë *qu'il se soucie fort peu de ce qu'on dira de sa façon de parler*. C'étoit faire trop peu de cas de sa réputation. Mais s'il comptoit avoir des lecteurs , c'étoit trop les mépriser. Les gravures dont on a prétendu orner cette traduction , ne satisfont pas plus les yeux , que l'ouvrage même contente l'esprit. Les som-

TRADUC- maires qui sont à la tête de chaque ode
TIONS DES sont assés bien faits; mais l'abrégé de
POETES la vie Pindare manqué de critique. Jean-
LYRIQUES Albert Fabricius, dans sa bibliotheque
GRECS. Grecque, cite ces deux traductions; &
 Bib. Gr. t. 1. les cite mal. Il met la premiere en
 1618. & nomme l'Auteur de la secon-
 de P. de la Gousie.

Log. de l'al-
 bé, Massieu.

Quelque espece de supériorité que je donne au reste à la premiere de ces deux traductions sur la deuxième, il faut avouer que l'une & l'autre ne servent qu'à nous faire regretter de n'avoir qu'une partie de celle que M. l'abbé Massieu avoit entreprise. Personne peut-être ne connoissoit mieux Pindare que lui, & n'étoit plus en état de nous le faire bien connoître. Il l'avoit expliqué dans ses leçons, lorsqu'il eut été nommé professeur Royal en langue Grecque, & il falloit, dit M. de Boze, son goût & son intelligence pour restituer parmi nous à cet ancien Poëte les qualités que Quintilien lui attribue souverainement : l'élévation du génie, la magnificence du style, la variété des figures, & cette véhémence abondance de choses & de mots, qui coule toujours avec une majestueuse rapidité. Le goût qu'il avoit pris pour

et Ecrivain en l'expliquant , lui fit concevoir le dessein de le traduire en notre langue , & de l'éclaircir par des notes utiles , & souvent nécessaires. Il s'y appliqua avec autant d'assiduité que ses autres occupations & ses infirmités purent le lui permettre , & il avoit fini cette traduction & la plus grande partie de ses notes , lorsqu'il mourut le 26. Septembre 1722. dans la cinquante-huitième année de son âge.

TRADUCTIONS DES
POÈTES
LYRIQUES
GRECS.

Les Mémoires de l'Académie des belles lettres contiennent tout ce que l'on a jugé à propos de publier jusqu'à présent de cet important travail , savoir , la première , la seconde , la douzième & la quatorzième odes Olympiques , & les deux premières des Isthmiques. Chacune de ces odes est précédée d'un argument qui en fait connoître le sujet ; & afin de faciliter au lecteur savant le moyen de connoître si la traduction est fidèle , si le génie de Pindare y est conservé , on a mis à côté de deux odes seulement , le texte original. Le parallèle qu'il est aisé d'en faire ne peut tourner qu'à la gloire du traducteur. Attentif à rendre en François le sens du Grec , il ne l'est pas moins à faire passer dans sa traduction le ca-

Mém. de
l'Acad. des
belles lett.
t. 4. & 6.

TRADUC-
TIONS DES
POETES
LYRIQUES
GRECS.

ractere, le génie, la force, l'élévation du Poète à qui il fait parler notre langue. Sa traduction n'est qu'une copie, mais c'est peut-être la plus ressemblante à l'original qui pût être faite. Un anonyme avoit déjà donné en 1702. dans les Mémoires de Trévoux une traduction en prose, trop peu littéraire, de la première ode Olympique; & en 1706. M. de la Fosse nous donna la seconde envers François qui répondent par leur enthousiasme à celui du Poète Grec. Cette traduction n'en est pas moins fidèle, quoiqu'un peu paraphrasée, & les notes qui la suivent, plus historiques cependant que critiques, ne laissent pas que d'avoir leur utilité.

A l'égard des notes dont M. l'abbé Maffieu a enrichi sa traduction, il y en a de trois sortes, de grammaticales, d'historiques & de critiques. Les premières sont en petit nombre : les secondes, qui sont fort abondantes, renferment quantité d'observations savantes, mais néanmoins à la portée de tout lecteur qui a du goût, & qui aime à s'instruire. Mille traits de l'histoire Grecque, de la Géographie ancienne & de la Mythologie, y sont discutés avec soin, exposés avec clarté, & suffisam-

ment développés. Parmi les notes critiques, il y en a de fort importantes où M. l'abbé Massieu venge les anciens contre les mépris affectés de quelques modernes. Par exemple, dans la plus longue de ses notes, sur la première Olympique, l'habile traducteur fait l'apologie de la première strophe de cette ode contre la censure de M. Perrault, & l'infidèle & ridicule traduction que celui-ci avoit faite de cette strophe.

TRADUCTIONS DES
POETES
LYRIQUES
GRECS.

M. Massieu rappelle à cette occasion ce que M. Despreaux avoit répondu sur ce sujet à M. Perrault, avec quelle supériorité de goût & de génie le premier avoit défendu ce début de Pindare contre l'adversaire des anciens. Perrault avoit fait dire par les personnages qu'il introduit dans le premier dialogue de ses *Parallèles*, qu'ils n'entendoient point le commencement de cette ode. M. Dacier lui en fit un reproche dans ses remarques sur Horace. *Pindare*, y dit-il, *est un torrent ; il ne faut pas s'étonner qu'un Auteur moderne, & les ridicules personnages qu'il introduit, s'y soient noyés dès le premier pas.* M. Perrault, dans sa lettre à M. Ménage, dont je vous ai parlé ailleurs, répondit: « J'avoue ingénument que »

je me suis noyé dès le commencement «
 de la première ode de Pindare, ou, «
 pour parler plus clairement, que je «
 » n'ai pas entendu le commencement
 » de cette ode : mais je crois m'être
 » noyé avec tout le genre humain, &
 » qu'il vaut mieux comparer Pindare au
 » déluge universel qu'à un torrent,
 » puisque personne ne s'en est jamais
 » sauvé. » Il ajoutoit en parlant à M.
 Ménage, » si vous pouviés engager M.
 » Dacier à nous donner une explica-
 » tion de cette ode qui eût du sens,
 » vous feriez une bonne œuvre, & il
 » ne faudroit pas un plus grand mira-
 » cle que celui-là pour me convertir. »
 M. Despreaux le fit, ce miracle; M.
 Perrault l'a vu, & il est mort sans con-
 version. Quand il auroit assés vécu pour
 voir le même *Prodige* renouvelé par
 M. l'abbé Massieu, eût-il changé? On
 est presque assuré du contraire, quand
 on voit avec quelle opiniâtreté il sou-
 tient son premier sentiment dans la ré-
 ponse qu'il fit aux réflexions critiques
 de M. Despreaux, & dans une lettre
 réimprimée depuis peu touchant la pré-
 face que le même M. Despreaux fit
 servir comme d'introduction à son ode
 sur la prise de Namur.

TRADUC-
 TIONS DES
 POETES
 LYRIQUES
 GRECS.

Recueil de
 pièces d'hist.
 & de litt. t.
 4. 1741.

Dans quelques autres remarques, M. l'abbé Massieu épargne encore moins M. de la Motte, qui après avoir donné assés à entendre dans plusieurs endroits de ses écrits, & en particulier dans ses fables nouvelles, qu'il n'étoit pas fort touché du mérite de Pindare, n'avoit pas dédaigné pourtant d'imiter plusieurs de ses odes, & de se les proposer pour modèle. Lisés les remarques de M. Massieu sur la douzième & la quatorzième ode Olympique : dans les premières il compare l'ode de Pindare à Ergotele d'Himère, à l'ode que M. de la Motte adressa à M. le Maréchal de Berwick : & dans les secondes, l'ode du Poëte Grec à Asopique d'Orchomene, avec l'ode du Poëte François, intitulée *les Graces*, & adressée à M. le Duc de Vendôme : & de ce double parallèle, où certainement M. de la Motte ne gagne point, je me trompe fort si vous n'êtes obligé de conclure avec M. l'abbé Massieu, que le mépris des Modernes pour les anciens n'est nullement fondé, & qu'ils seroient plus sagement de s'appliquer à bien connoître ces grands modèles, que de chercher à les rendre ridicules par des plaisanteries qui portent à faux, & qui, sans

TRAN-
DUCTIONS DES
POETES
LYRIQUES
GRECS.

Mém. de
l'Acad. des
Scell. Lettres.
t. 41

qu'ils s'en doutent, produisent un effet bien différent de celui qu'ils se proposent. Vous conclurés aussi contre M. de la Motte en particulier, que dans ses prétendues odes Pindariques, outre qu'il a vraisemblablement plus consulté la vieille traduction du sieur de La-gausie, que le texte original, puisqu'il est tombé dans quelques-unes des bévûes de ce traducteur, la différence entre lui & Pindare est très-grande par d'autres raisons. » Le Poète Grec va » rapidement au sens : M. de la Motte » s'amuse autour des termes. Le pre- » mier s'abandonne à la nature, le se- » cond paroît esclave de l'art. Le sty- » le de l'un est ferme & plein de nerfs ; » le style de l'autre à quelque chose de » lâche & de languissant. Pindare pré- » sente partout à ses lecteurs des figu- » res hardies & de grands traits ; le » Poète François n'offre aux siens que » des jeux d'esprit & des pointes.... » En un mot l'examen de la copie & » du modèle doit convaincre, que M. » de la Motte se mécomptoit fort dans » l'idée qu'il avoit des anciens & de » lui-même ; que tout bien considéré , » le grand choix qu'il a sçu jetter dans » ses écrits, ne vaut pas à beaucoup » près

près le mélange Pindarique dont il se moque ; & que ses odes ne sont au-dessus de celles de Pindare , que comme son Illiade est au-dessus de celle d'Homere , & que comme ses fables sont au-dessus de celles de la Fontaine. »

TRADUCTIONS DES
POETES
LYRIQUES
GRECS.

Au lieu de la suite de l'ouvrage de M. Massieu , dont il faut espérer que nous ne serons pas toujours privés , M. l'abbé Sallier nous a donné une traduction de la quatrième & de la cinquième ode Olympique , qu'il a aussi ornée de quelques remarques , & d'arguments où l'érudition & le bon goût de l'Auteur ne se font pas moins sentir que dans la traduction même. Vous trouverez ces deux odes dans le tome 10. des Mémoires de l'Académie des belles lettres. L'une & l'autre chantent les victoires que Psäumis , de la ville de Camarine en Sicile , avoit remportées à la course. Plusieurs critiques fondés sur l'autorité du Scholiaste de Pindare , & sur le silence de Nicolas le Sueur , traducteur de ce Poète , ont prétendu que la dernière de ces deux odes n'étoit pas de Pindare. M. l'abbé Sallier examine leurs preuves , les réfute , & en donne d'autres qui paroissent

TRADUC-
IONS DES
OËTES
YRIQUES
GRECS.

sont décisives pour restituer cette pièce au Poète Grec. C'est enfin le style de Pindare ; il est entièrement conforme à celui des autres odes : on y voit la manière & le caractère du Poète. M. l'abbé Maffieu dans ses notes sur la deuxième des odes Isthmiques de Pindare, avoit prouvé que ce Poète étoit fort intéressé ; il en avoit donné des preuves tirées de ses poésies, & réfuté ceux qui avoient prétendu le contraire. M. l'abbé Sallier dans l'argument de la quatrième ode Olympique, accuse Pindare d'un autre vice, de vanter ses vers en toute occasion, & peut-être même à l'excès : & le but de l'un & de l'autre critique dans cette double accusation, est de montrer que si l'on admire avec raison les anciens, si l'on recommande de les étudier, on ne doit pas croire que les vrais Savans veuillent que l'on passe de l'admiration de leurs écrits à celle de leurs personnes, ni qu'ils prétendent qu'on doit, pour ainsi dire, fléchir le genou devant leurs mœurs, parce qu'on estime beaucoup leur style.

J'ai remarqué cet esprit d'équité dans la *Comparaison de Pindare & d'Horace*, que feu Monsieur Blondel, Maître

tre des mathématiques de M. le Dauphin, donna en 1673. Cet écrit est un fruit des conférences savantes qui se tenoient alors chés M. Guillaume de Lamignon, premier Président du Parlement de Paris, & c'est à cet illustre Magistrat que cet ouvrage est dédié. Il y a de l'érudition; peut-être en trouveroit-on trop, & la trouveroit-on trop peu digérée. Les citations Grecques & Latine entassées les unes sur les autres, ôtent à ce livre l'agrément qu'on pourroit lui donner, & le rendent même ennuyant. Mais on y apprend à connoître Pindare & Horace par leurs propres écrits, & par les faits de leur vie qui nous ont été conservés. M. Blondel les prend l'un & l'autre dès leur naissance, & les compare dans leur famille, dans leurs études, dans leur goût, leur génie, leurs mœurs, leurs inclinations, leur conduite jusqu'à la fin de leur vie, & enfin dans leurs écrits. Il va même jusqu'à les comparer dans la taille de leur corps, ce qui paroît une minucie.

Selon M. Blondel, ces deux Poètes nâquirent de patens de basse condition, & parmi des peuples grossiers. Tous deux eurent en leur enfance une avan-

TRADUC
TIONS DE
POETES
LYRIQUES
GRECS.

TRADUC-
TIONS DES
POETES
LYRIQUES
GRECS.

ture affés extraordinaire , qui peut-être est fabuleuse , quoique l'Auteur la rapporte sérieusement , & y trouve une conformité qui pourra paroître à d'autres un peu éloignée. Ils se trouverent tous deux engagés dans des partis malheureux , Pindare dans celui de Xercès , & Horace dans celui de Brutus. En parlant de leurs inclinations & de leurs mœurs , M. Blondel n'oublie pas de blâmer l'attachement de Pindare à ses propres intérêts , attachement tel qu'il faisoit trafic de ses vers , & de loüer beaucoup la générosité d'Horace qui alloit jusqu'à la prodigalité. Appuyé de l'autorité d'Athénée , il prétend que le Poëte Grec qui dans les ouvrages qui nous restent de lui paroît toujours grave , sérieux , austère même , avoit fait d'autres poësies qui auroient montré *que les jeux , les ris , les grâces & l'amour ne se sont pas trouvés dans les seules odes de Sapho & d'Anacréon* , & notre Auteur en regrette la perte , comme s'il s'agissoit d'un bien utile à la société. En parlant des ouvrages de ce Poëte , il avance une conjecture qui lui paroît fort vraisemblable , & que rien cependant ne semble autoriser : c'est que *Pindare compo-*

Comparai-
son de Pind.
& d'Hor. p.
193.

Ibid. p. 115

soit à son loisir sur toutes sortes de cadences, des ouvrages différens à la loüange des Dieux & des héros ; & que lorsqu'un athlete victorieux venoit à lui demander une ode, il alloit chercher dans ses compositions la pièce la plus propre, & qui pût le mieux convenir à la personne qu'il devoit loüer, soit sur son pays, soit sur le lieu de sa victoire, sa beauté, son âge ; ou enfin sur quelque autre chose qui pût lui servir de liaison pour assembler ce qu'il avoit préparé avec ce peu qu'il pouvoit imaginer sur celui dont il parloit. Si cette conjecture étoit vraie, les odes de Pindare ne seroient que des pièces rapportées, souvent découſuës ; les loüanges données à ceux qui y sont célébrés, seroient forcées & souvent ne conviendroient point au personnage. Or l'on trouve tout le contraire en lisant Pindare.

TRANSLATIONS D.
POÈTES
LYRIQUE
GRECS.

La raison que M. Blondel apporte dans un autre endroit pour excuser les digressions de Pindare, ne semble guères mieux fondée. Il croit qu'il ne s'est jetté dans ce qu'il appelle les digressions de ce Poète, que parce qu'il avoit toujours été obligé de loüer, & de loüer des personnes qui le plus souvent n'avoient pas beaucoup de mérite. Mais

Ibid. p. 11

TRADUC-
IONS DES
OETES
YRIQUES
RECS.

Comparai-
on de Pind
d'Hor. p.
16. 217.

Essai d'une
ouv. trad-
Horace en
ers Franç. à
inst. 1717.

ce jugement n'est-il pas un peu témé-
raire ? Sommes-nous aujourd'hui à por-
tée d'apprécier le mérite de ceux à qui
les odes de Pindare sont adressées ? Il
y en a d'ailleurs plusieurs dont l'histoi-
re nous a fait connoître le mérite, &
néanmoins les odes du Poète où ces per-
sonnes sont louées, ont aussi de ces pré-
tendues digressions que M. Blondel tâ-
che d'excuser. Quelle en étoit donc alors
la cause ? Notre critique juge d'ailleurs
en homme éclairé, du style de Pin-
dare, de son enthousiasme, & des au-
tres qualités qui ont attiré tant d'élo-
ges à ce Poète. Il rapporte aussi avec
beaucoup d'exactitude les jugemens de
Quintilien & de quelques modernes,
& il en use de même quand il parle
d'Horace. Il pèse souvent ces juge-
mens ; & soit qu'il les adopte ou qu'il
les rejette, il paroît que c'est le seul
parti du vrai qu'il embrasse. On a eu
cependant raison de lui reprocher, de
ce qu'en blâmant, comme il le devoit,
un faux raisonnement de Juste Lipse,
il a enveloppé dans ce blâme la na-
tion même de ce Savant. » Il a eu
» tort, dit un Ecrivain moderne, d'in-
» sulter toute une nation au sujet d'un
» particulier qui a raisonné de travers.

Le goût dépravé de Juste Lipse ne «
prouve pas plus contre les habiles gens «
les compatriotes, que l'ignorante té- «
mérité de Perrault & de sa secte fait «
contre la nation Françoisé. »

TRADU
TIONS D
POETES
LYRIQUE
GRÈCS.

Je dirai de même, que quelques légers
défauts que l'on trouve dans l'ouvrage
de M. Blondel, ne doivent pas faire
conclure que ce livre ne soit pas utile
à ceux qui voudront s'appliquer à la
lecture de Pindare. Il faut y joindre
quelques autres pièces imprimées dans
les Mémoires de l'Académie des belles
lettres, sçavoir, l'extrait de la disser-
tation de M. l'abbé Massieu sur les jeux
Isthmiques, ainsi appelés, parce qu'on
les célébroit dans l'Isthme de Corin-
the, & la discussion d'un passage de
Pindare cité dans Platon au troisième
livre des loix. Cette discussion est de
M. l'abbé Fraguier. Vous trouverez
aussi plusieurs éclaircissémens fort utiles
sur Pindare, dans les trois discours où
M. l'abbé Gedoyne nous a fait part de
ses profondes recherches sur les courses
de chevaux & les courses de chars qui
étoient en usage dans les jeux Olympi-
ques; & dans la savante dissertation cri-
tique d'un anonyme sur le prix que l'on
donnoit autrefois aux vainqueurs dans

Mém.
l'Acad.
belles let

Ibid. t. 8.
9.

TRADUC-
IONS DES
POETES
LYRIQUES
FRANCS.

les jeux Pythiques. Cette dissertation est imprimée dans le premier tome de l'histoire critique de la république des lettres, par Jean Masson. L'Auteur y montre non-seulement par l'autorité de Pindare, mais par quantité d'autres témoignages des anciens & des modernes, que le prix que l'on donnoit autrefois aux vainqueurs dont il s'agit, étoit une couronne de simple *laurier Delphique*, ou de laurier pris sur le Mont Parnasse, au pied duquel se célébroient ces jeux si fameux de l'ancienne Grèce. Ainsi il rejette le sentiment de ceux qui ont cru que les *Pommes* faisoient la récompense de ces Athlètes, soit qu'elles fussent seules, soit qu'on y joignît une couronne de laurier; & il répond aux objections des partisans de ce dernier sentiment. Un autre anonyme a fait des remarques sur plusieurs endroits de sa dissertation, imprimées dans le même Journal, tome 5. article 3. mais elles ne regardent ni Pindare, ni les jeux Pythiques.

Simonide qui a été en grande réputation dans l'antiquité, est mis, comme Pindare, au nombre des Poètes lyriques. Mais il ne nous reste de lui que quelques fragmens peu propres à bien

faire juger de son mérite. Jean Vau-
 quelin de la Fresnaye en a traduit un TRADU-
TIONS DE
POETES
LYRIQUES
GRECS.
 en vers François que l'on trouve dans Poët. de Va-
quelin, pag
367.
 le recueil de ses poësies de l'édition de
 Caën 1612. C'est une satire très-vio-
 lente contre les femmes , & dont le
 traducteur n'a nullement adouci les ter-
 mes. Ce fragment qu'il semble d'abord
 donner à un Poète beaucoup plus ré-
 cent , nommé Naumache ou Nauma-
 chius , & qu'il intitule ensuite du nom
 de Simonide , ne méritoit point d'être
 mis en notre langue. Outre que la sa-
 tyre est trop remplie d'amertume , &
 que les fictions que le Poète employe
 sont grossieres, il y a quelques indé-
 cences qui ne devoient point être ex-
 primées. Vauquelin avouë qu'il avoit fait
 cette traduction dans sa jeunesse ; mais
 il étoit dans un âge mûr quand il l'a-
 dressa à Pierre de Marchanville , sieur
 du Rosel , Thrésorier général de Fran-
 ce à Caën. Il semble que son but étoit
 de détourner son ami de se marier ; mais
 croyoit-il y réussir en ne lui exposant
 que des portraits excessivement outrés ?
 Il dit au sieur de Marchanville que dans
 les vers du Poète ,

Il y verra que des femmes sans feinte ,
 Comme au plus près la nature est dépeinte ;

M v

Mais il faut croire qu'il ne parloit pas sérieusement , & qu'il n'y voyoit que tout ce que le lecteur y peut voir , beaucoup de malignité , exprimée sans art , & plus propre à rendre le Peintre méprisable , qu'à lui faire honneur. Ce fragment de Simonide n'est au reste ni lyrique , ni élégiaque.

Jean-Antoine de Baïf l'avoit aussi traduit en vers François , comme il le dit dans son épître à M. Moreau , Trésorier de M. le Duc d'Anjou , imprimée au neuvième livre de ses poèmes ; & il se plaint de ce qu'on lui avoit volé ou retenu cette traduction. La perte n'étoit pas grande , à en juger par le commencement de cette version , dont il se souvenoit encore , & qu'il a inséré dans l'épître dont je viens de vous parler. Je ne sçai pourquoi il dit que ces vers sont de Phocylide : il est certain que ce sont les mêmes que Vauquelin a traduits , & qui dans toutes les éditions du texte original sont attribués à Simonide. Je n'ai rien trouvé dans Phocylide qui ressemble au portrait extravagant que l'Auteur de ces vers fait des femmes.

CHAPITRE VII.

Des Traductions des Poètes Bucoliques Grecs.

JE passe des Poètes lyriques aux bucoliques, sans m'arrêter aux élégiaques dont il ne nous reste presque rien. Ce n'est pas que les Grecs n'ayent eu des Poètes fameux qui ont composé des élégies ; mais le tems nous a ravi presque tous leurs écrits, & du peu qui nous à été conservé je ne connois aucune traduction faite en notre langue, si vous en exceptés quelques morceaux élégiaques que l'on trouve dans les tragiques dont je vous ai suffisamment entretenu. Mais je vous exhorte de lire le savant & curieux discours de M. l'abbé Souchay sur les Poètes élégiaques Grecs, imprimé dans le tome 7. des Mémoires de l'Académie des inscriptions & belles lettres. Il ne laisse rien à désirer pour la connoissance de ces Poètes, de leurs personnes, du tems où ils vivoient, de leurs écrits, ou conservés, ou qui sont perdus, & dont il est fait quelque mention dans les anciens,

TRADUCTIONS DE
POÈTES
BUCOLIQUES
GRECS.

TRADUC-
TIONS DES
POETES
BUCOLIQ.
GRECS.

de leur génie & de leur caractère. Le Savant, l'homme de goût, & l'Ecrivain délicat se font également sentir dans ce discours. Vous y apprendrés mieux que dans aucun autre ouvrage François, à connoître en particulier Callimaque, le plus célèbre des élégiaques Grecs, & celui dont il nous reste plus d'écrits. Je vous conseillerois d'y joindre la dissertation sur un passage de ce Poète que Jean Maffon, que j'en crois Auteur, a fait imprimer au commencement du quatrième volume de son histoire critique de la république des lettres, & la réponse que le savant Gisbert Cuper fit en 1713. à cette dissertation qui lui étoit adressée. Plusieurs points de Géographie & de Mythologie, qui répandent du jour sur quelques vers de l'hymne que Callimaque composa en l'honneur de *Delos*, sont bien développés dans ces deux écrits. Je ne vous répète point ce que je vous ai déjà dit des jugemens des Savans de M. Baillet. Il faut les lire sur ce qui y est dit des élégiaques Grecs, comme sur les Poètes héroïques, tragiques, comiques, bucoliques & autres. Mais il faut les lire avec les notes de M. de la Monnoye qui redresse souvent l'Auteur, & qui

auroit pû le relever ou l'éclaircir encore plus qu'il n'a fait.

TRADUCTIONS DES
POETES
BUCOLIQUES.
GRECS.

A l'égard des Poètes bucoliques, nous n'en connoissons plus que trois dont nous ayons quelques écrits, Théocrite, Bion, & Moschus. Ces trois Poètes étoient presque contemporains, & vivoient plus de 250. ans avant notre Ere vulgaire. On dispute lequel étoit le plus jeune, & l'on croit communément que c'étoit Moschus qui avoit été ami particulier d'Aristarque le Grammairien, selon que le dit Suidas, & que M. de la Monnoye semble le prouver dans ses notes sur les jugemens des Savans recueillis par M. Baillet. Mais sans entrer plus avant dans ce point de chronologie, examinons ces trois Poètes en eux-mêmes.

Tome 3. 2
453.

Théocrite est assurément le plus célèbre. Il étoit de Syracuse, & vivoit à la cour d'Egypte du tems de Ptolomée Philadelphie. Il n'est point l'inventeur de la poésie bucolique; elle est plus ancienne; vous l'aurez remarqué en lisant les écrits sur ce genre de poésie dont je vous ai parlé ailleurs. Mais Théocrite s'y acquit une grande réputation, & on l'a regardé depuis comme le chef, ou du moins le principal

TRADUC-
TIONS DES
POETES
BUCOLIQ.
GRECS.

Ib. p. 443.
444.

de ceux qui s'y sont exercés. Il ne nous reste de lui que trente idylles, & quelques épigrammes. Les jugemens des Savans ne sont pas uniformes sur le mérite de ce Poète. Quintilien le trouvoit admirable en son genre, mais il avoit que sa muse n'étoit qu'une muse rustique, uniquement propre pour des Bergers. Longin prétend qu'il n'y a rien dans toutes ses églogues qui ne soit heureusement imaginé, à l'exception de quelques endroits où ce critique croit qu'il sort un peu du caractère du genre bucolique. Voyés dans M. Baillet les jugemens de Suidas, de M. le Fevre de Saumur, & des peres Possevin & Rapin.

Disc. sur la
nature de
l'églogue, p.
241. & suiv.

D'autres ont dit que Venus, les Graces & les Amours ont composé les Idylles de Théocrite. M. de Fontenelle n'est pas de ce sentiment : il convient que le Poète a quelquefois élevé ses bergers d'une maniere agréable, au-dessus de leur génie naturel ; mais qu'il les y a aussi laissé retomber très-souvent ; qu'il n'a pas senti qu'il falloit leur ôter une certaine grossiereté qui sied toujours mal ; & que les endroits même qui n'ont pas tant de bassesse, n'ont guères d'agrément, parce qu'elles ne

sont simplement que rustiques. M. de Fontenelle entreprend de justifier sa critique par plusieurs exemples, & en donnant en particulier le plan de la quatrième idylle. Selon ce plan, cette pièce de Théocrite paroît en effet trop simple : & M. Hardion qui l'a traduite, & qui a entrepris de la justifier, convient que s'il avoit à faire des idylles pastorales en notre langue, il ne la feroit pas dans le goût de celle-là, & qu'il auroit moins encore le courage de traduire les idylles de Théocrite, si toutes ressembloient à la quatrième.

TRADUCTIONS DES
POETES
BUCOLIQUES.
GRECS.

Mém. de
l'Acad. des
Bell. Lettres.
t. 4. p. 529.
& suiv.

Il croit cependant que M. de Fontenelle n'en auroit pas jugé si sévèrement, s'il eût fait attention que Théocrite fait parler dans ses idylles quatre especes de bergers différens entr'eux, soit dans les mœurs, soit dans les sentimens, soit dans les discours qui sont l'expression des mœurs & des sentimens : des pasteurs de bœufs, des pasteurs de brebis, des chevriers, & enfin des bergers mercenaires. Théocrite donne de la politesse aux deux premières especes, parce que ces pasteurs étoient riches, bien élevés, qu'ils tenoient le premier rang dans les villes & dans les campagnes qu'ils habitoient. Les chevriers

TRADUC-
TIONS DES
POETES
BUCOLIQ.
GRECS.

étoient fort inférieurs ; & les bergers mercenaires qui n'avoient point de troupeaux en propre , & qui étoient aux gages d'autrui , étoient encore au-dessous. Voilà la raison des différences de style , de pensées , de sentimens que l'on trouve dans Theocrite qui ne manque point dans chaque idylle d'instruire son lecteur de la qualité & de la condition des bergers qu'il met sur la scène. Le Poète fait garder à chacun son caractère & son génie : il les a peints tous tels qu'ils étoient , & tels qu'on les concevoit de son tems dans la Sicile , où la poésie bucolique a pris la forme & le tour que nous lui voyons dans les idylles du Poète Grec. C'est tout ce qu'il a dû faire , & tout ce qu'on pouvoit exiger de lui , surtout si l'on fait attention qu'il a relevé toutes ses idylles par l'élégance de la diction. Tel est le précis de l'apologie que M. Hardion fait de Théocrite.

Mais la distinction de quatre especes de bergers différens entr'eux dans leurs mœurs , dans leurs sentimens , & conséquemment dans leurs discours , est-elle fondée ? C'est l'objection qui lui a été faite , & à laquelle il a répondu par un *Discours particulier sur les Bergers*.

de *Théocrite*, où il établit cette différence sur tant de preuves qui paroissent sensibles, qu'il semble ôter toute voie à aucune réplique raisonnable. Ce discours est imprimé dans les Mémoires de l'Académie des belles lettres, tome cinquième, à la suite de ses *Réflexions générales sur la quatrième Idylle de Théocrite*, dont je viens de vous donner une idée.

TRADUCTIONS DES POETES BUCOLIQUES.

Mém. de l'Acad. des belles lett. t. 5. P. 514. & suiv.

Dans ces réflexions, M. Hardion dit qu'il n'y a de juges recevables des Idylles pastorales de Théocrite, que ceux qui se sont mis en état de l'entendre dans sa langue, & de goûter sa versification ; & que le meilleur traducteur ne sçauroit jamais parvenir à le donner tel qu'il est dans une version qui sera absolument dépourvuë, & de ce que le langage Dorien, qui étoit celui du Poëte, & de ce que la structure du vers bucolique, répandent de graces & de beautés dans l'original. Cette décision, qu'on ne peut nier avoir au moins quelque fondement, ne prévient point en faveur des traductions Françaises de Théocrite dont j'ai à vous parler. Mais si vous aimés mieux connoître Théocrite imparfaitement, que de ne le point connoître du tout, il faut bien que vous ayés recours à ces traductions. Leur

TRADUC- nombre au reste ne vous chargera pas.
TIONS DES M. de Longepierre est le seul qui ait,
POETES sinon tenté l'entreprise, au moins qui
BUCOLIQ. l'ait exécuté en partie. De trente Idyl-
GRECS. les de Théocrite, il en a traduit quinze
 en vers François.

Cette traduction accompagnée du
 texte original & de remarques, fut im-
 primée à Paris en 1688. La préface du
 traducteur est fort diffuse, & n'apprend
 rien de fort intéressant. M. de Lon-
 gepierre s'y excuse sur les changemens
 qu'il a faits à l'original, & s'explique à
 diverses reprises sur les difficultés d'u-
 ne bonne traduction : plaintes assés inu-
 tiles dans la bouche d'un Auteur que
 personne n'a contraint de s'appliquer à
 ce genre d'écrire. M. de Longepierre
 vouloit qu'on lui scût gré de son travail,
 & il fut assés mal accueilli. Peut-être
 avés-vous déjà lû ce madrigal qui fut
 fait alors :

Ils devoient ces Auteurs demeurer dans leur Grec,
 Et se contenter du respect
 De la gent qui porte ferule :
 D'un savant traducteur on a beau faire choix ;
 On les traduit en ridicule
 Dès qu'on les traduit en François.

Ce madrigal tombe plus cependant

Théocrite lui-même que sur la tra-
 duction de ses poésies; & la décision de
 l'auteur de ces vers manque de vérité,
 n'est certain qu'on peut traduire, &
 on a traduit en effet plusieurs Au-
 teurs Grecs sans les rendre ridicules.
 Il convient, avec M. Basnage, qu'il
 est d'une traduction comme de la
 nature, où il est plus aisé de représen-
 ter de grands traits, que de peindre
 des beautés délicates que le pinceau le
 plus fin a de la peine à tracer. Et c'est
 de ces raisons qui pouvoit empêcher
 de Longepierre de traduire Théocrite.
 Mais l'Auteur du madrigal cen-
 se en général toutes les traductions
 françaises des Poètes Grecs, & des lors
 ne prouve rien en prouvant trop. Quoi
 qu'il en soit, le traducteur de Théocrite
 n'a fait de son mieux pour nous le rendre à
 peu près tel qu'il est : il en a imité la sim-
 plicité jusques dans ses vers François,
 peut-être a-t'il porté trop loin cette
 imitation. Il nous assure que lorsqu'il
 a rencontré quelques obscénités dans
 un Poète Grec, il a essayé de corriger
 ces choses par les mots, & de les enve-
 lopper, autant qu'il a été possible. C'est-
 à-dire, que quelquefois il l'a rendu obs-
 cur, afin de ne pas trop le laisser paroître.

TRADUC-
 TIONS DES
 POETES
 BUCOLIQ.
 GRECS.

Hist. des ou-
 vrages des
 Savans, Mai
 1689. page
 160.

tre à nud. Son intention étoit bonne, s'il est vrai, comme il le prétend, que la différence des expressions affoiblit extrêmement les idées. Mais je crois qu'on pourroit disputer contre cette prétention : des expressions obscènes choquent par elles-mêmes : une description du vice ingénieuse & délicate, plaît davantage, amuse l'imagination, & deslors fait plus d'impression.

Les remarques de M. de Longepierre sont une preuve de son érudition ; & il y en a quelques-unes qui ne sont point inutiles pour l'intelligence de Théocrite. Sur la fin de sa préface, rappelant à lui toute l'affection d'un traducteur pour l'Auteur qu'il traduit, il fait un sortie très-vive, & en général plus remplie d'amertume que solide, contre ceux qui ont accusé de rusticité les Idylles de Théocrite. Ce qu'il y a de singulier, c'est que lui-même avoit fortifié cette accusation en 1686. dans la préface qu'il a mise au-devant de quelques Idylles de sa composition, & qui furent réimprimées à Lyon en 1697. Il y convient en effet que les Idylles de Théocrite peuvent paroître en plus d'un endroit *brutes & rustiques par un certain air trop simple & trop cham-*

pêtre. Il en cite même un exemple qu'il choisit, dit-il, entre plusieurs autres. Il répète plusieurs fois la même chose dans cette préface, & il donne lieu de soupçonner qu'il a été persuadé de cette rusticité de Théocrite, tant qu'il n'a point pensé à traduire ce Poète. Il est vrai qu'au commencement de sa préface sur Théocrite, il tâche de montrer qu'il n'y a point de contradiction entre ce qu'il écrivoit en 1686. & ce qu'il dit en 1688. Mais en comparant les deux préfaces, on trouve qu'il se justifie assez mal.

TRADUC-
TIONS DES
POETES
BUCOLIQUES
GRECS.

J'ai lû avec plus de satisfaction son *Parallèle de Théocrite & de Virgile.* Il y montre d'abord en quoi ces deux Poètes se ressemblent, & ensuite en quoi ils diffèrent. Ils semblent l'un & l'autre avoir été formés à plaisir par la nature. Tous deux grands maîtres dans un art difficile : tous deux admirables & pleins de charmes, dignes de la réputation qu'ils se sont acquise, incomparables l'un sans l'autre : tous deux modèles si accomplis que l'on n'a rien fait de beau dans cette sorte de poésie, qu'en se réglant sur eux, & en étudiant leur esprit & leurs manières. Mais la nature, selon M. de Longepierre, se

TRADUC-
TIONS DES
POETES
BUCOLIQ.
GRECS.

fait mieux sentir dans Théocrite ; elle y peint , elle y anime , elle y égaye tout. Il est plus simple , plus naïf que Virgile , mais d'une simplicité qui a beaucoup de graces. Il est plus riche en imaginations , plus varié , plus fécond en pensées , en peintures , en caractères. Virgile est plus borné , plus pressé , plus fini , mais toujours fort éloigné de l'aridité & de la bassesse. Théocrite doit plaire davantage , & Virgile plus frapper. Le premier a l'imagination plus belle , le second a le jugement meilleur. Le Grec est plus hardi , moins étudié , moins circonspect ; le Romain est plus retenu , plus limé , plus exact ; toujours sage & judicieux. Théocrite vraisemblablement est original ; Virgile s'est formé sur Théocrite , & l'a imité en plusieurs endroits ; mais il l'a toujours fait avec l'habileté d'un maître , & non avec la foiblesse servile d'un copiste.

Huëtiana ,
n°. 32.
Ment. mod.
t. 1, disc. 27.

M. Hüet & les Auteurs du *Mentor moderne* ont pensé à peu près de même de ces deux Poètes. Ces Ecrivains s'accordent à donner à Théocrite la supériorité sur Virgile dans le genre bucolique ; mais en convenant que chacun a des avantages que l'autre n'a point.

est aussi le sentiment de M. Hardion TRADUC-
 ns ses réflexions sur la quatrième TIONS DES
 ylle de Théocrite, dont je vous ai POETES
 rélé, celui de M. l'abbé Fraguier dans BUCOLIQ.
 dissertation sur l'Eglogue, que je GRECS.
 us ai fait connoître ailleurs, & celui
 pere Rapin dans ses réflexions sur la
 sésie. M. l'abbé Fraguier condamne Mém. de
 également dans l'un & l'autre Poète l'Acad. des
 obscénités qu'ils se sont permises dans belles lett.
t. 2. p. 143.
 urs églogues, mais qui sont beaucoup
 us fréquentes dans Théocrite que dans
 Virgile; & il convient que comme un
 eintre seroit blâmable qui rempliroit
 n paysage d'objets obscènes, aussi l'on
 lâme justement un Poète qui fait te-
 ir à des bergers des discours contrai-
 es à l'innocence qu'on doit supposer
 ans des hommes, qu'Astrée n'avoit en-
 ore qu'à peine abandonnés.

Par la même raison l'on doit con-
 damner la traduction paraphrasée d'u-
 e des plus obscènes des Idylles de
 Théocrite, contenant l'Epithalame
 d'Helene, dont Antoine de Cotel,
 Conseiller au Parlement de Paris, a
 augmenté le recueil déjà trop licentieux
 de ses *mignardes & gayer Poësies*, im-
 primées en 1578. in-4.^o. à Paris. Ce
 qui m'étonne, c'est qu'un Magistrat,

TRADUC-
TIONS DES
POETES
BUCOLIQ.
GRECS.

dont le caractère doit être grave & sérieux, ait osé mettre en langue vulgaire des discours qui feroient rougir ceux-mêmes qui auroient renoncé à la pudeur, & qu'il ait adressé à Vaillant de Gueillis, Abbé & Magistrat lui-même, une pièce si indécente. Louis le Roy, dit Regius, dans ses remarques sur le second livre du *Symposé de Platon*, qu'il a traduit & fait imprimer à Paris en 1559. in-4°. rapporte une autre Idylle de Théocrite, traduite en vers François par Clément Marot, & qui se trouve en effet dans le recueil des poésies de ce dernier. C'est celle qui a pour titre, *de l'Amour fugitif*, que les critiques attribuent à Moschus. Elle est beaucoup moins libre que celle qui a été traduite par Antoine de Cotel; & la versification a des graces que celle de ce Conseiller n'a sûrement pas. Claude Turrin, Dijonnois, a mis aussi en vers François la seizième Idylle de Théocrite, adressée à Hieron II. tyran de Sicile, dans laquelle le Poète invite les Princes à récompenser les Poètes qui se distinguent dans leur art. Cette traduction fut imprimée à Toulouse en 1561. in-4°. & depuis à Paris en 1572. dans le recueil des œuvres poétiques

tiques du traducteur. La poésie de Turrin est fort plate, & ne mérite point les louanges que lui donne l'éditeur dans sa préface. L'Idylle sur la mort d'Adonis, que d'autres donnent à Bion, a été mise en prose Françoisse, par l'Auteur des *nouvelles Poésies amoureuses, galantes & récréatives*, imprimées à Paris en 1673. in-12. Enfin M. Hardion, de l'Académie Françoisse & de celle des belles lettres, a traduit avec autant d'élégance que de fidélité la quatrième Idylle de Théocrite, & a joint à sa traduction des notes excellentes & de judicieuses réflexions. Voilà toutes les traductions que je connoisse de quelques pièces de Théocrite, qui, à l'exception de celle de la quatrième Idylle donnée en 1723. par M. Hardion dans le tome 4. des Mémoires de l'Académie des belles lettres, ont précédé la traduction de M. de Longepierre, & qui n'ont pas dû lui être d'un grand secours pour faire la sienne, supposé même qu'il les ait connues.

Nous devons au même M. de Longepierre la traduction du petit nombre d'Idylles de Bion & de Moschus que le tems n'a point détruites. Le traducteur les regarde comme des restes fort

TRADUC-
TIONS DES
POETES
BUCOLIQ.
GRECS.

précieux, & d'une beauté à les rendre préférables aux plus longs ouvrages dans l'esprit de ceux qui ne jugent pas des livres par la grosseur. Ces deux Poètes ne sont pas moins naturels que Théocrite, mais leur simplicité est moins champêtre & plus élégante. Bion a plus de graces, de douceur, de finesse, & moins de rusticité que Théocrite. Moschus tient le milieu entre les deux. C'est le jugement de M. de Longepierre. Sa traduction passe pour exacte & fidele, autant que le génie de notre langue, & une traduction faite en vers ont pu le permettre. On n'y trouve pas l'Idylle intitulée *Europe* que l'on donne communément à Moschus, mais que d'autres attribuent à Théocrite. Au lieu de la traduction de cette pièce, M. de Longepierre a donné celle de l'*Oarystis*, dialogue entre Daphnis & une jeune fille, dont il prétend que l'on ignore l'Auteur, & qui a été imprimée dans plusieurs éditions parmi les poésies de Théocrite. Les remarques du traducteur sont remplies d'érudition; mais il y en a peu qui soient utiles pour l'intelligence du texte de Bion & de Moschus: en général elles sentent trop le génie commentateur. Sa préface &

la vie des deux Poètes sont allés bien faites. La traduction de M. de Longepierre, accompagnée du texte original, est un volume in-12. imprimé à Paris en 1686. & qui a été réimprimé à Lyon en 1697. Ce qui fait honneur au jugement qu'il porte des deux Poètes qu'il a traduits, c'est que l'illustre M. de Fontenelle juge à peu près de même de ces deux Poètes dans son discours sur la nature de l'Eglogue.

TRADUCTIONS DES
POÈTES
BUCOLIQ.
GRECS.

« Ce qui nous reste, dit-il, de Moschus & de Bion dans le genre pastoral, me fait extrêmement regretter ce que nous en avons perdu. Ils n'ont nulle rusticité, au contraire beaucoup de galanterie & d'agrément, des idées neuves & tout-à-fait rian- res. On les accuse d'avoir un style un peu trop fleuri, & j'en conviendrois bien à l'égard d'un petit nombre d'endroits; mais je ne sçai pourquoi les critiques ont plus de penchant à excuser la grossièreté de Théocrite, que la délicatesse de Moschus & de Bion; il me semble que ce devrait être tout le contraire. N'est-ce point parce que Virgile a prévenu tous les esprits à l'avantage de Théocrite, en ne faisant qu'à lui seul l'honneur de

Disc sur la
nat. de l'Eg.
p. 161.

TRADUC
TIONS DES
POETES
BUCOLIQ.
GRECS,

» l'imiter , & de le copier ? » Vous
ayés vû plus haut que la plûpart des
critiques à qui M. de Fontenelle s'a-
dresse , ont répondu à la question qu'il
leur fait , qu'ils n'ont point vû dans
Théocrite cette grossiereté dont on le
charge , & que puisque Virgile n'a fait
qu'à lui seul l'honneur *de l'imiter & de
le copier* , c'est au moins un préjugé très-
favorable pour le Poète Grec.

CHAPITRE VIII.

Des Traductions de quelques Poètes Moraux Grecs.

J'APPELLE Poètes moraux parmi
les Grecs ceux qui nous ont donné
des *Gnomes* ou sentences , tels que Théo-
gnis , Phocylide , Naumache , & l'Au-
teur des vers dorés qui portent le nom
de Pythagore. On ne doit point cher-
cher dans ces Ecrivains le feu & le gé-
nie de la poésie : c'étoient des versifica-
teurs plutôt que des Poètes. Mais on
trouve chés eux des maximes sages &
utiles pour la conduite de la vie. La
morale de Théognis étoit si estimée des
Grecs qu'ils faisoient apprendre ses sen-

Baillet , jug.
des Sav. t. 3.
p. 389. 390.

tences à leur jeunesse. Son style doux, facile, naturel, est proportionné aux manieres que doivent prendre ceux qui veulent s'insinuer dans l'esprit des enfans. Ce Poëte né à Mégare dans l'Attique, vivoit en la soixante-huitième Olympiade, du tems que les Romains changerent leur premiere Monarchie en République. Colleter qui en parle avec beaucoup d'éloge dans son discours de la poésie morale, dit « qu'on doit lui rendre l'honneur d'avoir été le premier de tous qui a eu le courage de venger la poésie contre ceux qui l'accusoient de ne s'amuser jamais qu'à des contes fabuleux, & qu'à de vaines chimeres, puisqu'il fut le premier de tous qui s'avisa de donner aux hommes des enseignemens salutaires à la vie, & qui conservant encore la grace & la beauté des vers, eut l'adresse d'élever la vérité au-dessus du mensonge, & de faire triompher la vertu du vice. » Il faut avouer cependant qu'au milieu des sentences graves & sensées que ce Poëte débite, il y en a plusieurs qui se ressentent de l'affection déreglée qu'il paroît avoir eue pour cette *Cirné* à qui il adresse la parole.

TRADUCTIONS DE
POETES
MORAUX
GRECS.

Pages 64
& suiv.

Les sentences de Théognis ont été traduites en vers François par Nicolas Pavillon, Parisien, d'une famille originaire de Tours, célèbre avocat au Parlement de Paris, & ayeul de Nicolas Pavillon, Evêque d'Alet. C'étoit un homme savant en Grec & en Latin, & l'un des meilleurs Poètes François du seizième siècle. Mais Colletet a raison de dire que ses vers n'ont ni la grace, ni la politesse de l'original. Cette traduction fut imprimée à Paris en 1578. in-12. Pavillon l'adresse à Pierre Girard fils d'un Conseiller au siège présidial de Moulins en Bourbonnois, à qui il en avoit fait plusieurs fois la lecture, lorsqu'il demouroit lui-même à Moulins. Il dit qu'il ne s'étoit exercé à cette traduction que pour sa propre utilité, & il paroît qu'il la conserva longtems sans vouloir la donner au public. Mais la jalousie de ses envieux qui s'efforcèrent de diminuer la réputation que son mérite lui avoit acquise, l'obligea de livrer son ouvrage à l'impression, sans attendre qu'il eût achevé, comme il le désiroit, deux autres traductions plus considérables, celle du Géographe Denys d'Alexandrie, & celle des commentaires d'Eustathe,

TRADUC-
TIONS DES
POÈTES
GREAUX
FRANÇOIS.

Je n'ai aucune connoissance que ces deux traductions ayent paru. Il avoit entrepris la première par l'ordre de l'Evêque de Mende : c'étoit alors Renauld de Beaune qui fut depuis successivement Archevêque de Bourges & de Sens. Pavillon parle de cette première traduction dans son abrégé de la vie de Théognis, comme d'un ouvrage auquel il avoit mis la dernière main, & qu'il devoit dans peu faire imprimer. On ne sçait ce qu'il est devenu. Quant à sa traduction de Théognis, il convient qu'elle n'est point littérale, qu'il s'est plus attaché au sens & à exposer clairement les maximes du Poëte, qu'à les rendre mot à mot, & il blâme Octavien de saint Gelais d'avoir été un traducteur trop servile. Dans sa préface vous vous doutés bien qu'il fait l'éloge de son Auteur; c'est l'usage ordinaire des traducteurs; mais vous seriez-vous attendu qu'il qualifiât Théognis de *Saint*, en avouant en même-tems, ce qui est vrai, que ce Poëte étoit payen? Ce que l'on pourroit dire cependant pour l'excuser, c'est qu'il n'a voulu marquer par cette épithète que la bonté & l'utilité de la matiere que le Poëte traite; plusieurs autres endroiss

TRADUC
TIONS DE
POETES
MORAUX
GRECS.

de la même préface font soupçonner qu'il n'avoit point d'autre intention. Colletet désiroit que l'abbé de Marolles fit en prose une autre traduction de Théognis, & il dit assés clairement que cet abbé eût fait en cela un présent agréable au public:heureusement que celui-ci ne s'est point rendu à ses désirs; ç'eût été une mauvaise traduction de plus.

C'est en partie le sort qu'a eu Phocylide, Poète & Philosophe de l'Isle de Milet, qu'Eusebe & Etienne de Byzance font contemporains de Théognis. On a de lui, ou du moins sous son nom, un poème Grec qui contient d'excellens avis, non-seulement pour la conduite ordinaire de la vie, mais aussi pour gouverner un état d'une manière qui soit honorable aux Princes, & avantageuse aux peuples. Guy du Faur, sieur de Pybrac, en faisoit une si grande estime, que ce fut d'eux principalement qu'il tira ces célèbres quatrains qui lui ont acquis tant de réputation, & qu'on lit encore avec quelque plaisir.

Le premier qui mit en vers François les *enseignemens de Phocylide*, fut Jean-Antoine de Baïf; Secrétaire de la Chambre du Roi, homme très-savant, mais Poète extrêmement dur,

comme le dit Colletet. Sa traduction imprimée en 1574. à Paris in-4°. dans le recueil de ses *Etrennes de poésie Française*, est en vers mesurés comme toutes les autres pièces de ce même recueil. Colletet ajoute qu'il n'ose appeler cette traduction une traduction Française, ne pouvant se résoudre à donner ce titre à une élocution barbare, & à un caractère extravagant. Il a raison : le langage de Baif est presque inintelligible, & son orthographe ridicule en elle-même par les caractères nouveaux demi-Grecs & demi-Romains, & par les tirets de toute espèce dont elle est remplie, & qui tiennent souvent lieu de lettres, fait qu'on ne peut lire cette traduction qu'avec une peine & un dégoût qu'elle ne mérite pas que l'on se procure. J'en ai fait l'expérience, & je ne vous conseille pas de la tenter après moi.

TRADUCTIONS DES
POETES
MORAUX
GRECS.

Disc de la
poés. mor. p.
71.

On ne trouve guères plus d'agrément dans la traduction paraphrasée, en vers François, de Barthélemi Fournier, imprimée à Lyon, par Benoît Rigaud, en 1577. Ce traducteur étoit Avocat en la Sénéchaussée & Siège présidial de Lyon. Sa version est en forme de quatrains de vers à six pieds, où la dis-

inction des rimes masculines & féminines n'est point observée.

TRADUCTIONS DES
POETES
MORAUX
GRECS

La traduction de Pierre Tamisier imprimée d'abord en 1589. à Lyon, & depuis dans la même ville en 1639. à la suite de sa version de l'Anthologie, est au moins dans un langage facile à entendre, & tel que le parloient alors les personnes qui avoient l'esprit cultivé. Sa versification est simple, mais facile & naturelle : elle a, sans doute, des défauts; beaucoup de termes qui y sont employés, ont vieilli, les élisions ne sont guères observées, mais le tour du vers n'est pas mauvais pour ce tems-là, & les rimes sont communément exactes. Je ne vous donnerai pas cette traduction comme une version littéraire, l'Auteur ignoroit la langue Grecque, & il dit lui-même qu'il n'a traduit Phocylide que sur la version Latine de Henri Etienne. Mais après le texte original, il ne pouvoit choisir une meilleure copie. Le fleur Tourdan dit dans son *Essai sur les traducteurs François des anciens Auteurs*, que Tamisier lui est peu connu. Ce traducteur étoit cependant homme d'esprit, lié avec les Savans de son siècle, & l'on a de lui plusieurs ouvrages qui lui ont fait quel-

Bibl. Germ.

h. 4.6. p. 272.

que honneur. Il étoit de Tournus, fils, à ce qu'on prétend, de Chrétien Tamisier qui y étoit Couturier en 1541. Il fut Procureur au Parlement de Paris, & mourut Président à l'Election du Maconnois le 4. de Janvier 1591. Claude Paulmier, Chanoine de Macon, son cousin, a écrit en Latin un abrégé de sa vie, qui est imprimé au-devant de la traduction de Juvencus, par le même Tamisier.

Phocylide méritoit un autre traducteur que ceux que je viens de nommer; il l'a eu. Feu M. Duché, qui a fait tant d'honneur à l'Académie des inscriptions & à la littérature, quoiqu'enlevé à l'une & à l'autre dans un âge fort jeune, ayant renoncé de bonne heure aux amusemens frivoles qui l'avoient d'abord occupé, ne traita plus que des matieres graves, sérieuses & utiles. Il avoit lû Phocylide, il l'avoit goûté, il entreprit de le mettre en notre langue; mais il se piqua, comme il le dit, dans ses remarques sur ce Poëte, de rendre plutôt le sens de cet ancien Ecrivain, *que de traduire scholastiquement ses paroles.* C'est donc une paraphrase plus qu'une traduction. M. Duché a pris les sentimens & les pensées de Phocylide, & les a rendus le mieux qu'il lui a été pos-

TRADUC
TIONS DES
POETES
MORAUX
GRECS.

Préface de
l'histoire de
Tournus, par
Jucnia.

fible, en conservant toujours le style dogmatique, comme le Poëte l'a conservé. Il a omis ses répétitions, & négligé ce qu'il dit contre certains crimes dont la délicatesse de notre langue sembloit lui interdire en effet la traduction. Du reste c'est Phocylide en prose François aussi pure & aussi élégante qu'on pouvoit le désirer.

Cet ouvrage fut imprimé à Paris en 1698. in-12. M. Duché n'y mit point son nom: mais il y joignit une pièce qui le fit reconnoître. C'est cet hymne si estimé de tous ceux qui sçavent goûter la belle poésie, qu'il avoit fait en vers François d'après les idées que lui avoit fournies l'hymne d'un Grec nommé Onomacritus, qui vivoit du tems de Darius fils d'Histaspes, 489. ans avant Jesus-Christ, & environ cinquante années après Phocylide. M. le Fort de la Moriniere a fait réimprimer cette belle pièce de M. Duché dans la seconde partie, livre 10. de son choix de poésies morales & chrétiennes.

M. Duché a joint à sa traduction de Phocylide, un discours, des remarques & des *pensées & peintures critiques à l'imitation de cet Auteur*. Le discours est en partie une juste apologie de la mo-

rale des Philosophes les plus sages du Paganisme : mais une apologie raisonnable où l'Auteur convient de ce que cette morale avoit de défectueux, en même-tems qu'il fait voir sa conformité dans beaucoup de points essentiels avec celle du Christianisme. Il apprend par-là à profiter de la lecture des Payens, & à ne pas regarder tous leurs ouvrages avec un mépris que beaucoup ne méritent point. Il examine aussi quel étoit ce Phocylide dont il a traduit les préceptes. Les sentimens sont partagés sur ce sujet : les uns l'ont pris pour un Juif d'Alexandrie ; d'autres ont soutenu que c'étoit un Chrétien des premiers siècles : peu veulent se persuader que cet Auteur n'est autre que l'ancien Phocylide, philosophe de Milet.

TRADUC-
TIONS DES
POETES
MORAUX
GRECS.

Le préjugé le plus fort contre l'antiquité de cet ouvrage se tire d'un endroit où le Poète semble parler en Chrétien de la résurrection des Morts, sentiment inconnu dans le Paganisme. Mais ce qu'il en dit est assez confus & assez obscur : on pourroit l'interpréter de la transmigration des ames, par laquelle on renaïssoit en quelque sorte, & l'on recommençoit une nouvelle vie. D'ailleurs, remarque M. Duché, le

même Phocylide dans un autre endroit
 ne condamne point la pluralité des fem-
 mes : il est vrai qu'il conseille de n'en
 prendre qu'une à la fois , parce que ,
 dit-il , *ce seroit ajouter calamité à calami-*
té , un malheur à un autre ; mais la rai-
 son qu'il apporte pour l'empêcher , fait
 voir qu'il n'ose le défendre , & ni un
 Chrétien , ni un Juif ne se seroient pas
 exprimés ainsi , quelque enyie qu'ils
 eussent eu de se cacher. Enfin le der-
 nier précepte de Phocylide détruit
 cette idée du Christianisme qu'on lui
 suppose : si vous pratiqués , dit-il , ces
 conseils que la justice & la raison vous
 dictent par ma bouche , *vous parvien-*
drés avec gloire aux dernières extrémités
de la vieillesse , & vous serez payés par
vos vertus mêmes , d'avoir été justes & ver-
 tueux. Un Chrétien auroit proposé d'au-
 tres récompenses. A l'égard de plusieurs
 autres points dont Phocylide paroît per-
 suadé , comme l'existence d'un seul Dieu ,
 l'immortalité de l'ame , & beaucoup de
 préceptes moraux , M. Duché fait voir
 que cette doctrine se trouve communé-
 ment dans les écrits des Sages du Pa-
 ganisme.

Les remarques du traducteur sont
 en petit nombre , parce qu'il n'a rien

voulu dire qui parût inutile. Il montre dans plusieurs le fondement des préceptes que donne le Poète philosophe ; & à cette occasion il explique en peu de mots quelques points de la doctrine des Payens qui suivoient les lumieres de la droite raison. Quelquefois il y mêle aussi des observations sur les mœurs & les usages auxquels Phocylide paroît faire allusion. Tout ce qu'il dit sur la polygamie , à l'occasion de ce précepte du Poète , *contemés-vous d'une seule femme* , est fort judicieux. Je ne vous parlerai point des *pensées & peintures critiques dans le goût de Phocylide* , que M. Duché a jointes à sa traduction. Ce n'est point ici le lieu de vous en entretenir. Je vous dirai seulement que c'est plutôt une imitation des caractères de M. de la Bruyere , que des préceptes du Poète Grec , & qu'on ne les lit pas avec moins de plaisir que les pensées & les caractères du Theophraste moderne.

TRADUC-
TIONS DES
POETES
MORAUX
GRECS,

On joint ordinairement Naumache à Théognis & à Phocylide. C'est encore un Poète moral ; mais on y ignore qu'il étoit , & en quel siècle il vivoit. Plusieurs de ceux qui en ont parlé le font Chrétien , ou du moins conjecturent.

TRADUC-
TIONS DES
POETES
MORAUX
GRECS.

Bibl. Gr. I.
II. C. II. P.
442.

qu'il l'étoit. Je dirai après Jean-Albert Fabricius, que je ne vois rien dans le peu de vers qui nous restent de lui qui désignent plus un Chrétien qu'un Philosophe de quelque religion qu'il soit, à l'exception de ce qu'il dit à l'avantage de la virginité, qu'il louë trop, ce semble, pour un Payen. Le Savant que je viens de citer n'est pas éloigné de croire que ce Naumache est le même que ce Médecin d'Epire, qui étoit contemporain de Galien, & dont il est parlé dans Suidas. Quoi qu'il en soit, nous ne connoissons plus de lui qu'un petit poëme qui contient des avis pour les filles qui sont nubiles. L'Auteur y fait d'abord un grand éloge de la virginité; mais consentant ensuite qu'une fille se marie, il lui donne des préceptes fort sages, tant sur le choix de celui à qui ses parens la voudront destiner, que sur la conduite qu'elle doit tenir après son mariage, soit par rapport à son état, soit par rapport à ses engagements.

Jean-Antoine de Baïf, Jean Vauquelin de la Fresnaye, & Pierre Tamisier ont traduit ces préceptes en François. La traduction du premier a les défauts de ses autres vers mesurés qui sont dans le

recueil de ses *Etrennes de poësies*, &c. déjà citée, & imprimé en 1574. On ne peut l'entendre à cause de la barbarie du langage, & il est même difficile de la lire à cause de l'extrême bizarrerie de son orthographe. La traduction de Tamisier est à la suite de celle des préceptes de Phocylide; & celle de Vauquelin, dans le recueil de ses poësies imprimées en 1612. à la fin du quatrième livre de ses satyres. Ces deux traductions sont en vers François; la première en vers de dix syllabes, & la seconde en vers Alexandrins. Celle-ci est plus littérale & plus concise; mais elle est quelquefois obscure, & sa versification a beaucoup de dureté. La traduction de Tamisier est plus coulante, plus claire; le langage en est quelquefois plus pur; mais elle est un peu trop paraphrasée pour une traduction. Le style de l'une & de l'autre a vieilli; mais celui de Vauquelin a plus de force & d'énergie. Jugés-en par ces derniers avis que Naumache donne à une femme qui voudroit se farder.

TRADUCTIONS DES
POETES
MORAUX
GRECS.

Aussi te regardant dans un miroir, ne farder
De blanc, ni de vermeil cette jeune beauté.
Curieuse agençant en sa façon mignarde
Ce beau poil ratifié d'un & d'autre côté.

TRADUC-
TIONS DES
POETES
MORAUX
GRECS.

Ni même de tes yeux ne noircis la paupière ;
Ni ton poil naturel , ni ton voulté sourci !
Quand Dieu forma la femme , il la fit toute entière ,
Il ne faut rien par art lui ajouter ici.
Mais ô vierge , comment l'homme accort & bien
sage ,
Te regardera-t'il ? Chaque jour par le fard
Ores changeant de poil , or changeant de visage ,
Qui se passe & repeint toujours d'un nouvel art.
L'une fois tu feras à toi du tout semblable ,
Une autrefois une autre , & puis tout autrement ,
Toujours étant toi-même en faces variable
Qui te dois faire voir à tous diversément.

Tamifier a employé vingt-huit vers pour
exprimer ce que disent ces seize vers
de Vauquelin.

Les vers dorés de Pythagore sont
encore un recueil de préceptes moraux.
Mais sont-ils du Philosophe dont ils
portent le nom ? Les anciens l'ont cru :
la critique moderne plus éclairée les
fait regarder comme plus récents , quoi-
que très-anciens. M. Dacier qui a le
mieux discuté ce sujet , les croit de Ly-
sis , précepteur d'Epaminondas , disci-
ple même , & disciple chéri de Pytha-
gore. Il prétend le prouver ; & ne don-
ne cependant que des conjectures. Inu-
tilement chercheroit-on des démonstra-
tions sur une matiere enveloppée dans
une antiquité si reculée. Jean-Albert

Fabricius est porté à croire que les vers dont il s'agit sont d'Empedocle d'Agri-
grigente; il croit y reconnoître son gé-
nie, son style, son dialecte. Ce sont
d'autres conjectures qui n'ont peut-être
pas plus de réalité que celles de M. Da-
cier. Mais sans souscrire ni aux unes ,
ni aux autres, contentons-nous de con-
siderer cette production du prétendu
Pythagore en elle-même. C'est, com-
me je vous l'ai dit, un petit recueil de
préceptes moraux, & de conseils utiles
pour la conduite de la vie. On les ap-
pelloit *Vers dorés*, à ce que dit Hiéro-
cles qui les a commentés, parce qu'ils
sont *tout d'or*, & que c'est ce que la
philosophie Payenne a produit de plus
excellent & de plus divin. Les devoirs
de l'homme y sont traités, soit par rap-
port à Dieu & aux substances supérieu-
res, que les anciens nommoient dé-
mons, soit par rapport aux autres hom-
mes avec qui nous sommes attachés
par les liens de la nature, ou par les
engagemens de la société, soit par rap-
port à eux-mêmes & à la perfection de
leur ame.

On dispute aussi sur le Hiérocles qui
a commenté les *Vers dorés*. Fabricius
ne croit pas que ce soit ce Philosophe

TRADUC-
TIONS DES
POETES
MORAUX
GRECS.

Bibl. Gr. l.
11. c. 12. p.
461.

TRADUC-
TIONS DES
POETES
MORAU
GRECS.

de Nicomédie, panégyriste du séducteur Apollonius de Thyane, qui écrivoit avec tant de passion contre les Chrétiens, qui fut le ministre des cruautés de Diocletien, & qui eut pour récompense le gouvernement d'Alexandrie. Il pense que c'étoit plutôt un Hiérocles, philosophe Platonicien d'Alexandrie, qui a vécu longtems après le premier, & peut-être dans le quatrième ou le cinquième siècle de l'Eglise. Mais ce ne sont encore là que des conjectures, & il faut s'en contenter. Ce commentateur, quel qu'il soit, paroît sensé & judicieux. M. Dacier qui a traduit son ouvrage en François, le trouve *fort lumineux, & même très-chrétien*. Car il demande la permission de le qualifier ainsi. Je ne sçai si on la lui accordera bien volontiers, quand on fera attention que les opinions de ce Philosophe commentateur sur les Dieux & sur les esprits ne peuvent s'accorder avec les lumieres du Christianisme : contentons-nous d'y trouver les sentimens de Platon ; quoique même sur le principe de la morale exposé dans la République, Hiérocles n'ait pas été si loin que ce philosophe, & qu'il l'ait même condamné légèrement. Voyés

d'ailleurs les jugemens des Savans sur cette matiere rapportés dans le tome 3. de M. Baillet ; & Colletet , dans son discours de la poésie morale.

TRADUC-
TIONS DES
POETES
MORAUX
GRECS.

Les *Vers dorés* ont eu plusieurs traducteurs en notre langue, Jean-Antoine de Baïf les a mis en vers mesurés avec un très-court fragment moral attribué à Linus, dans le même recueil dont je vous ai déjà parlé plusieurs fois. Barthelemi Fournier les a traduits, ou plutôt imités en vers François, & les a ainsi publiés en 1577. avec sa traduction de Phocylide, dont il a été question plus haut. Sa version est de même que celle de Phocylide, en quatrains de vers à six pieds, où la distinction des rimes masculines & féminines n'est point observée. Catherine des Roches, qui a été regardée comme la gloire de Poitiers, sa patrie, dans le seizième siècle, s'est pareillement exercée à traduire les vers dorés & les énigmes de Pythagore. Cette traduction se trouve dans un recueil contenant plusieurs de ses écrits, & de Madelene Nepveu, Dame des Roches, sa mere, imprimés à Poitiers en 1583. in-4°. & réimprimées in-12. à Rouen en 1604. Je préférerois à ces trois versions des

TRADUC-
TIONS DES
POETES
MORAUX
GRECS.

vers dorés ; celle de Pierre Tamisier ; imprimée en 1589. à la suite de son Phocylide , & depuis avec celle de l'Anthologie. Elle n'est pas faite cependant sur le Grec , que Tamisier ignoroit , ou du moins qu'il ne sçavoit que fort imparfaitement ; mais sur la version en vers Latins de Jean Curterius ou Courtier. Colletet dans son discours de la poésie morale , dit que la traduction de Tamisier étoit déjà rare lorsqu'il écrivoit ; & il avouë *que les vers en sont un peu durs & contrains , mais que le sens est toujours noble & toujours raisonnable.* Cette traduction de Tamisier contient cent vingt-quatre vers Alexandrins. Colletet n'a pas connu la traduction de Barthelémé Fournier ; mais il en cite une autre de Rodolphe le Maître , Médecin du Roi Louis XIII. qui est en quatrains , imprimés à Paris. Il en rapporte les huit premiers vers qui ne valent pas mieux que ceux de Tamisier : aussi dit-il que le Maître étoit *un dur & médiocre Poète , en un siècle où il y en avoit de si polis & de si rares.* Je ne sçai en quelle année cette traduction fut imprimée ; je n'ai pû la voir.

On a presque oublié toutes ces traductions depuis celle qui nous a été

donnée en 1706. par M. Dacier ; de l'Académie Française. Elle est en prose , & très-recommandable par la clarté , la force & l'élégance. M. Dacier , dit le Journal des Savans , a sçu trouver dans le fond de la langue de quoi donner du jour à des choses qui par elles-mêmes pleines d'obscurités , étoient obscurcies encore par les fautes du texte , & par celles des traductions. » Ce qui doit moins s'entendre des vers dorés , qui sont assés clairs par eux-mêmes , que du commentaire d'Hiérocles , & des symboles de Pythagore , qu'il a aussi traduits. Comme Diogene Laërce , Jamblique & Porphyre qui ont écrit la vie de Pythagore , l'ont fait avec peu d'ordre , de suite & de choix ; & qu'ils n'ont laissé que des mémoires confus & indigestes , & remplis de choses frivoles & puériles , M. Dacier a cru devoir faire précéder sa traduction d'une vie de ce Philosophe , mieux digérée , & dont il a écarté les prestiges qu'on lui supposoit pour le faire passer , ou pour un homme divin , ou pour un magicien , ou un charlatan. Il a rendu le même service à Hiérocles ; & a illustré le tout par de curieuses observations sur la secte & la doc-

TRADUCTIONS DES POETES MORAUX GRECS.

Journ. du 14. Juin , 1706.

trine des Pythagoriciens. C'est tout ce

que je prétends vous en dire aujourd'hui, comptant de vous en parler plus au long dans l'article de la Philosophie. Je vous ajouterai seulement que M.

TRADU-
TIONS DES
POETES
MORAUX
GRECS.

Dacier dédia cet ouvrage au feu Roi, comme un monument de sa gratitude, pour la bonté que Sa Majesté avoit eue de faire revivre en sa faveur la charge de Garde des livres du Cabinet du Louvre, qui a été donnée depuis à l'Académie des inscriptions & belles lettres.

L'élogie attribuée à Solon sur les causes de la ruine des Royaumes, peut être encore regardée comme une pièce morale. Tamisier, & Jean Bosquet, de Mons en Hainaut, en ont donné chacun une traduction en vers François; le premier avec sa version de l'Anthologie; le second dans son recueil de *Fleurs morales, & Sentences préceptives*, prises des Auteurs Grecs & Latins, & mises en vers François. Ce recueil est un volume in-12, imprimé à Mons en 1587. La Croix du Maine & du Verdier n'ont point parlé de l'Auteur, qui étoit chargé de l'instruction de la jeunesse, comme il le dit plusieurs fois dans son recueil.

CHAPITRE

CHAPITRE IX.

Des Traductions des Epigrammatistes Grecs : d'Oppien, de Denys le Géographe, & de Nonnus.

LEs anciens ont composé beaucoup de ces petites pièces en vers que l'on nomme Epigrammes. Je vous ai parlé ailleurs de ce genre de poésie ; & je vous ai fait remarquer que la beauté de ces épigrammes ne consistoit pas à dire quelque chose de brillant ni d'extraordinaire, mais à exprimer simplement, & d'une manière noble & élégante, quelque fait particulier, ou quelque aventure mémorable. Plus les épigrammes sont anciennes, plus on y remarque ce caractère de simplicité, dont on s'est si fort écarté dans la suite, & que cependant on demande encore aujourd'hui dans les inscriptions en prose. Il y a beaucoup d'épigrammes de ce caractère dans le recueil qui en a été fait sous le titre d'Anthologie, & dont voici l'histoire telle que M. Rollin la rapporte.

Mélégre, natif de Gadare ville de Syrie, qui vivoit sous Seleucus VI.

Tome IV.

O

TRADUCTIONS DES
POÈTES
EPIGRAMMATISTES
GRECS.

TRADUC-
TIONS DES
POETES
EPIGRAM-
MATISTES
GRECS.

Roll. hist
anc. t. 12. P.
54. 55.

dernier Roi de Syrie, est le premier qui a fait un recueil d'épigrammes Grecques, qu'il nomma *Anthologie*, parce qu'ayant choisi ce qu'il trouva de plus brillant & de plus fleuri parmi les épigrammes de quarante-six Poètes anciens, il regarda son recueil comme un bouquet de fleurs, & attribua une fleur à chacun de ces Poètes, le lys à Anytes, la rose à Sapho, &c. Après lui, Philippe de Thessalonique fit, du tems de l'Empereur Auguste, un second recueil tiré seulement de quatorze Poètes. Agathias en fit un troisième environ cinq cens ans après, du tems de l'empereur Justinien. Enfin Planude, Moine de Constantinople, qui vivoit en 1380. fit le quatrième qu'il divisa en sept livres, dans chacun desquels les épigrammes sont rangées selon les matieres par ordre alphabétique. C'est l'anthologie telle que nous l'avons aujourd'hui. Il n'y inséra point certaines épigrammes fort obscenes qui étoient dans les recueils précédens. Dans celui-ci il y a beaucoup d'épigrammes belles, sentées & fort spirituelles; mais elles ne sont pas le plus grand nombre.

Nous avons plusieurs éditions de l'anthologie, les unes en Grec, les autres

Grec & en Latin. Je n'en connois une traduction en vers François. Elle est de Pierre Tamisier, le même qui a luït les préceptes de Phocylides, les dorés de Pythagore, &c. Ce n'est que sur le Grec qu'il fit cette version, & sur les traductions Latines de l'antiquité de Savans qui s'étoient exercés à mettre en prose ou en vers quelques-unes de ces épigrammes. La traduction de Tamisier en contient 768.

Il faut autant à son goût particulier qu'aux sollicitations de M. de Ryn, l'un de ses amis, Procureur du Bailliage du Maconnois, homme d'esprit, & qui cultivoit les lettres avec beaucoup de soin. Tamisier dit dans l'épître dédicatoire à son ami, que son premier dessein n'avoit point été de faire imprimer cette traduction, ne s'étant occupé que pour se récréer : entre quelques motifs qu'il en appor-
 te, il y en a un qui lui fait honneur, & qu'il avoit résolu de ne plus traiter que des sujets qui pussent l'édifier. Il devoit donc, ce semble, supprimer au moins plusieurs épigrammes un peu vaines que l'on trouve dans son recueil. Il prétend qu'il en a sacrifié beaucoup de cette espece ; cela peut

TRADUC-
 TIONS DES
 POETES
 EPIGRAM-
 MATISTES
 GRECS.

TRADUC-
TIONS DES
POETES
EPIGRAM-
MATISTES
GRECS.

être ; mais il en a encore trop conservé. Il n'a pas suivi dans sa traduction ni l'ordre des livres , ni la division des matieres , comme on l'a observé dans les bonnes éditions de l'anthologie : c'est un inconvénient ; la confusion devenant trop grande , & rendant la lecture de son ouvrage moins utile. Mais cet inconvénient est beaucoup moindre aujourd'hui , me persuadant aisément que cette traduction a fort peu de lecteurs , non pas tant parce qu'elle est rare , que parce que le style en est fort vieilli ; & que la versification en est également platte & dure. Cette traduction fut imprimée à Lyon en 1589. & encore dans la même ville en 1639. Jordan dans son essai sur les traducteurs François , en cite une édition faite aussi à Lyon en 1597. Je ne la connois point. Je ne sçai si c'est de cette traduction dont l'abbé de Marolles veut parler dans son épître à M. Pinon , Abbé de Condé , qui est à la fin de sa traduction de l'*Ibis* d'Ovide. Si cela est , il en fait un éloge qu'elle mérite peu. Pierre de Ronfard a traduit aussi quelques épi-grammes de l'anthologie qui se trouvent dans le recueil *in-folio* de ses ouvrages. Feu M. Charpentier de l'Académie

Françoise, avoit fait, dit-on, une traduction en vers François d'un nombre d'épigrammes choisies du même recueil. Elle est citée parmi les ouvrages manuscrits dans l'histoire de l'Académie Françoise, de l'édition de M. l'abbé d'Olivet, & dans le premier volume de l'histoire de l'Académie des belles lettres, par M. de Boze, de l'édition de 1740. Mais cette traduction, de même que celle du *Plutus*, des *Nuées* & des *Grenouilles*, comédies d'Aristophane, n'a point encore été imprimée.

On assure qu'un Savant distingué dans la république des lettres, a entrepris une nouvelle traduction Françoise de l'anthologie. Il profitera, sans doute, du manuscrit de ce recueil qui est à la Bibliothèque du Roi de France, dont M. Boivin nous a donné l'histoire & la notice dans les Mémoires de l'Académie des belles lettres, & qui est plus ample que tous les imprimés. M. Boivin a ajouté aux remarques historiques & critiques sur cette anthologie manuscrite, la traduction Françoise & Latine de quelques épigrammes tirées de ce recueil. C'est un modèle pour faire une version complète sur le même plan & dans le même goût. Mais

TRADUCTIONS DE
POETES
EPIGRAM-
MATISTES.
GRECS.

Tom. 2. p
179. & suiv

TRADUC-
IONS DES
POETES
EPIGRAM-
MASTES
GRECS.

il y auroit du danger pour les mœurs à donner le recueil entier ; & la religion demande qu'on en retranche tout ce qui pourroit blesser les yeux du public. La piété & la science ne devroient jamais être séparées. Je ne me charge point de vous faire le dénombrement d'un grand nombre d'autres épigrammes traduites encore , ou imitées de l'anthologie , que l'on trouve éparſes dans la plûpart de nos Poètes François des derniers ſiècles , & du nôtre. Ce détail ſeroit trop long , & vous ſerviroit fort peu.

Encore un mot ſur trois autres Poètes Grecs , Denys ſurnommé *Periegète* à cauſe de ſa deſcription du monde , Oppien & Nonnus. Le premier, Auteur d'une eſpece de géographie en vers, étoit, ſelon la plûpart des Savans , de Carax , nommée auſſi Alexandrie & Antioche , entre les fleuves du Tigre & d'Eulée , ſur les confins de l'Arabie heureuſe. On le croit contemporain de Strabon qui a vécu ſous Auguſte. D'autres le ſont plus récent ; & Suidas attribué la deſcription du monde qui porte ſon nom , à trois Denys différens , l'un de Corinthe , l'autre de Milet , & le troiſième de Rhodes , ou de Samos. Je ne

vous parlerai pas ici du mérite de cet ouvrage comme géographie ; je ne le considère que comme un ouvrage en vers, & à cet égard, je crois que l'on peut assurer qu'il est fort médiocre. Une multitude de noms de peuples, de villes, de rivières, de montagnes, étoit une matière peu propre à la poésie. Il y a cependant quelquefois des descriptions qui étoient susceptibles d'ornemens, & le Poète géographe auroit dû les moins négliger.

TRADUCTIONS DE
POÈTES
EPIGRAM-
MATISTES
GRECS

Benigne Saumaïse, Conseiller au Parlement de Bourgogne, père du savant Claude Saumaïse, est le seul que je connoisse, qui ait traduit cet ouvrage en notre langue. Sa traduction est en vers François : elle parut en 1597. in-12 à Paris, chés Adrien Perier : mais l'Auteur l'avoit composé longtems auparavant. C'étoit un fruit de sa première jeunesse. Il dit lui-même qu'il avoit à peine vingt ans quand il la commença. L'occasion lui fit naître le désir de s'exercer à traduire cet ouvrage. Il ne l'avoit pris que pour le consulter ; il en lut plus qu'ils n'en avoit besoin ; il y prit goût, & ne le quitta presque plus qu'il ne l'eût rimé en notre langue. Il convient qu'il eut beaucoup de peine ;

TRADUC- il sentoît qu'un ouvrage de cette natu-
ONS DES re ne pourroit pas avoir beaucoup de
ETES graces en vers François ; & ce fut par
IGRAM- cette raison qu'après avoir fini sa tra-
ATISTES duction , il l'oublia presque entièrement
RECS. pendant quatorze ans. Ses amis lui re-
 procherent cette indifférence , & docile à leurs vœux , il permit à son livre de voir le jour. Il est dédié au Roi Henri IV. Si l'on en croit Claude Saumaïse , son pere auroit eu tort de le supprimer : ce Savant l'a jugé digne de ses éloges dans sa préface sur le livre de Tertulien *du Manteau*. S'il n'a voulu parler que de la fidélité de la traduction , il a eu quelque raison : encore le traducteur avouë-t'il lui-même qu'il s'y est accordé beaucoup de liberté ; qu'il a tâché de développer les pensées de son Auteur , & qu'il s'est seulement appliqué à en conserver le sens le plus exactement qu'il lui a été possible : & cela est vrai ; ceux qui ont conféré cette traduction avec le texte original en conviennent. Saumaïse dit qu'il a ajouté à la fin *quelques notes fort courtes* , & permet de les lire , ou de les tenir pour lûës. Soit par modestie , soit par quelque autre motif , il en parle lui-même avec une espece de mépris ; mais il a soin

d'avertir qu'il les a faites au milieu des troubles dont la France étoit alors agitée, & manquant presque de livres. Il y a cependant bien de l'érudition dans ces notes : Saumaïse en s'exprimant, comme on vient de le rapporter, auroit-il voulu nous y faire faire plus d'attention ? Il a eu tort au moins de nous dire que ces notes sont en petit nombre ; elles sont quatre fois plus abondantes que le texte. Au reste Claude Saumaïse son fils, n'est pas le seul qui ait loué cet ouvrage : le savant Millotet, Avocat général au Parlement de Bourgogne, l'a honoré d'un sonnet, & le célèbre Jacques de Guïjon, d'une assez longue pièce en vers Latins. Aujourd'hui cet ouvrage est à peine connu ; c'est le sort de beaucoup d'autres qui ont été fort loués autrefois.

La traduction de *la Venerie d'Oppien*, par Florent Chrestien, Précepteur de Henri IV. lorsqu'il n'étoit encore que Prince de Bearn, est moins ignorée, quoique la versification n'en soit pas plus agréable que celle de Saumaïse. Mais l'ouvrage plaît davantage, & Oppien n'étoit pas un Poète médiocre. Jule Scaliger dans sa poétique ne fait pas même difficulté de le comparer à

TRADUC
TIONS DE
POETES
EPIGRAM-
MATISTES
GRECS,

TRADUC-
TIONS DES
POETES
EPIGRAM-
MATISTES
GRECS.

Virgile : il le trouve aussi sublime , & aussi harmonieux : c'est beaucoup dire pour un critique tel que Scaliger , qui , comme l'on sçait , élevoit des autels à Virgile. Les autres critiques n'en ont pas tous pensé aussi favorablement , quoiqu'il y en ait peu qui ne lui aient donné de grandes loüanges , & qui ne soient au moins convenus qu'il excelloit dans les pensées & dans les comparaisons. Consultés sur cela le quatrième volume des jugemens des Savans sur les Poètes par M. Baillet. Ce critique auroit pû ajouter le jugement de Florent Chrestien qui dans l'épître dédicatoire de sa traduction d'Oppien adressée au Roi Henri IV. louë en particulier ce que ce Poète dit des animaux & de l'*Histoire poétique* qu'il en donne.

Cette traduction de Florent Chrestien fut imprimée en 1575. in-4°. à Paris, avec les caracteres de Robert Etienne , par Mamert Patisson. L'Auteur assure qu'il n'a traduit que sur le texte Grec , & qu'il s'est tellement asservi à la lettre , qu'il a rendu vers pour vers , ou peu s'en faut , en sorte qu'il craint , dit-il , que *du Grec Asiatique* il n'ait fait un *François Laconique* ; c'est-à-dire , que *sa Muse ne parle Grec*

en François. Mais ce n'est pas dans le sens de Ronsard qui méloit quantité de termes plus Grecs que François: Florent Chrestien est fort rarement tombé dans ce défaut: son expression est aussi François qu'elle pouvoit l'être alors.

Mais sa versification est fort dure: les vers enjambent l'un sur l'autre, de manière qu'il y en a qui finissent par deux monosyllabes qui commencent le sens du vers suivant, ce qui en fait une mauvaise prose. Les rimes masculines & féminines sont bien observées, & ces rimes elles-mêmes sont communément assez riches. Le vers est Alexandrin. Jean Dorat, & Jean de Lavardin, Abbé de l'Etoile, ont célébré dans leurs vers cette traduction de Florent Chrestien; & comme c'est la seule que nous ayons des quatre livres qui nous restent de *la Venerie d'Oppien*, on la recherche encore.

L'anonyme qui nous a donné en 1690. un recueil en prose de plusieurs *Traités de la chasse*, traduits du Grec, a négligé en effet les deux premiers livres d'Oppien, & n'a traduit que le troisième & le quatrième. La raison qui l'a déterminé, est que ces deux derniers livres lui ont paru les plus curieux, aussi bien que les plus utiles, parce que le

TRADUCTIONS DE
POETES
EPIGRAM-
MATISTES
GRECS.

troisième contient beaucoup de choses remarquables touchant l'histoire de divers animaux, & qu'il est parlé dans le quatrième de plusieurs sortes de chasses extraordinaires. Le traducteur s'est attaché particulièrement à l'édition Grecque & Latine de Ritterhusius qui parut à Leyde en 1597. & qui est en effet fort estimée; mais il ne l'a pas suivi d'une manière servile; il s'est écarté en plusieurs endroits de l'explication de ce savant éditeur, si loué par Joseph Scaliger, Scipion Gentilis, & beaucoup d'autres; & par les raisons qu'il en rend dans une dissertation préliminaire, il est aisé de sentir qu'il n'a jamais abandonné Ritterhusius qu'il n'ait dû le faire.

Oppien a fait aussi cinq livres de la Pêche qu'il présenta à l'Empereur Antonin Caracalla; de même que ses livres de la Chasse. Je ne connois point de traduction Françoisse du premier ouvrage. L'anonyme qui a traduit les deux derniers livres du second ouvrage, s'est contenté de nous donner en vers François une imitation de la description de la pêche des Baleines, dont Oppien fait mention dans son cinquième livre de la pêche, & dont avant lui saint

Basile avoit parlé avec son éloquence ordinaire dans un endroit de sa dixième homélie sur l'Hexameron. Je ne vous dis rien du traité de la chasse par Arrien que le même traducteur a donné en prose, & qu'il a dédié avec sa traduction d'Oppien à feu M. le Dauphin, qui resta fils unique de Louis XIV. Arrien n'a point écrit en vers. Je serai d'ailleurs obligé de vous parler ailleurs de ces différens traités de la chasse. Il me reste seulement à vous découvrir notre traducteur anonyme. C'étoit M. de Fermat, Conseiller au Parlement de Toulouse, comme je l'ai vu écrit sur l'exemplaire de son ouvrage qui est à la Bibliothèque du Roi. Mais il y a eu plusieurs Magistrats de ce nom dans le même Parlement. Ce ne peut être Pierre de Fermat, célèbre Mathématicien, dont il est si souvent parlé dans la vie de Descartes, par M. Baillet : il étoit mort dès 1655. & le traducteur des traités d'Arrien & d'Oppien parle de la prise de Philipsbourg faite en 1688. C'est donc peut-être Samuel de Fermat, fils du fameux Mathématicien, & qui fut aussi Conseiller au Parlement de Toulouse. Julien de Hericourt, dans une lettre qu'il lui

TRADUC-
TIONS DES
POETES
EPIGRAM-
MATISTES
GRECS.

TRADUC-
TIONS DES
POETES
EPIGRAM-
MATISTES
GRECS.

Pag. 253.

adresse, & que l'on trouve à la suite de son histoire Latine de l'Académie de Soissons, en parle en effet comme d'un Magistrat qui avoit une grande érudition, versé dans les langues savantes, qui faisoit également bien des vers Latins & François, & qui s'étoit familiarisé avec les meilleurs Ecrivains de l'antiquité. Or avec la traduction d'Arrien & d'Oppien, on trouve des vers Latins & François qui sont aussi du traducteur; ma conjecture cependant n'est qu'une conjecture; & je ne vous la donne pas pour une décision.

Le troisième Poète Grec dont il me reste à vous parler, c'est Nonnus Egyptien, qui a fleuri dans le cinquième siècle de l'Ere Chrétienne. On ne connoît de lui que deux ouvrages d'un caractère fort différent, une paraphrase de l'Evangile de saint Jean, & un poème contenant quarante-huit livres, intitulé *Dionysiaques*, parce qu'on y trouve décrites les expéditions fabuleuses de Bacchus. Le pere Rapin dans ses réflexions sur la poétique, dit que c'est moins un poème, qu'un roman, ou une histoire de la naissance, des aventures, des victoires, & de l'apothéose de Bacchus. Il ajoute que le dessein en est trop

Réflex. sur
la poët. part.
2. édit. in-
4.º. p. 138.

vaste, la fable mal construite, sans art, sans ordre, sans vraisemblance, & que le style en est *sombre* & embarrassé. Voyés les jugemens des autres critiques rapportés par M. Baillet qui s'est trompé en attribuant à Pierre Scriverius l'épître dédicatoire ou préface de l'édition des *Dionysiaques* qu'il cite, au lieu de donner cette préface à Pierre Cunæus.

TRADUC-
TIONS DE
POETES
EPIGRAM-
MATISTES
GRECS.

T. 2. p. 233
&c. édit. in
4°.

Je crois que le pere Rapin a eu raison de reprocher à Nonnus tous les défauts qu'il reprend dans son poëme. Il faut avouer cependant qu'il y a dans cet ouvrage des descriptions fort poëtiques, des endroits pleins de feu & d'enthousiasme, & qu'on y sent une imagination communément vive, mais, à la vérité, fort peu réglée. Ce poëme a été traduit en prose Française, par Claude Boitet dont j'ai déjà dit un mot parmi les traducteurs d'Homere. Il convient dans la courte préface des *Dionysiaques*, qu'il avoit trop périphrasé l'*Odyssée*, parce qu'il avoit plus suivi son imagination que les regles d'une bonne traduction : mais il proteste que sa version du poëme de Nonnus est exemte de ce défaut, qu'elle est simple, fidèle, littérale, sans néanmoins qu'il se soit écarté, autant qu'il a été en lui, des

TRADUC-
TIONS DES
POETES
EPIGRAM-
MATISTES
GRECS.

graces, du style, & des autres grandes qualités qu'il a apperçues dans son Auteur. Scrupuleux imitateur de son original, il s'est presque uniquement attaché, à ce qu'il prétend, à bien rendre toutes ses pensées; & de peur de lui prêter des ornemens qu'il n'a point, Boitet a employé, en le traduisant, *un style rude, décousu, désagréable*, en un mot, qui a, dit-il, *tout l'air de son Auteur*. Peut-on porter plus loin la fidélité de l'imitation? Mais d'un autre côté je le crois trop prévenu pour son Auteur, lorsqu'il prétend dans son épître dédicatoire au Baron Dupont, que toute la physique est renfermée dans Nonnus, & dans son avis au lecteur, que l'on y trouve toute la mythologie: celle-ci y abonde certainement plus que la première, mais elle y est encore trop imparfaite pour satisfaire pleinement ceux qui sont curieux de ces sortes de connoissances. La traduction de Boitet est un volume in-8°. imprimé en 1625. à Paris, chés Robert Foüet.

Vous avés maintenant tout le fruit de mes recherches sur les traductions Françoises des Poëtes Grecs. Si je n'ai pas épuisé la matiere, je l'ai au moins ébauchée; contentés-vous de cette es-

puisse jusqu'à ce qu'un plus habile que
 moi étende vos connoissances. J'ai cru
 devoir suivre l'ordre des sujets mis en
 œuvre par ces Poètes , plutôt que l'or-
 dre du tems où ils ont vécu : le pre-
 mier m'a paru plus naturel. Mais je suis
 obligé de l'abandonner pour les Poètes
 Latins. Ma raison est qu'Homere n'a
 fait proprement que des poèmes épi-
 ques , Sophocle que des tragédies , Pin-
 dare que des odes , Théocrite que des
 idylles , & ainsi des autres. Mais plu-
 sieurs de nos Poètes Latins ont traité
 différens sujets : Virgile , par exemple ,
 n'a pas seulement composé un poème
 épique , il a fait des églogues : il est en
 même-tems poète héroïque , & poète
 bucolique. En suivant l'ordre des ma-
 tieres , il faudroit donc que je revinsse
 sur son sujet à divers reprises : peut-être
 que d'autres n'y trouveroient point d'in-
 convenient : pour moi j'en trouve un ;
 chacun a ses idées : je suivrai les miennes
 en m'attachant à l'ordre chronologique
 des Poètes Latins.

TRADUC-
 TIONS DES
 POETES
 EPIGRAM-
 MATISTES
 GRECS.



Des Traductions des Poètes Latins.

 CHAPITRE PREMIER.

Des Traductions de Plaute.

SUIVANT l'idée d'un Savant mo-
 derne, qui n'a fait néanmoins que
 suivre en cela celles de plusieurs Ecri-
 vains célèbres qui l'ont précédé, on
 peut partager le tems de la poésie La-
 tine en trois âges. » Le premier com-
 » prend l'espace d'environ deux cens
 » ans, pendant lesquels la poésie La-
 » tine est née, s'est accrue, & s'est for-
 » tifiée par différens progrès. Le se-
 » cond âge est d'environ un siècle, de-
 » puis Jule César jusqu'au milieu de
 » l'Empire de Tibere. C'est le tems où
 » la poésie a été portée à son dernier
 » degré de perfection. Le troisième âge
 » contient les années suivantes, où par
 » des déclinés assés prompts, elle est dé-
 » chue de cet état, & a enfin dégénéré
 » de son ancienne réputation. »

TRADUC-
 TIONS DE
 PLAUTE.

Roll. hist.
 anc. t. 12 p.
 38. & suiv.
 Jac. Faccio-
 lati, comm.
 de lingua
 Lat.

Walchius.
 hist. Latine
 lingua, &c.

Livius Andronicus, Nœvius, En-
 nius, Cecilius, Pacuvius, Actius &

Plaute ont vécu dans le premier âge , presque tous en même-tems dans l'espace de 60. ans. Je ne vous dis rien des six premiers ; il ne nous reste que quelques fragmens de leurs ouvrages, & je n'en connois point de traduction Françoisé. Consultez le quatrième voulume des jugemens des Savans par M. Baillet , & le tome 12. de l'histoire ancienne de M. Rollin , ils suffisent pour vous instruire du peu que l'on sçait de ces Poètes , de leur génie , du caractère & de l'objet de leurs poësies.

TRADUCTIONS DE PLAUTE.

Plaute a été plus heureux. Vingt de ses comédies , la plûpart presque entieres , ont résisté au tems , & sont parvenues jusqu'à nous. Mademoiselle le Fevre conjecture que c'est une marque de l'avantage qu'il avoit remporté sur tous les Poètes de son tems. Il y a , dit-elle , beaucoup d'apparence que ses piéces ne se sont mieux conservées que les autres , que parce qu'étant trouvées plus agréables , elles étoient aussi plus souvent redemandées : on ne les jouïoit pas seulement du tems d'Auguste , il paroît par un passage du septième livre de l'ouvrage d'Arnobé contre les Gentils , qu'elles étoient jouées du tems de Diocletien , trois cens ans après la naissance

Mademoiselle le Fevre , préf. de la tr. de trois coméd. de Pl.

TRADUC-
TIONS DE
PLAUTE.

Mallem le
Fevre, & M.
Roll. *ibid.*

de J. C. Arnobe raille les Payens de ce que Jupiter se réveilloit lorsqu'on jouoit l'Amphytrion, ou quelque autre comédie du même Poète.

On a porté divers jugemens de Plaute. Il me semble, dit M. Rollin, que pour l'élocution, il est généralement estimé, sans doute par rapport à la pureté, à l'exactitude, à l'énergie, à l'abondance, & même à l'élégance du discours. Varron disoit que si les Muses vouloient parler Latin, elles emprunteroient le langage de Plaute. Horace n'en juge pas si favorablement. Nos ancêtres, dit-il, dans son art poétique adressé aux Pisons, ont loué & admiré les vers & les railleries de Plaute, un peu trop bonnement, pour ne pas dire sottement, s'il est vrai que vous & moi sçachions distinguer dans les railleries, le délicat d'avec le grossier, & que nous ayons l'oreille assez fine pour bien juger du son & de la cadence des vers. M. Rollin ajoute que cette critique peut faire d'autant plus de tort à Plaute, qu'il paroît qu'Horace n'étoit pas seul de ce sentiment, & que la cour d'Auguste ne goûtoit pas plus que lui, ni la versification, ni les plaisanteries de ce Poète. Mais ce jugement d'Horace ne

peut-il pas être réformé, au moins en partie? C'est ce que le même M. Rollin examine.

TRADUCTIONS DE
PLAUTE.

La censure de ce Poète tombe sur deux articles; sur le nombre & la cadence des vers, & sur les railleries; & cette censure doit être adoptée dans la plus grande partie, selon le Savant moderne. « Il est certain, dit-il, que « Plaute n'est point exact dans ses vers, « qu'il a appellés par cette raison, des « nombres sans nombre, dans son épi- « taphe qu'il fit lui-même: il ne s'est « point assujetti à suivre une même me- « sure, & il a mêlé tant de sortes de « vers, que les plus savans ont de la « peine à les reconnoître. Il est certain « encore qu'il a des plaisanteries fades, « basses & souvent outrées: mais il en « a aussi de fines & de délicates. » Et si la censure d'Horace semble ne rien excepter, on peut croire que piqué de l'injuste préférence que ceux de son siècle donnoient aux anciens Poètes Latins sur ceux de leur tems, il a un peu outré la critique. « C'est pourquoi « Cicéron qui n'étoit pas un mauvais « juge de ce que les anciens appelloient « urbanité, propose Plaute comme un « modèle à suivre pour la raillerie. Ses «

» défauts n'empêchent donc point qu'il

TRADUC- » n'ait été un excellent Poëte comique.

TIONS DE » Ils sont réparés bien avantageuse-

PLAUTE.

» ment par beaucoup de belles qualités

» qui peuvent non seulement l'égalér à

» Térence , mais peut-être même le

» mettre au-dessus de lui. » C'est le ju-

gement qu'en porte Madame Dacier ,

pour lors Mademoiselle le Fevre , dans

la comparaison qu'elle fait de ces deux

Poëtes.

» Térence , dit-elle , a beaucoup plus

» d'art , mais il me semble que Plaute

» a plus d'esprit. Le premier fait plus

» parler qu'agir ; l'autre fait plus agir

» que parler , & c'est le véritable carac-

» tere de la comédie , qui est beaucoup

» plus dans l'action que dans le discours.

» Cette vivacité me paroît donner en-

» core un grand avantage à Plaute ,

» c'est que ses intrigues sont toujours

» conformes à la qualité des acteurs ,

» que ses incidens sont bien variés , &

» ont toujours quelque chose qui sur-

» prend agréablement , au lieu que le

» théâtre semble languir dans Tére-

» ce. » Mademoiselle le Fevre appuie

ce jugement de celui de César qui écri-

voit , dit-elle , avec tant de force &

tant de justesse , & qui se connoissoit

allés bien dans l'art du théâtre pour
 avoir fait une tragédie Grecque qui fut
 jouée à Colophone avec applaudisse-
 ment. Elle discute ensuite la critique
 d'Horace; & des réflexions que cette
 discussion lui donne lieu de faire, elle
 conclut que le passage de l'art poéti-
 que dont il est question, ne doit pas
 être pris à la lettre, comme si Hora-
 ce condamnoit toutes les pointes & tou-
 tes les bouffonneries de Plaute. Il n'au-
 roit pû, dit-elle, avoir ce sentiment,
 sans choquer le sens & la raison. Plau-
 te a, sans doute, des plaisanteries fades
 & grossières, mais il en a aussi un grand
 nombre qui sont fines & délicates, &
 fort bien conduites. Cicéron qui le louë
 & Horace qui le blâme, ont tous deux
 raison. Le premier parle seulement de
 ces beautés qu'on ne peut lire sans être
 charmé; l'autre ne prend que le mé-
 chant endroit; il ne touche que cer-
 taines railleries froides ou deshonnêtes
 qu'il ne condamne pas même absolu-
 ment: on pouvoit les excuser, ajoute
 Mademoiselle le Fevre, mais on ne de-
 voit ni les louer, ni les suivre.

Cette décision est trop foible, si Ma-
 demoiselle le Fevre y renferme tout ce
 que Plaute a dit de contraire à l'hon-

TRADUC-
 TIONS DE
 PLAUTE.

TRADUC-
TIONS DE
PLAUTE.

Hist. anc.
et sup.

Contel, tr.
de l'éduc. des
Enf. t. 2. p.
267. 268.

nété. On convient que l'on rencontre de tems en tems dans Plaute de fort belles maximes pour la conduite de la vie , & pour la pureté des mœurs.

M. Rollin en rapporte quelques exemples. Mais pour quelques endroits de cette sorte , ajoute-t'il , combien y en a-t'il de contraires à cette pureté ? » Il » est bien fâcheux , dit ce judicieux » critique , que ce reproche tombe pres- » que généralement sur les meilleurs » Poètes du Paganisme. On peut bien » appliquer ici ce que dit Quintilien » de certaines poésies dangereuses : qu'il » faut les laisser absolument ignorer à » la jeunesse , s'il est possible , ou du » moins les réserver pour un âge plus » mûr , & pour un tems où les mœurs

» seront en sûreté. » Plaute , dit un autre critique , réussit bien mieux à représenter les mœurs des esclaves , des courtisanes , & des personnes de basse condition , que des honnêtes gens. Il se donne aussi très-souvent la liberté de faire des mots nouveaux , & d'employer ceux qui n'étoient en usage que parmi le menu peuple : il y en a même beaucoup de méchants parmi quelques bons. Je vous renvoye au tome 4. de l'ouvrage de M. Baillet , pour y apprendre les

es jugemens des autres critiques anciens & modernes sur Plaute & le caractère de ses pièces.

TRADUCTIONS DE PLAUTE.

Si l'on jugeoit de l'utilité de ce Poëme par l'indifférence de nos François à le traduire en leur langue, il faut avouer qu'on en porteroit un jugement peu avantageux. Notre langue étoit encore presque barbare, & Térence jouïssoit déjà des honneurs multipliés de la traduction. A l'égard de Plaute, il semble qu'il attendoit l'abbé de Marolles pour le venger de cette indifférence. Mais je ne sçai s'il n'eût pas encore mieux aimé demeurer dans sa langue originale, que d'être livré à un traducteur qui l'a si mal habillé. Mademoiselle le Fevre en a jugé avec assez d'exactitude en deux mots, lorsqu'elle a dit qu'elle doutoit fort qu'une personne raisonnable en pût lire une page sans légoût. C'est que, comme elle le dit, il est très-difficile de bien traduire, & surtout de traduire des comédies. Outre la vivacité du dialogue qu'il faut attraper, il y a tant de règles & de bien-séances à observer, que rien n'est plus difficile que d'y réussir. Or l'abbé de Marolles manquoit des talens nécessaires pour ce succès, & d'ailleurs il aimoit

TRADUC-
TIONS DE
PLAUTE.

beaucoup plus à faire un grand nombre de livres qu'à en faire de bons. S'il est vrai que Furetiere l'ait sollicité à traduire Plaute, on ne peut croire que ce critique ait approuvé la précipitation avec laquelle il s'est conduit dans ce travail. Selon le compte que l'abbé de Marolles en rend lui-même dans sa préface, il n'a pas été six mois à faire sa traduction : il composoit à mesure que l'on imprimoit, & il alloit beaucoup plus vite que l'impression. Il avouë même fort ingénument qu'il auroit eu beaucoup de regret s'il eût été obligé d'y employer plus de tems. Je conviens que ce tems étoit assés mal employé, parce qu'il étoit peu féant à M. de Marolles, Prêtre & jouissant des revenus de l'Eglise, de s'occuper à traduire en langue vulgaire un Poète si rempli d'obscénités; mais puisqu'il n'avoit pas cette délicatesse, il devoit au moins avoir celle de nous rendre Plaute fidèlement & avec ses graces. Il lui étoit fort libre de changer l'objet de ses occupations, mais dans celui qu'il avoit pris, il ne devoit pas s'accorder si libéralement la liberté de charger le public de mauvais ouvrages.

Avis de l'abbé de Marolles, après la

Au reste ne le chicanons point sur cela : si l'on a fait un mauvais accueil à

ses traductions , il en étoit content ,
 parce que cet accueil étoit toujours au-
 dessus de leur mérite : c'est lui-même
 qui le dit , & on doit l'en croire ; *il ai-*
moit à dire les choses sincèrement. « Il »
 n'étoit point jaloux de la gloire de ceux «
 qui sont admirés malgré qu'ils en «
 ayent , & qui se plaignent en quelque «
 sorte que leur propre mérite leur attri- «
 be trop de louanges. Il n'appréhen- «
 doit rien de ce côté-là : il donnoit «
 gratuitement un grand nombre de ses «
 livres , & il bornoit son ambition à «
 pouvoir espérer qu'ils fussent seule- «
 ment lus d'une douzaine de personnes. »
 Pouvoit-on être plus modéré ! Il ne
 comptoit pas que le feu Roi à qui il
 présentoit tout ce que sa plume enfan-
 toit , & à qui il a dédié en particulier
 sa traduction de Plaute , fût du nom-
 bre de ces douze lecteurs , car dans son
 épître dédicatoire il exemte Sa Maje-
 sté de lire même cette épître.

Cette traduction de l'abbé de Ma-
 rolles fut imprimée à Paris en 1658.
 en quatre volumes in-8°. avec l'original
 Latin revu par François Guet , An-
 gevin , connu par son érudition. L'ab-
 bé Ménage dépositaire des corrections de
 ce Savant , en avoit fait un don à l'abbé

TRADUC-
 TIONS DE
 PLAUTE.
 chronol. de
 la vie de
 Plaute.

TRADUC-
TIONS DE
PLAUTE.

de Marolles qui crut devoir en faire usage, & les suivre dans sa traduction Françoisse. Mais il n'a pas eu le même égard pour les vers de Plaute que M. Guiet avoit retranchés comme inutiles ou supposés ; il s'est contenté, en les insérant dans le texte, de les désigner par une marque particuliere. Il a profité aussi des remarques de ce Savant, & il en a grossi les siennes parmi lesquelles il y en a beaucoup d'inutiles, quelques-unes d'assés mauvais goût, & plusieurs où l'on sent qu'il étoit un critique peu délicat. Je mépriserois moins son abrégé de la vie de Plaute, quoiqu'on ne puisse donner sur cela que des conjectures, & sa courte dissertation chronologique touchant le tems de la mort de ce Poëte. Mais qu'étoit-il nécessaire de faire remonter cette chronologie jusqu'au tems de la création du monde, & de la suivre jusqu'à celui de la mort de Térence ? On n'est pas fâché non plus que M. de Marolles se soit donné la peine de composer une liste des diverses éditions de Plaute, depuis la premiere qui parut en 1472. jusqu'à celle de François Guiet. Jen dis autant de deux autres listes : l'une des noms des anciens qui ont parlé avec éloge des comédies de

Plaute ; l'autre de ceux des modernes
qui se sont expliqués sur le même su-
jet. Ces sortes de recherches, quoiqu'el-
les ne coûtent pas beaucoup à faire ,
ont leur utilité pour différens lecteurs.

TRADUC-
TIONS DE
PLAUTE.

Il resteroit à examiner si ces listes sont
exactes & fidèles : mais cet examen n'en-
tre point dans mon plan. On trouve
aussi dans le second volume les frag-
mens de trente-deux comédies de Plau-
te qui sont perduës. Parmi les notes
que donne l'abbé de Marolles pour ex-
pliquer les endroits difficiles des comé-
dies de Plaute, ou pour en éclaircir
d'autres, celles du second volume sont
plus étenduës que dans le premier, par-
ce que l'Auteur y prend la défense des
monologues & des *à parte* dans les poë-
mes dramatiques ; & cette apologie
ne laisse pas que d'être curieuse.

Il me semble que l'on convient assés
communément que des vingt comédies
qui nous restent de Plaute, la plus cha-
ste, ou pour parler plus exactement,
celle où il y a moins d'obscénités, est
la comédie des captifs, dont nous avons
deux traductions particulieres, l'une
anonyme qui parut en 1666. l'autre
par M. Coste, imprimée en 1716. Tou-
tes deux sont en prose. Je dis que la

premiere est anonyme, parce qu'en ef-
fet l'Auteur ne se nomme point. Le
catalogue manuscrit de la Bibliotheque
du Roi, porte qu'elle est de M. Guyot:
selon mon exemplaire qui paroît avoir
appartenu à quelque ami de l'Auteur,
celui-ci est nommé *Bachelier*. Je ne
connois pas plus l'un que l'autre. Le
traducteur, quel qu'il soit, est seule-
ment qualifié dans le privilege du Roi,
*de Maître-ès-Arts en l'Université de Pa-
ris*; & lui-même dit dans son avis au
lecteur, qu'il a l'honneur d'être mem-
bre de cette célèbre Université. Cet
avis m'a paru fort sensé, & j'y ai vu
avec plaisir quelques-unes des réflexions
que j'ai faites dans mon discours préli-
minaire sur la longueur des études des
Collèges; & sur les avantages qu'il y
auroit à mettre de bonne heure entre
les mains des jeunes gens les meilleurs
livres écrits en notre langue. C'est une
autorité de plus pour le système que
j'ai pris la liberté de hasarder. Est-elle
de quelque poids? Je n'en sçai rien;
cet Auteur ne m'étant point connu.
Mais je dois l'estimer puisqu'il raisonne
avec justesse: le petit nombre d'avis
qu'il donne sur la maniere d'étudier &
d'enseigner, & sur les abus qu'il faut

éviter dans l'étude , m'a semblé solide & judicieux , & me paroît fondé sur une longue expérience. TRADUCTIONS DE PLAUTE.

Quant à sa traduction , l'anonyme l'adresse à son neveu à qui il donne de fort bons conseils dont il est à souhaiter que tous les jeunes gens profitent. Il lui fait remarquer en particulier , que toutes les comédies de Plaute peuvent être utiles pour la délicatesse des pensées , & la beauté du langage , mais qu'elles ne le sont pas toutes pour la pureté des mœurs *qui est infiniment préférable à la pureté du Latin*. Il étend cette maxime , il la développe ; c'est une espèce de sermon , mais sensé & à la portée de la jeunesse. Il paroît que l'Auteur auroit volontiers employé une partie de son tems à traduire plusieurs autres comédies de Plaute , si toutes eussent eu les avantages de celle des captifs , d'instruire & de plaire , sans nuire aux bonnes mœurs ; mais persuadé , comme il le dit , « qu'il faut que les vices surprennent toujours les jeunes gens , & leur fassent toujours horreur , » il a craint de leur en tracer même la plus légère idée , en leur facilitant l'intelligence d'un Poète qui a si peu ménagé la pudeur. C'est par la même

me raison que dans la comédie des cap-
 tifs , il a retranché quelques vers qui
 marquoient , dit-il , quelque action des-
 honnête. Mais il a eu un autre motif
 en ne traduisant pas les huit premiers
 vers de la première scène , & en leur
 substituant le discours d'un autre para-
 site que le Poète fait parler dans la troi-
 sième scène du premier acte de sa co-
 médie intitulée *Stichus*. Les premiers
 lui ont paru peu convenables , & ne si-
 gnifiant rien dans le fond ; au lieu que
 les autres sont propres au sujet , & ren-
 ferment d'ailleurs une plaisanterie réel-
 le. Du reste sa traduction est assés exa-
 cte , & rend communément tout le sens
 de l'Auteur : mais elle est peu élégante ;
 on la blâmeroit d'être trop scrupuleu-
 sement littérale , si le traducteur eût eu
 en vûe d'autres lecteurs que des étu-
 dians à qui il vouloit faciliter l'intelli-
 gence de cette comédie. Mais il a por-
 té ce scrupule trop loin en ne variant
 point ses expressions , & en n'osant ja-
 mais employer le terme *de Dieux* au
 pluriel : c'est un peu trop christianiser
 un Poète Payen qui parloit le langage
 de la religion dans laquelle il avoit été
 élevé. Les notes qui sont à la fin de
 sa traduction , sont en petit nombre ,

& ne peuvent guères être utiles qu'à des écoliers.

TRADUC
TIONS DE
PLAUTE.

L'anonyme a joint le texte de Plaute à sa version : c'est ce qu'a fait aussi M. Coste dans la traduction qu'il a donnée de la même comédie en 1716. & qui l'emporte en exactitude & en pureté de style sur celle de l'anonyme. C'est, selon le témoignage de M. l'abbé Fraugier, un ouvrage écrit avec beaucoup de naïveté, de politesse, d'élégance & d'érudition. Cette dernière qualité a rapport aux notes dont M. Coste a enrichi sa traduction : notes courtes, employées seulement pour éclaircir les passages qui ont paru à l'Auteur renfermer quelque difficulté ; mais notes bien choisies & toujours utiles. M. Coste n'y fait point parade d'une vaine littérature, selon la mauvaise coutume de la plupart des commentateurs : il se contente d'y expliquer son Auteur, de justifier sa traduction, de choisir entre diverses leçons, que fournissent les éditions imprimées, ou quelques manuscrits, celle qui paroît la plus juste. Ce n'est point non plus un ouvrage donné précipitamment au public. M. Coste dit qu'il l'a gardé dix ans avant que de le faire paroître ; & peut-être l'aurait-il

NOUV. de F
rép. des lres
Mars & Avril
1716.

encore renfermé plus longtems sans les sollicitations pressantes de M. Rémond, alors chef du Conseil de feu M. le Duc d'Orleans, Régent du Royaume. Il devoit le faire imprimer à Paris ; & c'est par cette raison qu'il est revêtu de l'approbation de M. l'abbé Fraguier : mais d'autres circonstances l'ont livré aux presses de Hollande, & il n'y a rien perdu pour la beauté de l'impression. M. Coste a senti, comme l'anonyme dont je viens de vous parler, & dont il paroît n'avoir point connu la traduction, la difficulté de rendre en François les huit premiers vers de la comédie des captifs, parce que toute la plaisanterie roule sur l'équivoque du verbe *invoco* qui signifie en même-tems *invoker*, & *n'inviter point*. Mais au lieu de tirer d'ailleurs un autre exorde, il s'est contenté d'exprimer la pensée qui sert de fondement à la plaisanterie.

Dans sa courte préface, M. Coste omet tout ce qu'il auroit pû dire du génie de Plaute, de son style, & du genre d'écrire qu'il a suivi dans la composition de ses pièces, pour ne point répéter ce que Madame Dacier en avoit déjà dit dans sa préface sur l'*Amphitryon*. Il s'arrête seulement à ce qui

regarde précisément la comédie des captifs , & il s'y arrête même si peu qu'il se contente d'employer trois ou quatre réflexions pour faire voir que

TRADUC
TIONS DE
PLAUTE.

Plaute a observé avec exactitude l'unité du sujet & celle de lieu , & qu'il n'a pas eu moins de soin de bien marquer la durée de l'action. L'unité du sujet *saute aux yeux*, si on l'en croit. « C'est un pere qui , pour racheter « son fils , fait prisonnier dans un com- « bat , veut l'échanger avec deux cap- « tifs ennemis , dont l'un est le maître , « & l'autre est le valet ; mais qui fai- « sant accroire au bon homme que le « maître est le valet , l'engagent à ren- « voyer ce prétendu valet chés le pere « de son maître pour lui persuader de « faire un échange du fils de ce bon « homme avec son propre fils. » La four- berie se découvre , le vieillard déses- pere de recouvrer son fils , & c'est au milieu de ses allarmes que ce fils lui est remis entre les mains par le jeune hom- me qui lui avoit donné le change , & qui revient en même tems pour repren- dre son valet. Ce retour accompagné de ces circonstances , & de quelques autres , fait , dit-on , le dénouement de la pièce d'une manière très-naturelle.

» D'un sujet si simple où un génie mé-
 » diocre , dit M. Coste , auroit à peine
 » trouvé de la matiere pour deux ou
 » trois actes , Plaute a trouvé l'art d'en
 » faire une pièce de cinq actes bien com-
 » plets. » L'Auteur trouve l'unité de
 lieu aussi exacte : car tout se passe , dit-
 il , fort naturellement devant le logis
 d'Hégion , qui est ce bon homme qui
 cherche des captifs pour les échanger
 avec son fils. Pour la durée de l'action ,
 Plaute n'a pas été moins fidèle à l'ob-
 server. Elle commence le matin , elle
 s'acheve assés longtems avant souper ;
 par conséquent elle ne dure qu'environ
 neuf ou dix heures. Voilà ce que M.
 Coste a vu dans la comédie des captifs.
 Mais d'autres y ont vu le contraire.
 Qu'est-ce qui a raison ? Je ne le déci-
 derai point : je me contenterai de vous
 parler des écrits respectifs.

Mars & Avr.
 1716. p. 281.
 &c.

M. Bernard rendant compte de cet
 ouvrage de M. Coste dans les nouvel-
 les de la république des lettres , proposa
 à l'Auteur deux difficultés : la premie-
 re sur le voyage de ce prétendu esclave
 envoyé pour ramener le fils d'Hégion :
 il part d'Etolie pour aller en Elide sur
 la fin du premier acte ; avant même le
 commencement du quatrième il est de

retour : comment a-t'il pû faire ce chemin en si peu de tems ? Comment par conséquent peut-on dire que la durée de l'action de la comédie de Plaute a été aussi courte qu'on le prétend ? La seconde difficulté est sur cet autre esclave qui avoit enlevé un fils d'Hégion vingt ans auparavant : on demande comment il se trouve justement au dénouement de la pièce, pour faire reconnoître ce fils qu'Hégion retenoit chés lui sans le sçavoir. Enfin M. Bernard trouvoit que le personnage du parasite étoit trop poussé ; que jamais il n'y eût d'homme qui approchât du caractère de ce celui-là, & qu'ainsi la pièce de Plaute ne méritoit pas autant d'éloges qu'on lui en donnoit.

Ces difficultés ont frappé encore un autre critique qui les a discutées avec plus d'étendue, & qui vers le même tems envoya ses *Réflexions* à l'Auteur de l'*Histoire critique de la république des lettres*, qui les annonça dans le tome onzième de son ouvrage, & les publia dans le treizième. Ce censeur anonyme attaque proprement toute la préface de M. Coste, tout ce qu'il y dit au moins pour relever Plaute, & exalter la comédie des captifs. Le traduc-

TRADUC-teur avoit admiré le Poète , il avoit
TIONS DE loué la supériorité de son génie , de ce
PLAUTE. que d'un sujet aussi simple que celui de
 la comédie dont il s'agit , *il avoit trou-*
vé l'art d'en faire une pièce de cinq actes
bien complets. Le critique répond que
 sans rechercher ce qu'un génie médio-
 cre pourroit , ou ne pourroit pas faire
 dans une semblable occasion , il est per-
 suadé que Plaute , pour mériter un rang
 supérieur , auroit dû se renfermer dans son
 sujet , & ne point emprunter le secours
 étranger de ce *Parasite* qui occupe une
 bonne partie de cette comédie. Ce per-
 sonnage lui déplaît beaucoup ; il ne lui
 épargne point les épithètes les plus desho-
 norantes. Il se fâche toutes les fois qu'il
 le voit reparoître , & par conséquent il
 se fâche souvent , parce qu'il trouve qu'il
 se montre toujours sans nécessité , &
 que son rôle n'est pas seulement déplâ-
 cé , mais insipide. Il en excepte le com-
 mencement du quatrième acte où ce
 parasite a quelque raison de revenir pour
 annoncer à Hégion le retour de son fils
 & du captif , que le bon homme avoit
 cru s'être échappé sans ressource. Mais
 il blâme encore Plaute de ce qu'il em-
 ploye à peine quatre lignes sur cette
 nouvelle , si importante dans le fonds ,

puisque'elle tend au dénouement de la pièce. Tout le reste des quatre scènes de cet acte lui paroît plein de défauts qui ne peuvent se souffrir; il porte le même jugement de presque tout le premier acte, & de la première scène du troisième; il détaille ces défauts, & il en conclut que M. Coste doit avouer lui-même que Plaute avec tout son art & son grand génie, n'a pourtant fait ici que ce qu'un génie médiocre auroit pu faire; & qu'il n'a pas réellement tiré du fonds de son sujet *trois actes bien complets*. Voilà pour l'unité du sujet.

Celle de lieu ne lui paroît pas mieux justifiée par M. Coste, qui la fonde sur ce que tout se passe fort naturellement devant le logis d'Hégion: cela n'est vrai, dit le critique, que de l'action théâtrale; non de toute l'action de la pièce; puisque beaucoup de choses doivent nécessairement s'être passées hors de la vue des spectateurs. C'est sans raison aussi que M. Coste dit qu'Hégion ne songe qu'à trouver des captifs qu'il puisse échanger avec son fils: étant certain au contraire que dans toute la pièce, Hégion ne songe plus à cela, puisque dès le commencement il est dit expressément que les captifs avoient été ache-

tés auparavant. Il falloit dire que le
 bon homme ne songeoit seulement qu'à
 se servir de ces *captifs*, pour tirer son
 fils d'esclavage, en faisant un échange.

TRADUC-
 TIONS DE
 PLAUTE.

Le critique croit cependant qu'on pour-
 roit dire que Plaute ne s'est pas entiè-
 rement écarté de l'unité de lieu, mais
 par d'autres raisons que celle de M.
 Coste, & que vous pouvés lire dans
 l'écrit de l'anonyme.

La principale difficulté roule sur la
 durée de l'action; & c'est aussi sur cel-
 le-là que le critique s'étend particu-
 lièrement. Il rapporte sur cela la critique
 qui en avoit déjà été faite par Scaliger
 dans sa poétique, & par Muret dans
 ses diverses leçons, & réfute l'apologie
 que Ménage a cru devoir faire de Plau-
 te sur le même sujet dans son discours
 sur l'*Heautontimorumenos* de Térence.
 Notre censeur y ajoute ses propres ré-
 flexions, & prouve assés clairement,
 selon moi, que Plaute a manqué à la
 vraisemblance, & qu'en accordant
 beaucoup plus d'heures que M. Coste
 n'en demande pour la durée des actions
 représentées, cet habile homme ne peut
 encore justifier raisonnablement le Poë-
 te. Je n'entrerai point dans le détail
 des preuves du critique: il faut les voir

lans son écrit, de même que le plan que l'anonyme donne de ce qu'il lui paroît que Plaute auroit dû faire pour ne point tomber dans ce défaut. Les autres réflexions du critique roulent sur quelques endroits de la traduction de M. Coste qu'il ne trouve pas exacts, & sur plusieurs de ses notes qui lui paroissent manquer de justesse, & même de vérité. Il y a de l'érudition dans ces réflexions, & je crois que l'habile traducteur des captifs de Plaute n'auroit pas fait difficulté de les admettre, s'il eût pu les avoir avant que de publier sa traduction.

Il n'y a pas lieu de croire que ces réflexions du critique anonyme lui soient demeurées inconnues depuis, étant imprimées dans un Journal qui étoit entre les mains de tout le monde. Je ne vois pas cependant qu'il se soit mis en peine d'y répondre; ou s'il l'a fait, sa réponse m'est inconnue. Je n'ai vu que celle qu'il a adressée à M. Bernard, & que celui-ci a publiée dans le cinquante-troisième volume des *Nouvelles de la république des lettres*. Car la lettre qu'il a envoyée à l'Auteur de *Histoire critique*, & dans laquelle il rétracte l'explication qu'il avoit donnée

TRADUCTIONS DE
PLAUTE.

Art. 3. p.
454. &c.

à une expression de Plaute , avoit précédé les réflexions du critique anonyme , & n'en fait aucune mention. Cette lettre est dans le tome XI. de l'*Histoire critique*. L'objet principal de la réponse de M. Coste à M. Bernard est de résoudre ses difficultés sur la durée de l'action des *Captifs* de Plaute. L'Auteur convient qu'il a eu tort de la renfermer dans neuf ou dix heures tout au plus , qu'il avoit mal calculé , qu'il a corrigé mal-à-propos un passage du Poète dont la leçon ordinaire est nécessaire pour fixer la durée véritable de la pièce dont il s'agit. Après ces aveux , on auroit lieu de croire que M. Coste va donner beaucoup plus d'étendue à cette comédie ; mais son indulgence ne va qu'à lui accorder une heure de plus , c'est-à-dire , onze heures au lieu de dix.

Pour prouver ce nouveau système , il pose d'abord comme autant de principes certains : Que l'art même apprend aux excellens ouvriers à se dispenser quelquefois de suivre exactement les règles de l'art : Que si cette licence a ses bornes , la connoissance de celles-ci est réservée aux plus grands maîtres : Que cela est vrai surtout à l'égard des pié-

ces d'esprit, telles que sont les pièces ~~de théâtre~~ de théâtre : Que quoique ces derniers TRADUC- ouvrages soient des fictions qui plaisent TIONS DE d'autant plus qu'elles sont plus vraisem- PLAUTE. blables, cependant les circonstances qui les composent, sont ordinairement si compliquées, qu'il est fort difficile que le vraisemblable s'y trouve partout dans un égal degré ; & que lorsqu'on ne peut conserver la vraisemblance avec une entière exactitude, sans perdre de grandes beautés, les Poètes anciens & modernes ont mieux aimé s'écarter de la première, & conserver celles-ci : Qu'enfin, à considérer à part & en détail la durée des meilleures pièces de théâtre, on trouvera que la vraisemblance n'y est jamais conservée que d'une manière assez imparfaite, que le spectateur est fait à cette irrégularité, & que pourvu qu'on prenne la peine de le tromper avec art, il se prête lui-même à la tromperie sans s'arrêter à peser & à combiner le tems avec trop d'exactitude. Ces réflexions générales, M. Coste les applique ensuite à la comédie de Plaute qu'il a traduite. Ainsi il avoue maintenant que ce Poète n'a pas gardé dans toute cette pièce l'exactitude de la vraisemblance : & il le croit digne

TRADUCTIONS DE PLAUTE. d'excuse, pourvû qu'il ait pris soin de ménager son spectateur avec assés d'artifice pour le tromper effectivement.

Plaute s'est-il ainsi conduit ? M. Coste tâche de le prouver en entrant dans l'examen de chaque acte & de ses parties. Ses conjectures, car il ne me paroît rien donner de plus, sont ingénieuses, plusieurs sont vraisemblables : mais les difficultés ne paroissent pas résolues ; je vous laisserai en juger vous-même ; je craindrois de vous ennuyer en suivant l'Auteur dans un plus long détail.

Peut-être jugerés-vous avec le critique anonyme dont je vous ai déjà parlé, & qui a aussi répondu à cette lettre ou dissertation du savant traducteur de la comédie des captifs, que M. Bernard & M. Coste s'y sont mal pris, l'un en attaquant, & l'autre en répondant : que la censure du premier n'a pas été proposée avec toute la précision nécessaire, & que le second s'est laissé entraîner dans de petits écarts, qui obscurcissent le point principal, bien loin de lever les difficultés. C'est ce que l'anonyme entreprend de prouver dans les nouvelles *Remarques critiques* que vous trouverez dans le quatorzième vo-

lume de l'*Histoire critique de la république des lettres*. L'Auteur y examine, & les réflexions générales de M. Coste, & ses réponses particulières touchant la durée de l'action de la comédie des captifs ; & cet examen que j'ai lû avec beaucoup de satisfaction , me paroît fait avec autant de soin , que de jugement. Je ne craindrois pas de dire qu'il est décisif contre M. Coste , s'il ne me convenoit encore plus qu'à lui de faire cet aveu , sur lequel on me croira aisément , *que n'ayant pas fait une étude particulière des loix du théâtre* , je ne dois pas blâmer un Ecrivain qui peut les avoir plus étudiées que moi , & que tout me portant à me défier de mes décisions sur cette matière , il me conviendrait peu d'en hazarder , & de prononcer sur un différend tel que celui dont je viens de vous donner une légère idée.

Il y a eu encore deux lettres sur cette dispute , datées de Paris , l'une le 10. de Juin , & l'autre le 21. Octobre 1716. & adressées à M. Coste à Londres. Elles avoient été envoyées l'une & l'autre aux Auteurs des *Mémoires de Trévoux* ; mais ces habiles Journalistes les trouvant trop longues , se sont contentés d'en donner un précis dans leurs

TRADUCTIONS DE
PLAUTE.

Mémoires du mois de Février 1717.

TRADUC- On y voit que l'Auteur de ces deux
TIONS DE lettres n'avoit lû la réponse de M. Col-
PLAUTE. te à M. Bernard qu'après avoir écrit la

premiere lettre, où il fait les mêmes objections sur la durée de l'action de la comédie de Plaute. Il se félicite dans la seconde de s'être heureusement rencontré avec M. Bernard ; & revenant encore aux objections déjà faites, il tâche de faire voir que la vraisemblance n'est pas assés ménagée dans la piece du comique, surtout en deux points : premierement, dans le tems qui excède la mesure prescrite pour les pièces de théâtre : secondement, dans les mœurs. Je vous renvoye, si vous voulez en connoître davantage, au précis fort court que les Journalistes ont fait de ces deux lettres.

Si nous avions de chaque comédie de Plaute des examens si exacts, si sévères, & faits par des personnes aussi habiles, nous aurions sur ce Poète des ouvrages qui seroient, sans doute, plus recherchés que la plupart des commentaires Latins qui ont été faits pour l'expliquer. C'est ce que Madame Dacier auroit fait, si elle eût traduit toutes les pièces du comique, & c'est ce qu'elle

a exécutée en partie dans les examens qu'elle nous a donnés des trois comédies de ce Poète qu'elle a traduites ,

TRADUC-
TIONS DE
PLAUTE.

l'Amphitryon , le *Rudens* , & *l'Epidicus*. C'est par choix qu'elle a préférée ces trois comédies : *l'Amphitryon* est une des plus belles pièces de Plaute ; les anciens l'estimoient si fort , que sous le règne de Dioclétien , par une de ces superstitions si ordinaires au Paganisme , on la faisoit encore joüer dans les malheurs publics , pour appaiser la colere de Jupiter. C'est Arnobe qui le reproche aux Payens : je vous ai cité l'endroit plus haut. L'ouverture du théâtre est admirable dans le *Rudens* ; la pièce d'ailleurs est fort bien conduite. *L'Epidicus* étoit l'ouvrage favori de Plaute : on ne peut mieux en faire l'éloge.

La traduction de ces trois pièces ; par Madame Dacier , qui n'étoit alors que Mademoiselle le Fevre , parut en 1683. avec le texte Latin. La savante traductrice qui avoit du goût pour le théâtre des anciens , comptoit nous le faire connoître presque tout entier. Elle le dit dans son épître dédicatoire à M. Colbert : son but n'étoit pas de traduire simplement les mots des pièces de théâtre qui nous restent des Grecs &

des Latins ; elle vouloit tâcher de découvrir toutes les finesſſes de ces excellens originaux , en montrer l'art , en expliquer la conduite , & en faciliter l'imitation. Mais ce projet n'a été exécuté qu'en partie. Madame Dacier n'a rien traduit des tragiques Grecs ; nous n'avons d'elle que la traduction de deux comédies d'Ariſtophane , comme je vous l'ai dit ailleurs ; & à l'égard des Latins , elle n'a enrichi notre langue que des ſix pièces de Térence , & des trois comédies de Plaute que je viens de vous nommer. Chacune eſt précédée d'un examen ſelon les regles du théâtre , pour en faire remarquer les défauts & les beautés : chacune auſſi eſt ſuivie de remarques où l'érudition ne manque point. » La traduction , dit

Préf. de la
traduct. des
trois coméd.
de Plaute.

» Madame Dacier , eſt pour ceux qui ne peuvent lire les originaux , ou qui prennent plaisir à juger de chaque langue. Les remarques peuvent être utiles à ceux qui veulent étudier ; & l'examen peut être d'un grand uſage pour tous ceux qui veulent apprendre à bien juger des pièces de théâtre , ou qui voudroient travailler eux-mêmes avec ſuccès. »

Madame Dacier relève beaucoup la
néceſſité

nécessité de ces examens, & regrette les observations de ce genre que l'abbé d'Aubignac avoit faites sur Plaute, & dont cet abbé dit un mot dans sa pratique du théâtre. J'ai entendu dire que ces observations n'étoient pas perduës, & que l'on pourroit quelque jour les faire paroître. Sera-ce pour enrichir, ou charger le public ? Il faut attendre pour décider la question que ces vieilles productions lui soient livrées. Il est difficile de croire que l'on y trouve le même goût, la même précision, la même élégance que dans les examens de Madame Dacier. Ceux-ci néanmoins sont tous montés sur le même ton : c'est toujours l'analyse de la pièce qui suit, l'apologie du Poète, la justification des défauts qui lui ont été reprochés, & rarement l'aveu qu'il s'est trompé ou égaré quelquefois. Beaucoup de gens, par exemple, ont condamné le prologue de l'Amphitryon ; parce que Mercure qui y parle, ne se contente pas d'expliquer l'histoire de tout ce qui est arrivé avant l'ouverture du théâtre, & qui est nécessaire pour l'intelligence du sujet, il explique encore tout le développement, en sorte que le spectateur déjà instruit, semble ne devoir plus être

TRADUC-
TIONS DE
PLAUTE.

dans cette attente, ou dans cette suspension, qui est, dit-on, l'ame du théâtre. Madame Dacier trouve ce reproche fort peu solide. Elle croit même, que quoique l'on soit instruit de tout le dénouement d'une bonne pièce, on ne laisse pas que d'être toujours dans l'attente, parce que, dit-elle, cette passion ne doit pas tant naître de la nouveauté & de la surprise, que du mouvement & de la vraisemblance que le Poëte donne à son action & à tous ses incidens. Elle en apporte pour preuves, que l'on voit toujours avec le même plaisir les pièces de Corneille & de Racine, quoiqu'on sçache par la lecture qu'on en a faite, ou par les représentations auxquelles on a déjà assisté, tout ce que ces pièces contiennent : mais n'est-ce pas ce qui est en question ? Je le laisse à décider à ceux qui fréquentent les spectacles. Il me semble que l'on peut dire en général que la répétition de ce que l'on sçait déjà, frappe moins que la première fois qu'on l'apprend. Peut-être me trompai-je, surtout à l'égard des pièces de théâtre où il n'est pas difficile de sentir que le jeu des acteurs, la déclamation, &c. doivent toujours remuer les passions. J'aime

mieux au reste les raisonnemens que Madame Dacier fait sur cela, que ce qu'elle ajoute pour appuyer davantage la justification des prologues de Plaute, qu'Euripide en admettoit de pareils: car le tragique auroit pû se tromper, & le comique avoir tort de l'imiter.

TRADUC-
TIONS DE
PLAUTE.

On s'est recrié encore sur le tems, ou la durée de l'action de l'Amphitryon: on a cru qu'elle contenoit neuf mois, & que Plaute y avoit compris toutes les amours de Jupiter & d'Alcmene. Madame Dacier traite ce sentiment d'erreur, elle tâche d'en découvrir la source, & en avouant que le comique n'a pas toujours été fort exact à observer toutes les loix du théâtre, qu'elle détaille, elle prétend que ni dans cette comédie, ni dans les deux autres qu'elle a traduites, il ne s'en est jamais écarté. Elle le justifie en particulier sur la durée de l'action de l'Amphitryon, & montre que cette action ne dure au plus que neuf heures. Mais quand la distinction qu'elle fait pour justifier Plaute, seroit solide, les meilleurs critiques prétendent que le comique ne pourroit être excusé entièrement. Ils en donnent des raisons, qui m'ont paru sensibles: mais l'objet n'est pas assez honnête pour le

rapporter. Voyés l'Europe savante ,
 tome II. articles 3. & 4.

TRADUC-
 TIONS DE
 PLAUTE.

Mademoiselle le Fevre a fait de légers changemens dans l'ordre de quelques scenes , & selon les raisons qu'elle en apporte , elle a eu raison de les faire. Sur quoi elle observe : que l'on doit se souvenir que les scenes sont très-souvent broüillées & confonduës dans la plûpart des comédies qui nous restent des anciens : ce qui est venu , sans doute , de l'ignorance ou du peu d'application de ceux qui ont divisé les actes en scenes. Car , ajoute-t'elle , cette division n'étoit pas connue des anciens ; c'est une addition des interprètes & des Glossateurs , aussi ne la trouve-t'on point dans les vieux manuscrits de Plaute , ni de Térence.

L'amour excessif de Madame Dacier pour les anciens paroît encore dans son examen du *Rudens* : elle y reprend Plaute d'une faute qui paroît considérable , elle montre comment & avec quelle facilité il auroit pû l'éviter ; & pour l'excuser , elle souhaite que le comique ait trouvé cette faute dans Diphilus où elle croit que Plaute a pris le sujet de sa pièce. Devient-on donc excusable en copiant les fautes d'autrui , & des

fautes où il étoit si facile de ne point
tomber ? Du reste , Madame Dacier
avouë que le sujet du *Rudens* n'est
pas si beau que celui de l'*Amphitryon*,
ne s'y agissant que d'un pere qui retrou-
ve sa fille qui avoit été volée fort jeu-
ne à un corsaire , & venduë à un mar-
chand d'esclaves. Mais , selon elle , cet-
te comédie est plus variée , & la décora-
tion en est plus belle & plus divertissan-
te. C'est ce qu'elle montre en entrant
dans le détail des actes & des scenes ,
dont elle fait , en finissant , une récapit-
ulation , pour montrer comme d'un
coup d'œil que cette pièce est également
bien suivie & bien conduite.

L'*Epidicus* lui est encore supérieure :
c'est ce que Madame Dacier répète en
vingt façons différentes dans l'examen
de cette pièce. Quelques anciens , Ci-
cero en particulier , préféroient le *Tru-
culentus* & le *Pseudolus* à toutes les au-
tres comédies de Plaute. Mais ce Poë-
te donnoit la palme à l'*Epidicus* ; & c'é-
toit avec justice si Madame Dacier a
raison de dire que ce comique n'est pas
tombé dans le défaut de la plupart des
Auteurs , qui s'entêtent souvent de
quelqu'un de leurs ouvrages , & qui ont
de l'inclination pour celui qui n'est pas

TRADUCTIONS DE LAUTE. le meilleur. Il reste à prouver que Plaute n'a pas été susceptible de cette bizarrerie, du moins dans cette occasion. Cette preuve résulte, selon Madame Dacier, de la lecture même de cette pièce, & plus encore, sans doute, de sa comparaison avec les autres. Tout ce que j'apperçois dans l'examen que la savante traductrice fait de l'*Epidicus*, c'est qu'il me paroît dans cette comédie de l'ordre, de la variété, de la vraisemblance, des incidens heureux. Mais elle veut que l'on en conclue de plus, que cette pièce est un chef-d'œuvre où l'on ne sçauroit trouver le moindre défaut ; que les actes n'en pourroient pas être plus naturellement divisés ; que les scènes en sont très-bien liées, & qu'il n'y a pas un seul acteur qui paroisse sans sujet ; que toutes les circonstances sont très-bien observées, & très-vraisemblables ; qu'enfin les caractères y sont très-bien marqués.

» Plaute, ajoute Madame Dacier, y
 » peint fort naturellement la perfidie
 » des valets, qui ne laissent point échapper d'occasion de se divertir aux dépens de leurs maîtres, la défiance
 » des vieillards, qui se laissent souvent
 » tromper lors même qu'ils veulent faire

les choses le plus sûrement , l'impac-
 tience des jeunes gens , l'impudence
 des courtisanes , & la vanité & la
 grossiereté de la plûpart des gens de
 guerre. » Telles sont les qualités que
 Madame Dacier donne à l'Epidicus.
 Réunies dans son examen , elles font un
 fort beau portrait ; j'en ai été moins
 frappé en lisant la pièce même , & moins
 encore en la lisant dans la traduction :
 c'est , sans doute , ma faute.

Mais n'est-ce pas un peu aussi celle
 de la traduction ? Je sçai que l'Auteur
 est entré , autant qu'il étoit possible ,
 dans le génie & dans le caractère de
 l'original , & que son expression est pu-
 re , & pour l'ordinaire élégante. Mais
 on sent que cette comédie & les deux
 précédentes lui avoient coûté de la pei-
 ne à mettre en notre langue : elle n'a-
 voit pas besoin d'en avertir ; peut-être
 même le sent-on un peu trop. Il y a
 quelques tours qui m'ont paru un peu
 contraints , & manquer de cette viva-
 cité , & même de cette énergie , dont
 Plaute fait souvent un usage si heureux.
 Ce n'étoit pas une petite difficulté ,
 comme le remarque M. le Clerc dans
 sa bibliothèque ancienne & moderne ,

Tome II.

TRADUC-
IONS DE
AUTE. niere qu'il l'auroit fait, s'il eût vécu de
notre tems, & néanmoins de conserver
sa pensée. C'en étoit une encore de
bien exprimer la vivacité de ses entre-
tiens, pour ne pas tomber dans un sty-
le froid & ennuyeux, sans cependant
trop changer l'original. Madame Da-
cier a fait ce qu'elle a pû; & c'est tout
ce que l'on pouvoit exiger d'elle.

Aussi M. de Limiers qui en 1719.
nous a donné tout Plaute en François,
n'a-t'il pas cru devoir traduire de nou-
veau ces trois comédies, non plus que
celle des captifs dont il a adopté la tra-
duction de M. Coste. Il ne pouvoit pas
suivre de meilleurs modèles, & l'on
peut dire qu'il les a suivis en effet, mais
d'affés loin, & autant que la connois-
sance qu'il a du style comique, & le peu
de tems qu'il a bien voulu prendre pour
un travail si difficile, ont pû le lui per-
mettre. M. de Limiers ne se dissimule
point ces difficultés : il en parle affés au
long dans sa *Dissertation sur la vie de*
Plaute. Mais enfin, dit-il, je me suis
déterminé par le motif de la gloire qu'il
y auroit à entreprendre au moins de
suivre les deux guides qui m'ont pré-
cédé. Une autre considération pouvoit
l'arrêter, c'est qu'on ne lui laissoit plus

ourn. litt.
n. 13. art.

à traduire que les comédies de Plaute dont les sujets n'étoient rien moins que conformes aux regles les plus exactes de la pudeur. « Il ne lui restoit plus entre les mains que d'infames marchands d'esclaves, que des courtisannes impudiques, que de jeunes libertins, que des vieillards corrompus & débauchés. » C'étoit en effet un inconvenient, capable de rebuter quiconque auroit été persuadé que la pureté des mœurs est infiniment préférable à tout ce qui peut plaire à l'esprit, & servir même à le cultiver. Mais M. de Limmiers a bien voulu se persuader qu'on ne pouvoit pas le blâmer de mettre tous ceux qui entendent le François, s'est-à-dire, la langue de l'Europe qui est la plus répandue, en état de lire tant d'obscénités, parce qu'il n'en étoit que le traducteur & non l'Auteur. Il s'étoit promis d'ailleurs d'épargner la pudeur de ses lecteurs, sans leur rien faire perdre, autant qu'il seroit possible, de la pensée de l'original, *en usant des expressions les plus enveloppées que notre langue puisse permettre.* A-t'il tenu sa promesse? J'en fais juges ceux qui ayant plus de délicatesse que lui, auront lû sa traduction. Je serois peut-être suspect, si je

TRADUC-
TIONS DE
PLAUTE.

disois que la *gaze* dont il a prétendu voiler tant d'obscénités est si fine & si transparente, qu'il a eu raison de dire, mais dans un autre sens que celui dans lequel il le dit, *que le lecteur n'y perd rien*. Je ne trouve pas que les conjectures qu'il hazarde pour justifier Plaute de ses plaisanteries sur les Dieux du Paganisme, soient mieux fondées, & sans chercher à excuser ce Poète, je crois que l'on ne doit s'en prendre qu'à son esprit libertin.

La traduction de M. de Limiers est en prose, à l'exception de celle du *Stichus* & du *Trinummus* : voulant apparemment donner un échantillon de ses talens poétiques, il a traduit ces deux pièces en vers. C'est par la même raison qu'il a versifié dans ses notes les citations tirées des Poètes. C'est une peine qu'il auroit pû, ou peut-être dû s'épargner. Sa versification m'a paru au moins trop rampante. Je sçai qu'elle doit être simple & naturelle, selon le caractère des pièces traduites; mais elle est basse & souvent contrainte. Quelquefois même elle obscurcit le sens du Poète. M. de Limiers s'est d'ailleurs assujetti à un mécanisme qui ne contribué pas à orner sa poésie, ni à lui

donner un tour aisé : il a voulu rendre vers pour vers , c'est-à-dire , que chaque vers François répondit à chaque vers de Plaute , en sorte qu'il n'y eût pas plus de lignes dans une page de la traduction que dans une du texte. Ce travail donne lieu à M. de Limiers de faire plusieurs réflexions sur les difficultés de la versification , & sur la gêne de la rime : réflexions inutiles , puisque rien ne l'obligeoit à ne point finir son ouvrage comme il l'avoit commencé.

TRAN-
DUCTIONS DE
PLAUTE.

Examen de
Stichus, dans
le vol 8. de
la traduct. de
Plaute, par
Limiers.

Madame Dacier n'avoit point donné de vie de Plaute , parce que ses profondes recherches ne lui avoient rien appris d'affés autentique pour ne hazarder que des faits sur lesquels on pût faire quelque fond. M. de Limiers a été moins scrupuleux. Copiste de Crinitus, de Gyraldus , & de quelques autres Ecrivains , il a recueilli leurs conjectures , & en a formé une espece d'histoire du Poëte comique , sur laquelle il est obligé d'avouer qu'il ne faut pas trop compter. Mais s'il s'est éloigné en cela de Madame Dacier , il a voulu s'en rapprocher en accompagnant de remarques & d'examens , la traduction de chacune des seize pièces de Plaute qu'il a mises en notre langue. Les remarques sont

courtes , & c'est une obligation que les lecteurs doivent lui avoir. Il y en a peu qui soient purement grammaticales : » Mais partout où il s'est rencontré di- » versité de leçons : partout où le Poë- » te fait allusion à quelque usage ancien » qui méritoit d'être expliqué : partout » où l'opposition des langues l'a obligé » de faire quelque changement : partout » enfin où il a cru être obligé de ren- » dre raison de quelque chose au lec- » teur , il l'a fait le plus brièvement » qu'il lui a été possible. » Il a parti- » culièrement recueilli avec soin les *imi- tations* que Plaute a faites des Auteurs qui l'ont précédé , ou que ceux qui sont venus depuis ont tirées de lui ; & dans ces petites pièces détachées ; il a moins eu en vûë le sens qu'elles doivent avoir par rapport au lieu d'où elles sont prises , qu'à leur en donner un conforme à l'endroit de Plaute d'où elles sont imitées. Quant aux *Examens* , vous voulez bien que je vous y renvoye. Ce sont autant d'analyses de la pièce à laquelle ils ont rapport. M. de Limiers y donne d'abord une idée du sujet qui y est traité , & ensuite il en examine la conduite & l'ordonnance. Je n'ai pas l'art d'abrégér ces sortes d'écrits ; & je

Je ſçai d'ailleurs à quoi ce travail pour-
 oit ſervir. C'eſt toujours la même mar-
 che dans chacun de ces examens : on y
 expoſe le ſujet de la comédie ; on mon-
 tre que l'unité de lieu & celle d'action
 ont bien obſervées ; on analyſe les ac-
 tes , on donne des précis des ſcenes. La
 lecture de ces petits écrits ennuyeroit ;
 i on la faiſoit de ſuite : mais chacun
 ſ'eſt fait que pour être lû avant la pié-
 ce qui le ſuit , à qui il ſert comme d'en-
 trée , & dont il peut faciliter l'intelli-
 gence.

TRADUC-
 TIONS DE
 PLAUTE.

Quelquefois il y a quelques remar-
 ques particulieres. Par exemple , dans Tome 2.
 l'examen de l'*Avare* , M. de Limiers
 après avoir fait obſerver que cette co-
 médie eſt imparfaite , avertit que deux
 Auteurs ont ſuppléé à ce qui manque
 au cinquième acte , *Simon Carpen-*
tier , Professeur Royal à Paris , &
Urceus Codrus , Professeur à Boulogne ,
 & qu'il a préféré le ſupplément du der-
 nier à celui du premier , quoique l'un
 & l'autre peu dignes de Plaute ; parce
 que l'addition de Codrus rend l'action
 complete , ce que ne fait pas celle de
 Carpentier. Dans l'examen des *Bacchi-*
des , on fait remarquer que l'argument ,
 le prologue , & la premiere ſcene de

Tome 4.

l'acte premier , font d'une autre main que de celle de Plaute. Mais à qui les donner ? Lascaris dans une de ses lettres au Cardinal Bembe , dit qu'il les a trouvés à Messine en Sicile : d'autres veulent que Petrarque en soit l'Auteur. M. de Limiers dit que la premiere scene lui paroît inutile , & qu'il lui semble que la comédie auroit mieux commencé par la scene qui est marquée la seconde , & qui est véritablement de Plau-

Tome 6.

te. Dans l'examen du *Marchand* , notre Auteur fait observer que cette pièce a été premierement composée par Philémon , Poète Grec de Syracuse , & que Plaute s'est contenté de la traduire en Latin. Il ajoute : que les scenes six & sept du quatrième acte sont supposées , aussi-bien que les onze premiers vers de la troisième scene de l'acte cinquième. Que l'on pouvoit cependant les passer , sans que la pièce en souffrît aucune interruption , & que s'il les a traduites , ce n'est que pour n'en pas

Tome 7.

priver les lecteurs. Dans l'examen du *Carthaginois* , il y a une digression sur les dix-sept lignes en langue Phénicienne qui se lisent dans cette pièce. M. le Clerc nous avoit déjà donné ses observations sur ce sujet dans le tome 9.

de sa bibliotheque universelle ; & M. de
 Limiers en a profité. Enfin une autre
 digression occupe une partie de l'exa-
 men du *Trinummus*. C'est une apologie
 des traductions en vers des Poètes co-
 miques ou tragiques , parce que c'est
 ainsi que M. de Limiers a traduit cet-
 te pièce. Il n'y approuve les traductions
 en prose , que lorsqu'on veut faciliter
 aux écoliers l'intelligence de ces Au-
 teurs. Si cela est : pourquoi lui-même
 n'a-t'il traduit en vers que deux pièces
 de Plaute ? Car il n'y a pas lieu de
 croire qu'il ait borné son travail à l'hon-
 neur de n'être lû que par des écoliers.

TRADUC-
 TIONS DE
 PLAUTE.

Tome 24

Encore un mot sur cette traduction
 de l'ancien Poète comique. Un avan-
 tage que l'on y trouve , c'est qu'avec
 les traductions de Madame Dacier &
 de M. Coste , on y a aussi réuni les
 examens & les notes de la première ,
 la préface du second , & sa dissertation
 sur la durée de l'action des *Captifs* , tel-
 le qu'il l'avoit déjà fait imprimer dans
 les nouvelles de la république des let-
 tres , à l'exception d'un court avertisse-
 ment qui se trouve de plus dans l'é-
 dition de M. de Limiers. Enfin pour
 rendre cette édition des œuvres de Plau-
 te absolument complete , & plus uti-

le, M. de Limiers a rassemblé dans le

TRADUC- dernier volume les fragmens des comé-
 TIONS DE dies de ce Poëte, & les sentences choi-
 PLAUTE. sies éparfées dans ses pièces, & il a fait
 précéder l'un & l'autre recueil d'un pe-
 tit discours. Dans celui qui est au-de-
 vant des fragmens il ne prétend pas
 décider que tous ceux qu'il donne d'a-
 près les Auteurs qui les ont rapportés,
 sont véritablement de Plaute: il croit
 même qu'il y en a plusieurs qui vien-
 nent d'autres Ecrivains à peu près con-
 temporains; & autant qu'il l'a pû, il
 distingue les uns des autres. Il a par-
 tagé ces fragmens en trois parties: la
 première comprend ceux des comédies
 perduës, dont il ne nous est resté que
 le nom: la seconde, ceux de diverses
 comédies, dont le nom même n'est pas
 venu jusqu'à nous: & la troisième, les
 passages des comédies qui nous restent,
 mais qui ne se trouvent point dans les
 exemplaires que nous en avons.

Le recueil des sentences choisies est
 plus utile. Elles sont graves, majes-
 tueuses, élevées, & néanmoins à por-
 tée d'être entendues de tout lecteur.
 On y voit que Plaute parloit quelque-
 fois de la Divinité en homme plus éclairé
 que le commun des Payens: qu'il en

donne des idées peu différentes de celles que nous fournit la véritable Religion : que la morale de ces sentences est pure & conforme aux sentimens qui conviennent à l'honnête homme , que ses préceptes tendent au bien commun de la société. Ce sont des pierres précieuses semées çà & là dans la poussière , & trop souvent dans l'ordure : la réunion en est belle , & même utile. Mais je n'en conclurois pas avec M. de Limiers que ces sentences doivent nous remplir d'estime pour les pièces de Plaute où elles se trouvent , puisqu'il convient lui-même qu'il faut souvent se souiller pour les en tirer. Il y a même plusieurs de ces sentences que l'on ne pourroit proposer comme règle de conduite , & quelques-unes qui sont plus satyriques que fondées sur la vérité. Je ne vous en cite point d'exemple : vous en ferés sans peine la distinction en les lisant.

TRADUCTIONS DE
PLAUTE.

M. de Limiers eut la même année un émule dans Nicolas Gueudeville qui crut , sans doute , enrichir le public , & se faire honneur à lui-même , en publiant une nouvelle traduction de Plaute. On connoît cet Ecrivain que l'esprit d'indépendance fit sortir d'un Or-

TRADUC-
TIONS DE
PLAUTE.

dre respectable où il s'étoit lié par des vœux , & qui après avoir secoué le joug de la Religion Catholique, ne fit presque plus d'autre usage de ses talens que pour attaquer également la foi & les bonnes mœurs. Né à Roïen, il entra jeune dans la Congrégation de saint Maur , où il fit profession à l'âge de dix-neuf ans dans l'Abbaye de Jumiéges , le 8. de Juillet 1671. Sa traduction de Plaute est fort libre : il le dit lui-même dans sa préface. » Je ne me suis gêné , dit-il , que » par le sens de mon Auteur : encore » est-il vrai qu'il y a tels endroits où à » cause de l'épaisse obscurité du texte , » je ne sçai pas trop moi-même ce que » je dis. » Il a raison , & peut être plus qu'il ne le pensoit. C'est Plaute travesti plutôt que traduit. » On y remarque presque à chaque page une affectation ridicule à se servir de termes figurés & nouveaux , & à vouloir obliger le lecteur à rire. L'Auteur s'imaginoit avoir trouvé le secret (ce sont ses termes) de joindre l'agréable à l'utile. Mais n'auroit-il pas simplement donné dans une fade plaisanterie ? » C'est la réflexion d'un critique habile , & que tout lecteur sensé fait en lisant la traduction du sieur Gueude-

Eur. sav.

11. p. 237.

ville. On pourroit appliquer à cet Ec-
 vain ce que le pere Rabin dit de Plau-
 te même dans les réflexions sur la poë-
 tique : qu'on est sujet à dire souvent de
 fort mauvaises plaisanteries , quand on
 veut trop faire le plaisant : qu'on tâche
 à faire rire par des expressions outrées ,
 & par des hyperboles , quand on ne
 peut pas réussir à faire rire par les cho-
 ses.

TRADUC-
 TIONS DE
 PLAUTE.

Ce seroit encore faire beaucoup de
 grace à la traduction du sieur Gueu-
 deville , que de ne l'accuser que de ces
 défauts. Si la lecture du plus grand
 nombre des comédies de Plaute est très-
 dangereuse pour les mœurs , que ne
 doit-on pas dire d'une traduction où
 peu content de rendre en notre langue
 toutes les obscénités de ce Poëte , on
 enrichit encore par le tour qu'on leur
 donne , par la maniere dont on les pré-
 sente , par les bouffonneries & les turpi-
 tudes qu'on y ajoute. Après ce portrait
 que je crois très-fidèle , & que j'ai tra-
 cé sur l'idée que cinquante endroits de
 cet ouvrage m'ont fourni au hazard ,
 il est presque inutile de vous dire que
 le traducteur n'a pas même toujours
 bien entendu son Auteur ; que dans plu-
 sieurs autres sa traduction est obscure

ou embarrassée ; qu'il fait plaisanter le

Traduc- Poète dans d'autres endroits où la plai-
tions de santerie ne pouvoit avoir lieu.
PLAUTE.

Sa préface est fort bien assortie à tout l'ouvrage. C'est dans la plus grande partie, une apologie du théâtre, des peintures les plus lascives, & une satire aussi mal fondée qu'elle est indécente, soit dans les expressions, soit dans les choses, contre tous ceux qui ne donnent point dans les égaremens de l'Auteur, & qui ne croient pas avec lui *qu'il n'y a point d'art mieux conçu que la comédie, pour enseigner, pour inspirer, pour faire aimer la bonne & saine morale.* Il est vrai que dans un endroit de la même préface, *il lui semble* qu'on ne peut excuser Plaute pour ses obscénités : mais par quels motifs ? Sont-ils pris dans la Religion ? Nullement. S'il convient que ce Poète est blâmable, parce qu'un Ecrivain qui se mêle du grand art d'instruire en divertissant, doit s'appliquer à corriger le mal, au lieu de le fomenter, il ne paroît pas croire que ce motif soit suffisant pour condamner Plaute. Il en cherche un autre qui lui plaît davantage : c'est le respect qu'on doit aux Dames ; c'est que la licence que les Poètes comiques se permettent

*ette toujours le beau sexe dans l'embarras ,
& tout au moins le fait rougir. Je ne sçai
même si cette raison le touchoit beau-
coup , puisqu'il veut que l'on regarde
Plaute comme un Poëte qui a beaucoup
exercé son talent contre la mauvaise mora-
le , & qui n'a entrepris aucun sujet qu'il
ne l'ait mis dans tout son jour. Je ne ré-
péterai pas les preuves qu'il en appor-
te : il y en a qui feroient rougir la pu-
deur la moins délicate. Il employe la
fin de sa préface à répondre à quelques
Journalistes qui lui avoient fait quelques
reproches sur sa burlesque traduction. Je
ne sçai pas bien quels sont ces Journali-
stes : mais il y a apparence que la réponse
comico-satyrique de l'Auteur ne leur a
pas fait changer de sentiment au sujet
de sa personne & de son ouvrage.*

TRADUC-
TIONS DE
PLAUTE.

M. Gueudeville avoit néanmoins une
si grande prédilection pour celui-ci ,
qu'il étoit persuadé qu'avec son *Plaute* ,
les curieux chés les autres nations , pour-
roient faire beaucoup de chemin , & qu'il
ne pouvoit manquer d'être d'une grande
utilité aux étrangers pour se perfectionner
dans notre langue. D'autres plus sincè-
res , & qui n'avoient pas le même inté-
rêt que l'Auteur aux éloges prodigués
à cet ouvrage , ont cru au contraire que

TRADUC
TIONS DE
PLAUTE.

rien n'étoit plus propre à donner une mauvaise idée de notre langue aux étrangers qui ne la connoïtroient encore que par cette traduction, que de leur offrir un ouvrage plein de redites, de phrases & de termes inutiles, de répétitions de mots qui signifient la même chose, d'expressions nouvelles qui ne présentent rien de plus que les fruits bizarres d'une imagination qui extravague, ou qui ne sont en usage que chés la populace la moins retenue dans ses discours: sans compter un grand nombre de façons de parler allégoriques, ou tirées de nos romans, ou qui sont allusion au langage qui y domine, & qui par conséquent ne peuvent être facilement entendues non-seulement par les étrangers, mais même par beaucoup de François qui n'auroient pas fait les mêmes lectures. Car voilà ce que M. Gueudeville offre réellement en mille endroits de son ouvrage, soit dans sa traduction, soit dans ses notes, soit dans ses réflexions *enjoînées* par lesquelles il finit chaque pièce, comme pour en rappeler, dit-il, le plan, & le mieux imprimer dans la mémoire: d'autres diront pour parvenir plus sûrement à gâter l'esprit & le cœur. Et comme si ces défauts

n'étoient pas déjà affés grands , M. Gueudeville a voulu encore indiquer à la fin de son dernier volume tous les endroits obscènes des comédies de Plaute , & en cotter *exactly* les pages , en sorte qu'avec cette table on peut les trouver sans peine , & ne lire que cela. Je sçai bien qu'il dit que c'est afin que le lecteur *puisse les passer s'il lui plaît*. Mais je sçai aussi que la corruption qui n'est que trop naturelle à l'homme , engage souvent à en faire un autre usage , & que c'est un prompt moyen de commencer par-là la lecture. C'est la remarque d'un de ces Journalistes que l'on prétend que M. Gueudeville n'aimoit pas.

TRADUCTIONS DE PLAUTE.

Journ. litt.
t. 11. p. 156.

Le même volume finit par une traduction des fragmens de Plaute , cités le plus communément par les Grammairiens. Ce sont presque tous les mêmes que M. de Limiers a aussi traduits. M. Gueudeville a pareillement donné à la tête de chaque pièce du Poète un plan de la pièce même. Ces plans sont fort courts : l'Auteur content d'y exposer succinctement le sujet , & en y mêlant à son ordinaire beaucoup d'expressions burlesques ou triviales , entre rarement dans le détail des actes. Il a jugé enco-

re à propos de traduire deux vies de
 TRADU - Plaute fort abrégées, l'une composée
 TIONS DE par Pierre Crinitus, l'autre par Lylio
 PLAUTE. Gregorio Giraldi. Je vous ai déjà averti
 qu'il y avoit peu de fond à faire sur ces
 deux vies.

Voilà toutes les traductions de Plau-
 te que je connoisse ; il faut vous dire un
 mot de ceux qui l'ont imité. Ne vous
 attendés pas cependant que j'entre dans
 un grand détail ; encore moins que j'en-
 treprenne de comparer ces imitations
 de Plaute avec les pièces même du Poë-
 te comique : peut-être ce parallèle au-
 roit-il quelque utilité, ou du moins
 plairoit-il à quelques lecteurs : mais j'en
 sortirois difficilement si je m'y enga-
 geois ; & d'ailleurs je me trouverai obli-
 gé de vous parler dans peu de nos Poë-
 tes François, du génie & du caractè-
 re de leurs pièces, & je tâcherai d'en
 dire assez pour remplir le but que je
 me suis proposé.

Le plus ancien imitateur de Plau-
 te, c'est le célèbre *Jean de Rotrou*,
 Lieutenant général de Dreux, sa patrie.
 Sa comédie des *Menechmes* adressée à
 M. le Comte de Belin, Baron de Mil-
 ly, imprimée en 1636. in-4°. & en
 1661. in-12. & sa pièce intitulée *les*
Sesies,

Dosses, qui parut en 1638. in-4°. dédié à M. Roger du Pleffis, Marquis de Liancour, sont deux pièces en vers imitées de Plaute : l'une des *Menechmes* ou des *Jumeaux* de l'ancien Poète, l'autre de l'*Amphitryon*. La seconde est une imitation beaucoup plus libre que la première que l'on prétend avoir réussi en son tems sur le théâtre François. La même pièce a été imitée au commencement de ce siècle, par M. Renard, dont les *Menechmes* furent représentées en 1706. Cette comédie est en vers François, & adressée à M. Boileau Despreaux par une épître de même genre, où M. Renard paye à cet illustre Poète, avec qui il venoit de se réconcilier, un juste tribut de loüanges. Mais la pièce n'a presque rien de Plaute que le titre. M. Renard l'a entièrement habillée à la François. Jean de Rotrou a imité aussi les *Captifs* de l'ancien Poète, & a donné à sa pièce le même titre, *les Captifs ou les Esclaves*. Cette comédie que les connoisseurs estiment encore beaucoup, est en cinq actes, & en vers. Elle fut imprimée à Paris en 1640. in-4°. M. Baillet ne la cite point dans la liste des autres pièces du Poète François, dont il parle dans ses jugemens des Savans

TRADUCTIONS DE
PLAUTE.

TRADUC- sur les Poètes modernes. En 1639, on
IONS. DE donna aussi à Paris in-4.^o. *le Capitain*, ou
'LAUTE. *le Miles gloriosus*, comédie de Plaute dédiée
à M. d'Emanville, Conseiller du Roi.

J'ai comparé cette pièce, qui est en vers François, avec celle de Plaute, & j'y ai cru appercevoir en plusieurs endroits beaucoup de conformité : mais elle est encore plus libre que celle de l'ancien comique qui ne l'étoit déjà que trop. On ignore qui est l'Auteur de cette pièce Françoisse. M. de Beauchamps dans ses recherches sur les théâtres de France, dit qu'on l'attribua à un Comédien. L'épître dédicatoire à M. d'Emanville n'apprend pas même cette circonstance.

Le Brave, comédie de Jean-Antoine de Baïf, en vers François, est de toutes les imitations de Plaute, celle qui approche le plus de ce Poète. C'est même presque une traduction paraphrasée du *Miles gloriosus*, plutôt qu'une imitation. C'est la même conduite, c'est le même ordre, ce sont les mêmes pensées, & celles-ci sont souvent rendues mot à mot. Je suis surpris que Baïf n'en ait point averti ; cette pièce fut représentée publiquement à Paris en l'Hôtel de Guise, le 28. de Janvier

1567. Baïf dit qu'il avoit composé cette comédie par l'ordre de Charles IX. Roi de France, & de la Reine Catherine de Medicis, sa mere. On la trouve dans ses *Jeux* imprimés à Paris en 1573. in-8°. Je n'ai pû voir une autre pièce imitée du *Sofie de Plante*, & intitulée *Brusquet I. Brusquet II.* M. de Beauchamps qui n'en dit qu'un mot, la met vers l'an 1634. Mais il donne un abrégé de la vie de l'Auteur, Charles Feau né à Marseille en 1605. & il avertit que ce qu'il en rapporte lui a été communiqué par le pere Bougerel, de l'Oratoire, connu dans la république des lettres. Il paroît par cet abrégé de la vie de M. Feau, qui entra lui-même dans la Congrégation de l'Oratoire à Aix le 5. Mai 1627. que la comédie dont il est question, est en Provençal, qu'elle fut représentée à Marseille, & qu'elle eut un grand succès.

Le célèbre Moliere a pris aussi quelques sujets de Plaute, l'*Amphitryon* & l'*Avare*. Tout le monde connoît ces deux pièces : la premiere a le même titre dans Plaute : la seconde est prise de l'*Aulularia*. L'*Amphitryon* du Poëte moderne choque la bienséance en beaucoup d'endroits. On a voulu sans rai-

TRADUC-
TIONS DE
PLAUTE.

Mém. sur la
vie & les ou-
vr. de Mo^l,
édit. des œu-
vr. de ce Poë-
te, par Joly,
p. 1, in 12.

son excuser le peu d'impression que l'on prétend que cette liberté a fait, par le respect que l'on suppose que les spectateurs ou les lecteurs avoient pour l'antiquité, & par une prétendue fuite d'usage d'adopter, dit-on, sans scrupule les rêveries les plus indécentes de la Mythologie, ou enfin en voulant faire croire que l'on étoit déjà familiarisé avec ce sujet par les *Sofies* de Rotrou. On se contenta, ajoute-t-on, d'admirer également l'art avec lequel Moliere avoit mis en œuvre ce qu'il avoit emprunté de Plaute, & la justesse de son goût dans les changemens, & dans les additions qu'il avoit cru devoir faire. L'Auteur que je cite assure que Madame Dacier qui étale toutes les beautés de la pièce Latine, n'auroit pas réussi à faire pencher la balance en faveur de Plaute, & que le parallèle des deux comédies n'auroit servi qu'à montrer la supériorité de l'Auteur moderne sur l'ancien. Il en apporte quelques preuves qui me paroissent appuyer son jugement. Thésala dans Plaute, dit-il, Céphalise dans Rotrou, ne sont que de simples confidentes d'Alcmene; Moliere a fait de Cléanthis, qui tient leur place, un personnage plus intéressant par lui-même.

* La scene de Sosie avec elle, n'est point une répétition vicieuse de celle d'Amphitryon avec Alcmene, quoique le Maître & le valet ayent également pour objet de s'éclaircir sur la fidélité de leurs femmes. Les deux scenes ne produisent pas le même effet, par la différence que l'Auteur a mise entre la conduite de Jupiter avec Alcmene, & celle de Mercure avec Cléanthis. Plaute, qui finit sa comédie par le sérieux d'un Dieu en machine, auroit sçu gré à Moliere d'avoir interrompu, par les caprices de Sosie, les complimens importuns des amis d'Amphitryon, sur un sujet aussi délicat. » C'est ce qui a fait dire à un autre critique, que si l'on ne peut douter que Moliere n'ait beaucoup profité de Plaute dans son Amphitryon, on doit avoier aussi qu'il a évité les défauts de cet ancien comique, & qu'il a donné à sa pièce des perfections & des agrémens qui ne se trouvent point dans l'original. Il en apporte de nouvelles preuves que vous pouvés voir dans l'espece de parallèle qu'il fait de ces deux pièces, où il montre pareillement que Plaute a évité quelques défauts dans lesquels Moliere est tombé.

TRAN-
DUCTIONS
DE
PLAUTE.

Poëilly de
Burigny dan
l'Europ. sav
t. II. p. 220

C'est à peu près le même jugement que Bayle porte de ces deux pièces du Poëte Latin, & du Poëte François, dans son dictionnaire critique. Je me contente de vous le citer, cet ouvrage étant entre les mains de tout le monde : voyés l'article d'Amphitryon.

M. Pouilly de Burigny, dans le Journal intitulé *l'Europe savante*, auquel il travailloit avec plusieurs autres personnes de goût, & fort versées dans la littérature, dit aussi que *l'Avare* de Moliere est *infinitement au-dessus de celui de Plaute*. » Il est, dit-il, plus intéressant, » mieux dialogué. Moliere y ajoute di- » vers épisodes qui ne sont point dans » l'original, & qui sont un des plus » grands ornemens de toute la pièce. » Enfin dans la nouvelle comédie, le » caractère de l'Avare est mieux soutenu que dans l'original. Par exemple, » *Euclion*, après avoir retrouvé son » trésor, en fait présent à Lyconide, » & devient ainsi tout d'un coup, de » très-avare, très-généreux. » C'est un défaut dans le Poëte Latin ; parce qu'il n'y a guères d'exemples de pareille métamorphose. Moliere n'a point commis une pareille faute. Il connoissoit mieux l'esprit humain, & la tyrannie de l'a-

varice. « Les traits qu'il a puisés dans «
 Plaute, dit l'Auteur des Mémoires «
 sur la vie & les ouvrages de Molie- «
 re, sont la proposition faite à l'avare «
 d'épouser sa fille sans dot, l'enleve- «
 ment de la cassette, le désespoir du «
 vieillard volé, sa méprise à l'égard «
 de l'amant de sa fille qu'il croit être «
 le voleur de son trésor, & l'équivo- «
 que de la cassette. Mais Plaute ne «
 peut corriger que les hommes qui ne «
 profiteroient point des ressources que «
 le hazard leur donne contre la pauv- «
 ré : Euclion né pauvre, veut encore «
 passer pour tel, quoiqu'il ait trouvé «
 une marmite pleine d'or; il n'est oc- «
 cupé que du soin de cacher ce thré- «
 sor, dont son avarice l'empêche de «
 faire usage. Le Poëte François em- «
 brasse un objet plus étendu & plus «
 utile. Il représente l'avare sous diffé- «
 rentes faces; Harpagon ne veut pa- «
 roître ni avare, ni riche, quoiqu'il «
 soit l'un & l'autre. Le désir de con- «
 server son bien, en dépensant le moins «
 qu'il peut, est égal au désir insatiable «
 d'en amasser davantage; cette avidi- «
 té le rend usurier, il le devient en- «
 vers son fils même. » Bayle disoit que
 si toutes les pièces des modernes l'em-

TRADI-
 TIONS
 PLAUTE
 Oeuvr.
 Mol. édit.
 M. Joly
 t. p. 36.

Di& cr:
 art, Amph

portotent ainsi sur celles des anciens ,
M. Perrault eût gagné sa cause , sur-
tout si pour décider , il eût suffi de com-
parer ces pièces.

Monsieur Despreaux avoit la même idée de la Comédie de l'ancien Poëte , & de celle du moderne. Il préféroit de même l'Avare de Moliere à celui de Plaute. Celui-ci , disoit-il , est outré dans plusieurs endroits , & entre dans des détails bas & ridicules. Au contraire celui du Comique moderne est dans la nature , & une des meilleures Pièces de l'Auteur. C'est ce qu'il rapporte Monsieur Lofsme de Monchefnay dans le Bolæana , ou les entretiens qu'il avoit eus avec Monsieur Boileau Despreaux.



CHAPITRE II.

Des Traductions de Térence

[A condition de Térence étoit en-
 core inférieure dans son origine à
 celle de Plaute. Celui-ci étoit fils d'un
 franchi, l'autre fut esclave de Tére-
 nus Lucanus, Sénateur Romain, qui
 l'affranchit fort jeune, & lui donna son
 nom, selon l'usage ordinaire. Ce Sé-
 nateur qui l'aimoit beaucoup, lui avoit
 donné une excellente éducation, &
 Térence s'acquît par la beauté de son
 énie l'estime & l'affection de Lelius
 & de Scipion l'Africain, les plus sàvans
 hommes & les plus éloquens de leur
 école. Cette liaison ne lui fut pas inu-
 tile pour la composition de ses pièces ;
 quoique l'on ait peut-être eu tort de
 prétendre que Lelius & Scipion en
 étoient plus les Auteurs que lui, on
 eut croire qu'il profita de leurs lumie-
 res, & que la familiarité qu'il eut avec
 eux ne contribua pas peu à cette pure-
 té, cette délicatesse de style, cette no-
 blesse d'expression qui charment tous
 ceux qui lisent ses comédies.

TRADUC-
 TIONS DE
 TERENCE.

TRADUC-
TIONS DE
TERENCE.

Madame Dacier qui n'épargne point les éloges qu'elle donne à Plaute dans la préface qu'elle a mise au-devant de la traduction de trois comédies de ce Poëte, convient dans celle qui orne sa traduction de Térence, que celui-ci est châtié dans sa composition, & sage dans la conduite de ses sujets; que jamais homme n'a eu plus d'art que lui, mais que cet art est si bien caché, qu'on diroit que c'est la nature seule qui agit, & non pas Térence; qu'il excelle dans la peinture des mœurs, & que jamais personne ne les a si bien peintes. Elle ajoute, qu'un grand avantage qu'il a sur Plaute, c'est que toutes ses beautés contentent l'esprit & le cœur; au lieu que la plupart des beautés de Plaute ne contentent que l'esprit; que si l'on ne peut nier que celui-ci n'ait des plaisanteries fines & délicates, on doit avouer en même-tems qu'il en a aussi de fades & de grossières; que celles de Térence au contraire sont d'une légèreté & d'une politesse infinies. Quant au style de ces deux comiques, Madame Dacier prétend que celui de Plaute est plus riche que celui de Térence, mais qu'il n'est pas si égal, & si châtié; qu'il est trop enflé en certains

endroits , & en d'autres trop rampant ,
 au lieu que celui de Térence est tou-
 jours égal. L'on peut dire , ajoutez-
 elle , que dans toute la Latinité , il
 n'y a rien de si noble , de si simple ,
 de si gracieux , ni de si poli , rien en-
 fin qui lui puisse être comparé pour
 le dialogue.

Il est fâcheux qu'un Ecrivain qui fe-
 ra toujours les délices de ceux qui ai-
 meront le beau , & qui auront un goût
 délicat , ait mêlé dans quelques-unes de
 ses pièces des choses qui peuvent être
 dangereuses , surtout aux jeunes gens ;
 quoiqu'il faille avouer qu'elles sont pres-
 que toujours exprimées en termes fort
 honnêtes. Madame Dacier traite ce re-
 proche de scrupule excessif : mais ses dé-
 cisions sur de pareilles matieres n'ont
 pas autant d'autorité que tout ce qui
 est du ressort des belles lettres. Térence
 sortit de Rome n'ayant pas encore tren-
 te-cinq ans , & on ne le vit plus depuis.
 Le motif de cette retraite n'est pas con-
 nu. Selon les uns , c'étoit pour faire
 cesser le reproche qu'on lui faisoit de
 donner les ouvrages des autres sous son
 nom : selon d'autres , son dessein étoit
 d'aller s'instruire à fond des coutumes
 & des mœurs des Grecs , pour les mieux

TRADUC-
TIONS DE
TERENCE.

Suet. vie de
Tér. traduite
par Madame
Dacier,

représenter dans ses pièces. On ignore aussi en quel lieu il mourut ; & Suétone, ou celui qui nous a donné la vie de Térence sous le nom de cet historien, ne nous apprend rien sur cela de certain.

Il nous reste de lui six comédies. Quand il vendit aux Ediles la première, dit l'historien de sa vie, on voulut qu'il la lût auparavant à Cecilius. Il alla donc chés lui, & le trouva à table. On le fit entrer, & comme il étoit mal vêtu, on lui donna près du lit de Cecilius un petit siège sur lequel il s'assit, & commença à lire. Mais il n'eut pas plutôt lû quelques vers, que Cecilius le pria à souper, & le fit mettre à table près de lui. Après souper, il acheva cette lecture, & en fut charmé. Ces six comédies ont été également estimées des Romains. On n'en a pas fait moins d'estime en France depuis le renouvellement des lettres, ce qui peut se prouver par le grand nombre des éditions qui en ont été faites, par les peines que tant de critiques se sont données pour les éclaircir, les expliquer, ou les commenter, & enfin par les différentes traductions Françoises qui en ont été publiées.

Dans le même siècle qui vit naître l'Imprimerie , ou au moins dès le commencement du siècle suivant , Antoine Verard , fameux Imprimeur de Paris , en publia une traduction en prose & en vers , c'est-à-dire , une double traduction avec le texte Latin. C'est un volume *in folio* orné de figures à chaque scene. J'en ai vû plusieurs exemplaires , dont quelques-uns sont sans date , d'autres portent des dates différentes , mais tous sont de la même impression. Le titre est : *le grant Thérance en François , tant en rime qu'en prose*. Chaque scene est précédée d'un court argument qui en indique le sujet : ensuite on donne en prose François la même scene avec le texte Latin à côté ; & cette version est suivie d'une autre en vers de huit syllabes , fort mauvais assurément , & souvent peu intelligibles. La distinction des rimes masculines & féminines n'y est point observée. Rien de plus commun que d'y trouver trois ou quatre rimes de suite qui ont la même consonance : quelquefois ces rimes sont entrelassées , & ont différentes consonances , soit qu'elles soient masculines , soit qu'elles soient féminines.

TRADUCTIONS DE
TERENCE.

TRADUC-
TIONS DE
TERENCE.

La prose ne vaut pas mieux que les vers ; & j'ai de la peine à croire que quelqu'un ait jamais eu la patience de lire cet ouvrage tout entier , surtout à mesure que notre langue s'est éloignée de cette barbarie de style & d'expressions où elle étoit encore lorsqu'il fut composé. Le traducteur convient lui-même que ses paroles sont *rustiques* ; & , si on l'en croit , *son sens étoit peu pourvu de science , & il avoit peu d'habileté* , & ce n'étoit que pour obéir au noble Roi de France , qu'il s'étoit appliqué à ce travail. Ce Roi étoit peut-être Louïs XII. dont Antoine Verard qui a le premier imprimé cette traduction ne paroît pas avoir passé le regne. S'il étoit certain que cet ouvrage fût le fruit des travaux d'Octavien de saint Gelais , Evêque d'Angoulême , comme du Verdier le dit dans sa bibliothèque , on pourroit reculer cette traduction jusqu'au regne de Charles VIII. Mais on n'a aucune preuve que du Verdier ait été bien informé , surtout faisant entendre que ce TERENCE n'a été imprimé pour la première fois qu'en 1539. chés Jean Petit ; car il est certain que cette date doit avoir été ajoutée dans les exemplaires qui la portent. D'autres qui ont la même

me date , indiquent pour Imprimeur ,
Guillaume de Bossozel. Pierre Gros-
net , Poète François , contemporain
d'Octavien de saint Gelais , parlant des
traductions de ce Prélat , dans sa pié-
ce intitulée : *de la louange & excel-
lence des bons faîteurs qui ont bien com-
posé en rime , tant deçà que dé-là les
Monts* , dit :

TRADUC-
TIONS DE
TERENCE.

Octavien de saint Gelais
Virgile & Ovide en François
Composa authentiquement ,
Chacun le sçet évidemment.

Il ne nomme point Térence : & au con-
traire parlant d'un autre Poète qui ne
nous est guères connu , il dit :

Maître Gilles nommé Cybile ,
Il s'est montré très-fort habile :
Car il a tout traduit Thérance
Où il y a mainte sentence.

Ne seroit-ce pas là le traducteur que
nous cherchons ? Ce n'est au reste qu'u-
ne conjecture que je soumets volontiers
à ceux qui sont plus versés que moi dans
notre vieille littérature. Le traducteur ,
quel qu'il soit , craignant que son ou-
vrage ne fût pas assez promptement dé-

bité, le finit par ce dizain, dans lequel
il invite à l'achepter :

TRADUC-
TIONS DE
TERENCE.

Ne craignés point à achapter ce livre :
Car maints propos décens y trouverés ;
Les mots dorés pèlés à juste livre ,
Sententieux que chacun peut ensuivre ,
Là sont cachés comme bien prouverés.
Certes je sçai que joyeux en serés ;
Beau passe-tems vous sera en tous lieux.
A juste prix doncques l'achapterés.
Le livre plus que l'argent priserés :
Romans n'avés qui vous apprennent mieux.

pag. 11710

Du Verdier dans sa blibliothèque
Françoise, au mot TERENCE, donne le
titre d'une autre traduction en prose des
six comédies de ce Poète; & dit qu'elle
a été imprimée à Paris, chés Clau-
de Micart, en 1574. in-16. L'exem-
plaire que j'ai vu porte, qu'elle a été
imprimée en 1583. chés Thomas Bru-
men, à l'enseigne de l'Olivier. C'est
sûrement celle dont du Verdier a vou-
lu parler : non-seulement la forme du
volume est la même, on y trouve aussi,
comme il le dit, *le Latin & le Fran-
çois correspondant l'un à l'autre*, & à la fin
de chaque scene, *les fleurs, phrases, sen-
sences, & manieres de parler de Terence.*

L'Imprimeur avertit, il est vrai, que l'on avoit déjà donné ce Poëte depuis peu, avec tant de fautes que ce livre ne méritoit pas de porter un si grand nom.

TRADUC-
TIONS DE
TERENCE.

Mais par la maniere dont il s'exprime, il semble qu'il ne veuille parler que d'une édition du texte Latin, & non d'une traduction. Celle que j'ai vuë est faite sur le texte corrigé par le savant Marc-Antoine de Muret. Mais on pourroit dire à son tour de la traduction qu'elle est indigne de Térence. On n'y retrouve rien de son génie. Le style est bas & rampant : ce n'est pas assés dire, il est souvent barbare. Le sens de l'Auteur n'est pas non plus fidèlement rendu en bien des endroits ; & toutes les fois que le traducteur anonyme a rencontré de ces mots qui expriment la débauche, il les a rendu par d'autres que la délicatesse de notre langue ne souffre jamais. Il employe ces expressions dans les sentences même qu'il a recueillies à la fin de chaque scene, & par-là il a trouvé l'art de ne les point faire lire sans dégoût par ceux qui ont de la pudeur.

M. Godard de Beauchamp sans ses recherches sur les théâtres de France, ne parle point de cette traduction, ni

TRADUC- TIONS DE TERENCE. sous l'année 1574. ni sous la date de 1583. Mais il en nomme deux autres, que je n'ai point vuës, l'une sous l'année 1566. l'autre sous l'année 1584. & le peu qu'il en dit, est tiré, pour la première, de du Verdier, & pour la seconde, de la Croix du Maine. La première qui est en prose, est de Jean Bourlier, & parut à Anvers chés Jean Walberge, en 1566. in-8°. Le traducteur de la seconde est Jacques Bburlé, né à Longmesnil au Diocèse de Beauvais, Docteur en Théologie de la Faculté de Paris, Curé de saint Germain-le-Vieux dans la même ville en 1566. & Professeur de Théologie dans les Ecoles de Sorbonne en 1584. Sa traduction étoit *ournée vers pour vers* : mais la Croix du Maine dit qu'elle n'étoit point encore imprimée en 1584. J'ignore si elle l'a été depuis. Du Verdier qui parle aussi de cet Ecrivain, ne nomme point cette traduction, & ne lui attribue que des ouvrages de doctrine & de morale.

Préf. de la trad. de Tér. Madame Dacier n'a pas jugé à propos de parler de ces traductions : elle ne les nomme pas même : seulement elle fait entendre qu'elle les connoissoit toutes ou presque toutes. « Je n'ai pas »

» eu, dit-elle, la patience de les lire
 » d'un bout à l'autre, mais j'en ai assez
 » vu pour plaindre le sort de Térence,
 » d'avoir à ses côtés des compagnes si
 » indignes de lui. » Elle fait grace
 néanmoins à l'Eunuque traduit en Fran-
 çois par Jean-Antoine de Baïf, dédiée
 à M. le Chevalier d'Angoulême, &
 imprimée chés Lucas Breyer, en 1573.
 dans les *Jeux* poétiques de l'Auteur.
 Madame Dacier dit que c'est la seule
 de ces anciennes traductions du Poète
 qui lui ait fait plaisir. » Elle est, dit-
 » elle, très-simple & très-ingénieuse,
 » & si l'on en excepte une vingtaine
 » de passages, où le traducteur n'a pas
 » bien pris le sens, tout le reste est très-
 » heureusement traduit. » Baïf dit
 dans la seconde pièce du cinquième li-
 vre de ses poèmes qu'il avoit fait cette
 traduction par le commandement de
 la Reine Catherine de Medicis, mere
 de Charles IX. Voici comment il s'ex-
 prime dans cette pièce où il rend comp-
 te à ce Prince de ses occupations.

TRADUC-
 TIONS DE
 TERENCE.

... Là suivant Sophoclés

Auteur Grec qui chanta le décès d'Herculés :

Ici donnant l'habit à la mode de France

Et le parler François aux joueurs de Térence,

Térence Auteur Romain que j'imité aujourd'hui.

TRADUC-
TIONS DE
TERENCE.

Et comme il suit Ménandre en ma langue j'en suis ;
Ce que j'ai fait m'étant commandé de le faire
Afin de contenter la Royne vòtre mere ,
Qui de surtout m'enjoint de fuir lasciveté ,
En propos offensant sa chaste Majesté.

Ces vers ne sont pas absolument mauvais pour ce tems-là ; mais je trouve que ceux de sa traduction de l'Eunuque leur sont inférieurs , & il me semble , malgré l'autorité de ceux qui pensent le contraire , que Baïf a eu raison de dire dans le troisiéme livre de ses *Passetems* , écrivant à Etienne Jodelle ,

.... En voix humble je chante ,
N'osant pousser d'aleine qui soit forte
Mes petits vers rampans d'alure basse.

Les vers de cette traduction sont de huit syllabes, quelquefois il y en a de dix. Les rimes masculines & féminines y sont quelquefois observées; plus souvent Baïf les néglige si bien qu'il n'est pas rare de trouver jusqu'à seize rimes masculines de suite. Je ne dis rien des autres défauts de sa versification qui lui sont communs avec presque tous les Poètes de son siècle : aussi n'est-ce pas sur cela que Madame Dacier a , sans doute , prétendu le louer.

Si cette Dame avoit lû l'*Andrie*

(c'est-à-dire , l'Andrienne) *nouvellement traduite & mise en rime Française*, TRADUCTIONS DE
TERENCE,
 par Bonaventure des Périers, Valet de Chambre de Marguerite de Valois, Reine de Navarre, & sœur de François I. je crois qu'elle ne lui auroit pas refusée les mêmes louanges qu'elle donne à l'Eunuque de Baïf. J'y trouve ce naïf & ce naturel qui lui ont fait tant de plaisir dans cette traduction de l'Eunuque, & je puis dire de même, qu'à l'exception d'un petit nombre de passages, la version est exacte & fidèle. Il y a des endroits un peu paraphrasés, mais il y en aussi qui sont rendus avec une précision dont Madame Dacier elle-même s'est quelquefois écartée. Je compte que l'on ne doit pas chicaner des Périers sur son vieux langage; c'étoit celui de son tems. Je lui pardonnerois moins d'avoir tourné en proverbes ou façons de parler proverbiales, quantité d'endroits de son Auteur. Quoique ces façons de parler rendent assés communément toute la pensée de Térence, elles la rendent avec moins de naturel, & y ajoutent quelquefois, surtout pour nous à qui l'intelligence de ces proverbes n'est plus si familiere, une espece d'obscurité qu'il falloit évi-

TERENCE. Je suis fâché aussi que des Périers n'ait pas trouvé dans le langage de son temps ou dans son propre génie, des termes plus convenables à la délicatesse de nos mœurs, pour exprimer certaines passions & certaines personnes dont les noms & les qualités ne sont point honnêtes.

Cette traduction doit être une des premières productions de l'Auteur, puisqu'il dit dans son avis aux lecteurs, *que c'étoit son apprentissage*. Il dit dans le même avis qui est en vers François, qu'il ne s'y étoit exercé que pour se délasser de quelque autre travail plus sérieux auquel il étoit appelé, & que par cette raison il avoit quelquefois interrompu cette traduction cinq ou six mois de suite. Il assure même, qu'après l'avoir achevée, il ne pensoit nullement à la rendre publique, & qu'il étoit suffisamment satisfait de pouvoir en faire la lecture à ceux de ses amis qui la lui demandoient, & des avis desquels il profitoit *pour limer, retoucher & polir* cette pièce elle-même. Mais enfin il se laissa vaincre aux sollicitations de ces mêmes amis qui le presserent, si on doit l'en croire, à la donner au public. Elle parut durant la vie de l'Auteur. M. de Beauchamp dit que ce fut en 1537.

L'exemplaire que j'ai vu , porte en ~~1555.~~
 1555. à Lyon , par Thibaud Payan. TRADUC-
 C'est un volume in-8°. imprimé en ca- TIONS DE
 ractères italiques : le nom de des Périers TERENCE.
 n'y est point : mais on trouve à la suite
 un *Traité des quatre vertus Cardinales* ,
selon Senèque , où il est nommé ; & dans
 l'avis au lecteur qui termine ce traité ,
 il est dit assés clairement que ces deux
 écrits sont du même Auteur. Le mê-
 me avis fait espérer de la même plume
 la traduction des autres comédies de
 Térence. Mais la mort tragique de des
 Périers qui se tua lui-même dans un
 accès de phrénésie ayant l'an 1544.
 nous a privé , sans doute , de cette tra-
 duction. M. de Beauchamp dit que du Ibid.
 Verdier parle de celle de l'Andrienne
 à la page 1000. de sa bibliothèque ,
 sans en connoître l'Auteur. J'ai con-
 sulté cette page , & je n'y ai pas trou-
 vé un seul mot de ce que M. de Beau-
 champ indique , non plus qu'à l'article
 de Bonaventure des Périers dans la
 même bibliothèque.

La même comédie de Térence a été
 traduite en prose par Charles Etienne ,
 frere des célèbres Imprimeurs de ce
 nom , & qui exerça pareillement le mê-
 me art. avec beaucoup d'honneur , quoi-

TRADUCTIONS DE TERENCE.
Bibl. p. 334.

pag. 171.

pag. 152.

qu'il fût Docteur en médecine, & qu'il en fit profession. Je ne ſçai pourquoi M. de Beauchamp lui donne le titre d'Avocat. Jean-Antoine de Baif qui avoit été ſon diſciple, ne l'appelle que *Médecin* dans cette épître où il rend compte de tous les maîtres que ſon pere lui avoit donnés. Tous les Auteurs contemporains qui ont parlé d'Etienne ne lui donnent pas non plus d'autre qualité. Sa traduction de l'Andrienne fut imprimée en 1542. à Paris, chés Gilles Corrozet in-16. ſelon M. Maître dans ſes vies des Etiennes, & ſelon du Verdier dans ſa bibliothèque Francoiſe. M. de Beauchamp dit que ce fut en 1540. Cette mépriſe eſt peu conſidérable, ſi elle eſt réelle; car je n'ai pû trouver cette traduction. Etienne y ajouta un *Recueil de toutes les ſortes de jeux qu'avoient les anciens Grecs & Romains, & comment ils uſoient d'iceux.*

Not ſur la
 vie de Tér.

Vous remarquerez à cette occaſion que ſi des Périers & Charles Etienne ont intitulé l'Andrienne, *la premiere Comédie* de Térence, ce n'eſt que par rapport à l'ordre des ſix piéces de ce Poète qui nous ſont reſtées. Madame Dacier prouve fort bien que cette comédie ne fut pas la premiere production du

du Poète, ni celle par conséquent qui commença à le faire connoître. Le prologue même de cette pièce fait entendre que Térence en avoit déjà fait d'autres. S'il est vrai d'ailleurs, comme le dit Suetone dans la vie de ce Poète qu'on lui attribue, que Térence ait présenté sa première pièce à Cecilius, cette première pièce ne pouvoit être l'*Andrienne*, Cecilius étant mort près de deux ans avant qu'elle fût faite.

TRADUCTIONS DE
TERENCE.

L'abbé de Marolles n'a pas mieux réussi dans sa traduction de Térence, que dans celle de Plaute dont je vous ai parlé. C'est la même pesanteur de style, le même défaut d'élégance & de vivacité, la même inexactitude. En général, les moins estimées de ses traductions sont celles des Poètes, quoiqu'il fasse entendre qu'elles lui ont beaucoup coûté. Chapelain en parle assez exactement, quand il a dit que *ce traducteur étoit l'antipode du bon sens, & qu'il s'éloignoit partout de l'intelligence des Auteurs qui avoient le malheur de passer par ses mains.* » Il n'a jamais pensé, ajoutoit ce critique, qu'il y eût difficulté à rien : il croit entendre ce qui arrête les plus habiles. Il se contente de tout ce qui se présente à son

Mél. tirés des
lett. de Chapel.
p. 76.

TRADUCTIONS DE
TERENCE.

» imagination, quelque absurde qu'il
» puisse être, & se complait dans les
» chimères qu'il s'est formées, comme
» dans les sentimens les plus réguliers. »

Ce portrait n'est pas flateur : mais en est-il moins vrai ? L'abbé Ménage ne l'auroit pas approuvé, sans doute, lui qui regardoit comme une satire condamnable tout ce que M. Baillet dit

Ménage, anti-Baillet.

du même Ecrivain dans ses jugemens des Savans sur les traducteurs François. On ne peut nier néanmoins que les traductions de l'abbé de Marolles ne soient méprisées depuis longtems ; qu'il a eu la mortification de les voir rejetées de son vivant même ; & que pour quelques amis, tels que Sorel dans sa bibliothèque Française, & un petit nombre d'autres, qui ont paru lui applaudir, tous ceux qui avoient une égale connoissance des anciens & du génie de notre langue, le regardoient comme peu capable de nous bien représenter les uns, & de faire honneur à l'autre. Sa traduction de Térence parut en 1659, en deux volumes in-8°. avec des remarques qui sont dans le même goût que celles dont il avoit chargé son Plaute.

C'eût été trop demander de lui,

que d'exiger qu'il en eût une idée si peu avantageuse : aussi en étoit-il fort éloigné. C'est ce que l'on peut conclure de cette longue apologie des traductions des Poètes en prose, qu'il fait dans ses mémoires, & de quelques autres endroits du même ouvrage, où parlant plus clairement de ses propres traductions, il ne fait aucune difficulté de les louer, & de les regarder surtout comme très-fidèles. Seroit-ce par la même raison qu'il ne trouvoit dans le tems qu'il écrivoit ses mémoires, que deux personnes qui se fussent exercées avec succès dans ce genre de traductions ? Quelle qu'ait été son intention, je crois que l'on a toujours avoué le jugement qu'il porte de l'un de ces deux traducteurs, *qui a pris, dit-il, le nom de saint Aubin pour trois comédies de Térence, & pour les fables de Phedre.* Il seroit à souhaiter en effet que nous eussions beaucoup de traductions de la même main. Madame Dacier faisoit beaucoup de cas de celle que M. de Saint Aubin nous a donnée d'une partie de Térence. Elle n'y blâmoit que les changemens que l'Auteur y avoit faits pour en écarter tout ce qu'il croyoit pouvoir être contraire aux bonnes mœurs

TRADUCTIONS DE
TERENCE.

Mém. de
l'abbé de Ma
rolles p. 289
& suiv.

TRADUC-
TIONS DE
TERENCE.

Ces changemens font en petit nombre, n'altèrent point, comme dit l'Auteur, l'intégrité du sujet, & ne diminuent rien de la beauté & de la grace qui caractérisent les trois comédies qu'il a traduites; sçavoir, l'Andrienne, les Adelphes, & le Phormion. Dans l'Andrienne, les changemens ne consistent que dans *quelques petits mots*: dans les deux autres, le traducteur a, il est vrai, ajouté une scene, dans le dernier acte, *parce que pour retrancher un point de l'intrigue qui blessait l'honnêteté, sans néanmoins le rendre lâche & imparfait, il a fallu nécessairement substituer quelque incident honnête en la place d'un autre qui ne l'étoit point.* Mais le lecteur n'y perd rien, puisque c'est également Térence qui parle dans ces deux scenes; celles-ci n'étant composées que de vers entiers tirés de ses autres comédies, & de quelques-unes de Plaute, & l'habile traducteur « n'ayant « fait que lier ensemble les expressions « & les phrases du comique, qui lui « ont paru les plus propres pour repré- « senter avec quelque grace cette der- « niere partie de l'intrigue. » Vous vous doutez bien qu'il ne manque pas de raisons pour justifier ces changemens; non-

seulement la morale lui en fournit d'ex-
cellentes, & la nécessité de ne point
nuire à l'esprit & au cœur des jeunes
gens, en cultivant leurs talens, lui im-
posoit l'obligation de ne pas agir autre-
ment ; il trouve encore sa justification
dans Quintilien.

TRADUC
TIONS D
TERENCE

En effet ce Sage du Paganisme dé-
cide formellement , » qu'encore qu'il
» croye que ces comédies soient une
» des choses les plus utiles aux enfans,
» & qu'ils doivent lire avec plus de
» soin, il ne veut pas néanmoins qu'on
» les leur donne, que lorsqu'ils seront
» dans un âge plus avancé, & lorsque
» cette lecture ne pourra plus nuire à
» la pureté de leurs mœurs. » Il ne
serviroit de rien d'objecter que Quin-
tilien ne parle en cet endroit que des
comédies de Ménandre, puisque l'An-
drienne & les Adelpes de Térence ne
sont presque qu'une traduction des mê-
mes sujets traités par le Poète Grec, &
que Térence ne donne point à enten-
dre qu'il y ait ajouté de nouvelles intri-
gues. D'ailleurs les maximes que Quin-
tilien pose ici par rapport à l'éducation
de la jeunesse, & que M. de saint Au-
bin détaille dans sa préface, étant vraies
en soi, on doit les appliquer à tout ce

qui en peut être l'objet. Madame Dacier semble convenir de la vérité de ces maximes : mais elle veut que Quintilien n'ait eu en vûë qu'un grand nombre de pièces de théâtre qu'on avoit alors , & qui pouvoient assurément corrompre les mœurs ; comme , par exemple , les comédies d'Afranius , les Mimes de Laberius , &c. Pour ce qui est de Térence , elle soutient que Quintilien n'a pû , ni dû y penser , parce que , selon elle , hors deux ou trois vers , il est certain que dans ces six comédies il n'y a rien qui passe les bornes de l'honnêteté. Si cette savante Dame n'en avoit pas vu davantage , j'admire sa simplicité : mais en doit-elle être crüe sur sa parole , elle surtout qui a un si grand soin d'aller au-devant du *scrupule religieux* qu'elle sentoit qu'on pouvoit lui faire *d'avoir voulu traduire Terence entier , & tel qu'il est* ? N'étoit ce pas s'exposer à augmenter le nombre » de ces idolâtres des Auteurs Payens » qui s'imaginent , selon la réflexion de » M. de saint Aubin , qu'il n'y a point » de syllabe dans leurs écrits qui ne soit » un mystère ; que toutes leurs expressions & leurs paroles doivent être » créées & inviolables ; & que c'est un

TRADUCTIONS DE
TERENCE.
Préf. de Madame Dac.
sur Tér.

Scrupule vain & sans fondement, de «
ne les vouloir pas laisser lire aux en- «
fans en l'état que nous les avons ? »

TRADUC
TIONS I
TERENCE

La traduction de M. de saint Au-
bin, c'est-à-dire, comme presque per-
sonne ne l'ignore aujourd'hui, de M.
le Maître de Sacy, fut imprimée dès
1647. à Paris. M. l'abbé de Lomenie
de Brienne, dit dans quelques mémoi-
res manuscrits, que le célèbre Avocat
le Maître, frere de M. de Sacy, re-
vit cette traduction, dont les uns ont
fait honneur à Claude Lancelot, d'au-
tres à M. Nicole. L'abbé de Lomenie
ajoute, « qu'elle est fort estimée, mais «
qu'on peut faire mieux, non qu'elle «
ne soit bien, mais parce qu'à son avis, «
Térence vouloit être traduit d'une «
maniere plus simple & plus naturelle. »

M. Guéret dont le jugement valoit
bien celui de M. de Brienne, louë cet-
te traduction avec moins de réserve
dans son *Parnasse réformé*. Après avoir
rapporté les plaintes que fait Horace
d'avoir eu de mauvais traducteurs, voi-
ci ce qu'il fait dire à Térence. Ce «
n'est point, dit ce Poëte, pour blâ- «
mer vos plaintes que je prends la li- «
berté de vous interrompre, mais seu- «
lement pour donner des marques de «

Patin réf.
13 d. la f
corde édit.

» ma reconnoissance à ceux qui ont fi
 TRADUC- » heureusement traduit trois de mes
 TIONS DE » comédies. Leur prose est si pure ,
 FERENCE. » leurs expressions si fines & si délica-
 » tes , qu'elles font honneur à mes vers.
 » Je reçois tant de gloire de leur tra-
 » duction que je suis obligé de parler
 » pour eux en toutes rencontres , & il
 » est de mon devoir d'empêcher qu'on
 » ne les confonde avec ceux que vous
 » condamnés. » M. Guéret tient à peu
 près le même langage dans sa *Guerre*
 Guerre des des *Auteurs* ; & le public a confirmé des
 Aut. p. 93. jugemens si avantageux, puisqu'on a fait
 14. un grand nombre d'éditions de cette
 traduction , & même quelques-unes de-
 puis celle de Madame Dacier. M. de
 Saci a fait imprimer à côté de sa ver-
 sion , le texte Latin conformément à
 l'édition de Heinsius , qu'il regardoit
 comme la plus exacte & la plus correc-
 te. Chaque comédie est aussi précédée
 de son argument en François , qui en
 explique le sujet très-clairement. A la
 fin de chaque pièce on trouve des notes
 courtes , mais nécessaires pour expli-
 quer les endroits difficiles : & le tout
 est terminé par une table utile des mots
 & des façons de parler peu usitées qui se
 rencontrent dans ces trois comédies.

On auroit souhaité que le pieux & savant traducteur eût mis aussi en notre langue les trois autres comédies de Térence, l'Eunuque, le Fâcheux à soi-même, & l'Hécyre; mais des ordres supérieurs lui ayant, & à ses amis, interdit l'éducation de la jeunesse qu'on s'empressoit de confier à leurs soins, leurs occupations changerent d'objet. Peut-être eurent-ils quelque autre motif. Etienne Algay, sieur de Martignac, qui mourut en 1698. voulut y suppléer. Il donna en 1670. la traduction de ces trois autres comédies; & comme il vouloit les présenter comme une suite de la première, il l'intitula de même: *Comédies de Térence, nouvellement traduites avec le Latin à côté, & rendues très-honnêtes en y changeant fort peu de chose.* Dans son *Avis* il louë avec raison la traduction de M. de Sacy, & proteste que c'est sur un si bon modèle qu'il a entrepris de travailler. » Je donne, dit-il, ces trois comédies avec « cette circonspection exacte qui se voit « dans les précédentes; car sans avoir « rompu l'intrigue des pièces, j'en ai « supprimé tous les endroits impurs « qui pouvoient blesser l'honnêteté. » Il n'entre point dans les motifs qui l'ont

TRADUC-
IONS DE
TÉRENCE.

Jugem. des
sav. t. 3. p.
78.

porté à faire ces changemens & ces suppressions, parce que M. de Sacy les avoit détaillés, & il y renvoye. Il ne s'est point servi de l'édition de Heinsius, mais de celle de Guyet, dont la critique sur Térence a eu peu d'approbateurs. Je n'ai vu ce titre & cet avis que dans l'édition de 1670. où le nom du traducteur ne paroît nulle part. Dans l'édition de 1678. qui est donnée pour la première, & qui étoit néanmoins la troisième, M. de Martignac se nomme, & au lieu de l'avis on trouve un fort court abrégé de la vie de Térence. M. Baillet qui parle des traductions de cet Ecrivain dans ses jugemens des Savans, dit que M. Guéret dans sa *Guerre des Auteurs*, louë celle de Térence pour sa délicatesse & sa pureté. Il s'est trompé; cet éloge ne tombe que sur la traduction de M. de Sacy. M. de Martignac étoit supérieur à l'abbé de Marolles : mais je crois que c'est à peu près toute la louange que l'on peut faire de ses traductions; au moins de celle de Térence. Il a ajouté peu de notes à celle-ci, & la plupart ne sont que pour rendre raison du sens qu'il a donné à différens endroits de son Auteur.

La meilleure traduction des six co-

médies de Térence est, sans contredit, celle de Madame Dacier. Si jamais ce Poëte pouvoit recevoir quelque honneur en passant dans une langue étrangère à la sienne, il l'a reçu certainement dans cette traduction. Il me semble que tout le monde s'accorde à en louer la pureté, l'élégance, l'exactitude & la fidélité. Madame Dacier dit qu'elle n'a rien négligé pour la rendre la moins imparfaite qu'il lui a été possible. On s'en apperçoit en la lisant. Peut-être que Térence lui-même ne se fût pas exprimé autrement, s'il eût parlé notre langue. Depuis le commencement de ce siècle on a mis en François plusieurs Poëtes que nous avions déjà en cette langue : Horace & Virgile, quoique traduits par d'habiles gens, l'ont encore été par d'autres qui n'étoient pas, sans doute, suffisamment satisfaits de ces traductions. On sçait qu'un Ecrivain fort connu doit bientôt faire paroître en particulier une nouvelle traduction de Virgile. Personne n'a entrepris de toucher de nouveau à Térence : n'est-ce pas au moins un préjugé favorable pour la traduction de Madame Dacier ?

TRADUC
TIONS DI
TERENCE.

« Je ne sçai, dit-elle dans sa préface, »

» si elle plaira à ces critiques pointilleux
 TRADUC- » qui comptent les mots & les syllabes
 TIONS DE » du texte, & qui veulent que la traduc-
 TERENCE. » tion y réponde mot pour mot. La
 » mienne n'est pas faite pour ces gens-
 » là ; je m'éloigne le moins qu'il est pos-
 » sible du texte , persuadée que quand
 » on dira ce que Térence a dit , &
 » comme il l'a dit , il est impossible de
 » faire mieux , & que c'est la perfection.
 » Mais comme le génie & le tour des
 » langues sont différens , la nôtre ne
 » peut pas toujours suivre Térence. J'ai
 » donc été obligée , continuë notre ha-
 » bile traductrice , de chercher les beau-
 » tés de notre langue , comme il a cher-
 » ché les beautés de la sienne. Il m'a
 » enseigné lui-même à prendre cette li-
 » berté , & en le traduisant je n'ai fait
 » que suivre son exemple. » Ce qui en-
 gage Madame Dacier à parler ainsi ,
 c'est qu'elle est persuadée que Térence
 en traduisant Ménandre & Apollodore,
 ne s'est point attaché scrupuleuse-
 ment aux mots , mais qu'il s'est conten-
 té de les suivre , quand en s'y affujet-
 tissant , il a trouvé les graces de sa lan-
 gue , & qu'il a pû parler naturellement ;
 & que partout ailleurs il a négligé les
 termes pour ne s'attacher qu'au sens.

C'est ce que j'ai fait en certains endroits, ajoute Madame Dacier, & quand je n'ai pû faire autrement.

TRADUC-
TIONS DE
TERENCE.

On dit dans l'éloge de cette Dame imprimé dans les Mémoires de Trévoux du mois de Janvier 1721. que dès que son dessein de traduire Térence fut connu, ses amis firent tous leurs efforts pour la détourner de cette entreprise. Ils lui représenterent, dit-on, que le Térence de Port-Royal avoit si bien réussi, que quand même le sien seroit meilleur, le préjugé fondé sur la réputation de ceux qui avoient travaillé à cette traduction, seroit contre elle, & qu'elle auroit le déplaisir d'échouer dans son dessein. Ces oppositions, selon l'Auteur de l'éloge, bien loin de la rebuter, enflammerent encore plus son courage; elle se donna des peines incroyables pour vaincre ce préjugé. Elle se levoit à cinq heures du matin pendant un hyver fort rude, & traduisoit quatre comédies; mais quelques mois après, quand elle relut son ouvrage, & qu'elle le compara à l'original, elle trouva que son grand travail lui avoit nui, que son ouvrage sentoît la lampe à la lueur de laquelle il avoit été fait, & qu'elle étoit fort éloignée d'avoir attr-

pé la naïveté, les graces & la noble
 simplicité de son Auteur. Affligée du
 mauvais succès de cet essai, & dégoû-
 tée de son travail, elle jetta au feu ces
 quatre comédies, & recommença. Com-
 me elle s'y prit avec plus de modéra-
 tion, elle réussit beaucoup mieux, & elle
 mit enfin cet ouvrage dans une si gran-
 de perfection, qu'il fut admiré de tout
 le monde. L'Auteur de l'éloge ajoute
 que deffors *le TERENCE de Port-Royal dis-*
parut. Mais ne seroit-ce pas là un pré-
 jugé plus réel que les *persécutions* que
 le même Ecrivain suppose avoir été fai-
 tes à Madame Dacier par ses amis fâ-
 chés de son entreprise lorsqu'elle la com-
 mença ?

Cette savante Dame n'a point don-
 né un examen de chaque comédie de
 TERENCE, comme elle avoit fait dans sa
 traduction des trois comédies de Plau-
 te : elle s'est contentée de mêler dans
 ses remarques diverses observations sur
 la conduite du théâtre, & d'y rendre
 raison des changemens qu'elle y a faits
 pour la division des scenes & des actes.
 » C'est une chose étonnante, dit-elle
 » à cette occasion, que des comé-
 » dies que les plus savans hommes
 » ont toujours eu entre les mains de-

puis tant de siècles, fussent encore « dans une si grande confusion , qu'il y eût des actes qui commençoient où ils ne devoient point commencer , c'est-à-dire , avant que le théâtre soit vuide. » Madame Dacier s'est aperçue de cette confusion , & elle a tâché d'y remedier. Ce travail a dû lui coûter ; mais il n'est pas moins une preuve de son goût que de son application. Si elle n'a rien changé dans l'ordre des comédies , c'est parce qu'il est fort ancien , & qu'on y est accoutumé. Car les recherches qu'elle a faites sur ce sujet , & la lecture même de ces pièces lui avoient fait connoître que cet ordre n'étoit pas celui du tems où chacune de ces pièces avoit été composée. Selon cet ordre chronologique , l'Andrienne est la premiere ; l'Hécyre, la seconde, ensuite l'Heautontimorumenos , puis l'Eunuque , le Phormion , & les Adelphes.

La traduction de Madame Dacier a été imprimée en 1688. à Paris, en trois volumes in-12. avec le texte Latin , une préface dont je vous ai rapporté divers endroits , la vie de Térence attribuée à Suetone , des remarques sur cette vie , & sur chaque pièce du Poëte. Une chose assez singuliere , &

TRADUCTIONS DE
TERENCE.

qui fait honneur à la pénétration de son esprit, c'est qu'ayant pris la liberté de changer des scènes & des actes, ses conjectures se trouverent ensuite confirmées par un excellent manuscrit de la bibliothèque du Roi.

Malgré les éloges que l'on donne à cette traduction, & l'espece d'empressement avec lequel on la réimprima à Amsterdam en 1691. & à Zittaw en 1705. Madame Dacier n'y trouva pas toute cette *perfection* que l'Auteur de l'éloge de l'habile traductrice prétend que l'on y *admira* d'abord. Plus éclairée ou plus difficile que ceux qui la vantoient comme un chef-d'œuvre, elle s'appliqua de nouveau à la revoir, & y fit des changemens assez considérables pour la rendre meilleure, plus élégante, & quelquefois plus littérale. C'est ce qui est connu de tous ceux qui se sont donné la peine de comparer les différentes éditions de cette traduction avec celle qui parut à Rotterdam en 1717. Aussi Madame Dacier vouloit-elle que l'on ne considérât que cette édition comme la seule qu'elle reconnoissoit. Les notes y sont pareillement augmentées, quoique les nouvelles n'y soient pas distinguées des anciennes par aucune mar-

que particuliere , & que l'on n'avertisse pas ni de ces changemens dans la traduction , ni de ces augmentations dans les remarques.

TRADUC-
TIONS DE
TERENCE.

Un autre avantage qui doit faire , & qui fait réellement préférer cette édition , ce sont les gravures. Feu M. Thevenot ayant fait voir à Madame Dacier deux manuscrits de la bibliothèque du Roi fort anciens & copiés sur de plus anciens encore , elle fut charmée d'y trouver ces figures à cause de l'utilité que l'on peut en retirer. Ces figures , dit-elle , qui sont au commencement de chaque scene ne sont pas fort délicatement dessinées ; mais leurs gestes & leurs attitudes répondent parfaitement aux passions & aux mouvemens que le Poëte a voulu donner à ses personnages : & Madame Dacier ne doutoit point que du tems de Térence les Comédiens ne fissent les mêmes gestes qui sont représentés par ces figures. Elle entre sur cela dans un détail que vous pouvez voir dans sa préface. Elle se contenta alors de ce détail , mais dans l'édition de 1717. on a gravé ces figures. Il est cependant fâcheux que Bernard Picard , célèbre Graveur , à qui l'on s'est adressé , y ait ajouté non-seulement des

fonds d'architecture & de paysages de
 son invention, mais qu'il ait aussi cher-
 ché à y mettre un certain agrément en
 donnant aux figures d'autres tours &
 d'autres proportions que celles qu'elles
 avoient dans les desseins originaux ; car
 en voulant rectifier ainsi les desseins, il
 les a entièrement mis dans sa maniere.
 On n'y reconnoît plus le goût antique; &
 quand il s'agit de la représentation d'an-
 ciens monumens, il faut autant ne les
 point donner que de les rendre tout au-
 tres qu'ils sont. L'édition d'Amsterdam
 qui porte le nom des Westeins, & la
 date de 1724., est la même que celle
 de 1717.

Dans la préface, Madame Dacier
 décide par les mêmes gravures un point
 qui regarde la comédie qui a pour titre,
Heautontimorumenos. Les Savans, dit-
 elle, ont disputé longtems sur la con-
 duite de cette pièce, pour sçavoir en
 quel état est *Ménédeme* quand *Chrémés*
 lui parle; s'il travaille dans son champ,
 ou s'il en sort chargé de ses outils. La
 planche qui est dans le manuscrit, dé-
 cide la question, selon Madame Da-
 cier: on y voit *Ménédeme* qui est sorti
 de son champ, & qui porte ses outils
 sur ses épaules. » *Chrémés* le rencon-

tre en cet état au milieu du chemin , «
 & il prend un de ses outils qu'il trouve «
 si pésant qu'il est obligé de le tenir à «
 deux mains ; & encore voit-on que la «
 pésanteur lui fait courber tout le corps. «
 Derriere *Ménédeme* dans l'éloigne- «
 ment , on voit une herse qui marque «
 le champ où ce bon homme travail- «
 loit : car les laboureurs, le soir en quit- «
 tant leur travail , laissent dans leur «
 champ leurs herfes & leurs charuës. »
 C'est dommage que l'abbé d'Aubignac
 & l'abbé Ménage ayent ignoré ces ma-
 nuscripts où se trouvent ces figures , ils
 se seroient , sans doute , accordés sur
 cette question qui les a divisés , & qui
 alla jusqu'à rompre leur amitié : car
 c'est d'eux principalement que Madame
 Dacier entend parler , quand elle dit
 que les Savans ont longtems disputé
 sur le point en question.

L'abbé d'Aubignac étoit pour l'opi-
 nion suivie depuis par Madame Dacier ,
 & il en concluait que l'*Heautontimoru-
 menos* ne contenoit que dix heures. M.
 Ménage au contraire l'étendoit jusqu'à
 quinze ou seize. Voilà le sujet de la
 discorde. Elle commença , à ce qui pa-
 roît , dans une conversation que ces deux
 Savans eurent ensemble en présence de

plusieurs autres personnes. Ménage nullement persuadé des raisons que l'abbé d'Aubignac avoit apportées en faveur du sentiment qu'il soutenoit , lui écrivit une lettre pour le combattre. Dans la même lettre il prétendoit qu'il n'étoit pas toujours nécessaire que l'action d'une pièce comique ou tragique fût renfermée entre le lever & le coucher du Soleil ; qu'Aristote en parlant de cette règle , avoit fait suffisamment entendre qu'elle ne s'observoit pas toujours si exactement ; qu'il n'y avoit en effet aucun inconvénient de ne la pas suivre , & que Térence n'avoit pas péché en s'en écartant.

L'abbé d'Aubignac fit sur cette lettre de courtes observations , mais beaucoup plus vives que le sujet ne le demandoit. Il y accusoit Ménage d'avoir étudié fort mal les comédies de Térence , & de n'avoir aucune connoissance de l'art du théâtre. Il se récrioit aussi contre la règle de vingt-quatre heures , c'est-à-dire , contre ce sentiment que le poëme dramatique représente une action arrivée dans l'espace d'un jour naturel composé de vingt-quatre heures ; & il parla de ce sentiment comme d'une erreur presque monstrueuse. Ces ob-

servations où rien n'est prouvé , ne sont que le prélude des deux dissertations en forme que l'Auteur donna sur le même sujet , sous le titre de *Térence justifié* , ou *Discours sur la troisième comédie de Térence* , intitulée *Heautontimorumenos* , contre ceux qui pensent qu'elle n'est pas dans les regles anciennes du poëme dramatique. Ces deux dissertations sont adressées à M. Ménage lui-même. Cet abbé répondit à la première.

TRADUC-
TIONS DE
TERENCE

Cette dispute en demeura là jusqu'en 1652. que M. Ménage publia un recueil de plusieurs écrits de sa composition sous le titre de *Miscellanea* , parmi lesquels il donna le discours de l'abbé d'Aubignac , & la réponse qu'il y avoit faite. Il ne nomma point l'Auteur du discours ; & à l'égard de sa réponse , on prétend qu'il l'avoit augmentée , & surtout , qu'il y avoit mêlé beaucoup de termes injurieux qui n'y étoient point d'abord. Ce procédé fit de la peine à l'abbé d'Aubignac naturellement fort sensible & fort jaloux de sa réputation. Il prit la résolution de répliquer à *Ménage* par une seconde dissertation. Il montra cet écrit à M. Nublé , son ami , qui passoit dans son esprit pour un des plus savans de son siècle. Nublé en fut

satisfait , mais il fit sentir à l'Auteur qu'il justifioit son premier discours avec trop de chaleur , & qu'il lui étoit échappé des paroles trop dures. Sur cet avis ; l'abbé d'Aubignac , plus docile en cette occasion qu'il n'avoit coutume de de l'être , & se défiant , sans doute , de lui-même , porta son écrit à Monsieur Chapelain , en le priant de le lire avec attention , & d'en supprimer tout ce qu'il croiroit capable d'irriter Ménage , mais à condition qu'il obtiendrait de celui-ci le même pouvoir sur sa réponse. Si le récit de l'abbé d'Aubignac est sincère , Chapelain ne gagna rien sur l'esprit de Ménage ; celui-ci refusa de rien changer à sa réponse , & Chapelain laissa en conséquence la réplique telle qu'elle lui avoit été remise , sans y faire non plus aucun changement , conseillant même à l'Auteur de la publier ainsi. L'abbé d'Aubignac ne tarda pas à suivre son conseil ; il fit imprimer en 1656. in-4°. son premier & son second discours , précédés d'une préface où sous le nom d'un autre , il parle vivement de la lettre de Ménage qui avoit donné lieu à la dispute. Il y joignit de courtes observations sur cette lettre , & un *Avant-propos* où l'abbé d'Abignac fait l'histoire

de cette dispute plus au long que le récit que j'en viens d'abrégé. Le tout parut sous le titre de *Térence justifié, &c. contre les erreurs de Maître Gilles Ménage, Avocat au Parlement*. Il y a beaucoup d'érudition dans ces pièces : l'Auteur y montre une assez grande connoissance de l'art du théâtre ancien & moderne ; on y voit qu'il avoit lû avec soin les anciens tragiques & comiques ; & il y développe beaucoup de principes qu'il étendit encore davantage dans sa *Pratique du théâtre*, qu'il préparoit deslors. Mais le style en est fort diffus, & souvent très-pesant ; & l'Auteur paroît s'y livrer trop à sa vivacité.

Si l'on en croit l'abbé Ménage, il auroit répondu dès le même-tems au second écrit de son adversaire, si dans la dédicace de ses *Aménités de Droit* il n'eût solennellement protesté de ne lire jamais cette réplique. « Et comme, » dit-il, je suis très-religieux observa- » teur de ma parole, je consultai plu- » sieurs célèbres Casuistes de la Maison » de Sorbonne & du College de Louïs » le Grand, pour sçavoir si je pouvois » la lire, ils me traitèrent, ajoute-t'il, » de scrupuleux pour en avoir douté. » Rassuré par cette décision, il crut pou-

TRADUCTIONS DE TERENCE. voir lire cette réplique sans péché. Il la lut en effet , mais il n'y répondit que longtems après la mort de son adversaire , c'est-à-dire , en 1690. Ce ne fut même que la décision de Madame Dacier qui ne lui étoit pas favorable , qui l'engagea à faire cette réponse où il ne changea rien à son premier sentiment qu'il tâcha de fortifier par de nouvelles preuves & de nouvelles autorités qui ne paroissent pas plus décisives que celles qu'il avoit apportées d'abord. Mais il a enrichi un sujet assés sec par lui-même , par un grand nombre de remarques assés curieuses sur la construction du théâtre des anciens , sur les machines dont ils se servoient pour changer subitement les décorations , ou pour transporter la scene , & la faire changer de contrée , & sur plusieurs autres sujets qui peuvent interresser un lecteur curieux de cette sorte d'érudition.

La comédie de Térence qui a donné lieu aux écrits dont je viens de vous parler , a été imitée en notre langue , & en vers , par feu Monsieur de Malézieu , Chancelier de la Principauté de Dombes. Il avoit fait cette pièce pour servir aux divertissemens de Madame la Duchesse du Maine , & il
en

en est parlé dans le second volume du recueil publié sous le titre de *Divers-vertissemens de Sceaux*. Mais cette pièce n'a jamais été imprimée. Avant M. de Malézieu, ou au moins vers le même-tems, le célèbre Comédien Michel Boyron, dit Baron, né à Paris en 1653. mort dans la même ville le 22. Décembre 1729. après avoir renoncé au théâtre une seconde fois, imita & traduisit presque deux autres comédies de Térence, l'Andrienne & les Adelphes. L'une & l'autre est en vers François. L'Andrienne fut imprimée dès 1704. Les Adelphes furent représentés le 4. de Janvier 1705. M. de Beauchamp dans le second volume de ses recherches sur les théâtres de France, dit que cette seconde pièce n'a point été imprimée. Il s'est trompé : elle est dans le recueil des œuvres de théâtre de Baron. Il est vrai qu'elle ne porte point le titre que Térence lui avoit donné ; Baron l'a intitulée *l'Ecole des Pères* ; & M. de Beauchamp la cite comme une pièce différente des Adelphes ; mais en la lisant, & en la comparant avec l'original, il auroit apperçu que, de même que l'Andrienne, ce n'est presque qu'une traduction de Térence,

TRADUC-
TIONS DE
TERENCE,

accommodée seulement à nos usages & à nos maximes. Dans l'une & dans l'autre ce sont presque tous les mêmes personnages introduits par l'ancien Poëte comique ; c'est à peu près la même division dans les scènes, la même conduite, le même fond de pensées, & souvent une simple traduction. Ceux qui croient être le plus au fait des anecdotes littéraires, prétendent que ces deux pièces sont du célèbre pere de la Rüe, Jesuite, & que Baron n'a fait que prêter son nom. Baron proteste le contraire, au moins par rapport à l'Andrienne, dans l'avis au lecteur qui précède cette pièce. Il accuse d'injustice ceux qui veulent qu'il n'en soit que le pere adoptif. Doit-on l'en croire sur sa parole, & sa protestation n'étoit-elle pas concertée ? Les mêmes personnes le croient. Je ne déciderai pas s'ils sont bien fondés. Il faudroit des preuves très-positives, & je ne les ai point. M. Despreaux disoit de cette pièce attribuée à Baron, qu'il trouvoit l'Auteur bien hardi de s'être exposé à montrer de la raison aux hommes, en leur traduisant Térence. M. de Monschessnay qui rapporte ce mot de M. Despreaux, dit de la même pièce qu'elle fut fort

estimée, quoique fort peu couruë.

L'*Eunuque*, autre comédie de Té- TRADUC
rence, a été aussi imitée par deux Au- TIONS DI
teurs différens, & tous deux fort célé- TERENCE.
bres. Le premier est Jean de la Fon-
taine si connu depuis par tant d'autres
poësies. Son *Eunuque* qui est en vers
François, fut imprimé à Paris in-4°.
en 1654. C'est presque autant une tra-
duction qu'une imitation de la pièce de
Térence; mais à force de l'avoir vou-
lu rendre, pour ainsi dire, littérale-
ment, cette exactitude a rendu la pié-
ce Françoisé fort inférieure à l'origi-
nal. La Fontaine le sentoit lui-même.
Il convient dans son avertissement au
lecteur, que ce n'est qu'une médiocre
copie d'un excellent original. « Peu
de personnes, dit-il, ignorent de
combien d'agrémens est rempli l'E-
nuque Latin. Le sujet en est simple, «
il n'est point embarrassé d'incidens «
confus; il n'est point chargé d'orne- «
mens inutiles & détachés : tous les res- «
sorts y remuent la machine, & tous «
les moyens y acheminent à la fin. «
Quant au nœud, c'est un des plus «
beaux & des moins communs de l'an- «
tiquité. Cependant il se fait avec une «
facilité merveilleuse, & n'a pas une «

TRADUC-
TIONS DE
TERENCE.

» seule de ces contraintes que nous
» voyons ailleurs. La bienséance & la
» médiocrité que Plaute ignoroit, s'y
» rencontrent partout; le parasite n'y
» est point goulû par-delà la vraisem-
» blance, le soldat n'y est point fanfa-
» ron jusqu'à la folie : les expressions y
» sont pures, les pensées délicates : la
» nature y instruit tous les personnages,
» & ne manque jamais à leur suggérer
» ce qu'ils ont à faire & à dire. Cha-
» cun sçait que l'ancienne Rome fai-
» soit ses délices de cet ouvrage, qu'il
» recevoit les applaudissemens des hon-
» nêtes gens & du peuple, & qu'il pas-
» soit alors pour une des plus belles
» productions de cette Venus Africai-
» ne dont tous les gens d'esprit sont
» amoureux. » Aussi Térence s'est-il
servi des modèles les plus parfaits que
la Grece ait jamais formés : il avouë
qu'il étoit redevable à Ménandre de son
sujet, & des caracteres du parasite & du
fanfaron.

M. de la Fontaine sentoît donc plus
qu'un autre la difficulté de traiter le
même sujet après ces deux grands gé-
nies, & de manier ce qui avoit passé
par leurs mains. C'étoit un essai qu'il
avoit tenté, & qu'il auroit laissé impar-

fait ; si ses amis ne l'eussent engagé à l'achever. Voici ce qu'il a pris de Té- TRADUC
 rence. Ce Poëte lui a fourni le sujet , TIONS D
 les principaux ornemens , & les plus TERENCE,
 beaux traits. Pour les vers & pour la
 conduite , ajoute la Fontaine, on y trou-
 veroit beaucoup plus de défauts sans les
 corrections de quelques personnes , dont
 il louë beaucoup le mérite sans les nom-
 mer. Cette pièce est en cinq actes &
 en vers Alexandrins. Elle fut achevée
 d'imprimer le 17. Août 1654. Mais
 je n'ai lû nulle part qu'elle ait été re-
 présentée.

Le Muët, au contraire, imité aussi
 de l'Eunuque de Térence , fut repré-
 senté pour la première fois, le 22. Juin
 1691. & l'a été plusieurs autres fois de-
 puis. On sçait que cette comédie est l'ou-
 vrage commun de l'abbé Brueys , & de
 Palaprat. L'un & l'autre ont accom-
 modé cette pièce à nos mœurs. M.
 Brueys après avoir trouvé l'idée du
 Muët pour la substituer au personnage
 de l'Eunuque , laissa M. Palaprat le
 maître de la fable , en suivant son ori-
 ginal autant qu'il lui seroit permis ; &
 quand il en eut fait l'esquisse , ils tra-
 vaillèrent de concert , tantôt séparé-
 ment , tantôt ensemble , à faire sur ce

TRADUCTIONS DE TERENCE. modèle une pièce pour notre théâtre. Dans le discours qui précède cette pièce, ils rendent raison des changemens qu'ils ont faits à l'original, & qui sont en affés grand nombre pour ne regarder leur comédie que comme une simple imitation de celle de TERENCE. Elle a été réimprimée en 1735. dans le second volume des œuvres de théâtre de David-Augustin Brueys.

Je ne parle point des endroits du même TERENCE que Moliere a imités. Ces endroits sont répandus dans plusieurs de ses Pièces. Il n'y a peut-être que *l'Ecole des Maris* où cette imitation soit plus suivie. L'idée en est prise des *Adelphes* : beaucoup de pensées en sont tirées ; mais le Poëte moderne se les a rendu propres, & l'imitation n'est qu'éloignée.

Fin du Tome quatrième.



BIBLIOTHEQUE FRANÇOISE.

On a rangé ce Catalogue suivant l'ordre des matieres qui sont traitées dans cet ouvrage : Et afin que l'on trouve sans peine les jugemens que l'on porte des livres dont il y est fait mention , on indique ici les pages où il en est parlé. On a cru aussi devoir insérer dans ce Catalogue quelques écrits concernant les mêmes matieres , dont on ne dit rien dans l'ouvrage ; mais ces derniers sont en petit nombre.

CINQUIE'ME PARTIE.

*Traductions Françoises des anciens
Poëtes Grecs.*

Traductions de Musée & d'Homere. .

MUSEUS ancien Poëte Grec : des amours de Léander & Héro , traduit en rithme Françoisé par CLEMENT MAROT , de Cahors en Quercy , Valet de Chambre du Roi. Paris , Jean André , 1541. in4°. (la

440 BIBLIOTHEQUE

permission d'imprimer accordée par le Prévôt de Paris, ou son Lieutenant Civil, est au nom de Gilles Corrozet, Libraire de Paris, & du 10. Janvier 1540. & il est dit à la fin que ce livre a été imprimé à Paris, par Guillaume Bossozel :) — Le même, sous le même titre, & de la même traduction, *ib.* 1541. in-12. avec quelques autres poésies anonymes. — Le même recueilli avec les autres poésies de Marot. *tome 4. pages 3. & suivantes.*

Remarques sur l'histoire d'Héro & de Léandre, par M. (Louis Montbroux) DE LA NAUZE, de l'Académie des Inscriptions & belles Lettres : *dans le tome quatrième des Mémoires de cette Académie, t. 4. p. 5. & suiv.*

Réflexions critiques sur l'histoire de Héro & de Léandre, par Nicolas MAHUEL, Docteur en Médecine, de l'Académie des Inscriptions & belles Lettres : *dans l'histoire de cette Académie, tome 7. pages 74. & suiv. t. 4. p. 6.*



L Es Iliades d'Homere, avec les premières & commencemens de Guyon de Cotune, aditions & séquences de Dyttis de Chrete, Darés de Frigie, translatées de Latin en langaige vulgaire, par maître Jehan SAMXON. Paris, Petit, 1530. in-4°. *Gothique. t. 4. p. 8. & 9.*

Les dix premiers livres de l'Iliade d'Homere, prince des Poètes, traduits en vers François par M. Hugues SALEL, de la

Chambre du Roi, & abbé de saint Chéron. *Paris, Vincent Sertenas, 1545. in-fol. (les neuf premiers livres avoient déjà paru à Lyon, mais on ignore l'année)* — Les mêmes avec la traduction de l'onzième livre, à *Paris, Charles l'Angelier, 1555. in-8°.* — Les mêmes sous ce titre : les Iliades d'Homere, prince des Poëtes, traduits de Grec en vers François, par M. Hugues SALEL, abbé de saint Chéron, & l'un des grands Maîtres de l'Hôtel du Roi. L'augmentation, outre les précédentes impressions; l'umbre dudit Salel, par Olivier DE MAGNY; le douzième livre de l'Iliade, par le même Salel, & le commencement du treizième par le même : avec le premier & le second de l'Odyssée, par Jacques PELLETIER, du Mans; autres poësies par Pierre RONSARD : & par autres Poëtes de ce tems, à l'imitation dudit Homere. *Paris, Claude Gauthier, 1570. in-12. tome 4. pages 9. & suivantes jusqu'à 15.*

La continuation de l'Iliade d'Homere, par Amadis JAMYN, dédiée au Roi (Charles IX.) (depuis le douzième livre jusqu'au seizième,) à *Paris, Lucas Breyer, 1574. in-12.*

Les vingt-quatre livres de l'Iliade d'Homere, prince des Poëtes Grecs, traduits du Grec en vers François : les onze premiers par M. Hugues SALEL, abbé de saint Chéron : & les treize derniers par Amadis JAMYN, Secrétaire de la Chambre du Roi : tous les vingt-quatre revus & corrigés par ledit Amadis Jamyn, à *Paris, Lucas Breyer, 1580. in-12.* — Les mêmes, sous le même

titre , avec les trois premiers livres de l'Odyssée d'Homere , traduits en vers François par ledit *Amadis Jamyn* , à Paris , *Abel l'Angelier* , 1584. in-12. — Les mêmes sous le même titre , & avec la même augmentation , à Roüen , chés *Jean Berthelin* , 1605. in-12. tome 4. pages 15. & suiv.

Le quatorzième livre de l'Iliade prins du Grec d'Homere (traduit en vers François) par A. D. C. (*Antoine DE COTEL* , Conseiller au Parlement de Paris) à la suite des *Mignardes* & *gayes poësies* du même Auteur , à Paris , pour *Gilles Robinot* , 1578. in-4°. t. 4. p. 17. 18.

Les deux premiers livres de l'Odyssée d'Homere , traduits en vers François par *Jacques PELLETIER* , du Mans : dans les œuvres poétiques du même , à Paris , *Michel Vascosan* , 1547. in-8°. t. 4. p. 19. & suiv.

Les deux premiers de l'Odyssée d'Homere , de la même traduction : à la suite des douze premiers livres de l'Iliade , & du commencement du treizième , traduits par *Hugues SALEL* , publiés par *Olivier DE MAGNY* , à Paris , 1570. in-12. t. 4. *ibid.*

Les trois premiers livres de l'Odyssée d'Homere , traduits en vers François par *Amadis JAMYN* , Secrétaire de la Chambre du Roi. Paris , *Abel l'Angelier* , 1582. in-4°. — Les mêmes dans l'édition des vingt-quatre livres de l'Iliade , chés le même , 1584. in-12. — Les mêmes dans l'édition des vingt-quatre livres de l'Iliade , faite à Roüen en 1605. in-12. t. 4. p. 19.

L'Odyssée d'Homere, de la version (en vers François) de *Salomon CERTON*, Conseiller , Notaire & Secretaire du Roi , Maison & Couronne de France, & Secrétaire de la Chambre de Sa Majesté. *Paris*, 1603. in-8°.

Les œuvres d'Homere, prince des Poëtes : assavoir, l'Iliade, l'Odyssée (revuë & corrigée) la Batrachomyomachie, les hymnes, & les épigrammes. Le tout de la version de *Salomon CERTON*. *Paris*, *Thomas Blaise*, 1615. 2. vol. in-8°. tome 4. pages 22. & suiv.

L'Iliade d'Homere, prince des Poëtes Grecs, avec la suite d'icelle : ensemble le Ravissement d'Helene, sujet de l'histoire de Troye, & la vie d'Homere selon Hérodote. Le tout de la traduction & invention du sieur DU SOUHAIT, in-8°. à *Paris*, chés *Nicolas Gasse*, dernière édition, 1627. t. 4. p. 24. 25.

L'Odyssée d'Homere, traduit de Grec en François, par *Claude BOITET*, Avocat au Parlement de Paris : avec l'histoire de la prise de Troye, & de tout ce qui se passa à la guerre des Grecs, par le même, à *Paris*, chés la veuve *Matthieu Guillemot*, 1619. in-8°. (au premier titre du livre l'Auteur est nommé Boitel : mais à la fin des deux Epîtres dédicatoires il signe lui-même chaque fois Boitet.) t. 4. p. 25. & 26.

L'Iliade d'Homere. Nouvelle traduction (par M. DE LA VALTERIE.) à *Paris*, *Claude Barbin*, 1681. 2. vol. in-12. — L'Odyssée d'Homere. Nouvelle traduction,

444. BIBLIOTHEQUE

par le même. *ibid.* 1681. 2. vol. in-12.
— Item, nouvelle édition de l'Iliade & de l'Odyssée, revûë & corrigée, par le même, à Paris, chés la veuve de Claude Barbin, 1699. 4. vol. in-12. tome 4. pages 26. & suiv.

Le premier livre de l'Iliade en vers François : avec une dissertation sur quelques endroits d'Homere, (par M. François-Seraphin) REGNIER DESMARAIS (Secrétaire perpétuel de l'Académie Française.) On y a joint quelques autres pièces détachées traduites du Grec, à Paris, Jean Anisson, 1700. in-8°. t. 4. p. 30. 31.

Le premier livre de l'Iliade en vers François, par M. D... (François Houdart de la Motte.) à Paris, 1701. in-8°.

L'Iliade d'Homere, poëme, par le même. Paris, chés Gregoire Dupuis 1714. in-8°. t. 4. p. 34. & suiv.

L'Iliade d'Homere traduite en François avec des Remarques, par Anne LE FEVRE femme d'André DACIER, à Paris, Rigaud, 1711. 3. vol. in-12. — Item, nouv. édit. à Paris, 1720. 3. vol. in-12. t. 4. p. 31. 32. & suiv.

L'Odyssée d'Homere traduite en François avec des remarques, par la même, à Paris, 1716. 3. vol. in-12. — Item, à Amsterdam, 1717. 3. vol. in-12. Les notes dans cette édition sont sous le texte : dans l'édition de Paris elles sont à la fin du livre t. 4. *ibid.*

L'Odyssée d'Homere, ou les aventures d'Ulyse en vers burlesques, par *Henri DE Picou*, à *Paris*, *Toussaint Quinet*, 1650. in-4°. Il n'y a que les deux premiers livres de l'Odyssée, & une épître burlesque de *Penelope* à *Ulyse*, tirée d'*Ovide*, qui est du sujet de l'Odyssée. tome 4. pages 38. & 39.

L'Iliade d'Homere en vers burlesques, livre premier, à *Paris*, *Louis Chamhoudry*, 1657. in-12. t. 4. p. 39.

L'Homere travesti, ou l'Iliade en vers burlesques, par *M. CARLET DE MARIVAUD*, à *Paris*, *Prault*, 1716. in-12. t. 4. p. 39. & suiv.

enochisme

LE grand combat des Rats & des Grenouilles, translaté du Grec d'Homere en rime François, par *Antoine MACAULT*, Secrétaire & Valet de chambre ordinaire du Roi, élu sur le fait de ses aydes & tailles, à *Paris*, *Chrétien Wechel*, 1540. in-4°. t. 4. p. 42.

La Batrachomyomachie, ou le combat des Rats & des Grenouilles, traduit du Grec d'Homere en vers François, par *Salomon CERTON*. A la suite de la traduction des œuvres d'Homere, à *Paris*, 1615. in-8°. t. 4. p. 42.

Le même ouvrage traduit en prose, par *Guillaume ROYHIER*, à *Paris*, 1650. — It. nouv. édit. *ibid.* en 1654. t. 4. p. 43.

Batrachomyomachie d'Homere, ou combat des Rats & des Grenouilles en vers François, par le Docteur *Junius Bi-*

446 BIBLIOTHEQUE
berius Mero (Jean BOIVIN.) à Paris,
Pierre Giffart, 1717. in-4°. tome 4. pages
41. 43. & suiv.

La Guerre comique, dédiée à Madame
de Lyonne, à Paris, Barbin, 1668. in-
12. (C'est une espece d'imitation de la Ba-
trachomyomachie d'Homere.) t. 4. p. 44. 45.

Ecrits pour & contre Homere.

Dissertation où l'on examine s'il y a
eu deux Zoiles d'Homere, par Ja-
ques HARDION, de l'Académie Française,
& de celle des belles Lettres : dans le to-
me huitième des Mémoires de cette dernière
Académie. t. 4. p. 48. & suiv.

Parallèle d'Homere & de Platon, par
Guillaume MASSIEU, de l'Académie Fran-
çoise, & de celle des Inscriptions & bel-
les Lettres : dans le tome second des Mé-
moires de cette dernière Académie. t. 4. p.
49. 50. 52. 53.

Apologeme pour le grand Homere con-
tre la répréhension du divin Platon sur au-
cuns passages d'icelui, par Guillaume PA-
QUELIN, Beaunois, à Lyon, par Charles
Pefnot, 1577. in-4°. t. 4. p. 50. & suiv.

Discours sur la querelle entre les parti-
sans d'Homere & de Virgile, par Jean BOI-
VIN, de l'Académie Française, & de cel-
le des belles Lettres : dans le tome premier
des Mémoires de cette dernière Académie,
t. 4. p. 55. & suiv.

La Comparaison d'Homere & de Virgile, par René RAPIN, Jésuite, à Paris, 1667. in-12. — *ibid.* 1668. in-12. — *ibid.* 1684. in-4°. dans le premier vol. du recueil de ses opuscules : & depuis dans les éditions du même recueil faites à Paris & en Hollande, en 3. vol. in-12. tome 4. pages 56. & suiv.

La Comparaison d'Homere & de Virgile : dans le premier volume du traité de la Maniere d'étudier les Poètes, par le P. Louis THOMASSIN, Prêtre de l'Oratoire, in-8°. à Paris, 1681. t. 4. p. 55.

La Comparaison d'Homere & de Virgile : dans le Traité du poème épique, par le pere René LE BOSSU, Chanoine régulier de la Congrégation de sainte Geneviève. Voyés les traités sur le poème épique. t. 4. p. 55. 59.

Comparaison de Virgile avec Théocrite, & d'Hésiode avec Homere, par Pierre-Daniel HÜET : dans ses pensées diverses, sous le titre de Huëtiana, nombre 82. t. 4. p. 61.

Discours sur la maniere dont Virgile a imité Homere, par Claude FRAGUIER, de l'Academie Française, & de celle des belles Lettres : dans le tome second des Mémoires de cette dernière Académie. t. 4. p. 61. 62.

La Défense de la poésie & de la langue Française (contre Homere) avec des vers dithyrambiques sur le même sujet, par Jean DESMARETS DE SAINT SORLIN, de l'Académie Française, à Paris, 1675. in-8°. t. 4. p. 62. 63.

448 BIBLIOTHEQUE

Le siècle de Louïs le Grand, poëme : par Charles PERRAULT, de l'Académie Françoisë : à la suite du premier tome de son parallèle des anciens & des modernes, à Paris, 1692. in-12. tome 4. pages 62. & suivantes.

Le troisième & le quatrième tomes du parallèle des anciens & des modernes, par le même. *ibid.*

Lettre de M. (Pierre-Daniel) HÜET, de l'Académie Françoisë, à M. Perrault, sur le parallèle des anciens & des modernes : dans le premier volume de ses dissertations recueillies par l'abbé DE LA MARQUE TILLADET. Paris, 1712. in-12. t. 4. p. 65.

Défense des anciens contre les modernes, par le même : dans l'ouvrage intitulé, Huëtiana, ou pensées diverses de M. HÜET, Evêque d'Avranches, nombre 12. à Paris, 1722. in-12. t. 4. p. 65.

Lettre de M. (Charles) PERRAULT à M. l'abbé Ménage, contre un discours de M. Francius, professeur à Amsterdam : dans le Mercure du mois de Mars 1690. & réimprimée en 1692. à la fin du troisième tome du parallèle des anciens & des modernes. t. 4. p. 67. 68.

Dialogue du sieur DEVIN entre Apollon & la Muse Polimnie, en vers François, contre M. Francius, & en faveur de M. Perrault : dans le Mercure de Novembre 1690. t. 4. p. 68. 69.

Apologie d'Homere contre M. Perrault,

par Nicolas BOILEAU DESPREAUX. *C'est la troisième de ses réflexions sur Longin, dans le recueil des poésies & autres œuvres de l'Auteur. tome 4. pages 66. 67.*

Dissertation sur quelques endroits d'Homere (contre M. Perrault) par François-Seraphin REGNIER DESMARAIS, de l'Académie Française : *au-devant de sa traduction du premier livre de l'Iliade, en vers François, à Paris, 1700. in-8°. t. 4. p. 66.*

Préface de Madame Dacier (Anne LE FEVRE, femme d'André DACIER) sur l'Iliade : *au-devant de sa traduction Française de ce poëme. t. 4. p. 77. & suiv.*

Discours sur Homere, par M. (François) HOUDART DE LA MOTTE, de l'Académie Française : *au-devant de son Iliade, à Paris, chez Gregoire Duquis, 1714. in-8°. t. 4. p. 80. & suiv.*

L'Ombre d'Homere, ode, du même : *dans l'ouvrage précédent, & dans le recueil de ses poésies. t. 4. p. 80. & suiv.*

Lettre à Monsieur *** sur l'Iliade de M. de la Motte, (par Jean-François DE PONS.) à Paris, 1714. in-12. — *Item, dans le Mercure du mois de Mars 1715. — Item, dans le recueil des œuvres de l'Auteur, ibid. 1738. in-12. t. 4. p. 83. 84.*

Des Causes de la corruption du goût, par Madame Dacier (Anne LE FEVRE, femme d'André DACIER.) à Paris, Rigaud, 1714. in-12. t. 4. p. 85. & suiv.

450 BIBLIOTHEQUE

Réflexions sur la critique, en trois parties, par François HOUDART DE LA MOTTE, à Paris, 1715. in-8°. — *Ibid.* seconde édition augmentée, surtout d'un discours sur le différent mérite des ouvrages d'esprit, & de plusieurs autres pièces de l'Auteur en prose & en vers, 1716. in-8°. tome 4. pages 91. & suiv.

Lettre à M. D. ** au sujet du livre de M. de la Motte, intitulé : Réflexions sur la critique, par Augustin NADAL, de l'Académie des Inscriptions & belles Lettres : dans le premier tome des œuvres mêlées de l'Auteur, à Paris, 1738. in-12. t. 4. p. 94. 95.

Lettre sur la dispute de M. de la Motte, avec Madame Dacier (en faveur de M. de la Motte :) dans les Mém. de Trévoux du mois de Mars 1714. On dit que cette lettre fut écrite à un Duc. t. 4. p. 103.

Examen du livre de Madame Dacier, intitulé : des Causes de la corruption du goût : dans le Mercure du mois de Février pour l'année 1715. t. 4. p. 90. 91.

Differtations sur les ouvrages de M. de la Motte. Première dissertation, ou idée générale des ouvrages de cet Auteur, tirée de la préface des réflexions sur la critique. Seconde dissertation sur un principe de poétique posé par cet Auteur, & sur le discours de Diomede à Agamemnon, censuré par le même, à Paris, chez Rondet, 1715. in-12. t. 4. p. 99. & suiv.

Lettre sur ces deux dissertations : dans

FRANÇOISE. 451

1^{er} Journal littéraire imprimé à la Haye.
tome 7. part. 2. tome 4. ibid.

Apologie d'Homere , & Bouclier d'Achille , (par Jean BOIVIN , de l'Académie Françoisè , & de celle des belles Lettres , & l'un des Gardes de la Bibliothèque du Roi.) à Paris , Jouiènnè , 1715. in-12. t. 4. p. 100. & suiv.

Critique de cet ouvrage , par le sieur LE FEVRE , Auteur du Mercure : dans le Mercure du mois d'Août , 1715. t. 4. ibid.

Conjectures Académiques , ou Dissertation sur l'Iliade ; ouvrage posthume , trouvé dans les recherches d'un Savant , (par François HEDELIN , abbé d'Aubignac ,) (& publié par Germain BRICE , Auteur de la préface.) à Paris , chés François Fournier , 1715. in-12. t. 4. p. 104. & f.

Lettre du sieur BOSCHERON , sur l'ouvrage précédent , à l'Auteur des Nouvelles littéraires imprimées à la Haye : au tome 2. de ces nouvelles , pages 276. & suivantes. t. 4. ibid.

Dissertation sur Homere & sur Chapelain , à Monsieur... par Monsieur.... (par Juste VAN EFFEN) à la suite du Chef-d'œuvre d'un inconnu , par le Docteur Chrysofthome Matanafius (le sieur BELLAIR , ou THEMISEUIL DE SAINT HYACINTHE.) à la Haye , 1714. in-12. t. 4. p. 107. & suiv.

Homere vengé , ou Réponse à M. de la Motte sur l'Iliade , par le P. S. F. (le Poète sans fard , c'est-à-dire , François

452 BIBLIOTHEQUE

GACON.) à Paris, Ganeau, 1715. in-12.
tome 4. pages 108. & suivantes.

Dénonciation faite à M. le Chancelier, d'un libelle injurieux, qui, revêtu de l'autorité du sceau, paroît dans le monde sous le titre d'*Homere vengé*, (par Jean-François DE PONS:) dans le *Journal littéraire de la Haye*, t. 6. part. 2. art. 29. & dans le *Mercur* du mois de May 1715. t. 4. p. 109. 110.

Dissertation critique sur l'Iliade d'Homere, où à l'occasion de ce poëme on cherche les regles d'une poëtique fondée sur la raison, & sur les exemples des anciens & des modernes, par M. l'abbé Jean TERRASSON, de l'Académie Royale des Sciences, à Paris, Coustelier, 1715. 2. vol. in-12. t. 4. p. 111. & suiv.

Lettre écrite à l'occasion de cet ouvrage aux Auteurs du *Journal littéraire de la Haye*: dans le tome 7. de ce *Journal*, part. 2. art. 18. t. 4. p. 112. 113.

Addition à la Dissertation critique sur l'Iliade d'Homere, pour servir de réponse à la préface de M. Dacier sur le nouveau Manuel d'Epiëtete, par M. l'abbé Jean TERRASSON, de l'Académie Royale des Sciences, in-12. à Paris, 1716. t. 4. p. 113. 114.

Lettre (de M. DE ROSEL BAUMON) écrite de Berlin, où l'on trouve un jugement sur l'ouvrage de l'abbé Terrasson contre les aveugles défenseurs d'Homere, & où l'on juge en même-tems de quelques Poë-

tés anciens : dans l'hist. crit. de la Républ.
des lettres par Jean Masson, tome XI. art.
11. tome 4. *ibid.*

Apologie d'Homere, où l'on explique
le véritable dessein de son Iliade, & sa
Théomythologie, par le pere (Jean)
HARDOÛIN, de la Compagnie de Jesus,
à Paris, Rigaud, 1716. in-12. t. 4. p. 114.
& suiv.

Homere défendu contre l'Apologie du
R. P. Hardoûin, ou suite des Causes de
la corruption du goût, par Madame DACIER,
à Paris, Coignard, 1716. in-12. t.
4. p. 115. 116.

Dissertation sur le poëme épique, par
M. l'abbé (Jean-François) DE PONS, contre
la doctrine de Madame Dacier : dans le
nouveau Mercure, mois de Janvier 1717.
& dans le recueil des ouvrages de l'Auteur,
à Paris, 1738. in-12. t. 4. p. 117. 118.

Défense de la poësie Françoise (& de
la rime) contre la dissertation précédente :
dans le Mercure de Janvier 1717. t. 4. p.
118.

Apologie pour les Savans, sur les viva-
cités & les impolitesseles qui leur échappent
dans leurs querelles : dans le Mercure des
mois d'Avril & Mai 1717. t. 4. p. 118.

Homere en arbitrage : (en trois lettres
dont deux du pere (Claude) BUFFIER,
Jesuite, & la troisième, de Dame Anne-
Thérèse DE MARGUENAT DE COURCELLES,
femme du Marquis DE LAMBERT.) à Pa-

454 BIBLIOTHEQUE

ris, 1715. in-12. — *Les deux lettres du pere Buffier réimprimées sous le titre de Dissertation*; si nous sommes en état de bien juger des défauts d'Homere, *dans son Cours de sciences*, &c. à Paris 1732. in-fol. tome 4. pages 119. 120.

Examen pacifique de la querelle de Madame Dacier & de M. de la Motte sur Homere : avec un traité sur le poëme épique, & la critique des deux Iliades, & de plusieurs autres poëmes, par M. Etienne FOURMONT, professeur en langue Arabique au Collège Royal de France, & associé de l'Académie Royale des Inscriptions, à Paris, Rollin, 2. volum. in-12. 1716. t. 4. p. 120. & suiv.

Observations sur divers points concernant la traduction d'Homere (en particulier contre l'ouvrage précédent) par Jean-François DE PONS : dans le recueil de ses ouvrages, à Paris, 1738. in-12. t. 4. ibid. 122.

Critique sur l'Examen pacifique de M. Fourmont, par M. LE FEVRE : brochure in-12. à Paris, 1715. & à la suite de son *Mercur*e du mois de Janvier 1716. t. 4. ibid.

Le voyage du Parnasse (avec une tragédie sur la dispute touchant Homere) (par M. DE SAINT DIDIER.) à Rotterdam (Chartres) 1716. in-12. t. 4. p. 122. & suiv.

Lettre à M... sur le voyage du Parnasse, par M. RAYMOND : dans le *Mercur*e du mois de Janvier 1717. t. 4. p. 125.

L'Eleve de Terpsicore , ou le Nourrisson de la satyre , (par M. DE BOISSI) à *Amsterdam* , 1718. in-12. tome 4. page 125.

Extrait d'une lettre d'une Dame d'érudition , à un Académicien François moderne touchant l'Iliade d'Homere comparée avec celle de M. de la Motte , dans laquelle on démontre sans aigreur & avec politesse la supériorité invincible des anciens sur les modernes. . . . avec d'utiles remarques en faveur de l'antiquité la plus reculée , la plus obscure , la plus inconnue , & même la plus inutile : dans le *Mercur* du mois d'Avril 1715.

Entretiens comiques en Italien & en François , par le sieur A. P. mois de Mars 1717. (*Il s'y agit de la dispute sur Homere*) brochure in-12. à Paris , Mazuel, 1717. t. 4. p. 125. 126.

Le Bourbier , pièce satyrique contre M. de la Motte & les partisans des modernes , attribuée à M. AROÛET DE VOLTAIRE : dans les *Nouv. littér. de la Haye* , 1715. to. 1. p. 151. t. 4. p. 126.

Fable sur la nouvelle Iliade , attribuée à M. DE MALE'ZIEUX , Chancelier de Dombes. *ibid.* p. 245. t. 4. p. 126.

Ode sur la querelle des anciens & des modernes , à l'imitation de l'ode de M. Rousseau sur les conquerans. *ibid.* t. 2. p. 322. & dans le *Mercur* du mois de Septembre 1715. où la même ode est précédée d'une lettre en prose sur le même sujet. t. 4. p. 127.

456 BIBLIOTHEQUE

A M. Houdart de la Motte, Auteur de la nouvelle Iliade; Conte, par le pere Pierre CLERIC, Jesuite. *ibid.* p. 356. & dans le *Mercur*e d'Octobre 1715. tome 4. page 127.

Lettre de M. (Jacques) LENFANT, Ministre de la Religion prétenduë réformée, contre Homere, & en faveur de la dissertation de M. l'abbé Terrasson sur l'Iliade. dans le tome 3. des *Nouv. litter.* t. 4. p. 127.

Nécessité de la critique, ou le grand Prévôt du Parnasse, par le pere Jean-Antoine DU CERCEAU, Jesuite : dans le *Mercur*e de Février 1714. & dans le recueil des poësies de l'Auteur. t. 4. *ibid.*

La critique, Ode, par François Houdart de la Motte : dans le *Mercur*e de Février 1714. & dans le recueil des œuvres de l'Auteur.

Articles préliminaires pour parvenir à une paix générale entre l'Empereur de la poésie, & ses hauts alliés d'une part, & la République des modernes, de l'autre part : dans le tome premier des *Nouvelles littéraires de la Haye* 1715. t. 4. p. 128. 129.

Description du pays des antiques & des modernes, de ses habitans, de leurs manieres de vivre, leurs habits, leurs armes, leurs guerres & leur réunion, faite au pied du Parnasse la quatrième année de la 572. Olympiade, l'an de Rome 2265. D... & K... Consuls. *ibid.* t. 4. p. 128. 129.

Arrêt

Arrêt du conseil d'Apollon rendu au sujet du procès entre Madame Dacier & M. de la Motte : *dans le tome premier des Nouvelles littéraires imprimées à la Haye, 1715. tome 4. pages 128. 129.*

Parallèle de ce que Madame Dacier & M. de la Motte ont écrit sur Homere, *ib.* t. 4. p. 128. 130.

Comparaison des discours de M. de la Motte & de Madame Dacier sur les ouvrages d'Homere, *ibid.* Et dans le *Mercur* du mois d'Avril 1715. t. 4. p. 128. 130.

Dialogue entre deux Dames, la Blonde & la Brune, sur le livre de Madame Dacier : *dans le Mercure d'Avril 1715. t. 4. p. 128. 130.*

Dialogue entre Iris, Mercure & un Moderne : *dans le Mercure du mois de Juin 1715. t. 4. p. 128. 130.*

Arlequin défenseur d'Homere ; *dans le Théâtre de la Foire. t. 4. p. 129.*

Homere Danseur de corde, ou l'Iliade Funambulaire, attribué à M. FAURE. t. 4. p. 129.

Remarques sur Homere : à M. L. L. T. D. F. B. D. D. M. avec la traduction de la premiere partie de la préface de l'Homere Anglois de M. Pope, (par André-Robert PERELLE, Conseiller au grand Conseil.) Et l'essai sur la vie d'Homere, en deux parties, traduit de l'Anglois du même M. Pope, (par M. l'abbé GYOT DES FONTAINES,)

à Paris, chés Guérin, 1738. in-12. tome 4.
pages 130. & suivantes.

Réflexions sur la premiere partie de la
préface de M. Pope, par Anne LE FE-
VRE, femme d'André DACIER : à la suite
du troisiéme volume de la traduction de l'I-
liade de Madame Dacier, édition de Paris
1719. t. 4. *ibid.*

De la lecture d'Homere, par Charles
ROLLIN, ancien Recteur de l'Université
de Paris : à la fin du premier volume de son
Traité des Etudes. t. 4. p. 133. & suiv.

Dissertation sur le goût (où l'on exami-
ne en particulier celui de l'Iliade d'Home-
re,) par Joseph-François BOURGOIN DE
VILLEFORE : dans le tome 11. premiere partie,
des Mémoires de littérature & d'histoire re-
cueillis par le pere des Moletz, de l'Oratoi-
re, in-12. à Paris 1731. t. 4. p. 134.

Vieillesse Héroïque, ou vieillards d'Ho-
mere, par Jean BOIVIN, de l'Académie
des Inscriptions & belles Lettres, & de-
puis l'un des quarante de l'Académie Fran-
çoise : dans le tome second des Mémoires de
l'Académie des belles Lettres. t. 4. p. 134.
135.

Réflexions sur les Dieux d'Homere, par
(Claude) FRAGUIER, de l'Académie Fran-
çoise, & de celle des belles Lettres : dans
le tome troisiéme des Mémoires de cette der-
niere Académie. t. 4. p. 135. 136.

Système d'Homere sur l'Olympe, par
Jean BOIVIN, de l'Académie Française,

& de celle des belles Lettres : dans le tome septième des Mémoires de cette dernière Académie. tome 4. pages 136. 137.

Examen du sentiment ordinaire sur la durée du siège de Troyes, par M. (Etienne) FOURMONT, de l'Académie des Inscriptions & belles Lettres : dans le tome cinquième des Mémoires de cette Académie. ibid.

Dissertation sur la durée du siège de Troyes (contre l'Examen précédent) par M. l'abbé (Antoine) BANIER, de la même Académie : dans le tome 6. des Mémoires de la même Académie. t. 4. p. 137. & suiv.

Chronologie de l'Iliade distinguée par chaque jour ; avec quelques réflexions : dans les Mémoires de Trévoux, Mai 1708. art. 58. t. 4. p. 139. 140.

Chronologie de l'Odyssée disposée par jours : dans les mêmes Mémoires, Mai 1709. article 60. t. 4. ibid.

Chronologie de l'Odyssée, par Jean BOIVIN, de l'Académie Française, & de celle des belles Lettres : dans le tome second des Mémoires de cette dernière Académie. t. 4. ibid.

Réflexions de M. (Philibert-Bernard) MOREAU DE MAUTOUR, de l'Académie des Inscriptions & belles Lettres, sur une Estampe qui représente une partie de l'Apothéose d'Homere, & qui est gravée & rapportée dans la vie de ce Poète au commencement de la nouvelle traduction de l'Iliade, par Madame Dacier : dans le tome

460 BIBLIOTHEQUE

septième, part. 2. des Mémoires de littérature & d'histoire recueillis par le pere des Molets, Prêtre de l'Oratoire, tome 4. page 141.

Explication d'un endroit du livre dixième de l'Odyssée, par (Jean) BOIVIN, & (Charles-César) BAUDELOT DE DAIRVAL, de l'Académie des belles Lettres : dans le tome premier des Mémoires de cette Académie. t. 4. p. 140.

Explication d'un passage d'Homere (du vingtième livre de l'Odyssée, vers 113. 114.) où l'on éclaircit en même-tems quelques endroits de l'Ecriture Sainte : dans le tome quatrième ; art. 7. de l'hist. crit. de la Républ. des Lettres, de Jean Masson. t. 4. p. 141.

Courtes remarques de critique & de littérature sur un passage d'Homere (du seizième livre de l'Iliade, vers 551) où l'on éclaircit en même-tems quelques endroits de l'Ecriture Sainte. *ibid.* t. 5. art. 9. t. 4. *ibid.*

Dissertation critique sur quelques endroits d'Homere, & sur plusieurs passages de l'Ecriture Sainte, où l'on éclaircit, entr'autres, une partie de l'histoire d'Abraham, & où l'on donne une nouvelle explication du pseaume 65. v. 16. *ibid.* t. xi. art. 10. t. 4. p. 141.

Remarques sur Virgile & sur Homere, & sur le style poétique de l'Ecriture Sainte, où l'on réfute les inductions pernicieuses que Spinosa, Grotius & M. le Clerc en ont tirées; & quelques opinions particulières du

.. F R A N Ç O I S E. 461
pere Mallebranche, du sieur Lelevel, & de
M. Simon, in-12. à Paris, 1705.

Nouvelles remarques sur Virgile & sur
Homere, ou les Sopho-mories & les folies
des Sages & des Savans, &c. in-12. 1710.
*sans nom du lieu de l'impression. Ces deux vo-
lumes sont de Pierre FAYDIT, Prêtre de
Riom. tome 4. pages 141. 241.*

*Traductions Françoises d'Hésiode,
d'Aratus, & de Nicandre.*

L Es livres d'Hésiode, Poëte Grec, in-
titulés : les œuvres & les jours, nou-
vellement traduits de Grec en François,
par Richard LE BLANC. à Lyon, chés Jean
de Tournes, 1547. in-12. t. 4. p. 145. 146.

Les trois livres d'Hésiode, appelés les
œuvres & les jours, traduits de Grec en
François, par M. Lambert d'ANEAU, dé-
diés à la Roynie de Navarre, imprimé pour
Antoine Chuppin, 1571. in-12. *sans nom de
lieu. t. 4. p. 146. 147.*

Les Besognes & jours d'Hésiode, par
Jean-Antoine DE BAIF : dans son Recueil
d'Etrénnes de poësies Françoises en vers
mesurés. à Paris, de l'Imprimerie de Denys
du Val, 1574. in-4°. t. 4. p. 147. & suiv.

Les Besognes & les jours d'Hésiode Af-
cræan, mis en François par Jacques DE
GRAS, de Rouën ; (Avocat au Parlement
de Rouën.) à Paris, chés Etienne Prevost.

Differtation sur un fragment d'Héfiode : dans le tome dixième, addition à l'article 6. de l'histoire critique de la République des Lettres, par Masson. t. 4 p. 151. 152.

Remarques critiques sur quelques endroits d'Héfiode, d'Anacréon, de Sapho, de Lycophron : dans le tome quatorzième, art. 2. & 10. du même ouvrage. t. 4. p. 152.

Examen critique d'un endroit des fragmens d'Héfiode, au sujet de Byblos : dans le tome quinzième, art. 11. du même ouvrage. t. 4. p. 152.

Les Phénomènes & les prognostics d'Aratus, traduits en vers François, par Remi BELLEAU : dans le second volume du recueil de ses poësies, de l'édition de Paris, 1585. in-12. t. 4. p. 154 & suiv.

Les Œuvres de Nicandre, Médecin & Poëte Grec, traduites en vers François, par Jacques GREVIN, de Clermont en Beauvoisis, Docteur en médecine, à Anvers, par Christophe Plantin, 1568. in-4°. t. 4. p. 155. 156.

Traductions des Poëtes Tragiques Grecs.

LE Théâtre des Grecs, contenant des traductions & analyses des tragédies Grecques, des discours & des remarques

FRANÇOISE. 463.
concernant le théâtre Grec, par le pere
Pierre BRUMOV, Jesuite. à Paris, 1730.
in-4°. 3. vol. tome 4. pages 158. & suiv.

Eclaircissmens sur la tragédie d'Agamemnon par Eschyle, par Claude SALLIER, de l'Académie Française, & de celle des belles lettres : dans le tome huitième des Mémoires de cette dernière Académie, p. 224. t. 4. p. 159. 160.

La tragédie de Sophocles intitulée : Electra, contenant la vengeance de l'inhumaine mort d'Agamemnon, Roi de Mycenes, faite par sa femme Clytemnestre, & son adultere Egeus, par Lazare DE BAÏF, Maître des Requêtes du Roi François premier de ce nom, à Paris, Etienne Roffet, 1537. in-8°. t. 4. p. 161. 162.

Antigone tragédie de Sophocle, par Jean-Antoine DE BAÏF, à très-Auguste Princesse Elizabeth d'Autriche, Roynne de France : dans les Jeux de Jean-Antoine de Baïf, à Paris, pour Lucas Breyer, 1573. in-8°. t. 4. p. 162.

L'Œdipe & l'Electre de Sophocle, tragédies Grecques traduites en François avec des remarques, par André DACIER, in-12. à Paris, 1693. t. 4. p. 163. & suiv.

Œdipe, tragédie de Sophocle, traduite en François, par Jean BOIVIN, de l'Académie Française. in-12. à Paris, 1729. t. 4. p. 170. & suiv.

Œdipe, Electre, & Philoctete, tragédies de Sophocle, traduites en François,

464 BIBLIOTHEQUE

par le pere *Pierre BRUMOV*, Jesuite : avec des observations , des notes & des parallèles : *dans son Théâtre des Grecs , à Paris , 1730. in-4°. t. 4. p. 164. & suiv. — Analyse des autres tragédies de Sophocle , par le même : dans le même ouvrage.*

Réflexions sur l'*Œdipe-Colone* de Sophocle , (contenant quelques restitutions de passages ,) par *Claude SALLIER*, de l'Académie Française , & de celle des belles Lettres : *dans le tome cinquième des Mémoires de cette dernière Académie , p. 81. t. 4. p. 173. & suiv.*

Discours sur la tragédie de Sophocle , intitulée : *Œdipe Roi* , par *Jean BOIVIN* , des mêmes Académies : *dans le tome sixième des mêmes Mémoires , p. 372. & au-devant de sa traduction de la même tragédie de Sophocle , à Paris , 1729. in-12. t. 4. p. 170. & suiv.*

Remarques sur la tragédie de Sophocle , intitulée : l'*Œdipe-Colone* , par *Claude SALLIER* : *dans le tome sixième des Mémoires de l'Académie des belles Lettres , p. 385. t. 4. p. 173.*

Si dans l'*Œdipe* de Sophocle le chœur est la troupe des Sacrificateurs , ou si c'est le peuple représenté par les principaux citoyens , par *André DACIER* : *dans le tome troisième des Mémoires de l'Académie des belles Lettres , p. 108. & suiv. t. 4. p. 172.*

Question : si dans l'*Œdipe* de Sophocle , le chœur est une troupe de vieux sacrificateurs , ou si c'est tout le peuple repré-

F R A N Ç O I S E. 465

senté par les principaux citoyens? par
Jean BOIVIN: à la suite de sa traduction de
l'Oedipe. tome 4. page 172.

La tragédie d'Euripide nommée *Hecuba*, traduite de Grec en rythme François, dédiée au Roi, par *Lazare DE BAIF*. in-12. à Paris, chés *Robert Etienne*, en 1550. in-12. t. 4. p. 180. 181.

La même tragédie translatée en rime François, par *Guillaume BOUCHETEL*, sieur de Saffi, Secrétaire d'Etat & des Finances de François premier, in-8°. à Paris, 1590. chés *Etienne Roffet*. t. 4. p. 179. 180.

L'Iphigénie d'Euripide Poète tragique, tourné de Grec en François par l'Auteur de l'Art poétique (*Thomas SIBILET*.) à Paris, chés *Gilles Corvozet*, 1549. in-12. t. 4. p. 181. 182.

Hippolyte, *Iphigénie en Aulide*, *Iphigénie en Tauride*, & *Alceste*, tragédies d'Euripide, traduites du Grec en François; avec des observations, des notes & des parallèles, par *Pierre BRUMOT*, Jésuite: dans son *Théâtre des Grecs*, à Paris, 1730. in-4°. — Analyse des autres tragédies d'Euripide, par le même: dans le même ouvrage. t. 4. p. 183. & suiv. jusqu'à 190.

Corrections de quelques passages d'Euripide, par *Claude SALLIER*, de l'Académie François, & de celle des Inscriptions & belles Lettres. t. 4. p. 191. & suivantes.

Examen de deux passages de l'*Iphigénie*

466 BIBLIOTHEQUE
Taurique d'Euripide, par Jacques HARDION, des mêmes Académies. t. 4. *ibid.*

Observations sur quelques endroits des Phéniciennes d'Euripide, par le même. t. 4. *ibid.*

Corrections d'un passage de la tragédie de Rhéfus d'Euripide, par M. l'abbé SALIER. t. 4. *ibid.* Ces quatre écrits sont dans le tome cinquième des Mémoires de l'Acad. des belles Lettres, p. 105. 116. 119. 125.

Corrections d'un passage de l'Iphigénie en Aulide, tragédie d'Euripide, par Jacques HARDION : dans le tome septième des mêmes Mémoires, p. 187. t. 4. *ibid.*

Discours sur la Medée d'Euripide, par Jacques HARDION : dans le tome huitième des Mémoires de l'Académie des Inscriptions & belles Lettres, p. 243. t. 4. p. 193. & suiv.

Differtation sur l'Andromaque d'Euripide, par le même, *ibid.* p. 264. t. 4. *ibid.*

Observations critiques & historiques sur le chœur de l'Andromaque d'Euripide, par le même. *ibid.* p. 276. — Suite de ces observations : dans le tome neuvième des mêmes Mémoires. t. 4. *ibid.*

Réflexions sur l'Andromaque d'Euripide, & sur l'Andromaque de Racine, par Louis RACINE, de l'Académie des belles Lettres : dans le t. 10. des Mém. de cette Académie, p. 311. t. 4. p. 200. & suiv.

Comparaison de l'Iphigénie d'Euripide

F R A N Ç O I S E. 467

avec l'Iphigénie de Racine , par M. RACINE , de l'Académie des belles Lettres : dans le tome huitième des Mémoires de cette Académie , p. 288. tome 4. pages 202. 203.

Comparaison de l'Hippolyte d'Euripide avec la tragédie de Racine sur le même sujet , par le même. *ibid.* p. 300. t. 4. *ibid.*

Corrections de quelques passages de la tragédie de Rhésus , par Jacques HARDION : dans le tome quatrième des Mémoires de l'Académie des belles Lettres , p. 44. t. 4. p. 203. & suiv.

Differtation sur la tragédie de Rhésus , par le même. *ibid.* tome x. p. 323. t. 4. *ib.*

Traductions des Poètes Comiques Grecs.

LE Plutus & les Nüées d'Aristophane , comédies Grecques , traduites en François ; avec des remarques & un examen de chaque pièce selon les regles du théâtre , par Mademoiselle (Anne) LE FEVRE , à Paris , 1684. in-12. t. 4. p. 208. & suiv.

Les Oiseaux , comédie d'Aristophane : avec une préface sur l'Auteur & sur cette comédie , & des notes , par Jean BOIVIN , de l'Académie Française , & de celle des belles Lettres : à la suite de l'Œdipe de Sophocle traduit par le même , in-12. à Paris , 1729. t. 4. p. 211. & suiv.

Dialogue sur la comédie des Oiseaux ; par le même : à la suite du même ouvrage, tome 4. pages 215. 216.

Analyse des onze comédies d'Aristophane, contenant aussi la traduction de beaucoup d'endroits de ces pièces, par le pere Pierre BRUMOT, Jésuite : dans le troisième vol. de son théâtre des Grecs, à Paris, 1730. in-4°. t. 4. p. 217. & suiv.

Remarques sur le système nouveau, inventé par le pere Brumot, touchant la maniere cavaliere dont Aristophane traite les Dieux : dans le tome 19. article 8. de la Bibliothèque Française, ou hist. littér. de la France, à Amsterdam, chés du Sauzet. t. 4. p. 219. & suiv. jusqu'à 227.

Critiques des remarques précédentes : dans le tome 20. art. 4. du même Journal. t. 4. *ibid.*

Le Cyclope d'Euripide, analysé, & presque traduit, par le pere Pierre BRUMOT, Jésuite : dans le troisième vol. de son théâtre des Grecs. t. 4. p. 227. & suiv.

Traductions des Poètes Lyriques Grecs.

LEs Odes d'Anacréon, Teïen, Poète Grec, traduites en François : plus la traduction d'une Ode de Sapho, le tout en vers, par Remy BELLEAU, in-12. à Paris, chés André Wechel, 1556. — Item, *ibid.*

chés Gilles Gilles, 1574. — Item, dans le *second vol. des poësies de Belleau*, à Paris, *chés Mamert Patisson*, 1585. in-12. tome 4. pages 232. 236. & suiv.

Les Odes charmantes, amoureuses, & bacchiques d'Anacréon, en prose & en vers François : avec l'hymne de Sapho à Venus, & l'ode à son amie : la première en prose, l'autre en vers : dans le recueil intitulé : nouvelles Poësies amoureuses, galantes & récréatives, à Paris, 1673. in-12. t. 4. p. 232. 238. 239.

Les Poësies d'Anacréon & de Sapho traduites de Grec en François, avec des remarques, par Mademoiselle (Anne) LE FEVRE, à Paris, 1681. in-12. — Item, à Amsterdam en 1716. in-8°. t. 4. p. 232. 239. & suiv.

Les Poësies d'Anacréon & de Sapho, traduites de Grec en vers François, avec des remarques, (par *Hilaire-Bernard DE REQUELEYNE*, Seigneur de LONGPIERRE) in-12. à Paris, 1684. t. 4. p. 241. & suiv.

Diverses Odes d'Anacréon traduites du Grec (en vers François,) sçavoir, la 1. la 2. la 18. la 24. la 28. la 30. 33. 40. 44. 45. 46. 51. 52. & 56.) par François-Seraphin REGNIER DESMARAIS : dans le recueil de ses poësies, imprimé plusieurs fois ; & dans sa traduction de toutes les poësies d'Anacréon en vers Italiens. t. 4. p. 243. & suiv.

Traduction nouvelle des Odes d'Anacréon sur l'original Grec, par Antoine DE LA FOSSE, sieur d'Aubigny ; avec des re-

470 BIBLIOTHEQUE

marques & d'autres ouvrages du traducteur, in-12. à Paris, 1704. — *ibid.* 1708. — Item, à Amsterdam : avec la traduction de Madame Dacier, 1716. in-8°. t. 4. p. 243. & suiv.

Les Odes d'Anacréon & de Sapho, en vers François ; avec une préface divisée en trois discours, par le Poëte sans fard, (François GACON,) à Rotterdam, 1712. in-8°. t. 4. p. 246. & suiv.

Les deux hymnes de Sapho, traduites en vers François sur la traduction en prose de Mademoiselle le Fevre, par une Demoiselle de qualité de Guyenne : dans le *Mercure du mois de Juillet* 1684. t. 4. p. 232.

Épître de Sapho à Phaon, en vers François : dans le *Mercure d'Avril* 1713. t. 4. p. 232.

Élégie d'Anacréon, & Ode du même, sur l'amour, par Jean NICOLE, Président à l'élection de Chartres : dans le recueil de ses œuvres, à Paris, 1684. & 1705. in-12.

Ode d'Anacréon, mise en vers François sur la traduction de Madame Dacier, par Madame PEPIN DE CHANCE : dans le *Mercure de Mai* 1700.

Odes quarantième & quarante-cinquième d'Anacréon, traduites en vers François, par Antoinette DE SALVAN DE SALIEZ, Viguier d'Alby : dans le *Mercure d'Août* 1700.

Corrections de quelques endroits d'Anacréon, par M. l'abbé (François) SEVIN :

dans le tome troisième des Mémoires de l'Académie des belles Lettres, p. 130. & suiv. tome 4. page 248.

Remarques de critique sur quelques endroits détachés d'Anacréon & de Sapho : *dans le tome 14. art. 4. & 10. de l'hist. crit. de la République des Lettres. t. 14. p. 248. 249.*

Les Olympioniques, Pythioniques, Néméoniques, Isthmioniques de Pindare, ou Odes en l'honneur de ceux qui sont sortis victorieux des Jeux Olympiques, Pythiens, Néméens, Isthmiens, traduites du Grec de Pindare, avec quelques petites notes sur la diction & intention de l'Auteur, pour la commodité de ceux qui sont amateurs de la langue Grecque, par François MARIN, Champenois, à MM. de Vantadour, à Paris, chez Samuel Thiboust, 1617. in-8°. t. 4. p. 255. 256.

Le Pindare Thébain, traduction mêlée de prose & de vers, par le sieur Pierre DE LA GAUSIE, à Paris, chez Jean Laquehay, 1626. in-8°. t. 4. p. 257. 258.

La seconde Ode Olympique de Pindare, traduite en vers François, avec des remarques, par Antoine DE LA FOSSE : *dans sa traduction d'Anacréon, de l'édition de 1706. t. 4. p. 260.*

Les Odes 1. 2. 12. & 14. des Olympiques de Pindare : & les Odes 1. & 2. des Isthmiques du même ; traduites en François, avec des argumens & des remarques, par Guillaume MASSIEU : *dans les 10.*

472 BIBLIOTHEQUE

mes 4. & 6. des *Mémoires de l'Académie des Inscriptions & belles Lettres*. tome 4. pages 258. & suiv.

La quatrième & la cinquième Ode des Olympiques, traduites par *Claude SALLIER*: avec des argumens & des remarques: dans le tome 10. des mêmes *Mémoires*. t. 4. p. 265. & suiv.

La première Ode Olympique, à Hieron, traduite en prose Française: dans les *Mémoires de Trévoux des mois de Janvier & de Février 1702. édit. de Hollande*. t. 4. p. 270.

Comparaison de Pindare & d'Horace, dédiée à M. le premier Président, par M. *BLONDEL*, Maître des Mathématiques de M. le Dauphin, in-12. à Paris, 1673. t. 4. p. 266. & suiv.

Caractere de Pindare, par *Claude FRAGUIER*, de l'Académie Française, & de celle des Inscriptions & belles Lettres: dans le tome second des *Mémoires de cette dernière Académie*. t. 4. p. 250. 251.

Réflexions critiques sur Pindare, par *Guillaume MASSIEU*, des mêmes Académies: dans le tome cinquième des mêmes *Mémoires*, p. 95. & suiv. t. 4. p. 250. & suiv.

Discussion d'un passage de Pindare cité dans Platon (au troisième livre des Loix) par *Claude FRAGUIER*: dans le tome cinquième des mêmes *Mémoires*, p. 111. & suiv. t. 4. p. 271. 272.

FRANÇOISE. 473

Extrait d'une dissertation de M. l'abbé MASSIEU sur les Jeux Isthmiques : *dans le même vol. des Mémoires de l'Académie des belles Lettres*, p. 44. & suiv. tome 4. pages 271. & suiv.

Recherches sur les courses de chevaux, & les courses de chars qui étoient en usage dans les jeux Olympiques, par M. l'abbé Nicolas GÉDOYN : *dans les tomes 8. & 9. des mêmes Mémoires. t. 4. ibid.*

Dissertation critique sur le prix que l'on donnoit autrefois aux vainqueurs dans les jeux Pythiques, adressée à un Savant de Hollande : où l'on explique plusieurs passages des anciens : *dans l'hist. crit. de la Républ. des Lettres*, par Jean Masson, t. 1. art. 6.

Remarques de critique & de littérature d'un Savant de Berlin, adressées à l'Auteur de la dissertation précédente, *ibid. t. 5. art. 3. t. 4. p. 272.*

Fragment de Simonide, Poète Lyrique, sur le caractère des femmes, traduit en vers François par Jean VAUQUELIN DE LA FRESNAYE : *dans le recueil de ses œuvres, à Caën, 1612. in-8°. t. 4. p. 272. & suiv.*

Traductions des Poètes Elégiaques & Bucoliques Grecs.

Discours sur les Poètes Elégiaques Grecs, en deux parties, par M. l'abbé (Jean-Baptiste) SOUCHAY, de l'Acadé-

454 BIBLIOTHEQUE

mie des belles Lettres : dans le tome 7. des *Mémoires de cette Académie*, p. 352. & suiv. tome 4. pages 275. 276.

Differtation critique , où l'on corrige & explique un passage de Callimaque , adressée à M. Cuper , Bourguemaître de la ville de Deventer , par Jean MASSON : au tome 4. de l'hist. crit. de la Républ. des Lettres , du même , art. 1. t. 4. p. 276,

Lettre de M. (Gisbert) CUPER , Seigneur d'Oxen , Bourguemaître de la ville de Deventer , adressée à l'Auteur de la differtation précédente : dans le même Journal , t. 4. art. 14. t. 4. *ibid.*

Bergerie prise de Théocrite , traduite en vers François , par Antoine DE COTEL , Conseiller au Parlement de Paris. C'est la sixième de ses Bergeries dans ses Mignardes & gayer poësies , in-4°. à Paris , 1578. t. 4. p. 287. & 288.

De l'amour fugitif , vingt-unième Idylle de Théocrite , traduite en vers François , par Clément MAROT : dans la traduction Françoisse du Sympose de Platon , par Louis LE ROY , in-4°. à Paris , 1549. & de puis dans les œuvres de Marot. t. 4. p. 288.

Les Charites , prises du Grec de Théocrite , traduites en vers François par Claude TURPIN , Dijonois , à Toulouse , 1561. in-4°. & à Paris , en 1572. dans le recueil des œuvres poëtiques de Turpin. t. 4. p. 288.

Idylle de Théocrite sur la mort d'Ado-

nis, traduite en prose François : *dans le recueil intitulé : nouvelles Poësies amoureuses, galantes & récréatives, à Paris, 1673. in-12. tome 4. page 289.*

La quatrième Idylle de Théocrite, traduite en prose, avec des remarques & des réflexions générales sur cette Idylle, & sur Théocrite, par Jacques HARDION, l'un des quarante de l'Académie François, & membre de l'Académie des Inscriptions & belles Lettres : *dans le tome quatrième des Mémoires de cette dernière Académie. t. 4. p. 281. 289.*

Les Idylles de Théocrite traduites de Grec en vers François; avec le texte Grec, des remarques, & la vie de Théocrite, par Hilaire-Bernard DE REQUELEYNE, Baron de LONGPIERRE, à Paris, 1688. in-12. t. 4. p. 282. & suiv.

Comparaison de Theocrite & de Virgile, par Hilaire-Bernard DE REQUELEYNE, Baron de LONGPIERRE; avec sa traduction de Théocrite. t. 4. p. 285. 286.

Discours sur les Bergers de Théocrite, par Jacques HARDION : *dans le tome quatrième des Mémoires de l'Académie des belles Lettres. t. 4. p. 279. & suiv.*

Comparaison de Virgile avec Théocrite, Hésiode & Homere, par Pierre-Daniel HÜET : *dans le livre intitulé : Huëtiana, numero 82. à Paris, 1722. in-12. t. 4. p. 286. 287.*

Les Idylles de Bion & de Moschus, traduites du Grec en vers François, avec

476 BIBLIOTHEQUE

une préface, des remarques, & la vie des deux Poètes, par *Hilaire-Bernard DE REQUELEYNE*, Seigneur de *LONGPIERRE*, à *Paris*, 1686. in-12. — Item, à *Amsterdam*, 1687. in-12. — Item, à *Lyon*, 1697. in-12. tome 4. pages 289. & suiv.

Traductions de quelques Poètes Moraux Grecs.

LEs Sentences de *Théognide*, Poète Grec, mises en (vers) François, par *Nicolas PAVILLION*, Parisien, (Avocat au Parlement de Paris,) à *Paris*, 1578. in-12. t. 4. p. 294. & suiv.

Poème d'enseignemens de *Fankilides*, traduit en vers François mesurés, par *Jean-Antoine DE BAIFF*, Secrétaire de la Chambre du Roi : à la suite de ses *Etreennes* de poësies Françôises en vers mesurés, à *Paris*, chés *Denys Duval*, 1574. in-4°. t. 4. p. 296. 297.

Préceptes & enseignemens de bien vivre, faits par *Phocylide*, ancien Poète Grec, traduits en vers François sur la version Latine de *Henri Etienne*, par *Pierre TAMISIER*, à *Lyon*, 1589. in-8°. — *Ibid.* 1639. à la suite de l'*Anthologie* traduite par le même. t. 4. p. 298.

Les Préceptes de *Phocylide*, traduits en vers François, par forme de quatrains, par *Barthelemi FOUANIER*, Avocat en la *Sénéchaussée & Siège présidial de Lyon*,

à Lyon, chés Benoît Rigaud, 1577. in-12.
tome 4. pages 297. 298.

Les Préceptes de Phocylide traduits du Grec (en prose François) avec des remarques, des pensées & peintures critiques à l'imitation de cet Auteur ; & la vie de Phocylide, par M. D. (Joseph-François DUCHE' DE VANCY, de l'Académie des Inscriptions & belles Lettres,) à Paris, 1698. in-12. t. 4. p. 299. & suiv.

Enseignemens de Naumace, Poète Grec, pour les filles à marier, traduits du Grec en vers mesurés, par Jean-Antoine DE BAÏF, Secrétaire de la Chambre du Roi : dans le recueil de ses Etrennes de poésies Françaises en vers mesurés, in-4°. à Paris, chés Denys Duval, 1574. t. 4. p. 304. 305.

Instruction de Naumache aux filles à marier, traduite en vers François, par Pierre TAMISIER, Président à l'élection du Maconnois : à la suite de sa traduction de Phocylide, à Lyon, 1589. in-8°. — Item, à la suite de sa traduction de l'Anthologie, à Lyon, 1639. in-12. t. 4. p. 305.

Enseignemens pour les filles à marier, traduits (en vers François) de Naumache, Poète Grec, par Jean VAUQUELIN DE LA PRESNAYE : dans le recueil de ses diverses poésies, à Caën, 1612. in-8°. t. 4. p. 305. 306.

Les vers dorés de Pythagoras, traduits en vers mesurés, par Jean-Antoine DE BAÏF, Secrétaire de la Chambre du Roi : dans la

478 BIBLIOTHÈQUE

*recueil de ses Etrennes de poësies François
ses en vers mesurés, à Paris, de l'Impri-
merie de Denys Duval, 1574. in-4°. tome
4. page 309.*

Les vers dorés de Pythagoras, traduits
en partie, & en partie imités par Bar-
shelemi FOURNIER, Avocat en la Séné-
chaussée & Siège préfidial de Lyon, à
Lyon, chés Benoit Rigaud, 1577. in-8°. t.
4. *ibid.*

Vers dorés de Pythagoras, traduits du
Latin de M. Courtier, par Pierre TAMI-
SIER, Président en l'élection du Maçon-
nois, à Lyon, 1589. in-12. — Item, à
la suite de la traduction de l'Anthologie
par le même, à Lyon, 1639. in-12. t. 4.
p. 310.

Les vers dorés & les énigmes de Py-
thagoras, traduits par Catherine DES RO-
CHES : dans le recueil intitulé : les secondes
Œuvres des Dames des Roches, (mere
& fille) à Poitiers, 1583. in-4°. — Item,
à Rouen, 1604. in-12. t. 4. p. 309. 310.

Les vers dorés de Pythagore, traduits
en vers François, par Rodolphe LE MAIS-
TRE, Médecin de Louis XIII. in-12. à
Paris, t. 4. p. 310.

La vie de Pythagore, ses symboles,
ses vers dorés, la vie d'Hiérocles, & ses
commentaires sur les vers de Pythagore,
rétablis sur les Manuscrits, & traduits en
François, avec des remarques, par André
Dacier, de l'Académie Française, & de
celles des belles Lettres, à Paris, 1706.

2. volumes in-12. tome 4. pages 311. & suiv.

Élégie de Solon, citée de Demosthenes, touchant les causes qui amènent la ruine des Royaumes & des grandes Cités, traduite en vers François par Pierre TAMISIER. Voyés les traductions de Phocylide. t. 4. p. 312.

La même Élégie, traduite en vers François, par Jean BOSQUET, Montois : dans le recueil de cet Auteur intitulé : Fleurs morales & sentences préceptives, servantes de rencontres à tout propos ; avec autres poèmes graves & fructueux, pris des plus excellens Auteurs Grecs & Latins, & réduits en rime François, pour l'utilité de la jeunesse, à Mons, chés Charles Michel, en 1587. in-12. t. 4. p. 312.

*Traductions des Epigrammatistes
Grecs : d'Oppien, de Denys la
Géographe, & de Nonnus.*

Anthologie, ou Recueil des plus beaux Epigrammes Grecs, pris & choisis de de l'Anthologie Grecque, mis en vers François sur la version Latine de plusieurs doctes personnages, par Pierre TAMISIER, à Lyon, 1589. 1597. & 1639. in-12. t. 4. p. 315. 316.

Remarques historiques & critiques sur l'Anthologie manuscrite, qui est à la Bibliothèque du Roi de France ; avec la

480 BIBLIOTHEQUE

traduction de plusieurs Epigrammes tirées de ce recueil, par *Jean BOIVIN* : dans le *second des Mémoires de l'Académie des Inscriptions & belles Lettres. tome 4. pages 317. 318.*

Denys Alexandrin de la situation du monde, nouvellement traduit de Grec en (vers) François, & illustré de commentaires pour l'éclaircissement des lieux les plus remarquables contenus en cette œuvre, par *Benigne SAUMAIZE*, (Conseiller au Parlement de Bourgogne,) à Paris, chés *Adrien Perier*, 1597. in-12. t. 4. p. 319. & suiv.

Les quatre livres de la Venerie d'Oppien, Poète Grec d'Anazarbe, (traduits en vers François) par *Florent CHRESTIEN*, in-4°. à Paris, de l'Imprimerie de *Robert Etienne*, par *Mamert Patisson*, 1575. t. 4. p. 321. & suiv.

Oppien, de la Chasse, livres 3. & 4. traduits en prose, (par *Samuel DE FERMAT*, Conseiller au Parlement de Toulouse) avec la traduction du traité de la chasse par *Arrian*, Athénien, appelé *Xenophon le jeune*, in-12. à Paris, chés *Daniel Hortemels*, 1690. t. 4. p. 323. & suiv.

La pêche des Baleines, imitation des vers Grecs d'Oppien, livre 5. de la Pêche, en vers François par le même : dans l'ouvrage cy-dessus, t. 4. p. 326.

Les Dionysiaques, ou les voyages, les amours, & les conquêtes de *Bacchus aux Indes*, traduites du Grec de *Nonnus, Panopolitain*;

FRANÇOISE. 481
Panopolitain, par *Claude Boitet*, à Paris, chés *Robert Foüet*, 1625. in-8°. avec des gravures de *Crispin de Pas*. tome 4 pages 327. & suiv.

SIXIÈME PARTIE.

Traductions des Poètes Latins.

Traductions de Plaute.

Toutes les Comédies de Plaute, traduites en François, avec des remarques, la vie de Plaute, une dissertation touchant le tems de sa mort, les fragmens tirés de ses comédies que nous n'avons plus, &c. par *Michel de Marolles*, Abbé de Villéloin, qui y a joint le texte Latin revû par François Guët, Angevin, à Paris, 1658. 4. vol. in-8°. t. 4. p. 337. & suiv.

Nouvelle Traduction des Captifs de Plaute, avec des notes, & le texte Latin à côté, à Paris, chés *Claude Thiboust*, 1666. in-12. t. 4. p. 341. & suiv.

La même Comédie traduite par *Pierre Coste*; avec des remarques, & une préface sur cette comédie, à Amsterdam, 1716. in-12. — Item, seconde édition revue & corrigée dans le tome second de *Plaute de Limiers*.. t. 4. p. 345. & suiv.

Lettre de M. Coste à l'Auteur des nou-
Tome IV. X

482 BIBLIOTHEQUE
velles de la République des Lettres (M.
BERNARD) sur la durée de l'action des Cap-
tifs de Plaute : dans le tome 53. art. 3. des
nouv. de la Républ. des Lettres. — Item,
sous le titre de Dissertation ; avec un aver-
tissement) dans le tome 3. du Plaute de M.
de Limiers. tome 4. pages 353. & suiv.

Lettre du même à l'Auteur de l'histoi-
re critique de la République des Lettres
(Jean MASSON) sur une remarque de sa
traduction des Captifs de Plaute : dans
l'hist. crit. tome XI. art. 14. t. 4. *ibid.*

Réflexions critiques sur les Captifs, co-
médie de Plaute, traduite en François
par M. Coste. *ibid.* tome XIII. art. 1. t.
4. p. 349. & suiv.

Remarques critiques sur une lettre de
M. Coste, touchant la durée de l'action
des Captifs de Plaute. *ibid.* tome XIV. art.
III. t. 4. p. 356. 357.

Fragment & extraits de quelques autres
lettres sur le même sujet : dans les Mémoi-
res de Trévoux, mois de Juillet 1716. &
de Février 1717. t. 4. p. 357. 358.

Trois Comédies de Plaute, (l'Amphi-
tryon, le Rudens, & l'Epidicus) tradui-
tes en François, avec des remarques &
un examen, selon les regles du théâtre,
par Anne LE FEVRE (depuis Madame DA-
CIER,) à Paris, 1683. 3. vol. in-12. t.
4. p. 358. & suiv.

Les Œuvres de Plaute, en Latin &
en François, traduction nouvelle, enri-

chie de figures, avec des remarques sur les endroits difficiles, & un examen de chaque pièce selon les regles du théâtre, par *Henri-Philippe DE LIMIERS*, Docteur en droit (*excepté les trois comédies traduites par Mademoiselle le Fevre, & celle des Captifs, par M. Coste, que M. de Limiers a adoptées*) à Amsterdam, 10. vol. in-12. 1719. tome 4. pages 368. & suiv.

Les Comédies de Plaute, nouvelle traduction (avec des remarques, les plans de chaque pièce, & des réflexions à la fin de chacune) par *Nicolas GUEUDEVILLE*, à Leyde, 1719. 10. vol. in-12. t. 4. p. 377. & suiv.

Les Menechmes, comédie de *Jean DE ROTROU* (*imitée de Plaute*) en vers François, à Paris, 1636. in-4°. t. 4. p. 384. 385.

Les Sofies, comédie du même, (*imitée de Plaute.*) *ibid.* 1638. in-4°. t. 4. *ibid.*

Les Captifs, comédie du même, (*imitée de Plaute.*) *ibid.* 1640. t. 4. *ibid.*

Le Brave, comédie de *Jean-Antoine DE BAIF*, (*imitée & presque traduite du Miles gloriosus de Plaute :*) dans un-recueil de poésies de l'Auteur, intitulé : les Jeux de Jean-Antoine de Baif, in-8°. à Paris, pour *Lucas Breyer*, 1573. t. 4. p. 386. 387.

Le Capitan, ou le *Miles gloriosus*, comédie de Plaute, dédiée à M. d'Emenville, à Paris, 1639. in-4°. tome 4. p. 386.

484 BIBLIOTHEQUE

Les Menechmes , comédie de M. (Jean-François) RENARD , représentée en 1706. dans le théâtre de Renard , tome 2. édition in-12. de Paris , 1714. tome 4. page 385.

L'Amphitryon & l'Avare , deux comédies de Moliere : dans toutes les éditions de son théâtre. t. 4. p. 387. & suiv.

Traductions de Térence.

LE grand Thérence en François , tant en rime qu'en prose , livre très-plaisant & joyeux , contenant diverses sentences, des faceffies & jeux qui jadis étoient joués à Rome , qu'on appelloit les comédies : auquel livre vous apprendrés maintes choses subtils & bons enseignemens pour l'introduction de tous , de quelques états qu'ils soient , (avec des figures à chaque scène) in-folio , à Paris , chés Antoine Vêrard ; sans date. t. 4. p. 327. & suiv.

Les six Comédies de Térence , corrigées en presque infinis endroits , par Marc-Antoine de Muret ; avec les fleurs , frafes , & expositions morales mises à la fin de chaque scène , le François correspondant au Latin , à Paris , chés Thomas Brumen , 1583. in-16. t. 4. p. 400. & suiv.

Première Comédie de Térence , appelée l'Andrie , nouvellement traduite & mise en rime Françoisse (par Bonaventure DES PERIERS) in-8^o . à Lyon , 1537. — It.

F R A N Ç O I S E. 485

à Lyon ; par *Thibault Payan*, 1555. in-8°. avec les quatre Princesses de vie humaine , c'est-à-savoir , les quatre vertus cardinales , selon *Senecque* , translatées de Latin en rime François , par le même. tome 4. pages 404. & suiv.

Premiere Comédie de *Térence* , intitulée l'Andrie , traduite en prose François , par *Charles Etienne* ; avec un bref recueil de toutes les sortes de jeux qu'avoient les anciens Grecs & Romains ; & comment ils ufoient d'iceux , à Paris , chés *Gilles Corrozet* , 1542. in-16. t. 4. p. 407-408.

L'Eunuque , comédie de *Térence* , par *Jean-Antoine de Baïf* , à M. le Chevalier d'Angoulême (en vers François :) dans les Jeux de *Jean-Antoine de Baïf* , in-8°. à Paris , chés *Lucas Breyer* , 1573. t. 4. p. 403. 404.

Comédies de *Térence* , traduites en François , savoir , l'Andrienne , les Adelphes , & le Phormion) avec le Latin à côté , & renduës très-honnêtes en y changeant fort peu de chose , pour servir à bien entendre la langue Latine , & à bien traduire en François , (par *Louis-Isaac le Maître de Saci*) in-12. à Paris , 1647. & réimprimées plusieurs fois depuis. t. 4. p. 412.

Comédies de *Térence* , nouvellement traduites (savoir , l'Eunuque , le Fâcheux à soi-même , & l'Hécyre) avec le Latin à côté , & renduës très-honnêtes en y changeant fort peu de chose , par *Etienne Algay fleur de Martignac* : à Paris ,

Les Comédies de Térence, traduites en François, avec des remarques (& le texte Latin à côté) par Anne LE FEVRE, femme d'André DACIER, in-12. à Paris, 3. vol. 1688. — Item, à Amsterdam, 1691. in-12. 3. vol. — Item, à Zittaw 1705. in-12. — Item, à Rotterdam, 1717. 3. vol. in-8°. avec des figures à chaque acte, & à plusieurs scènes, tirées des anciens manuscrits, où l'on voit les Masques, & l'action des personnages de chaque comédie. t. 4. p. 418. 419.

Discours sur la troisiéme Comédie de Térence, intitulée : Heautontimorumenos : contre ceux qui pensent qu'elle n'est point dans les regles anciennes du poëme dramatique, (par François HEDELIN, Abbé d'Aubignac.) t. 4. p. 427.

Réponse au discours sur la comédie de Térence, intitulée : Heautontimorumenos, par Gilles MENAGE. Ces deux pièces sont imprimées dans le recueil intitulé : *Ægidii Menagii Miscellanea*, in-4°. à Paris, 1652. t. 4. p. 429.

Térence justifié, ou deux dissertations concernant l'art du théâtre, dont la première est un discours sur la troisiéme comédie de Térence, intitulée : Heautontimorumenos, pour montrer qu'elle est dans les regles des anciens Poëtes. Et la seconde est une apologie de ce même discours, où sont traitées plusieurs maximes du poëme dramatique : avec diverses

questions curieuses & utiles à ceux qui recherchent la connoissance de l'antiquité, par Messire François HEDELIN, Conseiller, Aumonier, & Prédicateur ordinaire du Roi, Abbé d'Aubignac, contre les erreurs de Maître Gilles Ménage, Avocat en Parlement, à Paris, 1656. in-4°. — Item avec la pratique du théâtre du même, & le discours de Ménage, à Amsterdam, 1715. in-8°. t. 4. p. 430.

Discours de M. MENAGE sur l'Heautontimorumenos de Térence, (pour répondre à la troisième dissertation de l'abbé d'Aubignac), à Utrecht, 1690. in-8°. t. 4. p. 429.

Explication d'un passage de la première scène du second acte du Phormion de Térence : dans le Mercure du mois de Juillet 1696. t. 4. p. 432.

L'Andrienne, comédie en vers François, imitée & presque traduite de Térence; avec un avis au lecteur, par Michel BOYRON, dit BARON, Comédien du Roi, in-12. à Paris, 1704. & dans le tome second des œuvres de Baron, ibid 1736. t. 4. p. 433. 434.

L'Ecole des Peres, comédie en vers François, imitée & presque traduite des Adelphes de Térence, par le même : dans le même recueil, tome 2. Ces deux pièces sont attribuées au pere Charles DE LA RUE, Jésuite, t. 4. ibid.

L'Eunuque, comédie en vers François, (imitée de Térence,) par Jean DE LA

488 BIBLIOTH. FRANÇOISE.
FONTAINE, in-4°. à Paris, 1654. tome 4.
pages 435. 436.

Le Muet, comédie (en vers François,
imitée de l'Eunuque de Térence) repré-
sentée pour la première fois le 22. Juin.
1691. (par David-Augustin BRUEYS, &
Jean PALAPRAT) imprimée au tome second
des œuvres poétiques du premier avec des
remarques, Et un discours sur cette pièce.
Paris 1735. in-12. t. 4. p. 437. 438.

L'Ecole des Maris, comédie de Molie-
re, imitée en partie des Adelphe de Té-
rence : dans toutes les éditions des œuvres
de Moliere. t. 4. p. 438.

Fin du Catalogue.

ORDRE

ORDRE

Des divisions du Catalogue.

~~~~~

## BELLES LETTRES.

### POESIE.

#### *Traductions Françaises des anciens Poëtes Grecs.*

|                                                                                            |     |
|--------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| <b>T</b> Raductions de Muſée & d'Homere.                                                   | 419 |
| Ecrits pour & contre Homere.                                                               | 446 |
| Traductions Françaises d'Héſiode , d'Aratus , & de<br>Nicandre.                            | 461 |
| — Des Poëtes Tragiques Grecs.                                                              | 462 |
| — Des Poëtes Comiques Grecs.                                                               | 466 |
| — Des Poëtes Lyriques Grecs.                                                               | 468 |
| — Des Poëtes Elégiaques & Bucoliques Grecs.                                                | 473 |
| — De quelques Poëtes Moraux Grecs.                                                         | 476 |
| Traductions des Epigrammatistes Grecs : d'Oppien ,<br>de Denys le Géographe , & de Nonnus. | 479 |

---

#### *Traductions des Poëtes Latins.*

|                        |     |
|------------------------|-----|
| Traductions de Plaute. | 481 |
| — De Térence.          | 484 |

---

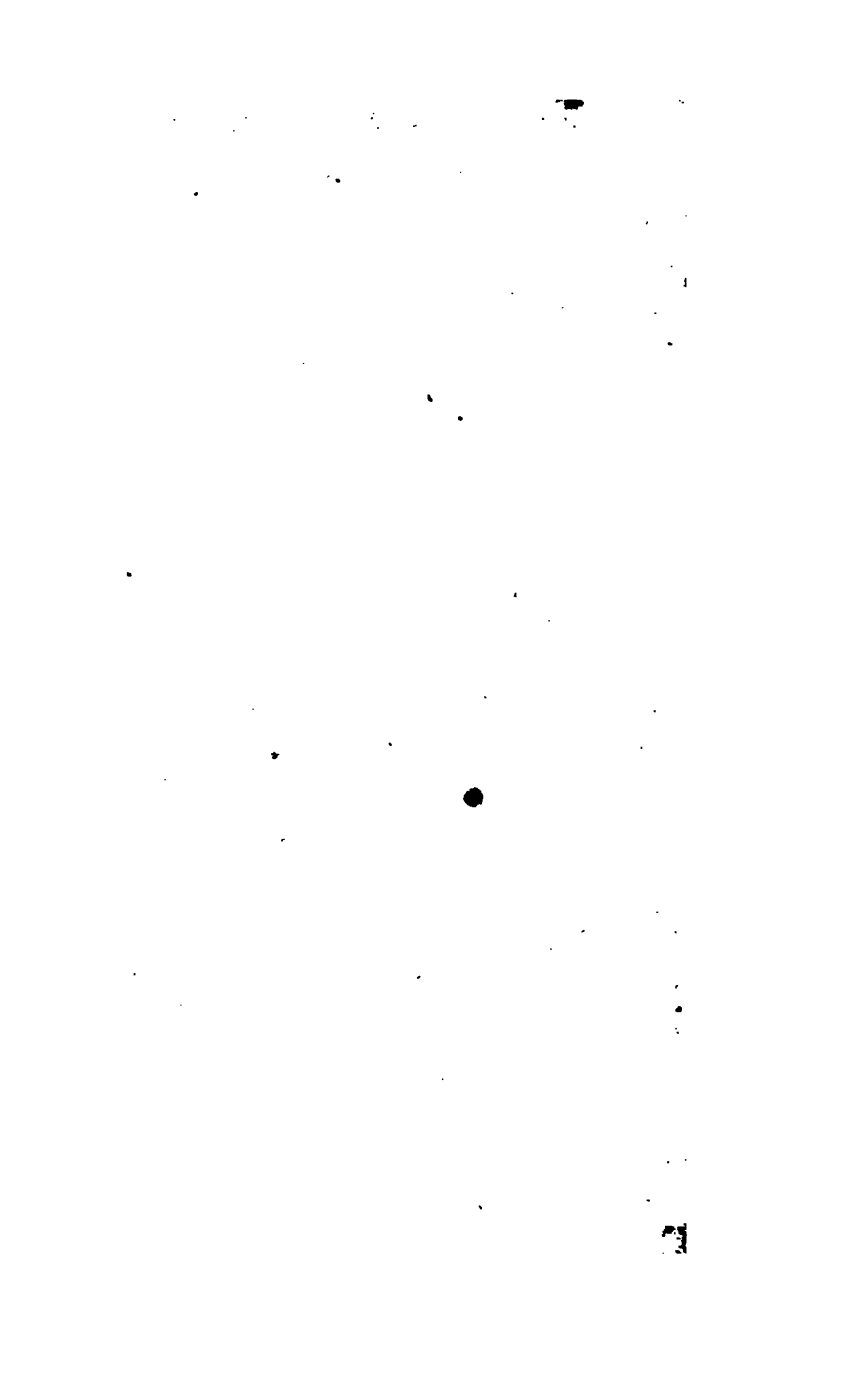
## *E R R A T A.*

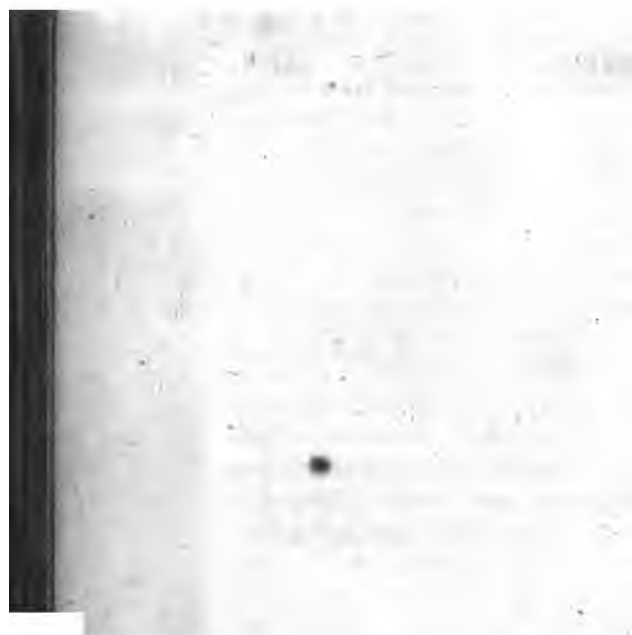
*Tome troisième, page 317. Baudefflon : lisés  
Bauderon.*

*Ibid. page 408. Mourges : lisés Mourgues.*

*Tome 4 page 239. Tanaquil : lisés Tanneguy.*

*Tome quatrième, page 241. Roqueleyne : lisés  
Réqueleyne.*





Treated 5/1983

